



HAL
open science

L'humanisme géographique

Yannick Brun-Picard

► **To cite this version:**

Yannick Brun-Picard. L'humanisme géographique. Géographie. Université de Provence - Aix-Marseille I, 2005. Français. NNT: . tel-00501653

HAL Id: tel-00501653

<https://theses.hal.science/tel-00501653>

Submitted on 12 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

YANNICK BRUN-PICARD

L'HUMANISME GÉOGRAPHIQUE

Thèse
présentée
à la faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

FACULTÉ DE GÉOGRAPHIE
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

MARS 2005

RÉSUMÉ

L'HUMANISME GÉOGRAPHIQUE

La thèse part du postulat d'une géographie science des espaces terrestres des hommes, afin de tendre en direction de l'existence, donnée comme hypothèse, d'un noyau commun : l'humanisme géographique. La multitude des influences, la reconnaissance d'auteurs incontournables, ainsi que l'existence d'un nuage complexe dans lequel se développe la géographie, permettent d'accéder à une base conceptuelle constituée des concepts de différenciation, de réentrée, de rupture/continuité et de moindre contrainte, liée à la géographicité. Cette base est articulée sur la temporalité qui favorise l'accès à l'objet de la géographie l'interface humanité/espaces terrestres. Cet ensemble contribue à l'émergence des enjeux épistémologiques d'une géographie dynamique avec trois outils : l'espace, le paysage et le territoire. Ceux-ci facilitent la maîtrise des espaces terrestres en prenant pour référence un noyau commun : l'humanisme géographique.

Mots clef :

Différenciation, épistémologie, évolution, géographie, géographicité, humanisme, humanité/espaces terrestres, moindre contrainte, réentrée, rupture/continuité, temporalité.

RESUME

La thèse s'inscrit dans une perspective d'approche de l'épistémologie de la géographie influencée par les mouvances humanistes. Au postulat d'une géographie science des espaces terrestres des hommes succède l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie dénommé l'humanisme géographique. Cette hypothèse pose le problème de la démarche à entreprendre afin de parvenir à vérifier la présence de ce noyau commun dans la géographie. Après avoir exposé la diversité des sources et des influences propres à des formes d'humanismes, fondées sur les humanistes de la Renaissance et les Jésuites. Puis en observant des aspects de l'humanisme géographique lors de son émergence au cours des dernières décennies et de la géographie dans sa construction, ainsi que préciser le cadre épistémologique et méthodologique inscrit au cœur d'une phénoménologie teintée de pragmatisme, la thèse s'oriente en direction de son objectif : attester de la pertinence de l'humanisme géographique. Les préliminaires s'articulent autour de trois ensembles d'auteurs, des géographes d'influence, de E. Dardel et de J.-P. Ferrier. La complexité, la transdisciplinarité et la prise en considération des risques attestent de l'existence d'un nuage complexe. Ce constat global est dépassé avec la proposition d'une base conceptuelle constituée des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité et de réentrée. Chacun de ces concepts est abordé selon le même schéma dans lequel la nature du concept est développée en exposant ses actions, ses mécanismes et ses limites afin de mettre en exergue leur pertinence. La temporalité est employée comme une articulation entre cette base et l'objet de la géographie, en direction duquel tend le noyau commun, l'interface humanité/espaces terrestres. La temporalité nécessaire est perçue en fonction de ses structures spécifiques et que nous soyons en mesure de saisir ses différentes dimensions. L'objet de la géographie compose avec des freins et des contraintes et répondre à des attentes propres à sa mise en œuvre. Cette structure conceptuelle permet de s'orienter en direction des enjeux épistémologiques d'une géographie dynamique. Ceux-ci positionnent l'espace, le paysage et le territoire comme des outils fondamentaux et incontournables de la géographie. Après une courte approche de l'emploi de ces outils dans la géographie ceux-ci sont positionnés en tant que point de convergence et comme vecteur de dynamisme au sein d'une géographie dynamique. L'ensemble ainsi constitué contribue à tendre en direction d'une maîtrise accrue des espaces terrestres en fonction de références, de constructions et de perspectives communes. Ces perspectives, les sources d'influences et la structure conceptuelle sont les vecteurs de la reconnaissance de l'existence d'un noyau commun : l'humanisme géographique.

AVANT PROPOS

La volonté d'effectuer une thèse sous le régime de la cotutelle est peu courante. Cette démarche donne au concepteur de la réflexion développée des champs d'observations qu'il n'aurait pas envisagé sans la mise en relation des approches françaises et québécoises.

La production qui découle de cette longue période de maturation n'aurait pas été réalisée sans la bienveillance des deux directeurs de thèse en la personne de J.-P. Ferrier à Aix-en-Provence et de G. Mercier à Québec et sans la contribution des structures québécoises à la refonte de cette thèse.

Cette élaboration a été favorisée par l'action souvent discrète de nombreux acteurs. Sans leur soutien celle-ci n'aurait pas pu être menée à son terme. M. Marill a rendu possible les voyages de longue durée au Québec. G. Carpin effectua les dépôts des documents. J. Gagnon, M. Lavoie, H. Péliissier, S. Laurin et M. Boffard apportèrent une aide ponctuelle dans la réalisation de l'écriture de cette thèse. Brigitte, Géraldine et Yoan, pour leur part, ont vécu, durant cinq années, qui virent quelques bouleversements, dans l'attente de cette production.

Le résultat proposé est le fruit d'un long cheminement, à l'image de toutes les productions de ce genre. Il est, quelque part, l'étincelle source de nouvelles perspectives en directions desquelles il est maintenant possible de s'orienter, tout en concevant une dynamique porteuse d'une forme d'humanisme pour la géographie.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	II
AVANT PROPOS.....	IV
TABLE DES MATIERES.....	V
INTRODUCTION.....	13
1. L’humanisme	14
2. Une géographie des humanistes	18
3. Une géographie humaniste.....	25
4. Une épistémologie	33
5. Une géographie contemporaine.....	37
6. Une philosophie et une méthodologie.....	41
7. Une hypothèse et une problématique	48
<i>CHAPITRE I</i>	54
<i>Préliminaires</i>	54
1.1. Des géographes d’influence	56
1.1.1. Une imbrication particulière	57
1.1.1.1. Les initiateurs	57
1.1.1.2. Les révélateurs	60
1.1.1.3. Les orienteurs	61
1.1.2. L’influence de E. Dardel	63
1.1.2.1. E. Dardel propose la perception d’une réalité.....	65
1.1.2.2. S’imprégner de la géographicité	67
1.1.2.3. Les limites perceptibles de l’étincelle humaniste	69

1.1.3. L'imprégnation de J.-P. Ferrier.....	71
1.1.3.1. Une théorisation de la géographie.....	72
1.1.3.2. La géographie : outil d'un monde meilleur.....	74
1.1.3.3. Un humanisme en perspective	75
1.2. Un nuage complexe d'une géographie vivante	77
1.2.1. L'imbrication de la complexité.....	79
1.2.1.1. Un Monde en perpétuels mouvements.....	81
1.2.1.2. Des jeux d'équilibres permanents.....	82
1.2.1.3. Une incapacité à rendre la totalité du réel.....	84
1.2.2. Une action transdisciplinaire.....	85
1.2.2.1. La transdisciplinarité : une entité globalisante.....	87
1.2.2.2. La transdisciplinarité pour tendre vers l'efficience.....	89
1.2.2.3. Les limites de la transdisciplinarité.....	91
1.2.3. Vivre avec les risques du Monde contemporain	93
1.2.3.1. Les risques climatiques et naturels.....	94
1.2.3.2. Les risques environnementaux.....	96
1.2.3.3. Les risques sociétaux	98
PREMIÈRE PARTIE.....	102
UNE BASE CONCEPTUELLE	102
<i>CHAPITRE II.....</i>	<i>107</i>
<i>La différenciation.....</i>	<i>107</i>
2.1. La nature du concept de différenciation.....	110
2.1.1. Les actions impliquées par la différenciation.....	111
2.1.1.1. La différenciation implique la perception.....	111
2.1.1.2. La différenciation implique le filtrage de l'information	112
2.1.1.3. La différenciation implique la définition des objets	114
2.1.2. Les mécanismes de la différenciation	115
2.1.2.1. Les mécanismes de sélections du concept de différenciation	115
2.1.2.2. Les mécanismes d'articulations du concept de différenciation.....	117

2.1.2.3. Les mécanismes de constructions du concept de différenciation.....	118
2.1.3. Les limites de la différenciation.....	119
2.1.3.1. Les fondements de la différenciation	120
2.1.3.2. Les domaines de réalisation de la différenciation	121
2.1.3.3. La méthodologie de la différenciation	122
2.1.3.4. Les productions de la différenciation.....	124
<i>CHAPITRE III.....</i>	<i>126</i>
<i>La moindre contrainte.....</i>	<i>126</i>
3.1. La nature du concept de moindre contrainte	128
3.1.1. Les actions du concept de moindre contrainte	129
3.1.1.1. Un jeu d'équilibre	129
3.1.1.2. Fondé sur des critères.....	130
3.1.1.3. Pour tendre vers un nouvel équilibre	131
3.1.2. Les mécanismes du concept du moindre contrainte.....	132
3.1.2.1. Déterminer les enjeux	133
3.1.2.2. Déterminer le niveau d'acceptation	135
3.1.2.3. Déterminer le niveau non acceptable	137
3.1.3. Les limites du concept de moindre contrainte	138
3.1.3.1. L'individu	139
3.1.3.2. Les domaines de réalisation du concept de moindre contrainte.....	140
3.1.3.3. Les héritages	142
<i>CHAPITRE IV.....</i>	<i>144</i>
<i>La rupture/continuité</i>	<i>144</i>
4.1. La nature du concept de rupture/continuité.....	146
4.1.1. Un refus de la discontinuité	146
4.1.1.1. Ce que représente la discontinuité	147
4.1.1.2. Les problèmes de la seule discontinuité.....	148
4.1.1.3. Les limites et les fermetures de la seule discontinuité	150
4.1.2. Les actions du concept de rupture/continuité.....	151
4.1.2.1. Détermination des espaces terrestres d'observation	151

4.1.2.2. Problématiser les phénomènes.....	153
4.1.2.3. Filtrer les informations.....	154
4.1.3. Les mécanismes du concept de rupture/continuité.....	156
4.1.3.1. Définition de l'objet.....	156
4.1.3.2. Construction de la zone de rupture/continuité.....	157
4.1.3.3. La volonté de la comparaison.....	158
4.1.4. Les limites du concept de rupture/continuité.....	160
4.1.4.1. Les choix, limites du concept de rupture/continuité.....	160
4.1.4.2. L'inertie, limite du concept de rupture/continuité.....	162
4.1.4.3. La multitude, limite du concept de rupture/continuité.....	163
CHAPITRE V.....	165
<i>La réentrée.....</i>	<i>165</i>
5.1. La nature du concept de réentrée.....	167
5.1.1. Les actions du concept de réentrée.....	168
5.1.1.1. Déterminer l'état initial.....	168
5.1.1.2. Définir l'objectif.....	170
5.1.1.3. Percevoir les inductions.....	171
5.1.2. Les mécanismes du concept de réentrée.....	172
5.1.2.1. Prendre en considération les filtres.....	173
5.1.2.2. Sélectionner les données.....	174
5.1.2.3. Elaborer la construction.....	175
5.1.3. Les limites du concept de réentrée.....	176
5.1.3.1. La réentrée un concept non évaluable.....	177
5.1.3.2. Les domaines de réalisation du concept de réentrée.....	178
5.1.3.3. Les orientations prises par le concept de réentrée.....	179
5.1.3.4. Les inerties et les freins du concept de réentrée.....	180
SECONDE PARTIE.....	183
TENDRE VERS L'OBJET DE LA GEOGRAPHIE.....	183
<i>CHAPITRE VI.....</i>	<i>186</i>

<i>Un lien temporel</i>	186
6.1. Les mécanismes fonctionnels de la temporalité.....	188
6.1.1. Percevoir la temporalité	189
6.1.1.1. Par l’intermédiaire de J.-P. Sartre	190
6.1.1.2. En associant le temps et la temporalité	193
6.1.1.3. Pour se saisir du temps.....	194
6.1.2. Les structures initiales de la temporalité.....	196
6.1.2.1. Les contraintes de la temporalité	196
6.1.2.2. Les liens de la temporalité	198
6.1.2.3. La position d’articulation de la temporalité	199
6.1.3. Mise en place de la temporalité.....	200
6.1.3.1. Les potentialités de la temporalité	201
6.1.3.2. Les objets de la temporalité	202
6.1.3.3. Les filtres de la temporalité.....	203
6.2. Les dimensions de la temporalité.....	205
6.2.1. Portée de la temporalité	205
6.2.1.1. La temporalité est irréversible.....	205
6.2.1.2. La temporalité est référencée	206
6.2.1.3. La temporalité est insaisissable.....	207
6.2.2. Destinations de la temporalité.....	208
6.2.2.1. La comparaison	208
6.2.2.2. La perception.....	210
6.2.2.3. La prospective	211
6.2.3. Les limites de la temporalité	212
6.2.3.1. Les limites conceptuelles de la temporalité	212
6.2.3.2. Les limites de perception de la temporalité	213
6.2.3.3. Les limites d’emploi de la temporalité.....	214
<i>CHAPITRE VII</i>	216
<i>L’objet de la géographie</i>	216
7.1. Des freins et des contraintes pour l’objet de la géographie	220

7.1.1. Les filtres subis par l'objet de la géographie	224
7.1.1.1. Les héritages	225
7.1.1.2. Les orientations	226
7.1.1.3. Les individus	228
7.1.2. Les destinations de l'objet de la géographie	229
7.1.2.1. La perception du Monde	230
7.1.2.2. Des démonstrations aux destinations géographiques.....	231
7.1.2.3. L'évolution du savoir	233
7.1.3. Les limites de l'objet de la géographie	234
7.1.3.1. Les limites du regard porté.....	234
7.1.3.2. Les limites de la reconnaissance	235
7.1.3.3. Les limites du terme en lui-même.....	236
7.2. Les attentes pour l'objet de la géographie.....	238
7.2.1. Les qualités de l'objet de la géographie.....	238
7.2.1.1. Les qualités intrinsèques	239
7.2.1.2. Les qualités structurelles	240
7.2.1.3. Les qualités fonctionnelles.....	241
7.2.2. Les obligations de l'objet de la géographie.....	243
7.2.2.1. Les obligations liées à sa nature.....	243
7.2.2.2. Les obligations de son emploi.....	244
7.2.2.3. Les obligations spécifiques	246
7.2.3. L'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres	247
7.2.3.1. L'humanité : premier point d'appui de la géographie.....	248
7.2.3.2. Les espaces terrestres : second point d'appui de la géographie	249
7.2.3.3. L'interface humanité/espaces terrestres : troisième point d'appui de la géographie.....	250
TROISIEME PARTIE	253
LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES	253
<i>CHAPITRE VIII</i>	261

<i>Le dynamisme d'une géographie vivante</i>	261
8.1. Les trois outils fondamentaux du géographe	262
8.1.1. L'espace	263
8.1.1.1. Une approche de l'espace en géographie	265
8.1.1.2. L'espace comme point de convergence	267
8.1.1.3. L'espace vecteur de dynamisme	268
8.1.2. Le paysage.....	270
8.1.2.1. Une approche du paysage en géographie	272
8.1.2.2. Le paysage un point de convergence.....	275
8.1.2.3. Le paysage un vecteur de dynamisme	277
8.1.3. Le territoire	278
8.1.3.1. Une approche du territoire en géographie	282
8.1.3.2. Le territoire comme point de convergence.....	285
8.1.3.3. Le territoire comme vecteur de dynamisme.....	286
8.2. Dans le but de maîtriser les espaces terrestres	289
8.2.1. Par des références.....	289
8.2.1.1. Des références structurelles	289
8.2.1.2. Des références fonctionnelles	291
8.2.1.3. Des références conjoncturelles.....	292
8.2.2. En fonction des constructions développées	294
8.2.2.1. Selon des représentations	294
8.2.2.2. Selon des productions	295
8.2.2.3. Selon les solutions	297
8.2.3. Pour œuvrer en direction de perspectives communes	298
8.2.3.1. En fonction de la géographicité	299
8.2.3.2. Par l'intermédiaire d'un vecteur d'humanisme.....	300
8.2.3.3. Au sein d'une géographie dynamique.....	302
CONCLUSION	304
1. Les attentes.....	309
2. Les acteurs.....	311

3. Les lieux	313
4. La perception.....	315
5. Des attitudes.....	317
6. Le géographe.....	319
GLOSSAIRE.....	325
BIBLIOGRAPHIE	349
INDEX GENERAL.....	383

INTRODUCTION

L'humanisme géographique pourrait signifier qu'une part de la géographie est porteuse d'idéaux, de valeurs et de comportements absents des autres parties de cette science. Concevoir, percevoir et rechercher une telle représentation de la géographie nuirait gravement à celle-ci, puisque en son sein il existerait des fractures infranchissables entre les domaines scientifiques qui la composent. Une perspective de ce genre n'est pas admissible pour un domaine du savoir de l'humanité.

Par ailleurs, cette orientation enfermerait la géographie au sein de querelles d'écoles qui se révéleraient sclérosantes. En outre, l'humanisme géographique semble être une seconde nature du géographe, comme le laisse supposer C. Ritter qui propose par l'intermédiaire de l'homme, donné comme un concepteur et un constructeur du savoir sur des réalités perceptibles à chaque instant : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même.¹ » C. Ritter met en relation l'humanité de l'observateur avec l'ensemble auquel il appartient : la nature. Il l'associe à un phénomène significatif de l'humanité : la conscience. Cette conscience permet de percevoir des phénomènes par l'intermédiaire de notre individualité et de les rendre accessibles et explicites à autrui. Il existe pour cette démarche une forme d'humanisme. A l'intérieur d'un cadre géographique, cette attitude, dont l'objectif est d'associer l'homme, les espaces terrestres, les éléments qu'il côtoie et la conscience qu'il a des relations existantes, pourrait être dénommé : l'humanisme géographique.

¹ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie comparée*, Besançon : CGB, 255 p.

Cependant, l'association des termes humanisme et géographique pose et posera très certainement des divergences au sujet de leurs relations au sein des sciences et plus encore au cœur de la géographie. Par ailleurs, cette mise en relation semble être un catalyseur propice à la mise en exergue d'une réalité de la géographie que nous vivons et que nous avons héritée. Néanmoins, l'évidence perceptible d'un humanisme géographique, ne serait-ce que par la description de la Terre effectuée par le géographe, ne peut suffire à l'association de ces deux termes.

Afin de dépasser cette évidence et pour répondre à la question que chacun peut se poser : pourquoi ce titre ? nous effectuons un rappel de ce que représente l'humanisme, puis nous montrons les aspects directeurs d'une géographie des humanistes. La géographie humaniste précède l'épistémologie dans laquelle s'effectue notre réflexion associée à une géographie contemporaine. Cet ensemble permet de mettre en évidence les influences philosophiques prises pour références ainsi que la méthodologie développée afin de parvenir à formuler une hypothèse sur l'humanisme géographique, proposé comme noyau commun à la géographie, et la problématique qui en découle.

1. L'humanisme

L'humanisme² apparaît sous sa forme initiale et de référence au XV^{ème} siècle³. Il se diffuse, à travers l'Europe, au cours du XVI^{ème} siècle. Il se caractérise, alors, par un effort social et individuel pour mettre en valeur l'homme et sa dignité. Il s'exprime dans le but de fonder un art de vivre où l'être humain se rend éternel par l'œuvre accomplie et la diffusion de ses savoirs. Le mouvement, dont les prémisses appartiennent à l'héritage médiéval, est à la fois esthétique, philosophique et religieux. La connaissance intégrale d'Aristote sert de base à la philosophie et à la science.

Au cours du XII^{ème} siècle l'effervescence philosophique, avec des acteurs tel qu'Averroès, contribue au développement initial des universités dans les grandes villes. Ce

² Humanisme : théorie, doctrine qui prend pour fin la personne et son épanouissement. Mouvement intellectuel européen de la Renaissance, caractérisé par un effort pour relever la dignité de l'esprit humain et le mettre en valeur, et un retour aux sources gréco-latines. Formation de l'esprit humain par la culture classique ou scientifique. *Petit Robert*, p. 1108.

³ Bennisar B., Jacquart J., 1990, *Le XVIème siècle*, Paris : Armand Colin, p. 59.

dynamisme est développé par l'influence des savants arabes, comme Al-Idrisi. Ces acteurs porteurs de savoirs rénovés donnent des points de références aux penseurs de la période. Ceux-ci sont renforcés par l'intensification des voyages effectués dans une finalité guerrière (les croisades) ou commerciales (Marco Polo⁴). Ce mouvement de conquête de l'inconnu est soutenu par les détenteurs des pouvoirs économiques, politiques et religieux. Ces derniers ont l'obligation, afin d'affirmer leur rang, de maîtriser le monde en extension et de démontrer leur puissance. Dans ce cadre Thomas d'Aquin, au XIII^{ème} siècle, proclame l'unité profonde de la vérité et de la foi, et, dans un autre domaine Albert le Grand œuvre au cœur de la géographie sur les thèmes de la différenciation des lieux et la régionalisation⁵.

Au XIV^{ème} siècle, ces ruptures de la conception et de la construction de la connaissance favorisent la redécouverte de l'Antiquité ainsi qu'un attrait grandissant pour des auteurs tels Pétrarque et Boccace. Le nominalisme de Guillaume d'Ockham⁶ crée alors une rupture avec ses prédécesseurs, tout en s'inscrivant dans une continuité d'élaboration d'un savoir donné comme universel. Il élabore une science purement expérimentale fondée sur la raison et à partir des apparences sensibles. Cette connaissance individuelle, ainsi construite, est un divorce entre la foi et la raison ; tout en restant enfermée dans les structures du passé et ne pouvant pas totalement s'en extraire.

L'effervescence humaniste s'intensifie au XV^{ème} siècle. A ce moment seuls quelques Dominicains défendent encore ces orientations. Dans le même temps, un engouement pour les traductions de qualité des textes latins s'accroît. Ceux-ci conservent encore une coloration très religieuse. Dans le domaine des sciences, les écrits d'Aristote sont dépassés par la reconnaissance de Ptolémée et d'Euclide.

⁴ Marco Polo, 1998, *Le devisement du Monde*, Paris : La Découverte, tome 1 et 2.

⁵ Mercier G., 1995, *Histoire de la pensée géographique*, Québec : Université Laval, p. 47.

⁶ Guillaume d'Ockham (1290-1349) : moine franciscain, il étudie à Oxford, ne termine par ses études, séjourne en Avignon, il défend la pauvreté pour les moines. Il développe une rude polémique contre Jean XXII avec des pamphlets virulents. Ses réflexions donnent une forme de fondement aux réflexions épistémologiques, avec le thème de la puissance absolue limitée par la seule règle de la non-contradiction, et une critique des subtilités avec son « rasoir » qui exclue toute pluralité de raisons que n'imposent ni l'expérience ni l'Écriture. Il emploie les choses contingentes et juxtaposées que les esprits appréhendent dans un acte cognitif qualifié d'intuitif, il ne confond pas l'être objectif et l'être subjectif. Ses écrits auront une grande influence au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, ils serviront de support à l'affirmation de la réformation par la rigueur, la pauvreté et une certaine autorité, avec une séparation des pouvoirs par la limitation de l'influence des représentants de la religion.

Une grande effervescence intellectuelle dynamise le XV^{ème} siècle et le début du XVI^{ème} siècle. Pomponazzi⁷ montre l'incompatibilité du libre arbitre et de la toute puissance divine et il met en évidence le poids des conceptions religieuses dans les constructions du savoir. La ville de Padoue, dans ce contexte de dynamisme et de création, devient un centre qui attire, ponctuellement ou pour de plus longues durées, des penseurs comme Copernic, Dolet ou Rabelais. La philosophie humaniste du début du XVI^{ème} siècle, fortement influencée par Platon, est donnée comme ontologique ; elle bénéficie de l'effervescence des échanges et de la densité de l'émulation des esprits. Trois modes de connaissance sont affirmés : par les sens, par la raison déductive et par la contemplation qui sépare les apparences sensibles de l'analyse. La démarche, alors idéaliste, s'oriente en direction de la recherche du divin et se diffuse à travers l'Occident par l'action d'une élite intellectuelle.

L'imprimerie naît en Europe vers 1450 grâce aux progrès de la fabrication et l'emploi d'alliages plus adaptés ainsi que des techniques d'impression performantes. Elle devient le vecteur de conquête des esprits en rendant les livres plus accessibles. Les connaissances géographiques deviennent moins obscures et peuvent être employées avec une plus grande facilité⁸. Les presses à tirage important fleurissent en Allemagne et en France ; leurs implantations ne cessent de croître et de s'affirmer en tout lieu, où les investisseurs le souhaitent. Les titres se multiplient et les publications augmentent, avec un intérêt non dissimulé pour les textes anciens, ainsi que pour les manuels d'instruction, sans omettre les ouvrages comme ceux d'Erasme⁹. La période voit s'intensifier les déplacements et les échanges entre les penseurs. L'émulation de grande intensité qui en découle engendre un élargissement constant des cercles d'initiés dans les grandes cités européennes qui sont les lieux de prédilection¹⁰ (Florence, Venise, Cracovie, Paris, Nuremberg, Padoue). L'enseignement bénéficie des progrès de l'humanisme et concourt à une amélioration de l'instruction, des évolutions pédagogiques et à la création des instruments nécessaires à une diffusion efficace. Les collèges fleurissent dans les grandes villes de province. Les universités

⁷ Bennassar B., Jacquart J., *op.cit.*, p. 62.

⁸ Broc N., 1980, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris : Bibliothèque Nationale, p. 10.

⁹ Erasme (1467-1536) : Hollandais, il étudie à Gouda, moine puis prêtre, il accède au grade de docteur en théologie en 1506 à Turin. Il écrit énormément et entretient une correspondance assidue et dense avec Thomas More. Il prône la tolérance, la paix du cœur, une profonde humanité ; il veut entretenir un lien indissoluble avec Dieu, 1524 *Essai sur le libre arbitre*.

anciennes, sous le poids de leurs traditions, ont d'énormes difficultés à admettre ces nouveautés dans leurs enceintes à l'inverse des universités récentes dans lesquelles les idées nouvelles sont développées comme références, tout en perdant le caractère international qu'elles avaient auparavant. Elles deviennent ainsi des points de repères nationaux du savoir.

A cette période, l'humanisme, avant tout esthétique, montre une volonté d'harmonie, d'équilibre et de beauté. L'homme joue un rôle de sélectionneur ; il est le créateur et recherche la perfection dans la représentation de son corps.

Alors que l'Humanisme avait d'abord été tourné vers la littérature, et continuait d'inspirer les auteurs, les arts figuratifs passèrent au premier plan. L'architecture traduit l'ordre naturel, l'harmonie des « divines proportions », l'équilibre des masses. Elle est aussi chargée de symboles : les édifices à plan central sont images de l'univers, comme la coupole exprime la perfection de la voûte céleste. La sculpture rend immortel le corps humain dans sa nudité. Mais la peinture doit être placée au sommet des arts : elle recrée la nature, elle place l'homme en son sein, elle peut exprimer l'infinie diversité des situations et des sentiments, elle peut fixer les grands moments de l'humanité, elle frappe l'imagination. Toute la Renaissance est ainsi vivifiée par l'idéalisme esthétique.¹¹

Les progrès s'orientent en direction de la recherche du beau et de la magnificence. La perfection des formes et des réalisations est l'objectif des acteurs de l'humanisme de cette période. Dans ce contexte, la science avec des méthodes toujours plus rigoureuses, des résultats vérifiables et malgré l'absence d'instruments propices à de nouvelles découvertes, progresse de manière constante en s'inspirant de la beauté vers laquelle ses observateurs et concepteurs veulent tendre. Elle est soutenue par les mathématiques, la géométrie, la trigonométrie et l'algèbre dont les progrès ouvrent de nouveaux horizons à l'astronomie. Les propositions de Copernic, qui inspirent ce qui sera appelée plus tard *La révolution copernicienne*¹², ont leur fondement au sein de ces évolutions scientifiques. Ces progrès sont encore de faible ampleur, mais ils fournissent l'élan nécessaire aux bonds scientifiques du XVII^{ème} siècle.

L'éthique d'un homme naturellement bon, en accord avec les forces divines, se développe. Celle-ci offre la possibilité de s'élever sur le plan matériel et spirituel. Il n'y a pas d'antagonisme. L'humanisme fait cohabiter ces deux orientations pourtant tellement éloignées

¹⁰ Bennassar B., Jacquart J., *op.cit.*, p. 65.

¹¹ Bennassar B., Jacquart J., *op.cit.*, p.68.

¹² Kuhn T.-S., 1992, *La révolution copernicienne*, Paris : Fayard, 380 p, (1957).

l'une de l'autre. Les actions individuelles, au profit du collectif et du social, contribuent à construire un monde de liberté, dont l'une des facettes est la notion d'utopie de Thomas More (1516) qui annonce des idéaux inaccessibles. *Le Prince* de Machiavel (1513) exprime cette théorie d'idéal, dont l'objectif est le pouvoir sans partage. La religion est encore fortement ancrée dans les esprits des penseurs humanistes. Ils ne peuvent sortir de son contrôle sous peine de graves difficultés (mise à l'index, excommunication voire jugement pour hérésie). L'idéalisme, extrêmement présent, occulte des pans de la réflexion et de la création. L'œuvre du culte du savoir, du progrès, de la connaissance au profit du plus grand nombre possède les fondements vitaux pour de nouveaux progrès. Mais il réside en son sein les causes de son échec en voulant trop entreprendre sans s'affranchir du pouvoir religieux. Cependant, comme le constate P. Claval :

C'est à la fin du XVI^{ème} siècle ou au début du XVII^{ème} siècle qu'une partie du mouvement humaniste s'infléchit et propose l'image de l'homme classique comme homme de toujours et de partout : l'humanisme devient une philosophie de la nature humaine, au lieu d'être seulement une curiosité de l'homme, de ses passions, de ses faiblesses, de ses mœurs et des institutions qui définissent les sociétés.¹³

Au cœur de l'effervescence intellectuelle de cette longue période la géographie s'élabore et se construit. Elle devient une somme de savoirs. Elle est guidée et soutenue par les humanistes et leur insatiable soif de savoir.

2. Une géographie des humanistes

La géographie, en tant que domaine de connaissance à part entière, émerge au cœur de l'humanisme avec une dénomination dont la préférence va à la cosmographie. Le géographe, pour sa part, est appelé cosmographe, au moins jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle¹⁴. Les Jésuites

¹³ Claval P., 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris : PUF, p. 30.

¹⁴ De Dainville F., 1940, *La géographie des humanistes*, Paris : Beauchesne et fils éditeurs, p. XIII.

Nous privilégions l'ouvrage de cet auteur pour l'approche de l'humanisme en géographie car cette période du XVI^{ème} siècle est en quelque sorte une charnière avec l'émergence de la science et des méthodes scientifiques. L'humanisme décrit par De Dainville par l'intermédiaire de l'œuvre considérable réalisée par les Jésuites, et malgré le poids de la religion qui fut le ciment de cette congrégation, met en exergue la volonté d'éduquer, de former, de construire des références, de développer des compilations des connaissances, de diffuser le savoir au plus grand nombre, en recherchant la qualité de l'enseignement son évolution et son universalité. Des actions de cette ampleur sont les reflets de l'humanisme et des comportements attendus pour des acteurs dont les objectifs sont de rendre les espaces terrestres plus explicites par une action aux orientations géographiques.

oeuvrent sans mesure au développement de ce domaine du savoir afin de donner l'élan premier à la géographie :

On les a oubliés ? Qu'importe ? Ils ont bien servi la science, car la flamme qu'ils avaient allumée, en éveillant la mystérieuse attirance des terres vierges et des horizons inconnus, ne s'est pas éteinte avec eux. Comme eux et à l'exemple des maîtres dont nous évoquons l'œuvre obscure mais féconde, nous n'avons d'autre ambition que de préparer et de solliciter les labeurs d'où naîtra la grande œuvre qu'un seul ne peut parfaire, la belle et lumineuse synthèse, chère au goût et à l'esprit français.¹⁵

Reconnaître l'œuvre ainsi accomplie, dans le contexte qui est celui de l'humanisme, nous semble incontournable du seul fait de l'impulsion donnée aux écrits géographiques. Les éléments d'enseignement, de ce qui devient la géographie des humanistes, sont des plus disparates. Il n'existe pas, en effet, d'ouvrage global sur le thème de la géographie. Dans cette phase d'hyperactivité, un grand nombre d'informations, le plus souvent erronées, sont réemployées. Il en découle une sorte d'effervescence autour de l'accumulation du savoir, ainsi qu'une forme de culture de la connaissance et de la volonté de montrer la diversité du monde alors que :

La géographie, au contraire, traduite en arabe dès le IX^{ème} siècle, demeure ignorée en Occident jusqu'à l'aube du XV^{ème} siècle. A cette époque la connaissance du grec est des plus limitées et les humanistes italiens vont se mettre à l'école de Byzance. Un lettré byzantin, Emmanuel Chrysoloras, s'installe à Florence comme professeur de grec et introduit dans la Péninsule de nombreux manuscrits parmi lesquels celui de la Géographie de Ptolémée. Quelques années plus tard, Palla Strozzi fait venir d'autres ouvrages grecs dont au moins une autre version de Ptolémée.[...] Ainsi, pour la géographie de la Renaissance, Ptolémée constitue le point de départ, la base solide à partir de laquelle peut s'édifier la nouvelle géographie.¹⁶

L'emploi, à bon escient, de l'héritage des Grecs et des Romains, par l'intermédiaire du travail considérable accompli par les Arabes, permet quelques balbutiements de géographie physique, dont les enseignements sont répartis dans diverses autres matières. Il n'y a pas encore, à proprement parler, de géographie. Pour le XV^{ème} siècle, les auteurs s'intéressent plus particulièrement aux encyclopédies et aux compilations¹⁷ sources de publications et de revenus.

¹⁵ De Dainville F., *op.cit.*, p. XVIII.

¹⁶ Broc N., *op.cit.*, p. 9 et p. 13.

¹⁷ Broc N., *op.cit.*, p. 17.

En revanche, l'élan donné par l'emploi des nouvelles sources et leur correction en fonction des nouvelles connaissances fait progresser le niveau de la géographie. En outre, il est à regretter que la géographie enseignée au début du XVII^{ème} siècle, par les Jésuites, soit encore essentiellement descriptive. Les mathématiques tiennent une place non négligeable. Elles permettent la mesure du globe, l'amélioration des représentations cartographiques et surtout sont source de scientificité.

La géographie, en tant que branche du savoir humain, contribue, dans l'esprit de la période, à l'étude de la théologie pour laquelle la Bible est la référence. Cette référence pose de nombreux problèmes, et en posera par la suite tout autant, du fait des écarts entre les Ecritures Saintes et les progrès des connaissances. L'enseignement fait toujours référence aux textes religieux, mais en enrichissant les descriptions, en élargissant les horizons et en dévoilant les découvertes, avec les récits contemporains qui font leur apparition. La géographie devient alors :

La description générale sur la carte de toutes les parties du monde : des mers, terres, fleuves, montagnes, ports, peuples et villes principales. La chorographie moins générale s'arrête à la peinture détaillée d'une région particulière. L'une s'occupe de la terre *quantitatim*, l'autre *qualitatim*. La cosmographie définit la terre par rapport au ciel. Il importe donc au géographe d'en savoir l'essentiel : division de la terre, zones, climats, parallèles, longitudes et latitudes (tous deux soulignent l'importance du méridien d'origine).¹⁸

Il y a juxtaposition, voire superposition, de la géographie moderne (qui est en train de se constituer) pour laquelle les écrits reposent sur la connaissance de la carte et de ses instruments avec la géographie ancienne dont les références sont des auteurs comme Mela, Aristote, Sacro Bosco. Toutefois, il demeure une forme de dualité entre la géographie générale, qui s'élabore, et la géographie descriptive¹⁹.

Cette géographie baigne dans l'humanisme²⁰. Malgré quelques travers et excès dus à un certain flottement, un sursaut s'effectue lors du Concile de Trente (1559-1561). En effet, durant ce concile, la méthode expérimentale est mise à jour et les domaines scientifiques sont bornés de manière directive afin d'éviter tout égarement. Le contexte ne nuit pas aux publications comme celle de Münster avec sa *Cosmographie* car :

¹⁸ De Dainville F., *op.cit.*, p. 67-68.

¹⁹ De Dainville F., *op.cit.*, p. 71.

²⁰ De Dainville F., *op.cit.*, p. 76.

L'humanisme traçait au géographe l'architecture vivante de son étude : l'homme dans son milieu régional. Mais il l'exposait à se désintéresser de la nature. La Renaissance chrétienne, dont l'atmosphère enveloppe la croissance de l'enseignement des Jésuites et prépare déjà le climat du XVII^{ème} siècle français, prévint ou redressa cette déviation, par voie d'autorité, surtout par des motions intérieures, qui rejetaient vers l'observation physiciens et géographes. Elle ranimait la grande tradition médiévale aussi curieuse de la nature que de l'homme.²¹

De tels mouvements ne peuvent que servir l'évolution du savoir :

En provoquant le jaillissement de l'admiration, l'humanisme préparait les esprits neufs, ouverts, qu'il fallait pour découvrir les phénomènes physiques et humains du vieux monde, et créait la mentalité de l'explorateur, la curiosité sympathique et optimiste avec laquelle les missionnaires de la Compagnie de Jésus abordèrent les mondes nouveaux. « L'admiration est fondement de toute philosophie », disait Montaigne ; il ajoutait, il est vrai, « l'inquisition, le progrès ».²²

Les missions effectuées sur tout le globe favorisent l'accumulation des connaissances et la diffusion du savoir occidental, par le vecteur du christianisme et des nombreux missionnaires, en particulier Ricci. Ce dernier oeuvre en Chine où il se construit une réputation de savant pédagogue, aux yeux de tous ceux qui suivent ses enseignements et ses progrès, dans l'utilisation des mathématiques afin de cartographier le monde connu. A ce type de travail s'ajoute, ou précède, la connaissance du milieu, du climat, de la nourriture, des coutumes et des potentialités, ce qui constitue, en quelque sorte, une conscience géographique des civilisations nouvellement côtoyées. Il en découle une forme de géographie humaine sous l'impulsion des Jésuites et :

A la réflexion, l'intérêt des Jésuites apparaîtra ramené par les exigences d'une action apostolique dirigée, aux directions déjà fortement dessinées par l'humanisme. Cela n'a rien pour nous étonner, Strabon et les géographes de son école, maîtres des humanistes, avaient eux-mêmes orienté leur étude de la géographie vers la recherche de ce qui pouvait être utile à l'éducation de l'homme de gouvernement²³. Mais tandis qu'ils délaissaient la géographie des pays lointains ou mal civilisés, comme n'étant pas de nature à intéresser les politiques grecs et romains qui n'auraient jamais à les gouverner, c'était justement elle qui, au XVI^{ème} siècle, excitait davantage la curiosité des généraux de la Compagnie.²⁴

Des orientations de ce type font que :

L'importance attribuée par le XVI^{ème} siècle à la géographie, ne se mesure pas seulement par l'étude des ouvrages de géographie, par le nombre de leurs éditions ou la qualité de leur influence, mais encore par les ébranlements que sa poussée a communiqués aux disciplines

²¹ De Dainville F., *op.cit.*, p. 98-99.

²² De Dainville F., *op.cit.*, p. 102.

²³ Dubois, *La géographie de Strabon*, p. 138.

²⁴ De Dainville F., *op.cit.*, pp. 121-122.

voisines et par les apports dont elle les a jadis enrichies. La recherche de la position de chaque science dans l'équilibre constamment rompu des connaissances humaines, s'impose à l'évidence en ces siècles où, la spécialisation n'étant pas, chacun pouvait rêver de fermer « le rond des sciences » et d'approcher de la « sphérique encyclopédie ».²⁵

Mais il demeure encore des pierres d'achoppement sur lesquelles :

Le déterminisme géographique, dont Bodin entendait faire la base de la législation, n'était pas sans rapport avec l'éducation. Il enveloppait une conception nouvelle de l'humanisme, qui ne pouvait laisser indifférent le P. Possevin. Si la nature différencie les peuples, il faut cultiver en chacun d'eux ses aptitudes propres : au nord, les arts de la guerre ; au midi, la philosophie, le droit et l'éloquence. Ainsi, sous l'œil de Dieu, s'établira la république universelle où chacun fera pour tous, les choses qu'il fait le mieux.²⁶

De surcroît, l'ensemble de ces travaux, effectués sous tous les cieux de la surface terrestre connue, donne la possibilité de cartographier les croyances en les localisant. Il en découle une vision spatialisée des phénomènes et des hommes en montrant leurs actions spirituelles sur l'espace – le sol – physique. Au contact des peuples, le vocabulaire concernant les phénomènes locaux est intégré aux savoirs chrétiens. Il y a alors échanges et imbrications culturelles. Ce mélange de langue et de connaissances donne les bases à la géographie que nous vivons aujourd'hui. Les Jésuites ne sont pas les seuls à avoir développé le savoir géographique²⁷, leurs œuvres demeurent toujours présentes en association à celles de nombreux autres acteurs.

Les découvreurs, les rois et les navigateurs jouent un rôle considérable dans la collecte, la mise en forme et la diffusion de la connaissance du globe terrestre, avec pour supports des chroniques et des recueils²⁸. Ces géographes humanistes, chargés d'érudition, liés à des explications tenues aux croyances, démontrent leur soif de connaissances, leur volonté de découvrir, d'observer, de comprendre et d'expliquer les espaces terrestres des hommes en développant en permanence la diffusion de leurs acquis²⁹. Chaque grande nation européenne

²⁵ De Dainville F., *op.cit.*, p. 139.

²⁶ De Dainville F., *op.cit.*, p. 143.

²⁷ Unwin T., 1992, *The place of Geography*, New York: Longman Scientific & Technical, pp. 61-65.

²⁸ Broc N., *op.cit.*, pp. 21-60.

²⁹ Baker J.N.L., 1949, *Histoire des découvertes géographiques et des explorations*, Paris : Payot, 455 p.

Broc N., 1994, *Regard sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, T1 : 323 p.

Kimble G.H.T., 1938, *Geography in the middle ages*, Londres: Methuen & CO.CTD., 272 p.

Lelewel J., 1852, *Géographie du Moyen Age*, Bruxelles : Pilliet, T1 : 218 p., T2 : 243 p.

développe ses écoles de production du savoir géographique en insistant sur des domaines propres à leurs inquiétudes et à leurs centres d'intérêts. Les cartographies régionales bénéficient largement des progrès accomplis dans la confection des cartes dont l'élaboration est le plus souvent encadrée par ces écoles nationales³⁰.

Les géographes du XVIème siècle œuvrent indéniablement pour le développement de la géographie, sous toutes les formes qu'ils peuvent lui donner, et abandonnent progressivement les cartes dites « T dans l'O » ainsi que les cartes hémisphériques. Mais leurs démarches se trouvent entachées de préjugés et d'inerties néfastes à la constitution évolutive du savoir en construction aux bénéfiques de l'humanité :

Pour entendre les lettres anciennes et sacrées, dont la lecture était pour eux un but essentiel, les humanistes ne crurent pas qu'on pût négliger aucun des enseignements qu'ils avaient donnés. Leur passion pour la géographie n'est en somme qu'un des aspects de leur passion d'érudition, si bien qu'à nos yeux la géographie n'est plus, aux heures ferventes de l'Humanisme, qu'une forme de l'érudition. [...] A l'image essentiellement livresque que proposait à ses disciples l'humanisme né et grandi parmi les livres, les lettres de missions substituèrent la vision des faits. Elles rétablirent la géographie en son climat natal, démontrant le primat de l'expérience sur le respect des autorités, rappelant avec opportunité aux maîtres que leur discipline était par essence fille du réel. [...] Parmi les raisons qu'on peut apporter de ces troublants échecs, disons la répugnance profonde de l'humanisme pour les annexions définitives. L'humanisme aimait et favorisait ces démarches individuelles qui rapprochaient, au gré d'un chacun, des disciplines parentes. Cette liberté lui apparaissait comme le jeu de la noble émulation qui règne dans les sciences comme dans les empires, et porte chacun à agrandir son objet et à ériger sa science en principale, universellement unique. [...] Mais l'extrême liberté que l'humanisme laissait aux esprits de rechercher sous différents points de vue la même chose ou de considérer d'un même regard diverses choses, ne suffit pas à justifier l'impuissance totale de deux siècles, d'ailleurs si pensants, à nouer des liens qui semblaient faits pour être unis.³¹

F. De Dainville insiste sur la volonté de la recherche constructive et expansive du savoir pour la gloire de la connaissance. Il tempère cet élan par les travers qui en découlent et simultanément met en exergue l'action individuelle qui développe ses démarches dans une multitude de directions. La production du savoir est encadrée et dirigée avec une volonté de scientificité accrue.

³⁰ Broc N., *op.cit.*, pp. 99-136.

³¹ De Dainville F., *op.cit.*, p. 495, 497, 498, 500, 501.

Cependant, comme le note N. Broc³²: « les descriptions de paysages relèvent davantage de la création poétique et esthétique que de l'objectivité géographique. » Il demeure une large part de subjectivité dans la construction du savoir géographique, malgré toute la rigueur de ses méthodes. Ce trait particulier permet à la géographie de préserver le regard de l'homme sur le monde et ses réalités. Dans cette mouvance, où scientificité objective et subjectivité se côtoient F. De Dainville produit un travail fondamental sur le thème de la géographie des humanistes.

Il nous montre, tout comme N. Broc, qu'il restait encore beaucoup à faire pour parvenir à la réalisation des orientations en direction desquelles tendent tous les acteurs et concepteurs de l'humanisme de cette période. Cependant, F. De Dainville omet, pour sa part, de mettre au même niveau les humanistes et les Jésuites en tant qu'acteurs qui ont contribué à faire la richesse de la période. De plus, le rôle des grandes cités, par leur soutien financier et politique, n'est pas réellement exprimé, alors que ces villes jouent d'une manière conséquente pour le rayonnement du savoir géographique³³. Malgré les efforts des Jésuites, ce courant à dominance humaniste disparaîtra pour laisser en héritage de nombreuses pistes.

Il faudrait connaître le double chaînon qui sépare la géographie de l'humanisme de la géographie d'aujourd'hui : avoir étudié ce moment capital du XVIII^{ème} siècle, où, le déclin de l'humanisme étant consommé, l'esprit humain s'orienta vers les sciences de la nature, la découverte des océans, du sol, des montagnes et des conditions climatiques ; avoir suivi enfin l'évolution de la science géographique par delà la Révolution au long du XIX^{ème} siècle. Il se peut qu'en cette reconnaissance nous devions constater avec M. de Montesquieu que la somme des découvertes anciennes l'emporte sur les nouvelles. Il n'est pas impossible non plus qu'apparût quelqu'un de ces nombreux oublis dont l'humanité est coutumière. Car il n'est pas exact de la comparer à un homme augmentant sans cesse et sans perte la somme de ses connaissances ; comme pour tout homme, il est des choses qu'elle a eues jadis, mais qu'elle a désormais oubliées, il en est d'autres qu'il lui plaît de retrouver après les avoir longtemps délaissées.³⁴

Les domaines du savoir se ramifient. Il y a à cette période faste de l'effervescence intellectuelle la mise en place des spécialités. Ce bond des connaissances effectué sur plusieurs siècles oublie des parties des savoirs acquis. Cette situation annonce la

³² Broc N., *op.cit.*, p. 33.

³³ Broc N., *op.cit.*, pp. 187-204.

³⁴ De Dainville F., *op.cit.*, p. 507.

reconnaissance des phases de construction du savoir et des ruptures dans la continuité de son évolution.

Dans cette perspective et au regard des propositions de F. De Dainville, en voulant affirmer qu'il existe une forme d'humanisme géographique nous n'inventons aucunement un nouveau courant. Nous ne faisons qu'extraire une infime partie du savoir de l'humanité pour mettre en évidence qu'aujourd'hui, probablement, ce sentiment existe encore très certainement sous une autre forme. Par ailleurs, cette effervescence humaniste a offert aux successeurs de ces précurseurs suffisamment de matière pour faire effectuer un bond méthodologique à la géographie dans le domaine scientifique.

Cela se vérifie au XVII^{ème} siècle, qui débute avec la fondation de Québec en 1608 sous l'impulsion de S. Champlain. Ce siècle est marqué par l'œuvre de B. Varénius³⁵ dans le domaine conceptuel et le développement d'une méthodologie rigoureuse tout en restant fortement influencé par la géographie antique et en inscrivant fermement la géographie comme une partie des mathématiques³⁶. Varénius produit une géographie générale attachée au global et une géographie particulière qui s'intéresse aux détails des régions. Pour parvenir à cette production, il détermine des propriétés célestes, terrestres et humaines. L'ensemble est fondé sur les mathématiques, l'astronomie et l'observation³⁷.

Cet auteur est en phase avec la pensée scientifique de la période. Il modernise la géographie et ses travaux serviront de référence pour ses successeurs³⁸. Varénius associe les démarches rigoureuses des mathématiques et plus humaines de la perception du monde qu'il côtoie. Il est alors un continuateur de l'œuvre de ses prédécesseurs et une préfiguration des démarches humanistes au sein de la géographie.

3. Une géographie humaniste

Il est donc indéniable qu'il y a cinq cent ans existait une géographie humaniste. Celle-ci contribue, encore aujourd'hui, à la constitution du savoir universel. L'attitude, les œuvres et la détermination des géographes font qu'un humanisme géographique, dans son approche

³⁵ Mercier G., 1995, *op.cit.*, p. 68.

³⁶ Mercier G., 1995, *op.cit.*, p. 69.

³⁷ Mercier G., 1995, *op.cit.*, p. 69.

multidirectionnelle des phénomènes se déroulant à la surface du globe, existe sous des formes aussi diverses que ses auteurs. Un nouveau courant humaniste émerge bien plus tard au cours du XX^{ème} siècle.

Les figures les plus représentatives de cette *humanistic geography* sont D. Lowenthal (1976), A. Buttimer (Buttimer, 1983), Yi-Fu Tuan (Tuan, 1977 ; 1982), G. Olsson (Olsson, 1979). En France, on retrouve dans ce courant P. Claval, A. Berque et J. Bonnemaïson. Mais c'est une recherche dans laquelle il ne faut s'engager que si l'on dispose d'une base solide de terrain de réflexion, car les risques de dérive sont élevés. On note également l'école de *géopoétique* de K. White, l'école québécoise avec E. Waddell, L. Bureau et J. Morisset. C'est une école qui a ses points forts ... et ses dérives – celles de la géopoétique, justement.³⁹

L'auteur nous indique la diversité des orientations et des personnalités attachées au courant de l'*humanistic geography*⁴⁰. Il n'y a que peu d'auteurs⁴¹ reconnus au sein de cette mouvance (A. Buttimer⁴², J.N. Entrikin⁴³, J. Pickles⁴⁴, Y.F. Tuan⁴⁵, pour le moins) comparativement à la géographie humaine ou physique. Mais, ces orientations offrent un large panel de regards portés sur le Monde⁴⁶ et sur l'Homme⁴⁷. Elles donnent un sentiment de

³⁸ Mercier G., 1995, *op.cit.*, pp. 88-92.

³⁹ Bonnemaïson J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : CTHS, pp. 50-51.

⁴⁰ Lévy J., Lussault M., 2003, (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, p. 473. Fondée sur la découverte que la subjectivité est à la racine même d'une science qui en rejette pourtant empiriquement le rôle. Elle s'attache à dépasser le dualisme du processus cognitif et de la forme spatiale, et tire de la phénoménologie la volonté de considérer objet et sujet dans l'unité vécue de l'existence et de l'expérience naïve dont les différents domaines devraient constituer la préoccupation centrale d'une géographie sociale de l'homme.

⁴¹ Johnston R.-J., 1994, *The dictionary of human geography*, Oxford: Blackwell, pp. 263-266.

⁴² Buttimer A., 1983, *The practice of geography*, Londres: Longman, 298 p.

⁴³ Entrikin J.N., 1990, *The betweenness of place*, Baltimore: The John's Hopkins University Press, 196 p.

⁴⁴ Pickles J., 1985, *Phenomenology, science and Geography, Spatiality and the human sciences*, Cambridge: Cambridge University Press, 202 p.

⁴⁵ Tuan Y.F., 1977, *Space and place, The perspective of Experience*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 235 p.

⁴⁶ Monde : écrit avec une majuscule afin de différencier la globalité du globe et de tous les éléments qui le constituent (la temporalité, le vécu et le perçu, les milieux physiques, sociaux, sociétaux, dits naturels), et le monde qui n'est que la planète Terre constituant une entité.

Sachant que le Monde est employé dans un sens proche par M. Heidegger : « Monde s'emploie comme concept ontique et signifie alors le tout de l'étant qui peut être là-devant à l'intérieur du monde. Monde à la fonction d'un terme ontologique et il signifie l'être de l'étant dont il a été question en premier lieu. [...] Monde peut encore s'entendre en un sens ontique, mais pas, cette fois, comme l'étant que, par essence, le Dasein n'est pas et qui peut se rencontrer au sein du monde, mais, au contraire, comme ce « dans quoi » un Dasein factif « vit » en tant que tel. [...] Monde désigne enfin le concept ontologique existentiel de mondéité. La mondéité peut elle-même se modifier en structures définissant chaque fois en leurs entiers des « mondes » particuliers, mais elle inclut en soi l'a priori de la mondéité en général. » M. Heidegger, 1986, *L'être et le temps*, Paris : Gallimard, p. 100, (1927).

⁴⁷ Homme : écrit avec une majuscule représente l'humanité dans sa totalité, terme générique qui englobe toutes les populations dans leurs diversités, implique les Êtres pensants et les Êtres agissants comme acteurs géographiques.

multitude qui fut présentée par G. J. Martin⁴⁸ ou T. Barnes⁴⁹. Elles nous montrent la pluralité de facettes de l'approche géographique. R.-J. Johnston remarque dans cette diversité que :

Advocacy of humanistic perspectives has taken two forms in the geography literature. In the first, a general humanistic (or subjectivist) orientation is proposed, usually without reference to any one of the philosophies outlined above; in a few cases, the advocacy is for some combination of elements from two or more of those approaches. The second type consists of arguments for one of the four; idealism, pragmatism, phenomenology, and existentialism.⁵⁰

Il nous rapproche de A. Buttimer qui, par ses directives et suggestions nous oriente en direction de cette mouvance : « L'histoire de la pensée géographique peut donc encourager non seulement une meilleure recherche analytique sur les événements et les processus, mais aussi une conscience critique plus perspicace des valeurs qui sont prises pour acquises dans la vie quotidienne. »⁵¹ A. Buttimer nous précise le rôle de la compréhension du passé, en fonction des actions que nous souhaitons mener à leur terme, dans l'intérêt de tous les participants à la construction du savoir universel. A. Buttimer ne fait que confirmer ses choix antérieurs⁵² en développant la nécessité d'une perception humaine. A. Buttimer, en quelque sorte, propose une forme de mise en œuvre des propos de T. Hobbes⁵³ :

C'est en tant que sujet conscient et responsable que l'être humain est le foyer des valeurs de l'humanisme, et que s'établit entre lui et les autres êtres une dualité axiologique et éthique. Or le développement des sciences modernes, dont ce dualisme a été la condition fondatrice, allait petit à petit montrer que le sujet humain est fort loin d'être aussi conscient et responsable que le laissait supposer le paradigme cartésien de la « substance pensante ». Le comportement de l'être humain est en effet largement conditionné par des facteurs dont le sujet est inconscient.

T. Hobbes place alors l'Homme au sein d'une dualité créatrice où la conscience oublie, parfois trop souvent, l'action de l'inconscient dans la constitution de ce que nous sommes en tant qu'individu et en fonction de notre vécu. Ce mouvement est centré sur tout ce qui fait l'Homme, ainsi que sur les expressions perceptibles de l'espace. Il montre le sens des lieux ou de l'homme-habitant⁵⁴ et, il s'attache dans cette perspective à la diversité de l'Homme autant

⁴⁸ Martin G. J., 1993, *All possible worlds a historical geography ideas*, New York: John Willey & Sons, 585 p.

⁴⁹ Barnes T., Gregory D., (édit.), 1997, *Reading Human Geography*, New York: Arnold, 520 p.

⁵⁰ Johnston R.-J., 1986, *Philosophy and Human Geography*, Londres: Edward Arnold, p. 74.

⁵¹ Buttimer A., 2000, Préface, *Milieu, colonisation et développement durable*, Paris : L'Harmattan, p. 11.

⁵² Buttimer A., 1993, *Geography and the Human Spirit*, Baltimore: The J. Hopkins University Press, 285 p.

⁵³ Hobbes T., 1997, *De la nature humaine*, Arles : Actes Sud, p. 50.

⁵⁴ Ferrier J.-P., 1984, *Antée I, La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence : Edisud, p. 103, et annexes.

qu'à celle du Monde⁵⁵. Il y a une volonté de saisir la diversité, la complexité et la multitude dans une approche où l'Homme est à la fois acteur et observateur. A. Bailly, pour sa part, va plus loin. Il précise ce qu'est, selon sa perception, l'humanisme géographique :

La perspective humaniste ne constitue, pas plus que celle des représentations, un nouveau tiroir de la géographie qu'il faudrait ajouter en conclusion de thèses régionales : c'est une manière de concevoir la géographie qui fait appel, au-delà des logiques de la raison, à celles du monde sensible. [...] La perspective humaniste souhaite saisir le sens des valeurs humaines et des pratiques spatiales. Même si les hommes ne connaissent pas toujours les raisons de leurs actions, le géographe peut chercher à les comprendre. [...] Ainsi une porte ouverte sur une géographie qui n'a plus honte de sa subjectivité et qui, au contraire, l'utilise pour révéler les consciences collectives, dévoiler les traces des mémoires et participer à la création des lieux.⁵⁶

Dans le même ouvrage, A. Bailly est soutenu par J.-P. Ferrier. Ce dernier a initié cette orientation avec *Antée 1*, dont l'effort dans cette direction est renforcé quelques années plus tard par *Antée 2*⁵⁷. Dans ce dernier ouvrage J.-P. Ferrier insiste sur le thème de l'homme-habitant :

J'espère participer modestement à la construction des éléments d'un espace de convergence, dans lequel entreraient en résonance/raisonnance des catégories de la connaissance, qui sont mobilisées ou mobilisables par le discours géographique. Je pense qu'en travaillant ainsi, on devrait arriver à être plus conscients pour construire collectivement une sorte de structure qui serait la structure actuelle, nécessaire, de la pensée géographique : à un moment donné, des éléments s'agençant pour fonder un outil de pensée, ici et maintenant, contribuant à garantir et à construire une Terre habitable. [...] Je pense que la plus spectaculaire façon de lier la géographie et la philosophie et de montrer leur enjeu, est de dire que si la philosophie se pose la question de l'être de l'homme et de l'être des choses, la géographie se pose celle de l'être-au-monde des choses et de l'homme. [...] Une société plus habitable oblige certainement à repenser la consistance et la place de la personne : c'est bien l'enjeu central de la géographie (humaniste), géographe ontologique qui « part » de la personne et y « retourne », comme le montre la place centrale du référentiel-habitant.⁵⁸

Ces propos sont des plus fonctionnels⁵⁹. Leur but est la gestion des territoires et la destination des espaces terrestres que l'Homme peut s'attribuer. Ils inscrivent obligatoirement

⁵⁵ Bavoux J. -J., 2002, *La géographie, objets, méthodes, débats*, Paris : Armand Colin, p. 138.

⁵⁶ Bailly A., 1990, L'humanisme géographique réflexions et principes, *L'humanisme en géographie*, Paris : Anthropos, pp. 9, 10, 11.

⁵⁷ Ferrier J.-P., 1998, *Antée 2, Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne : Payot, 251 p.

⁵⁸ Ferrier J.-P., 1990, Savoir lire les lieux, *L'humanisme en géographie*, Paris : Anthropos, pp. 24, 25, 32.

⁵⁹ Nous employons le terme de fonctionnels au sujet des propos de J.-P. Ferrier, car selon notre perception il nous semble produits dans un but de mise en œuvre pratique et utilisable par tout observateur. Ce n'est pas une

l'homme, en tant qu'individu, dans un habitat. Ils associent fortement la géographie et son devenir au développement de l'écoumène⁶⁰. Bien que les thèmes d'étude soient connexes, il existe une variété assez large de mouvances au sein du courant humaniste de la géographie. Nous trouvons, entre autres, un certain idéalisme qui recherche une cohérence dans ses démarches.

Idealism, then, is a philosophy which purposes that knowledge is entirely subjective. It is ordered by individuals according to their own theoretical systems, which are modified in the light of new knowledge but whose criterion of truth is internal to the theory — Does it all fit together? — rather than external to it. To study human decision-making, according to this view, involves studying the decision-makers and the personal theories that guide them.[...] Idealist history involves the reconstruction of the context of actions. The historians rethink the thoughts of their subjects, in a way which is consistent both with their conception of the whole of which those thoughts are a part and with the available evidence. On these criteria, it is argued, all inquiries are historical, whether they are concerned with individuals seeking to reconstruct their own ideas or with the study of others. Once performed, all human action is history, and it can only be accounted for by application of the idealist method and the exercise of the historical imagination.⁶¹

Associé à : « the practice of pragmatism, of experience, experiment and evaluation in the continual reconstruction of beliefs, is a social and not an individual activity, according to the social behaviourism of George Herbert Mead, which built on Peirce's pragmatism.⁶² » Sans oublier une forte présence de la phénoménologie doublée d'une herméneutique⁶³ et d'une forme d'existentialisme auxquelles nous devons ajouter l'imbrication de l'histoire⁶⁴. Dans cette situation :

Humanistic approaches seek to explore these various levels, to gain an understanding of the individual. Humanistic geography explores those aspects relative to its major themes: people/environment relationships, and people/people interrelationships in their spatial contexts. The understanding achieved is to be used to help individuals understand themselves, thereby increasing the depth of their self-knowledge and enabling them to improve the quality of their lives.⁶⁵

Comme en attestent les propos de J. Pickles :

observation négative, mais une distribution de rôle dans la destination probable de solutions produites dans la finalité de rendre le Monde plus explicite.

⁶⁰ Berque A., 2000, *Ecoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris : Belin, 271 p.

⁶¹ Johnston R.-J., 1986, *Philosophy and Human Geography*, Londres: Edward Arnold, p. 57, p.59.

⁶² Johnston R.-J., *op.cit.*, p. 60.

⁶³ Unwin T., 1992, *The place of Geography*, New York: Longman Scientific & Technical, pp. 145-157.

⁶⁴ Johnston R.-J., *op.cit.*, pp. 62-74.

⁶⁵ Johnston R.-J., *op.cit.*, p. 96.

At its best humanism has refocused attention on questions of human dignity, on meaning, and on the quality of life. It has provided a telling critique of aspects of traditional theory of science (but has failed to be sufficiently radical in that critique, in particular it has failed to address the implications of implicit acceptance of a Cartesian epistemology). Humanism has defended the individual, and his claim to know, against the deception, and deny that man really knows or that he knows anything important. Above all humanism has opened discourse in geography in an un-doctrinaire (at times seemingly random) fashion, and has allowed the student of geography to invoke lost cultural traditions and thinking in the pursuit of the task of understanding the world as the home of man. This intellectual tolerance was in part a natural reaction to the doctrinaire claims of the “new geography” of the 1960s. Its effect has been to expand the geographer’s horizons to world, not just space, to intricate questions concerning the relationship between spatial form and radical process, to questions of value and ethics. If humanism has been unpredictable, if it has been nostalgic and antiquarian, and if it has failed to establish sound claims to methodological and rigour, it has functioned as the conscience of geography.⁶⁶

Ces points de repères d’un humanisme en géographie sont implicitement liés, voire probablement influencés, par des textes à l’orientation fermement humaniste. Leur état d’esprit est similaire à *Humanist Manifestos I and II*⁶⁷. Ce manifeste humaniste, dont la finalité est de mettre en évidence, aux yeux du monde, l’impérieuse nécessité de prendre en compte les réalités du Monde. Les auteurs de ce manifeste proposent une démarche pour que l’Homme devienne un outil de la préservation et de la qualité de la vie, pour un futur qui les inquiète au plus haut degré. Cet humanisme global réemploie les thèmes de l’humanisme originel : la religion, l’éthique, l’individu, la société, l’environnement et la connaissance. Il les adapte aux exigences de la période contemporaine. La même année de la parution de ce manifeste, P. Kurtz⁶⁸ met en évidence les problèmes de nos sociétés modernes. Il insiste sur l’absence de réalisme face aux réalités du Monde et l’absence de réponses concrètes dans lesquelles l’Homme et la Terre seraient préservés d’une manière égalitaire. Dans le même temps, F. Robert produit un ouvrage dans lequel il montre l’évolution du terme d’humanisme en fonction des périodes, des courants politiques et des attentes des diffuseurs de ce type de valeurs. Dans sa conclusion, il indique une conduite qui se veut humaniste, en accord avec les approches mises précédemment en évidence :

Si l’on trouve qu’ici, dans la définition de l’humanisme, la part a été faite trop belle aux humanités proprement dites, il faut que tout le monde s’accorde, en fin de compte, pour ne

⁶⁶ Pickles J., 1988, *Geography and humanism*, Norwick: Geo book, p. 42.

⁶⁷ Collectif, 1973, *Humanist Manifestos I and II*, Buffalo: Prometheus Books, 31 p.

⁶⁸ Kurtz P., 1973, *Moral problems in contemporary society*, Buffalo: Prometheus Books, 301 p.

saluer l'humanisme authentique que dans une réconciliation efficace et durable, par des moyens éprouvés et sûrs, de l'homme avec la nature humaine, et de l'homme avec son destin.⁶⁹

Il précise que l'humanisme est dépendant de l'homme et sous-tend que ce n'est pas parce que l'on est un homme que l'on est porteur d'humanisme. Notre seule humanité ne suffit pas à agir en tant que tel. La conscience d'être humain est vitale. Cela suppose l'implication de la conscience humaine présente dans nos capacités destructrices, embellissantes, novatrices et humanisantes.

Dans une mouvance similaire, J.-B. Callicott⁷⁰, auteur de la décennie actuelle, exprime une forme d'humanisme pour lequel la place de la religion est encore prépondérante. Il porte, malgré tout, un intérêt soutenu à la nature, à la moralité et à l'éthique des sciences. Selon lui, cet ensemble appartient à une forme d'humanisme qu'il recherche et souhaite rendre perceptible. Pour parvenir à de tels comportements, ainsi qu'à une prise en considération consciente du Monde, il est nécessaire que l'Homme soit conscient d'être homme comme l'exprime P. Magnard :

Être homme ne désigne pas une nature mais une fonction ou mieux encore une vocation. Nous saluerons de ce nom celui qui, s'arrachant aux fausses sécurités du système, jette par-delà les abîmes ses passerelles de rêve, le seul être capable selon le beau mot de Damascius de « marcher dans le vide⁷¹ », le pontonnier de l'absolu. Si l'humanisme est toujours en péril c'est parce qu'il n'est jamais facile d'assumer un tel risque.⁷²

Il avait été précédé dans son explication de ce que peut être l'humanisme au sein de nos sociétés et dans notre approche de ce phénomène par A. Etcheverry :

L'humanisme ouvert [...] ne sacrifie aucune de nos facultés. Il tend à satisfaire toutes nos aspirations, fussent-elles opposées entre elles. Or l'homme est à la fois corps et âme, sensible et raisonnable, individuel et social, réaliste et idéaliste. [...] Dans cette ligne il s'élève au-dessus de l'univers, accroît sa valeur personnelle et procure du bien à tous. Humanisme d'épanouissement harmonieux, humanisme de dépassement : ce double caractère prouve à l'âme une plénitude parfaite et lui ouvre le chemin du bonheur.⁷³

Ces propos nous donnent une forme d'espoir dans le devenir de l'humanité, dans le but de construire un bonheur, au bénéfice de toutes les populations, dans une entente cordiale et

⁶⁹ Robert F., 1974, *L'humanisme, essai de définition*, Paris : Les Belles Lettres, p. 161.

⁷⁰ Callicott J.-B., 1999, *Beyond the Land Ethic*, New York: State University of New York Press, 427 p.

⁷¹ *Traité des premiers principes*, 1986, (trad. J. Combès), Paris : Les Belles Lettres, T.1, p. 69.

⁷² Magnard P., 2000, *Questions à l'humanisme*, Paris : PUF, p. 224.

en considérant autrui au même rang que soi-même. A nouveau, s'effectue une réutilisation des principes de l'humanisme originel. Elle propose une ligne de conduite dans laquelle le devenir harmonieux des peuples est un objectif majeur.

L'humanisme, qu'il soit géographique ou non, est extrêmement difficile à borner, à territorialiser, en un mot à s'approprier, « c'est pourquoi tout essai de définition de l'humanisme doit insister premièrement sur le principe fondamental que l'homme ne devient humain qu'en découvrant la loi de sa volonté »⁷⁴, comme l'affirme C. Richard dès 1934. L'homme est alors porteur et évaluateur de son humanisme en fonction de ses propres référents. Cette situation engendre une multitude de définitions et de conception de ce peut être l'humanisme.

La diversité de perception de l'humanisme se vérifie dans les écrits de S. Sinanoglu⁷⁵ qui démontre que, selon les pays et leur histoire, l'humanisme ne révèle pas le même visage. Celui-ci est exprimé en fonction des orientations politiques, de la religion et aussi de la volonté du guide spirituel. Plus tard, A. Tanase⁷⁶ met en évidence les déviations doctrinaires des orientations de l'humanisme dans les développements socialistes afin de permettre au pouvoir en Roumanie de renforcer son emprise sur les populations. Il expose une forme d'endoctrinement et de démonstrations des potentialités et des options prises par les dirigeants pour le bien du peuple et de la nation. Malgré les mouvements et les dynamiques couplés à une volonté non dissimulée de voir le Monde évoluer dans les meilleures conditions en tendant vers une forme d'humanisme, E. Levinas constate : « la crise de l'humanisme à notre époque a, sans doute, sa source dans l'expérience de l'inefficacité humaine qu'accusent l'abondance même de nos moyens d'agir et l'étendue de nos ambitions »⁷⁷. P. Claval dans une approche similaire reconnaît :

C'est donc à l'humanisme que les sciences sociales doivent l'idée que leur démarche est spécifique et qu'elle ne s'inscrit pas dans le prolongement de la connaissance positive : ne serait-ce que pour cela, la tradition humaniste est indispensable pour comprendre la réflexion contemporaine.⁷⁸

⁷³ Etcheverry A., 1955, *Le conflit actuel des humanistes*, Paris : PUF, p. 282.

⁷⁴ Richard C., 1934, *Le mouvement humaniste en Amérique et les courants de pensées similaires en France*, Paris : Librairie Nizet et Bastard, p. 37.

⁷⁵ Sinanoglu S., 1960, *L'humanisme à venir*, Ankara : Dil ve Tarih-Cografya Fakültesi, 258 p.

⁷⁶ Tanase A., 1974, *Culture Civilisation Humanisme*, Paris : Editions Méridiane, pp. 228-256.

⁷⁷ Levinas E., 1987, *Humanisme de l'autre homme*, Paris : Le livre de poche, p. 73.

⁷⁸ Claval P., 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris : PUF, p. 34.

P. Claval rejoint les propos de F. De Dainville. Il met en évidence la construction permanente et l'action de l'homme pour que le savoir se développe dans toute sa diversité. Pour cela les progrès envisagés ont besoin de supports épistémologiques.

4. Une épistémologie

Cette pluralité de courants, de formes d'humanisme et d'expressions d'un humanisme nous inscrit au sein d'un nœud épistémologique. Un nœud, dont la taille et l'ampleur ne peuvent être précisées. Néanmoins, il peut être qualifié comme appartenant à une forme d'épistémologie expérimentale. Selon les propos de F. Dosse :

Le « tout épistémologique » n'est plus l'indice de fiabilité scientifique comme ce fut le cas au temps du structuralisme triomphant, lorsque chaque étude de terrain devait se résorber à quelques enseignements d'ordre épistémologique. L'épistémologie est trop chargée de ce que je veux éviter : les idées d'objectivité, d'autorité, de neutralité, de rationalité. L'écueil de l'épistémologie est de dériver son champ singulier d'étude de considérations générales et de fonctionner sur le mode du stéréotype, alors que le domaine de l'innovation du scientifique est essentiellement local, contingent et du ressort de décisions ponctuelles en chaînes. C'est en transgressant les grands partages entre pratiques et théories que la science invente. Une épistémologie s'élabore au cours de ce processus, mais sous une forme expérimentale. Celle-ci se situe en rupture avec la tradition positiviste qui a mené jusqu'à la « coupure » althusserienne, dont l'efficace a consisté à délimiter l'espace de la non-science afin de le disqualifier.⁷⁹

F. Dosse montre une place d'accompagnatrice pour l'épistémologie. Il affirme son utilité, si nous nous donnons la peine et si nous avons la volonté d'effectuer des sélections. Auxquelles nous devons ajouter des hiérarchisations et un attachement aux aspects pertinents, aux regards épistémologiques, et une attention particulière à la problématique à disséquer.

Nous discernons le rôle de l'expérience, de ce vécu, propre aux évolutions et aux réflexions produites sur le savoir en cours de construction. De plus, il précise qu'il n'est plus besoin de s'affronter pour progresser car, normalement aujourd'hui, les domaines scientifiques oeuvrent tous pour le savoir universel et, non pour l'exclusivité de la science initialement concernée. Nous percevons l'influence de K. Popper et de ses reproches à l'encontre du positivisme. F. Dosse le rejoint dans une épistémologie du risque : « car le but de la science est bien la production de nouveauté. C'est justement cette épistémologie du risque, cette

⁷⁹ Dosse F. 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 399.

épistémologie expérimentale que défend Isabelle Stengers contre les diverses tentations de routinisation et de stérilisation⁸⁰». Dans cette orientation, F. Dosse reprend les propos de I. Stengers :

Les scientifiques, ici, ne sont plus ceux qui apportent des « preuves », stables, mais des incertitudes. L'incertitude irréductible est la marque des sciences de terrain. Elle ne tient pas à une infériorité, mais à une modification des rapports entre « sujet » et « objet », entre celui qui pose les questions et ce qui y répond. Corrélativement, à propos des sciences de terrain, il est difficile de parler de « découverte », et la passion de « faire exister » prend dès lors un autre sens. Nul en effet ne doute que le « terrain » existe, préexiste à celui qui le décrit. Même s'il peut être dit inventé par les nombreuses procédures qui l'encodent et le déchiffrent.⁸¹

F. Dosse insiste sur la nécessité, voire l'impossibilité de faire autrement, pour les sciences humaines, que d'intégrer la notion de risque : « C'est cette notion de risque qui doit inciter les sciences humaines à ne plus s'enfermer dans des objets préétablis ou des cadres théoriques clos sur eux-mêmes, mais à s'ouvrir à l'irruption de la nouveauté, de l'irréversibilité⁸² ». Car pour cet auteur : « les problèmes épistémologiques fondamentaux sont des questions de connaissances qui sortent du cadre épistémologique pour devenir des objets d'études, et peuvent alors être observés⁸³ ». Puisque : « c'est dans cette épistémologie expérimentale que certains cognitivistes retrouvent les questions posées par la phénoménologie. Elles permettent de reprendre des questions importantes pour la sociologie de l'action, comme celle de l'action située, et de mieux concevoir par exemple le mode de fonctionnement des artefacts⁸⁴ ». L'adaptation d'une telle démarche épistémologique nous met en parfait accord avec cet auteur. F. Dosse nous donne un outil pratique et évolutif, dans une finalité d'évolution permanente du savoir géographique.

Mais cette prégnance épistémologique contemporaine ne pourrait exister sans la reconnaissance de l'influence majeure que sont les écrits de G. Bachelard. Cet auteur est certainement très directif, voire impératif, pour la méthode d'étude d'un objet. Malgré cela, ses orientations s'avèrent d'une grande pertinence pour soutenir la démarche que nous entreprenons.

La connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres. Elle n'est jamais immédiate et pleine. Les révélations du réel sont toujours récurrentes. Le réel n'est

⁸⁰ Dosse F., *op.cit.*, p. 401.

⁸¹ Stengers I., 1993, *L'invention des sciences modernes*, Paris : Flammarion, p. 163.

⁸² Dosse F., *op.cit.*, p. 402.

⁸³ Dosse F., *op.cit.*, p. 404.

⁸⁴ Dosse F., *op.cit.*, p. 398.

jamais « ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. [...] Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.⁸⁵

Plus loin il renforce sa démarche et ses orientations⁸⁶ :

L'épistémologue doit donc s'efforcer de saisir les concepts scientifiques dans des synthèses psychologiques effectives, c'est-à-dire dans des synthèses psychologiques progressives, en établissant, à propos de chaque notion, une échelle de concepts, en montrant comment un concept en a produit un autre, s'est lié avec un autre. Alors il aura quelque chance de mesurer une efficacité épistémologique. Aussitôt, la pensée scientifique apparaîtra comme une difficulté vaincue, comme un obstacle surmonté.

En mettant en relation F. Dosse et son illustre prédécesseur nous renforçons l'idée de nœud épistémologique. En effet, G. Bachelard est orienté, d'une part en direction d'une rupture épistémologique pour parvenir à une pensée rigoureuse ; d'autre part, il est porteur de l'idée d'un long cheminement constitué parfois d'erreurs. En outre, il souhaite que l'opinion soit rejetée de toute démarche. Cette dernière est source d'erreur, elle crée ainsi un obstacle épistémologique et dans ce cas la théorie domine l'expérience.

G. Ganguilhem, qui lui succède à la Sorbonne en 1955⁸⁷, établit une corrélation entre le discours tenu et l'espace institutionnel qui permet son émergence et qui constitue son assise. Il reconnaît l'existence d'étapes, de successions et d'échecs liés à la possibilité d'erreur. De telles orientations nous relient à l'épistémologie du risque ainsi qu'à l'épistémologie expérimentale. Malgré ces liens avec G. Bachelard et G. Canguilhem, le nœud épistémologique, au sein duquel nous nous positionnons, n'est pas complet. Il est également lié à l'anthropologie des sciences :

Certes, l'anthropologie des sciences n'est pas loin des sciences de la nature, puisqu'elle s'introduit dans les laboratoires des physiciens, chimistes, biologistes, prend en considération leurs instruments, leurs découvertes ; mais elle s'y intéresse d'abord parce que ceux-ci construisent du collectif. Elle ne vise donc pas quelque synthèse illusoire entre science de la nature et des sciences humaines à partir d'éléments disparates, elle expérimente des concepts propres aux sciences pour une meilleure intelligibilité du social.⁸⁸

⁸⁵ Bachelard G., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 13 et p. 14, (1938).

⁸⁶ Bachelard G., *op.cit.*, p. 18, (1938).

⁸⁷ Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, p. 320.

⁸⁸ Dosse F., *op.cit.*, p. 395.

L'anthropologie des sciences définie comme telle entretient des relations très fortes avec l'historicisme défendu par B. Latour⁸⁹. Cette option méthodologique sépare les mouvements historiques incompatibles et pourtant simultanés, car : « pour l'anthropologie des sciences, le point important réside dans le fait qu'un agencement hétérogène d'éléments jusqu'alors disparates se trouve lié par un même destin au sein d'un même collectif.⁹⁰ » A cette position nous devons ajouter les développements et les principes proposés par M. Foucault. L'auteur nous lie à l'historicité et à l'anthropologie par le regard sur le passé et l'enrichissement des connaissances que chacun peut en retirer, du seul fait de l'acceptation de l'existence d'une œuvre antérieure. Celle-ci aura auparavant, tracé quelques directives pour parvenir à une élaboration plus complète de notre savoir.

Ce que l'archéologie essaie de décrire, ce n'est pas la science dans sa structure spécifique, mais le domaine, bien différent, du *savoir*. De plus, si elle s'occupe du savoir dans son rapport avec les figures épistémologiques et les sciences, elle peut aussi bien interroger le savoir dans une direction différente et le décrire en un autre faisceau de relations. [...] C'est en interrogeant les sciences, leur histoire, leur étrange unité, leur dispersion et leurs ruptures, que le domaine des positivités a pu apparaître ; c'est dans l'interstice des discours scientifiques qu'on a pu saisir le jeu des formations discursives. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que la région la plus féconde, la plus ouverte à la description archéologique, ait été cet « âge classique », qui, de la Renaissance au XIX^{ème} siècle, a déroulé l'épistémologisation de tant de positivités ; par étonnant non plus que les formations discursives et les régularités spécifiques du savoir se soient dessinées là où les niveaux de scientificité et de la formalisation ont été les plus difficiles à atteindre.⁹¹

M. Foucault montre la nécessité de reconnaître dans la construction du savoir d'une science la mise en évidence de particularités qui sont des ruptures propices à l'acquisition d'une plus grande maîtrise du domaine scientifique concerné. Cette somme d'éléments nous incite à reconnaître cette influence foisonnante et non négligeable dans la démarche épistémologique que nous développons. De plus, en allant chercher au plus profond du savoir M. Foucault confirme ou valide notre point de départ au sein du mouvement humaniste de la Renaissance. En effet, les diversités d'orientations, de sentiments ou de perspectives, font que toutes ces démarches ont le même objectif : celui d'indiquer les règles, les obligations ou les itinéraires pour parvenir à élaborer un savoir scientifique valide, vérifiable et reproductible,

⁸⁹ Latour B., 1995, *La science en action*, Paris : Folio, 663 p.

⁹⁰ Latour B., 2001, *L'espoir de Pandore*, Paris : La Découverte, p. 102.

⁹¹ Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, p. 255.

tout en conservant suffisamment de distance avec l'objet d'étude. L'approche épistémologique est alors indissociable de la construction d'une science en perpétuelle évolution.

5. Une géographie contemporaine

Prendre conscience de l'ensemble de ces aspects de l'humanisme, de la géographie des humanistes, de l'humanisme en géographie et des géographies humanistes implique une géographie dans laquelle l'Homme est « scellé » au globe terrestre. Cette obligation nous fait dépasser le seul espace ou l'habitat de l'homme-habitant⁹². Elle nous suggère une géographie qui serait, et pour laquelle nous posons la définition donnée comme postulat :

Géographie : science des espaces terrestres des hommes.

Un grand nombre de géographes a, par le passé, montré l'évolution de la manière de faire de la géographie, de construire le savoir géographique, d'influencer les progrès de la géographie, ou tout simplement de faire leur métier de géographe, voire de définir la géographie. Nous avons alors un choix conséquent de méthodologies, de définitions et d'ouvrages. Cette multitude d'options décrit l'accession reconnue de la géographie au rang de science avec toute la complexité et les imbrications qui en découlent⁹³.

Le statut de science, pour la géographie, est donc depuis longtemps acquis, et n'est pas à remettre en cause. De nombreux courants, de prises de positions et d'écoles de pensée ont contribué à densifier son domaine scientifique.

La géographie moderne vise à la comparaison et à la classification des phénomènes, et elle prétend en être une explication dans le sens le plus large du mot. L'ancienne géographie se définissait comme la « description de la Terre », la nouvelle géographie est vraiment la « Science de la Terre ». Elle ne se contente pas de décrire les phénomènes elle les explique.⁹⁴

⁹² Ferrier J.-P., 1984, *op. cit.*

⁹³ Bailly A., Ferras R., Pumain D., (dir.), 1995, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, 1167 p. Berdoulay V., 1995, *La formation de l'école française de géographie*, Paris : CTHS, 253 p. Claval P., 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris : Nathan, 543 p. Derruau M., 1991, *Géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 466 p. Glacken C.-J., 2000, *Histoire de la pensée géographique*, Paris : CTHS, T1 : 297 p., T2 : 319 p. Gregory D., 1994, *Geographical imaginations*, Londres : Blackwell, 442 p. Pinchemel G. et P., 1995, *La face de la Terre*, Paris : Armand Colin, 517 p. Scheibling J., 1994, *Qu'est ce que la géographie ?*, Paris : Hachette, 200 p. Staszak J.-F., 1995, *La géographie d'avant la géographie*, Paris : L'Harmattan, 252 p.

⁹⁴ Brunhes J., 1912, *La géographie humaine*, Paris : Gallimard, pp. 35-36.

Le constat, donné par J. Brunhes en 1912, est fondé et fortement influencé par les écrits⁹⁵ de M. Mackinder, A. Humboldt, F. Ratzel, et P. Vidal de la Blache. Il est en accord avec les orientations de son contemporain C. Vallaux⁹⁶ et il pose ainsi la géographie dans une forme de scientificité, que les acteurs ne cesseront de faire évoluer. Notre proposition conserve ces influences en donnant comme objet de la science géographique, pour cette introduction, les espaces terrestres des hommes. Cela nous relie à notre définition de la géographie, employée en tant que postulat, qui peut ne pas satisfaire certains géographes. Puisque, comme le remarque H. Regnauld :

L'espace ne peut donc pas servir à définir la géographie comme une science sociale, tant que des géographes étudient des phénomènes non sociaux et construisent un concept physique de l'espace. La géographie est donc aussi légitimement une science naturelle qu'une science sociale. Plus encore, la pratique contemporaine des géographes qui font de la recherche démontre que les distinctions administratives entre les sciences sociales, sciences naturelles, sciences humaines... sont totalement désuètes et datent d'une époque où l'on voulait absolument séparer l'humain du social et du naturel. Il n'existe pas de nature humaine indépendante du social (sinon chez des forcenés idéalistes) pas plus qu'il n'existe de social dépourvu d'interactions avec le fonctionnement naturel des phénomènes physiques (sinon chez de purs esprits). En conséquence le seul intérêt théorique du terme espace est justement de prendre acte de son incomplétude et de rendre nécessaire la construction d'une démarche pluridisciplinaire sociale et physique (dans laquelle les problématiques sont complémentaires et non récurrentes), pour essayer de résoudre moins mal les questions que les géographes souhaitent, souverainement, se poser.⁹⁷

Cette incomplétude est dépassée en associant au terme d'espace celui de terrestre. Un tel objet suppose, en effet, la possibilité de construire des parties en fonction des thèmes, des problématiques et des centres d'intérêt d'un chercheur sans que celui-ci ne possède d'autre étiquette que celle de géographe. Raison pour laquelle, nous lions la géographie au fait humain, qui en quelque sorte dans cette perspective, domestique le temps et l'espace. Il rend l'espace et le temps sous une forme humaine, dès que le fait humain inscrit son passage sur le sol par des marquages.

⁹⁵ Humboldt A., 1980, *Voyages dans l'Amérique équinoxiale*, Paris : Maspero, 2 tomes. Mackinder H., 1904, The geographical Pivot of History, *Geographical Journal*, 23, pp. 421-437. Ratzel F., 1988, Géographie politique, Genève : Editions régionales européennes. Vidal de la Blache P., 1922, *Principes de géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 320 p.

⁹⁶ Vallaux C., 1911, *Le sol et l'Etat*, Paris : Dion et fils, 265 p.

Vallaux C., 1929, *Les sciences géographiques*, Paris : Félix Alcan, 413 p.

⁹⁷ Regnauld H., 1998, *L'espace une vue de l'esprit ?*, Rennes : Presse Universitaires de Rennes, p. 116.

Ces espaces terrestres permettent l'analyse des phénomènes internes et externes, à la fois aux sociétés, et aux milieux naturels. Il n'y a pas de disjonction dans la réalité qui est perçue. En prenant les lieux de vie comme référents explicatifs, il y a une recherche d'objectivité, une volonté de penser les relations et les échanges à la fois visibles et invisibles. Les espaces sont alors reconnus, aussi, comme des produits sociaux et culturels dans lesquels une identité s'affirme et peut se reproduire. Les espaces sont aussi immuables bien que modelables et destructibles. Ils deviennent ainsi d'autres types d'espaces.

Nous nous trouvons alors au cœur des propositions de G. Bachelard : « on ne trouve pas l'espace, il faut le construire. ⁹⁸ » D'où la possibilité de destruction et de reconstruction selon notre volonté et nos capacités. Ce constat nous mène, sans détour, à R. Brunet : « l'espace n'est rien sans ses créateurs, qui sont en même temps ses usagers. ⁹⁹ » Ces liens et ses constats sont eux-mêmes en relation avec les développements de E. Kant, lequel nous rapproche de la perception : « l'espace n'est rien d'autre que la forme de tous les phénomènes des sens extérieurs, c'est-à-dire la condition subjective sous laquelle seule nous est possible une intuition extérieure. ¹⁰⁰ » Il y a alors reconnaissance de durées particulières à chaque espace terrestre défini comme objet d'étude. Les mouvements longs ou structurels de l'histoire sont perceptibles en ces lieux choisis pour leur pertinence et leur adaptation à toutes les situations visibles sur le globe terrestre.

En considérant les espaces de cette manière, il est proposé une géographie globale. Celle-ci, étudie des phénomènes inscrits dans/sur le sol terrestre pour lesquels les limites, les constituants, les domaines et les instruments doivent être définis à chaque fois qu'une démarche est entreprise. Une telle option permet ainsi d'étudier une activité économique, politique, humaine, sociale ou culturelle selon son action dans un espace physique donné, qu'il est possible de reproduire et de comparer en fonction des situations constatées. Ces espaces terrestres ne sont pas définis initialement. Ils sont tout ce que l'Homme peut saisir, concevoir et percevoir.

L'Homme construit alors ses références selon ses potentialités, ses obligations et ses aspirations. Ces espaces sont dans ce contexte : souples, malléables et reproductibles ; non pas

⁹⁸ Bachelard G., 1999, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : PUF, 183 p. (1934)

⁹⁹ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde, théorie et pratique de la géographie*, Paris : Belin, p. 33.

¹⁰⁰ Kant E., 1985, *Esthétique transcendantale, Critique de la raison pure*, Paris : Flammarion, p. 69. (1781)

à l'identique mais avec des similitudes. Les similitudes permettent de comparer ces espaces qui sont maintenant définis et spécifiés. Quelle que soit leur destination, ils sont le propre de l'Homme, seul animal pouvant structurer le Monde en multiples espaces bornés, afin d'en percevoir la complexité des imbrications, des chevauchements et des dépendances des zones ainsi territorialisées pour être en mesure de rendre aux yeux d'autrui une réalité perçue.

La géographie, ainsi produite, décrit et explique le Monde, avec ou sans les hommes qui structurent une partie du globe. Cette géographie peut aborder tout phénomène se déroulant dans les espaces terrestres, non pour devenir une science du global, mais pour être et demeurer une science de la diversité. Elle a le potentiel, par la construction de ses objets, de comparer les phénomènes dans le Monde donné à l'Homme.

Cette géographie étudie tous les phénomènes liés de manière physique, cognitive ou spirituelle à la surface du globe. Elle territorialise les actions, les situations et les observations. Dans le but de pouvoir mettre en évidence, au sein de l'infinité des objets perceptibles : des noyaux reproductibles et universels, restituant une réalité admissible, support à une démarche scientifique performante, reconnue et évolutive. En tant que science, la géographie œuvre en fonction de l'esprit humain, de sa conscience et de sa volonté à rendre la/une vérité en fonction de la raison et des raisons qui guident et orientent sa démarche. Pour cela, elle doit dans sa réalisation faire preuve d'objectivité.

Les mythes, les religions, les idéologies et les héritages font que la géographie se trouve dans l'obligation de dépasser, en permanence, ces éléments initiaux, ciment des sociétés, pour conserver son statut de domaine d'une vérité démontrable, reproductible et universalisante. La raison et la rationalité des méthodes et des choix, au sein des démonstrations à caractères géographiques suggèrent la faculté d'évolution et de modification en fonction des progrès et des possibilités mises à sa disposition. De ce fait, la géographie s'adapte au Monde en mouvement. Elle rend perceptibles des phénomènes. Par son action de connaissance au sein des espaces terrestres des hommes elle facilite la maîtrise encore imparfaite des moyens que la nature met à la disposition des hommes. La géographie conçue et souhaitée sous cette forme de production et d'expression implique qu'une certaine philosophie soit employée associée à une méthodologie en mesure de répondre aux orientations prises.

6. Une philosophie et une méthodologie

L'humanisme géographique, tel que nous souhaitons l'aborder, nous inscrit dans une position particulière. Bien qu'elle soit indéfinissable car non matérielle, nous avons la possibilité de la situer au sein d'un ensemble cognitif et virtuel constitué de la phénoménologie, de la dialectique, de quelques traits donnés comme étant pragmatiques et d'une forte prégnance postmoderne. Nous ne retenons pas toutes les caractéristiques de chaque domaine. Nous ne sommes pas en mesure, à l'image de tout concepteur, de satisfaire simultanément à l'ensemble de leurs caractéristiques et de leurs spécificités. Seules les parties et les aspects correspondant à notre orientation, en direction de l'humanisme géographique, et considérés comme pertinents, à notre sens, pour soutenir et attester du réalisme de notre démarche, sont retenus et abordés. Afin de gommer toute ambiguïté, nous nous devons de présenter ces points spécifiques permettant de qualifier, en fonction des nécessités, notre positionnement philosophique et méthodologique dans les quatre domaines que sont la phénoménologie, la dialectique, le pragmatisme et les influences postmodernes.

Nous effectuerons alors une forme « d'autodéfinition » de notre action. Cet exercice se révèle toutefois périlleux. En effet, selon le regard porté par le lecteur, selon sa sensibilité et son vécu, il est probable qu'il existe une différence parfois marquée, voire une forte disjonction voire une rupture, entre notre analyse et ses attentes. Cet écart des conceptions du Monde ne peut pas être négligé ou même anéanti. Quoi que nous fassions, qu'elle que soit notre obédience et quels que soient nos choix doctrinaux, nous ne pouvons produire une pensée identique à un autre individu. Ceci est le propre de notre humanité, d'où notre attachement à la phénoménologie.

La phénoménologie, dans ce qu'elle révèle d'accessible, de complexe et de diversité, est présentée par M. Heidegger¹⁰¹, E. Husserl¹⁰², F. Hegel¹⁰³, M. Merleau-Ponty¹⁰⁴, J.-F. Lyotard¹⁰⁵, J.-T. Desanti¹⁰⁶ ou N. Depraz¹⁰⁷. Nous ne pouvons et nous ne voulons produire

¹⁰¹ Heidegger M., 1986, *L'être et le temps*, Paris : Gallimard, 591 p, (1927).

¹⁰² Husserl E., 2000, *L'idée de la phénoménologie*, Paris : PUF, 136 p, (1970).

¹⁰³ Hegel F., 1993, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris : Folio, T1 : pp. 1-800, T2 : pp.801-1347.

¹⁰⁴ Merleau-Ponty M., 2002, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 531 p, (1945).

¹⁰⁵ Lyotard J.-F., 1999, *La phénoménologie*, Paris : PUF, 128 p. (1954).

une synthèse de cette philosophie. Là n'est pas notre rôle et moins encore notre but. Nous nous devons de montrer les aspects de cette phénoménologie que nous retenons et mettons à profit dans notre recherche, à l'image des descriptions de A. Berque¹⁰⁸. Ceux-ci sont porteurs de multiples tendances, leur seul point commun, dans l'utilisation et la présentation succincte qui en sera faite, est leur mise en œuvre au sein des thèmes abordés au cours de nos démonstrations.

La phénoménologie, définie comme une théorie de l'apparence, apparaît en 1764 sous la plume de J.-H. Lambert¹⁰⁹. Celui-ci montre que le phénomène est une surface visible qui dissimule une part du réel. E. Kant s'est lui aussi attaché à cette philosophie essentiellement épistémologique, en admettant que le phénomène ne coïncide pas avec le réel inaccessible, avec une forme d'idéalisme, associé à une orientation transcendantale, qui emploie une méthode régressive et une certaine subjectivité. Cette phénoménologie, malgré tout ce qu'elle nous apporte, ne peut pas, sous cette seule formulation, nous satisfaire pour notre regard porté sur le Monde. Nous devons, afin de la compléter, la renforcer avec les directives proposées par M. Heidegger. Il nous positionne au sein de l'ontologie avec l'utilisation du *Dasein* (employé pour le Monde) :

Cet étant que nous sommes chaque fois nous-mêmes et qui a, entre autres possibilités d'être, celle de questionner, nous lui faisons place dans notre terminologie sous le nom de Dasein. [...] L'essence du Dasein tient dans son existence.[...] L'étrangeté, dissimulée qu'elle soit dans la vie quotidienne est le genre fondamental de l'être-au-monde. Le Dasein en tant que conscience morale appelle lui-même du fond de cet être.¹¹⁰

M. Heidegger nous démontre la diversité de l'approche phénoménologique, son importance pour comprendre le Monde, pour être en mesure de s'imprégner de ce que nous pouvons percevoir, de ce que nous pouvons exprimer et de ce que nous sommes en mesure de concevoir et de produire.

La phénoménologie est la manière d'accéder à et de déterminer légitimement ce que l'ontologie a pour thème. L'ontologie n'est possible que comme phénoménologie. Ce qu'a en vue en tant que ce qui montre le concept phénoménologique de phénomène, c'est l'être de l'étant, son sens, ses modifications et ses dérivés. [...] Prise en sa teneur, la phénoménologie

¹⁰⁶ Desanti J.-T., 1994, *Introduction à la phénoménologie*, Paris : Folio, 173 p.

¹⁰⁷ Depraz N., 1999, *Husserl*, Paris : Armand Colin, 96 p.

¹⁰⁸ Berque A., 2000, *Ecoumène*, Paris : Belin, pp. 44-50.

¹⁰⁹ Hottois G., 2002, *De la Renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles : De Boeck, p. 248.

¹¹⁰ Heidegger M., 1986, *L'être et le temps*, Paris : Gallimard, p.31, p. 73, p. 334, (1927).

est la science de l'être de l'étant — l'ontologie. Quand les tâches de l'ontologie ont fait l'objet d'une élucidation, il en est ressorti la nécessité d'une ontologie fondamentale ayant pour thème l'étant ontiquement et ontologiquement insigne qu'est le Dasein, ce qui la confronte au problème cardinal, la question du sens de l'être en général. [...] Ontologie et phénoménologie ne sont pas deux disciplines différentes appartenant parmi d'autres à la philosophie. Les deux termes caractérisent la philosophie elle-même quant à son objet et sa façon d'en traiter. La philosophie est ontologie phénoménologique universelle issue de l'herméneutique du Dasein qui, en tant qu'analytique de l'existence, a fixé comme terme à la démarche de tout questionnement philosophique le point d'où il jaillit et celui auquel il remonte.¹¹¹

Nous n'emploierons pas le terme de *Dasein* dans notre réflexion. Cependant, l'être dans son action permanente de construction du Monde sera proche de cette signification. La phénoménologie et l'ontologie développées par M. Heidegger sont indissociables des références faites aux auteurs que nous employons par la suite.

Néanmoins, nous ne nous attacherons pratiquement pas à l'ontologie. Nous préférons rester inscrit au cœur de la seule phénoménologie, afin de conserver une certaine clarté, et être en concordance avec les propos qui suivent. A l'image de F. Hegel qui, lui aussi, donne à la phénoménologie une portée ontologique. Il fait du phénomène une véritable réalité, bien que pour lui¹¹² la réalité en soi objective est inaccessible, tout en étant source d'explication.

E. Husserl¹¹³, dans ses développements, n'oppose pas la conscience et le corps, ni l'idéalisme et le réalisme. Il admet et utilise une forme d'unité charnelle, bien qu'il soit mathématicien et qu'il prône une méthode rigoureuse. E. Husserl prend en considération les vécus et pose une logique phénoménologique. Cette dernière s'appuie sur le critère de distinction et permet une démarche descriptive. Celle-ci doit être la plus authentique possible. Elle ne doit pas être une illusion. Elle doit être totale avec un langage approprié. Il y a, dans ce cas, une réduction en fonction d'une expérience où la conscience de soi et du Monde joue un rôle d'organisateur. Dans cette organisation de la pensée la perception permet le souvenir, la comparaison et la construction.

Plus tard, dans une mouvance similaire, M. Merleau-Ponty oeuvre sur la perception et propose :

Justement parce que la perception, dans ses implications vitales et avant toute pensée théorique, se donne comme perception d'un être, la réflexion ne croyait pas avoir à faire une

¹¹¹ Heidegger M., 1986, *L'être et le temps*, Paris : Gallimard, p. 63, p. 64, p. 66, (1927).

¹¹² Hottois G., 2002, *De la Renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles : De Boeck, p. 248.

¹¹³ Husserl E. 1970, *L'idée de la phénoménologie*, Paris : PUF, 136 p.

généalogie de l'être et se contentait de rechercher les conditions qui le rendent possible. Même si l'on tenait compte des avatars de la conscience déterminante, même si l'on admettait que la constitution de l'objet n'est jamais achevée, il n'y avait rien à dire que l'objet hors ce qu'en dit la science, l'objet naturel restait pour nous une unité idéale, et, selon le mot célèbre de Lachelier, un entrelacement de propriétés générales.¹¹⁴

Il ajoute plus loin sur le même thème :

Nous ne dirons plus que la perception est une science commençante, mais inversement que la science classique est une perception qui oublie ses origines et se croit achevée. Le premier acte philosophique serait donc de revenir au monde vécu en deçà du monde objectif, puisque c'est en lui que nous pourrions comprendre le droit comme les limites du monde objectif, de rendre à la chose sa physionomie concrète, aux organismes leur manière propre de traiter le monde, à la subjectivité son inhérence historique, de retrouver les phénomènes, la couche d'expérience vivante à travers laquelle autrui et les choses nous sont d'abord données, le système « Moi-Autrui-les choses » à l'état naissant, de réveiller la perception et de déjouer la ruse par laquelle elle se laisse oublier comme le fait et comme perception au profit de l'objet qu'elle nous livre et de la tradition rationnelle qu'elle fonde.¹¹⁵

De plus, pour annoncer une approche dialectique, dont l'importance est fondamentale afin de prouver la validité de ses propositions, il montre les différences de ses développements avec les propositions de H. Bergson :

L'expérience des phénomènes n'est donc pas, comme l'intuition bergsonienne, l'épreuve d'une réalité ignorée, vers laquelle il n'y a pas de passage méthodique, — c'est l'explicitation ou la mise au jour de la vie préscientifique de la conscience qui seule donne leur sens complet aux opérations de la science et à laquelle celles-ci renvoient toujours. Ce n'est pas une conversion irrationnelle, c'est une analyse intentionnelle.¹¹⁶

Mais surtout, il précise l'action que l'on doit entreprendre lorsque l'on agit dans une structure phénoménologique :

Si donc nous voulons que la réflexion maintienne à l'objet sur lequel elle porte ses caractères descriptifs et le comprenne vraiment, nous ne devons pas la considérer comme le simple retour à une raison universelle, la réaliser d'avance dans l'irréfléchi, nous devons la considérer comme une opération créatrice qui participe elle-même à la facticité de l'irréfléchi. C'est pourquoi seule de toutes les philosophies la phénoménologie parle d'un *champ* transcendantal. Ce mot signifie que la réflexion n'a jamais sous son regard le monde entier et la pluralité des monades déployés et objectivés et qu'elle ne dispose jamais que d'une vue partielle et d'une puissance limitée. C'est aussi pourquoi la phénoménologie est une phénoménologie, c'est-à-

¹¹⁴ Merleau-Ponty M., 2002, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, p. 67.

¹¹⁵ Merleau-Ponty M., *op.cit.*, p. 69.

¹¹⁶ Merleau-Ponty M., *op.cit.*, p. 71.

dire étudie l'*apparition* de l'être à la conscience, au lieu d'en supposer la possibilité donnée d'avance.¹¹⁷

Les domaines de prédilection de l'approche phénoménologique présentés dans ce qui nous servira de référence, d'outils et de support à nos développements, dans le regard que nous portons sur la géographie appartiennent à ces mouvances. Ces orientations indiquent ce que représente une telle phénoménologie, ce que nous pouvons faire par l'emploi de ses solutions, en fonction des constructions, en direction desquelles nous nous orientons. Dans ce cadre nous satisfaisons aux propos de J.-F. Lyotard :

La phénoménologie constitue à la fois une introduction « logique » aux sciences humaines, en tant qu'elle cherche à en définir éidétiquement l'objet, antérieurement à toute expérimentation ; et une « reprise » philosophique des résultats de l'expérimentation, dans la mesure où elle cherche à en ressaisir la signification fondamentale en procédant notamment à l'analyse critique de l'outillage mental utilisé. En un premier sens, la phénoménologie est la science éidétique correspondant aux sciences humaines empiriques (notamment à la psychologie) ; en un second sens, elle s'installe au cœur de ces sciences, au cœur du fait, réalisant ainsi la vérité de la philosophie qui est de dégager l'essence dans le concret lui-même : elle est alors le « révélateur » des sciences humaines. Ces deux sens correspondent à deux étapes de la pensée husserlienne. Ils sont étroitement confondus dans la pensée, phénoménologique actuelle.¹¹⁸

J.-T. Desanti¹¹⁹, pour sa part, nous propose une rapide situation de la phénoménologie. Il s'attache fermement aux écrits de J.-P. Sartre, de M. Merleau-Ponty ou de E. Husserl, voire même il se réfère à K. Marx. Il nous montre ainsi la grande diversité de mouvances, au sein de la phénoménologie, dont l'une des facettes est le pragmatisme.

Il est vrai que le pragmatisme est un courant essentiellement anglo-saxon, mais il révèle des points attrayants, bien qu'il n'émerge que vers la fin du XIX^{ème} siècle¹²⁰. Il se donne pour méthode d'affronter l'expérience par l'expérimentation ou l'épreuve qui peuvent donner une vérité ou une valeur.

Trois figures dominent ce courant pragmatique¹²¹ : C.S. Peirce, W. James et J. Dewey. Leurs démarches rigoureuses et scientifiques doivent permettre la description des phénomènes

¹¹⁷ Merleau-Ponty M., *op.cit.*, p. 74.

¹¹⁸ Lyotard J.-F., 1999, *La phénoménologie*, Paris : PUF, p. 48.

¹¹⁹ Desanti J.-T., 1994, *Introduction à la phénoménologie*, Paris : Folio, 173 p.

¹²⁰ Hottois G., 2002, *De la Renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles : De Boeck, p. 264.

¹²¹ Murray M., 1993, *The development of Pierce's philosophy*, Londres: Hackett Publishing, 438 p.
Dewey J., 1994, *How we think*, Londres: Prometheus Book, 224 p.

de manière empirique et expérimentale. Selon eux la vérité n'est pas figée, il y a multiples itinéraires pour y parvenir. La vérité est un constituant de la réalité : elle est relative. Ils admettent le principe ontologique de la continuité. Ce continuisme implique la connaissance d'un tout pour pouvoir connaître une partie. Cela implique un certain pluralisme des expériences pour concevoir une vérité en fonction de la réalité observée et du contexte dans lequel elle se déroule. Il en découle, la reconnaissance des interrelations sociétales et des interactions perpétuelles entre l'individu et le milieu, tout en espérant mettre en évidence des continuités, malgré toutes les ruptures et autres absences de continuités qui sont les travers d'une réalité.

De tels engagements font que le pragmatisme permet l'action sociale, éducatrice et moralise l'agir humain.

Ainsi le pragmatisme conduit à retourner le primat de l'éternité sur la temporalité, du passé sur le futur, du dualisme sur le continuisme, de la substance sur l'évènement, de la permanence sur le changement, de la contemplation sur l'action, du système sur la méthode, de l'ordre sur le processus, etc.¹²²

Cet ensemble d'une grande diversité d'orientations fait que ce courant philosophique correspond, dans les aspects retenus, à des parties de notre positionnement philosophique et méthodologique, auquel nous ajoutons la présence d'une certaine dialectique.

M. Grawitz affirme au sujet de la dialectique :

Elle est d'abord une attitude vis-à-vis de l'objet : empirique et déductive, elle commande par là une certaine façon de recueillir les données concrètes. Elle représente ensuite une tentative d'explication des faits sociaux, c'est-à-dire qu'elle est directement liée à la notion de totalité.¹²³

Malgré les potentialités de cette proposition nous ne retenons pas cette option dans sa totalité comme méthode. Elle ne peut pas être notre seul guide méthodologique. Dans cette perspective, nous nous enfermerions dans un système qui ne permet pas, dans l'exercice proposé, de parvenir aux buts attendus.

Les propositions de H. Lefebvre¹²⁴ et de G. Gurvitch¹²⁵, pour leur part, diversifient toutes deux la démarche dialectique. Elles nous permettrons de « manipuler » les phénomènes

¹²² Hottois G., *op.cit.*, p. 279.

¹²³ Grawitz M., 1990, 9^{ème} édition, *Méthodes des sciences sociales*, Paris : Dalloz, p. 441.

¹²⁴ Lefebvre H., 1969, *Logique formelle, logique dialectique*, Paris : Anthropos, pp. 221-225. L'auteur développe des lois de la méthode dialectique en prenant appui sur l'interaction universelle des lois des mouvements, de

définis comme objet, dans le but de les rendre plus explicites, en montrant pourquoi nous nous inscrivons en négatif à certaines propositions. Les orientations et les positionnements, que nous soumettons, sont ouverts à la critique et à la contradiction. De ce fait, les propos peuvent évoluer par un dialogue constructif. Sachant qu'étant une « technique » de discussion et d'argumentation, au sein de la dialectique, tout peut être contestable et révisable. Mais, comme remarque G. Hottois¹²⁶, elle est non figée, vivante, elle conserve les relations complexes entre les parties avec la totalité et elle est souple d'emploi. Nous ne retenons pas les aspects pouvant être négatifs de la dialectique, comme le goût de la polémique, la volonté de domination, ou argumenter pour argumenter. Elle est employée ponctuellement, en tant qu'outil, dont la pertinence est induite par la démarche entreprise. Il y a une pluralité d'influences, celle-ci constitue notre structure philosophique et méthodologique, dans cette reconnaissance nous avons au moins un caractère de la famille de pensée postmoderne¹²⁷.

Ce pluralisme d'influences est complexifié par la reconnaissance du rôle joué par le thème abordé dans la construction du savoir et dans sa place au sein de l'évolution des réflexions. La prise en considération de l'histoire, des phases historiques, de leurs sens et de leurs conséquences nous oriente en direction de l'éclectisme (sélectif) des influences et des facteurs contribuant à notre réflexion. Cette prise de position, dont l'objectif est de dépasser la modernité, implique une volonté de décrire la complexité¹²⁸ de la réalité, d'humaniser les solutions et les orientations, de reconnaître une certaine place à la subjectivité, de s'attacher aux représentations (cognitives pour le moins) et de donner une place de choix à la perception tout en évitant le clientélisme, la surenchère et le libéralisme triomphant.

l'unité contradictoire, des transformations de qualités en quantité et du développement en spirale. En acceptant un tel schéma d'évolution constructive nous avons une trame méthodologique qui nous fixe les étapes à franchir pour parvenir à dénommer une recherche. Dans la préface de son ouvrage il nous rappelait une structure logique dialectique liant la forme d'identité avec la logique formelle. L'identité en relation avec la différence et la contrariété donnait la logique dialectique et le tout se regroupait en contradiction et en antagonismes pour donner des mouvements dialectiques. Nous nous trouvons en accord avec cet auteur, mais à la boîte noire qui apparaît pour montrer les mouvements intérieurs d'une évolution, il est préféré dans notre cas à notre sens plus fonctionnel que nous aborderons ultérieurement.

¹²⁵ Gurvitch G., 1953, L'hyperempirisme dialectique, ses applications en sociologie, *Cahiers internationaux de sociologie*, volume XV, pp. 3-33.

¹²⁶ Hottois G., *op.cit.*, p. 160.

¹²⁷ Hottois G., *op.cit.*, p. 464.

¹²⁸ Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, pp. 732-736.

Comme le remarque J.-F. Staszak¹²⁹, l'orientation postmoderne¹³⁰ veut produire des réflexions sur la géographie, ses fondements et sa construction. Ces concepteurs, auteurs et acteurs sont relativement frileux vis-à-vis des mathématiques et des autres outils de l'ère quantitative. Ils sont intéressés par les significations qu'ils peuvent donner des représentations en légitimant ce qui existe du seul fait de rendre une réalité, qui semble, voire qui est une vérité. Dans leurs écrits, ils utilisent la notion d'espace et tendent vers les espaces terrestres, ils associent les éléments similaires constituant un phénomène dans le temps et dans l'espace. Pour ce qui est de la constitution des savoirs de référence : « on trouve toujours Deleuze, Derrida, Foucault, Habermas, Jameson, Lacan, Lefebvre, Lyotard... On cite aussi beaucoup les œuvres canoniques de la géographie postmoderniste : Davis, Dear, Harvey (pour quelquefois les critiquer), Massey, Peet, Said, Soja...¹³¹ » Ils décrivent la complexité du Monde en mouvement en sélectionnant, comme pour notre démarche, les facteurs en concordance avec leurs inquiétudes, leurs souhaits et leurs aspirations. La description de notre prise de position donne l'armature nécessaire à la production d'une hypothèse et d'une problématique pour le développement de la réflexion entreprise.

7. Une hypothèse et une problématique

Notre positionnement épistémologique, philosophique et méthodologique se révèle complexe. Cette complexité est due à l'imbrication de courants de pensée qui ne sont pas forcément en accord, ainsi qu'à la sélection de quelques traits pertinents, selon nos choix, au sein de leur corpus. Nous souhaitons préciser ce mélange d'influences afin d'insister sur le fait de la particularité de la démarche entreprise. Celle-ci s'inscrit au sein des préoccupations d'un Monde dans lequel les événements se succèdent à une vitesse toujours plus grande, sans que les acteurs puissent prendre le temps d'analyser en profondeur ce qu'ils observent. Cette recherche est donc fortement imprégnée de ce que tous nous vivons, et parfois subissons, du fait de notre incapacité à nous extraire d'une réalité coercitive. Nous pensons, à la suite de nos

¹²⁹ Staszak J.-F., 2001, Les enjeux de la géographie anglo-saxonne, *Géographies anglo-saxonnes*, Paris : Belin, pp. 7-21.

¹³⁰ Johnston R.-J., 1994, *The dictionary of human geography*, Oxford: Blackwell, pp.466-467.

¹³¹ Staszak J.-F., 2001, Les enjeux de la géographie anglo-saxonne, *Géographies anglo-saxonnes*, Paris : Belin, p. 13.

illustres prédécesseurs, les humanistes, les géographes humanistes et des humanistes contemporains, qu'il incombe à l'Homme de faire progresser le savoir sur tous les fronts de la connaissance.

Pour ce faire, il est parfois nécessaire de regarder le Monde avec des yeux un peu différents de ceux qui nous le rendent explicite actuellement. Nous étant donné pour référence les Jésuites humanistes, les courants moralisateurs et d'alerte, la reconnaissance d'une certaine phénoménologie sélective teintée de pragmatisme, agrémentée de dialectique, le tout conçu dans une orientation postmoderne, nous ne pouvons que nous trouver dans une situation d'équilibre précaire avec le risque de basculer dans l'excès moralisateur philosophique ou doctrinaire, ce dont nous nous préserverons.

Cette recherche, sur le thème de l'humanisme géographique, se veut particulière, puisqu'elle trouve son origine dans le constat que l'humanisme, l'humanisme géographique ou l'humanisme en géographie, ont déjà existé et qu'ils ont déjà été largement étudiés. En revanche, lorsque nous observons le Monde dans lequel nous vivons, lorsque nous parcourons les pages d'un ouvrage ou lorsque nous participons à une avancée du savoir, nous retrouvons des traits comportementaux, des traits de notre humanité, à quelques niveaux que ce soit, qui se répètent sous une forme similaire, dans le but de faire progresser l'Homme dans son humanité. Ces prémisses à notre réflexion nous mènent à poser l'hypothèse suivante :

Nous supposons l'existence d'un noyau commun dans la constitution de la géographie, de son savoir, de son évolution, de ses courants de pensée, de ses écoles, de son élaboration, de ses progrès, de ses tendances, de ses affrontements, de ses centres d'intérêts, de ses constructions, de ses problématiques et de ses acteurs. Ce noyau commun à la géographie se trouve sous de multiples formes chez tous les participants aux domaines de la géographie, quelles que soient leurs orientations, leurs finalités, leurs obédiences ou leurs spécialités. Il est perceptible, définissable, reproductible, vérifiable et admissible en fonction des influences philosophiques, méthodologiques et épistémologiques que nous avons données comme référentiel à notre démarche. Cette étincelle présente dans l'ensemble des domaines de la géographie et de ses acteurs nous donne la substance à l'élaboration de l'objet de la géographie en concordance avec les

enjeux épistémologiques du Monde contemporain et certainement à venir. Posant ainsi notre hypothèse, nous nommons ce noyau commun aux démarches, aux attitudes, aux écrits et aux perspectives géographiques : l'humanisme géographique.

La vérification de cette hypothèse nous conduit à proposer la problématique suivante : Comment est-il réalisable de vérifier le bien-fondé de notre hypothèse afin d'admettre cette part irréductible, un noyau commun, de notre humanité au sein de toutes nos constructions scientifiques aux orientations géographiques et plus particulièrement de la géographie. Pour cette science qui se trouve au point de connexion des sciences de la Terre, des sciences physiques, humaines et sociales, complexifiant à souhait sa perception et la place que tout un chacun lui accorde dans le concert des sciences.

Afin de parvenir à répondre à cette problématique générale nous posons trois questions. Celles-ci nous permettront de saisir et de rendre, avec toute l'objectivité attendue, la place tenue et/ou attribuée à un noyau commun – l'humanisme géographique – au sein de la géographie.

1/ Quels sont les éléments au sein des domaines, des productions, des sensibilités et des mouvances de la géographie, selon notre perception, qui nous permettent de supposer et de déterminer l'existence de ce noyau commun ?

2/ Sur quelle base conceptuelle est-il admissible de regrouper tous les domaines d'une géographie vivante, afin de construire un objet de cette géographie qui satisfasse aux exigences de chacun d'eux, tout en restant attaché au noyau commun – l'humanisme géographique – ?

3/Quels sont les enjeux épistémologiques de la reconnaissance et de la mise en œuvre, par l'intermédiaire de l'objet de la géographie – l'interface humanité/espaces terrestres –, de l'humanisme géographique – noyau commun aux domaines de la géographie – au sein des mouvances géographiques contemporaines ?

Un chapitre préliminaire, dont but est d'exposer les fondements à la démarche entreprise, répond à la première de nos questions. Il expose les sensibilités, les influences et

les inquiétudes qui nous ont incité à poser l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun aux domaines de la géographie.

Ces préliminaires montrent la place tenue par des géographes d'influence et un nuage complexe d'une géographie vivante. Les géographes d'influence s'articulent autour de trois domaines. Le premier se constitue d'une imbrication particulière dans laquelle nous trouvons des géographes initiateurs avec C. Ritter, E. Reclus et C. Vallaux, puis des géographes révélateurs que sont R. Brunet, A. Berque et L. Bureau, et les géographes orienteurs en la personne de G. Di Méo, S. Laurin et G. Mercier. Les propositions de E. Dardel sont le second aspect des géographes d'influence avec son regard particulier sur la géographie, sa nature et ses constituants offrent une perspective humaniste. Par ailleurs, cette approche synthétique nous fait entrer au cœur de la géographicité avec laquelle la recherche d'un point commun à la géographie ne serait pas admissible. Néanmoins, à l'image de toute construction, les propos de E. Dardel possèdent des limites propres à cette étincelle d'humanisme. Le troisième point des géographes d'influence est un regard synthétique et ouvert des travaux de J.-P. Ferrier. Relativement éloigné de E. Dardel, J.-P. Ferrier imprègne nos réflexions du fait de la théorisation de la géographie qu'il a développée, de la volonté de poser la géographie comme un outil d'un monde meilleur, et surtout il laisse entrevoir un humanisme en perspective.

La prise en considération d'un nuage complexe d'une géographie vivante constitue le deuxième domaine de ce chapitre particulier. Ce nuage complexe est structuré par une imbrication de la complexité dans laquelle nous percevons un Monde en perpétuels mouvements, des jeux d'équilibre permanents et une incapacité à rendre la totalité du réel. Le second volet est la volonté d'action transdisciplinaire au sein d'une entité globalisante, pour tendre en direction d'une efficience tout en connaissant ses limites. Le troisième volet s'attache aux risques du Monde contemporain, qu'ils soient climatiques ou naturels, environnementaux ou sociétaux.

La recherche d'une base conceptuelle susceptible de répondre aux attentes de notre seconde question constitue la première et la seconde partie à notre développement. Cette base conceptuelle est scindée en deux car nous avons opté pour, dans un premier temps, exposer les concepts de base que sont : la différenciation, la moindre contrainte, la rupture/continuité et la réentrée. Puis, dans une seconde phase, nous articulons cette base conceptuelle sur la

temporalité qui nous permet de tendre en direction de l'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres. Pour l'ensemble de ces thèmes la structure d'approche est identique : nous montrons l'existence et l'emploi du concept abordé, puis nous nous attachons à sa nature par l'intermédiaire des actions, des mécanismes et des limites qui le constituent.

Les enjeux épistémologiques, de la reconnaissance et de l'emploi d'un noyau commun – l'humanisme géographique – au sein de la géographie contemporaine, sont exposés dans la troisième partie de notre démonstration. Ces enjeux ne peuvent que se situer à l'intersection du plus grand nombre de domaines abordés, appropriés ou partagés par la géographie. En outre, ces enjeux doivent refléter la définition, d'une géographie science des espaces terrestres des hommes, que nous avons donnée comme postulat. Afin de répondre à ces exigences nous avons déterminé deux types d'enjeux regroupés sous la dénomination du dynamisme d'une géographie vivante. L'espace, le paysage et le territoire sont déterminés comme étant les trois outils fondamentaux du géographe. Tous trois sont des points de convergence et des vecteurs de dynamisme pour une géographie qui accepte de se projeter dans un futur en ayant conscience de ce que deviennent les espaces terrestres des hommes. Ils ne sont en rien des nouveautés et leur utilisation se constate depuis la naissance de la géographie, d'où leur présence pour attester de l'existence d'un noyau commun aux domaines de la géographie. Le deuxième thème est élaboré dans le but de parvenir à une maîtrise accrue des espaces terrestres par l'utilisation de références, de constructions et de perspectives communes.

* * *

Un glossaire est proposé à la fin de cette réflexion sur nos constructions à caractère géographique. Une telle démarche nous est apparue nécessaire, afin de préciser l'emploi des termes, ainsi qu'éviter tout écart, en fonction des définitions retenues, qui sont une forme de continuation des réflexions entreprises, en donnant des références propres au travail élaboré. De plus, cette option permet d'associer dans un esprit transdisciplinaire des approches philosophiques et géographiques sans dénaturer les définitions fonctionnelles des dictionnaires. Ce glossaire n'a pas la prétention de redéfinir des termes déjà définis dans des

ouvrages comme ceux de P. George¹³², de R. Brunet¹³³, de R.-J. Johnston¹³⁴ ou de J. Lévy¹³⁵, il est simplement une information complémentaire sur la manière de percevoir l'emploi de certains termes. Nous avons choisi de ne pas proposer d'annexes à notre réflexion sur la possible existence d'un noyau commun à la géographie. En effet, la multitude, de référents, de mouvances et d'options potentielles, ne peut pas être synthétisée au sein d'annexes. Celles-ci seraient dans ce cas restrictives et partielles.

A ce choix s'ajoute le fait que nous n'avons pas employé de figures représentant les fonctionnements des différents concepts autour desquels nous élaborons le noyau en direction duquel nous tendons. L'absence de figures semble être en contradiction avec notre recherche de l'image et de la perception. Cependant, il n'en est rien. Les figures que nous aurions pu proposer auraient été incomplètes. En laissant l'observateur concevoir sa propre représentation, nous laissons la possibilité à celui-ci de percevoir les différents niveaux d'interactions à l'intérieur des phénomènes décrits en fonction de sa propre sensibilité.

L'intérêt d'une telle recherche, pour laquelle le but est d'admettre l'existence d'un noyau commun à la géographie, est de rendre à la perception du Monde une place majeure dans la construction du savoir géographique. Il est de replacer l'Homme et son support terrestre, les espaces terrestres, au centre des inquiétudes géographiques. Et surtout, de concevoir une géographie vivante capable de se fédérer sur un objet, l'interface humanité/espaces terrestres, reflet de l'humanisme géographique.

¹³² George P., Viers G., (dir.), 1970, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : PUF, 451 p.

¹³³ Brunet R. Ferras R., Theyry H., 1997, *Les mots de la géographie dictionnaire critique*, Paris : La documentation française, 518 p.

¹³⁴ Johnston R.-J., 1994, *The dictionary of human geography*, Oxford: Blackwell, 724 p.

¹³⁵ Lévy J., Lussault M., (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, 1034 p.

CHAPITRE I

Préliminaires

L'humanisme révèle une pluralité de visages, de sensibilités et d'orientations. Cette diversité mise en évidence précédemment indique tout autant de possibilités de percevoir une position, un discours ou une recherche. Chacun des observateurs cherchera dans une lecture personnelle l'étincelle, l'intention, voire la connivence partageable avec l'auteur, tout en restant au cœur des tendances définies par celui-ci. Le cadre très général de l'humanisme et la volonté de tendre en direction d'un noyau commun à la géographie impliquent que nous précisions avec ces préliminaires les particularités, voire la singularité de la démarche entreprise. En demeurant au sein des seules influences de l'humanisme et de la multitude qui le constitue, il nous aurait été irréalisable de parvenir à la production d'une réflexion sur des phénomènes qui tendent à fédérer des acteurs, dans le cas présent des géographes, sur ce qui peut être le noyau de la géographie et pour lequel nous avons émis l'hypothèse de le nommer l'humanisme géographique.

Ces préliminaires ont pour objectifs en tout premier lieu, d'éviter l'écueil moralisateur d'un discours qui jugerait, critiquerait et s'inscrirait comme une négation des œuvres

accomplies auparavant. Cela signifie qu'en aucune manière l'humanisme géographique est posé comme une quête ou comme un état d'esprit particulier qui voudrait guider les comportements et les consciences. L'humanisme géographique est donné simplement comme étant l'intitulé d'un noyau commun à la géographie. La pertinence d'une telle appellation peut se discuter du fait du positionnement qu'elle peut impliquer et pour lequel nous avons précisé que seuls quelques traits de l'humanisme en géographie serviront à orienter la démarche entreprise. Cette dissension peut s'intensifier sur les thèmes des références sélectionnées et ceux tenus sous silence, sachant que notre perception ne peut être que partielle et néanmoins impartiale. Des axes de tensions existent encore sur les espérances d'un tout écologique, ou d'un tout orienté en direction de la préservation de l'homme, dissimulée sous l'intitulé du développement durable. Autant de chicanes que nous négocions en insistant sur le fait que notre propos est de vérifier l'existence d'un noyau commun aux domaines de la géographie.

Ces préliminaires sont alors des garde-fous dont le rôle est de renforcer notre position initiale en précisant les outils, les vecteurs et les supports initiateurs à cette entreprise. Afin de répondre à cette exigence nous avons mis en relation à divers niveaux de connexions les constituants présentés pour fondements à cette réflexion. Ceux-ci décortiqués et mis en perspectives ont permis une première sélection pour parvenir à un nombre admissible et cohérent de référents en concordance avec les orientations humanistes sous-tendues et perceptibles dans le titre : L'humanisme géographique. A ce stade de tri, de hiérarchisation et d'articulation dynamique des influences, nous avons déterminé une structure permettant de rendre une image de la mouvance dans laquelle s'effectue la réflexion développée. En poursuivant cette action de sélection au sein de la grande disparité des supports employés nous avons articulé ces préliminaires autour de deux axes. Ces deux supports donnent l'esprit général dans lequel se déroule la démonstration. Ils produisent une représentation de la géographie suffisamment large pour que le noyau vers lequel nous tendons trouve des appuis performants pour son devenir. Bien que déséquilibrés par le volume de chaque aspect, ils n'en sont pas moins des fondements d'une égale solidité.

L'ancrage fondé sur des géographes d'influence au sein desquels E. Dardel et J.-P. Ferrier tiennent une place conséquente, ainsi que l'image d'un noyau complexe d'une géographie vivante, sont les vecteurs employés afin d'exposer l'esprit, la nature et les attentes

spécifiques à la détermination de l'humanisme géographique proposé comme le noyau commun à cette géographie vivante.

1.1. Des géographes d'influence

Nous mettons en évidence des géographes d'influence au cœur des préliminaires à notre démarche dans le but de compléter et de renforcer le cadre initial dans lequel nous développons notre réflexion. En effet, la structure géographique globale au sein de laquelle nous avons précisé les influences humanistes ainsi que des liens avec les évolutions de la géographie contemporaine ne peuvent à eux seuls justifier nos orientations.

Le choix de ces géographes, source d'influence, est totalement dépendant de notre perception de la géographie, de ce que nous espérons pour cette science et de notre orientation en direction d'un noyau commun pour la géographie. Nous admettons une très grande part de subjectivité pour l'élaboration de notre sélection tout en préservant l'objectivité de la construction proposée.

Cette situation d'équilibre est induite par la question suivante : quels sont les géographes qui ont le plus influencé notre démarche et notre approche de la géographie ? Pour répondre à cette interrogation nous avons effectué un tri en nous fondant sur les points spécifiques pour lesquels la perception, l'évolution, la démonstration, le regard, la différenciation, la volonté d'affirmer que la géographie est une science, la prise en considération des territoires et de l'approche sociale, ainsi que l'appropriation des espaces terrestres, et surtout une forme d'humanisme, sont des éléments permettant le regroupement de ces géographes.

En positionnant un groupe de géographes d'influence nous ne souhaitons pas créer une hiérarchie entre les différents acteurs. Nous voulons simplement mettre en évidence l'influence des travaux de quelques géographes, qui pour notre démarche ne peuvent pas être tenus sous silence. Il ne nous appartient pas de produire une étude de leurs œuvres voire de critiquer celles-ci. Nous n'avons pas l'objectif non plus de proposer une approche exhaustive de leurs travaux, cette option ne pourrait que desservir notre démarche, puisque nous prenons pour référence des aspects exclusivement en concordance avec nos orientations.

Ces domaines d'emploi restrictifs sont précisés afin de montrer une partie de la diversité des influences originelles à notre réflexion tout en insistant au sujet de E. Dardel et J.-P. Ferrier. Ces deux acteurs tiennent une place différente, comparativement aux autres géographes source d'influence. Cette insistance crée une disproportion entre les géographes associés dans le cadre d'une imbrication particulière et de la présentation de l'influence de ces deux auteurs. Nous avons effectué ce choix, car, en prenant appui sur les écrits de E. Dardel et de J.-P. Ferrier, nous sommes en mesure de nous positionner au sein de l'évolution de la géographie ainsi que d'employer des directions de développement parfois très différentes et de préserver l'unité de ce domaine scientifique.

1.1.1. Une imbrication particulière

Le regroupement de géographes sur lequel notre réflexion s'est structurée est le résultat d'une imbrication particulière. Cette imbrication met en relation des géographes intégrés dans de petits groupes de référence. Ils sont constitués par des acteurs contemporains. En premier lieu nous avons associé les initiateurs avec C. Ritter, E. Reclus et C. Vallaux. Les révélateurs définissent le second aspect de cette imbrication pour laquelle R. Brunet, A. Berque et L. Bureau sont mis en relation. Enfin, le troisième groupe lie G. Di Méo, S. Laurin et G. Mercier.

Ces géographes, parfois, n'ont pas de liens communs. Seule leur association au sein de notre réflexion est le ciment qui permet de les regrouper. Malgré les différences existantes entre ces auteurs nous avons des points d'appuis pour trois grandes périodes qui sont la mise en place d'une géographie scientifique, la volonté de donner à la perception une place dans la géographie, et pour le dernier regroupement, se saisir de dimensions sociétales par l'intermédiaire de la science géographique.

1.1.1.1. Les initiateurs

Le groupe des géographes initiateurs à notre démarche et plus particulièrement au regard que nous portons sur la nature de la géographie est constitué de C. Ritter, E. Reclus et

C. Vallaux. L'association entre C. Ritter et E. Reclus peut se synthétiser dans les propos suivants de E. Reclus au sujet de C. Ritter :

C'est lui qui a retiré la géographie de la misérable ornière des nomenclatures, qui nous a fait étudier avec le même esprit l'histoire de la terre et celle des astres, qui nous a enseigné comme un dogme immuable la vie de notre globe. Grâce à lui nous savons que les continents, les plateaux, les fleuves et les rivages se sont disposés, non pas au hasard, mais en vertu des lois du mouvement, lois éternelles qui font graviter les astres autour des astres, les continents et les mers autour d'un axe central.¹³⁶

E. Reclus reconnaît le rôle considérable que les travaux de C. Ritter ont joué dans la construction d'une géographie scientifique. Il démontre la pertinence des orientations développées par son prédécesseur afin de parvenir à une meilleure compréhension du Monde par l'intermédiaire des éléments qui le constituent.

C. Ritter, dès le milieu du XIX^{ème} siècle a conscience de la situation de la géographie et explique la tâche qui l'attend :

Avec un énorme retard sur les autres sciences descriptives de la nature, la géographie reste aujourd'hui une masse d'informations aussi difficilement exploitable scientifiquement que pédagogiquement et dont rien ni aucun homme n'a pu venir à bout. [...] Si s'appuyant sur l'étude de la nature et des sources disponibles, la géographie s'avère capable d'élaborer une science générale des produits, elle arrivera à en dégager toutes les relations spatiales nécessaires à son développement en donnant à son objet la forme scientifique qui lui a fait si cruellement défaut jusqu'ici, elle accédera au statut de géographie scientifique¹³⁷.

C. Ritter a déjà le souci de scientificité et de reproductibilité du savoir produit par une science en fondant celle-ci sur un objet en mesure de fédérer l'ensemble des acteurs de celle-ci. E. Reclus et C. Vallaux, pour leur part, ne sont pas aussi impliqués dans la recherche de la construction d'une science. Cependant, leurs propositions favorisent la production d'une géographie capable de répondre aux exigences de leur période.

E. Reclus¹³⁸ dans ses développements met en relation l'analyse des paysages, l'évolution des populations présentes dans un espace ainsi que dans un territoire. Il articule les domaines de la géographie physique et humaine. Il met en relation les productions anthropiques et les mouvances qu'elles engendrent. Il intègre la notion de géographicit   à la géographie. E. Reclus se saisit du Tout terrestre, comme C. Ritter, en l'articulant par des

¹³⁶ Reclus E., 1859, *De la configuration des continents sur la surface du globe et leurs fonctions dans l'histoire*, Paris, pp. 217-247.

¹³⁷ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie générale comparée*, Besançon : CGB, p.121, p. 165.

dimensions d'études en fonction de territoires et de subdivisions afin de ce Tout soit explicite pour tout observateur.

E. Reclus conçoit des équilibres physiques dynamiques et non figés qui répondent aux réalités dans lesquels ils évoluent. Il s'efforce de mettre en exergue des lois afin de conserver la nature de science à la géographie. Pour parvenir à cet objectif, il inscrit ses observations dans des temporalités variables qui facilitent l'inscription d'évolutions dans le temps. En quelque sorte, E. Reclus différencie le Tout terrestre, crée des liens entre les différents acteurs, recherche des équilibres, met en évidence des zones de ruptures, le tout est inscrit à l'intérieur de périodes temporelles en fonction d'espaces terrestres ou de territoire.

Dans une autre dimension, et beaucoup plus discrètement, C. Vallaux produit des observations sur la situation géopolitique de sa période. Il met en relation les intervenants, il associe les équilibres du moment avec des acquis, des phases de rupture et une volonté de trouver des solutions. Ses acteurs sont liés au sol par l'intermédiaire du territoire. Il est vrai qu'il a défini la géographie comme étant la science des choses et non des hommes. Cependant, il emploie l'espace, le paysage et donne une réelle dimension à l'observation en hiérarchisant les phénomènes dans leurs dimensions et leur temporalité. En outre, C. Vallaux n'est quasiment pas reconnu dans l'évolution de la géographie. Cette situation résulte de l'affrontement avec les structures vidaliennes ainsi que de son implication politique. Au même titre que E. Reclus il fut évincé et ses travaux furent à peine reconnus.

Ce regard synthétique au sujet de trois géographes initiateurs à notre démarche met en exergue un point essentiel à notre perception de la géographie. Celle-ci a souffert d'une phase de léthargie suite à la domination écrasante de l'école vidalienne qui a négligé l'ensemble des solutions différentes de la sienne. Les travaux de C. Ritter, E. Reclus et C Vallaux donnent une structure d'articulation hiérarchique des phénomènes et mettent la perception à l'intersection du subjectif et de l'objectif.

Tous trois ont la volonté de construire une science en faisant en sorte qu'elle propose des bases reproductibles pour les phénomènes observés. Tous trois affirment les liens des populations et des phénomènes se déroulant à la surface terrestre avec des paysages et des territoires dans lesquels des évolutions donnent la matière du savoir à la science

¹³⁸ Cornault J., 1999, *E. Reclus un étonnant géographe*, Périgueux : Editions Fanlac, 177 p.

géographique. Ces trois auteurs sont en rupture avec les références habituelles de la géographie contemporaine alors que ceux donnés comme révélateurs sont plus en concordance avec celles-ci.

1.1.1.2. Les révélateurs

Les géographes associés sous l'intitulé de révélateurs sont R. Brunet, A. Berque et L. Bureau. Ses trois « B », à l'image des trois auteurs précédents, sont regroupés car leurs approches permettent de sortir d'une normalité sclérosante pour une géographie qui doit être en mesure d'explicitier les réalités se déroulant dans/sur les espaces terrestres.

Nous employons le terme de sclérosante car, à notre sens, à partir de l'instant où une science ne se donne pas les moyens d'utiliser des options différentes que celles en cours d'emploi, elle subit la situation exposée en filigrane précédemment avec l'hégémonie vidalienne. En effet, une science, afin de poursuivre son évolution a l'obligation de se saisir des évolutions épistémologiques. Ces trois révélateurs, selon notre perception de leurs propositions, se trouvent dans cette situation. Ils apportent tous trois des regards différents sur le savoir géographique, sa diffusion et son utilisation. Ils favorisent la perception de dimensions, de phénomènes territorialisés, de paysages et rendent à la perception du Monde une utilité scientifique pour la géographie.

Les travaux et les domaines de réflexion de ces trois auteurs sont très différents voire éloignés. Ils ont des thématiques distantes et la portée de leurs travaux révèle de fortes variations de densité. Néanmoins, ils sont mis en relation car ils nous donnent le Monde à percevoir. Ils nous font vivre l'image du Monde. Ils laissent une certaine liberté orientée afin de comprendre le Monde par l'intermédiaire de leurs propositions. Ils nous rendent le Monde accessible par la simplicité de l'observation.

Les propositions de R. Brunet¹³⁹, avec la chorématique et ses spatialisations des phénomènes anthropiques dans/sur les espaces terrestres en prenant pour support les territoires, ont été fortement décriées lors de leur apparition. Cette levée de boucliers est similaire à celle vécue par E. Reclus ou C. Vallaux en leurs temps. Une certaine attirance pour ces personnages hors du moule du moment est bien entendu une justification à leur

association. Ceci n'est pas une martyrologie mais la volonté de mettre en avant qu'il existe d'autres solutions pour rendre une géographie vivante sans appartenir aux mouvances dominantes.

Pour A. Berque et L. Bureau la thématique de liaison n'est pas la lutte avec les systèmes. Elle est la perception offerte par leurs travaux. Cette perception se retrouve aussi chez R. Brunet¹⁴⁰, ce dernier étant le lien avec la période des initiateurs. Les références aux paysages de A. Berque¹⁴¹ ou les formes exposées par L. Bureau¹⁴² ainsi que les structurations qui en découlent sont autant de points qui facilitent la différenciation des espaces terrestres. A cette différenciation nous pouvons ajouter l'auto-alimentation des phénomènes par la mise en action de boucles récursives, non définies dans leurs travaux mais perceptibles, ainsi qu'une certaine volonté d'exposer les ruptures existantes sur les espaces terrestres dans lesquels les sociétés élaborent leurs espaces de vie.

Pour notre perception de l'évolution de la géographie, dans le domaine épistémologique et au sujet des supports de connaissance, qui nous paraissent nécessaires afin de tendre en direction d'un noyau commun à cette science, ces trois auteurs nous donnent matière à constituer une articulation entre les géographes initiateurs à notre action et les orienteurs.

1.1.1.3. Les orienteurs

Le choix des orienteurs s'avère plus complexe puisque ces derniers sont des auteurs d'une génération différente des précédents et que ceux-ci sont considérés comme étant les référents à une orientation, pour le cas présent, aux tendances sociales. En effet, une part de nos centres d'intérêt est inscrite au sein des mouvances de la géographie sociale, des appropriations des espaces terrestres et de la répartition des territoires urbains. De telles orientations nous ont conduits à nous référer à ces auteurs. Ce choix subjectif d'influences atténue les apports de D. Gregory, ou J. Bird, ou encore A. Bailly voire G. Nicolas et certains

¹³⁹ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde*, Paris : Belin, 402 p.

¹⁴⁰ Brunet R., 1997, *La carte mode d'emploi*, Paris : Fayard, 269 p.

¹⁴¹ Berque A., 1996, *Etre humain sur la terre*, Paris : Gallimard, 212 p.

Berque A., 2000, *Ecoumène*, Paris : Belin, 271 p.

¹⁴² Bureau L., 1991, *La Terre et moi*, Montréal : Boréal, 275 p.

autres¹⁴³ qui nous ont guidés dans notre perception de l'urbain, des espaces sociétaux et de l'épistémologie de la géographie.

Avec seulement trois référents nous avons réduit au strict minimum les orienteurs qui accompagnent notre perception de la géographie et la construction de notre réflexion au sujet d'un noyau commun à la géographie. L'association de G. Di Méo, de S. Laurin et de G. Mercier nous positionne dans une perception des territoires, des territoires construits et des espaces terrestres par l'intermédiaire du filtre social, dans une perspective propice à une attitude dans laquelle l'observation tient une place conséquente.

Quelles que soient leurs thématiques, leurs orientations spécifiques ou leurs appartenances, tous trois, par leur prise en considération des réalités du monde urbain contemporain, nous donnent accès à des dimensions de perceptions des phénomènes d'anthropisation des espaces terrestres avec lesquelles nous sommes en accord. A l'image des observations de G. Mercier :

Si l'usage urbain du matériau naturel n'est pas une nouveauté, l'urbanisme contemporain, aiguillonné par l'écologisme, appuie cependant cette pratique d'un intérêt renouvelé. Au point que la présence de la nature en ville semble être devenue la condition et l'emblème non seulement de la qualité de vie des citoyens, mais plus encore de la survie des êtres humains. Ainsi, nous en serions à un stade où c'est désormais la nature qui déterminerait les conditions d'existence de la ville et de ses habitants alors que, jusqu'ici, l'humanité aurait cru, à tort, pouvoir construire la ville à sa guise. [...] L'urbanisme contemporain cherche à concilier, dans son discours et dans sa pratique, les exigences de la liberté humaine et de contrainte naturelle. Mais cette conciliation n'est pas un obstacle. [...] Si elle affecte l'efficacité d'ensemble de la « renaturation » urbaine, la multiplicité des légitimités politiques reste cependant une garantie de la liberté d'expression des acteurs, créateurs ou usagers des espaces verts.¹⁴⁴

Le constat d'une évolution, de la gestion des espaces terrestres par les hommes ainsi que de leur volonté de s'efforcer de gérer au mieux leurs supports sont des thèmes porteurs de perception et d'humanité. En effet, nous trouvons l'association dans ces propos de l'action des individus, des structures sociétales, de l'évolution de l'humanité, de la volonté de chaque

¹⁴³ Bailly A., 1999, *Voyage en géographie*, Paris : Anthropos, 104 p. Benko G., 1995, *Geography, History and social sciences*, Londres : KAP, 261 p. Bird J., 1993, *The changing worlds of geography*, Londres: Oxford, 257 p. Gregory D., 1998, *Geographical imaginations*, Londres : Blackwell, 442 p. Isnard H., 1978, *L'espace géographique*, Paris : PUF, 220 p. Johnston R.-J., 1986, *Philosophy and human geography*, Londres: Arnold, 178 p. Nicolas G., 1984, *L'espace originel*, Lausanne : Lang, 303 p. Pain R., 2001, *Introducing social geographies*, Londres : OUP, 303 p. Unwin T., 1990, *The place of geography*, Londres : Longman, 215 p.

¹⁴⁴ Mercier G., (dir.), 1998, *La ville en quête de nature*, Québec : Septentrion, p. 239, p.241.

société de construire un cadre urbain performant ainsi que la recherche d'un certain équilibre entre les différents intervenants.

En différenciant les acteurs, en mettant en évidence de potentielles ruptures dans la continuité de l'urbain, en exposant une volonté d'équilibre et en montrant que les constructions sont le résultat d'une longue évolution dans laquelle la conciliation des intérêts est continue, G. Mercier met en évidence des comportements universels. Nous constatons la présence de thématiques similaires pour les développements de G. Di Méo¹⁴⁵ et S. Laurin¹⁴⁶ dans leurs approches des territoires sociaux et du cadre urbain. Ces trois auteurs nous donnent à percevoir une forme de noyau ou d'un ensemble commun susceptible de faciliter la compréhension de la formation des constructions sociales par le support des territorialisations au sein du tissu urbain.

Ces approches et ces développements, sur des aspects de l'urbanisation des espaces terrestres, ainsi que sur les implications sociales, voire les vecteurs sociaux sources des constructions et des territoires urbains, associent l'humanité avec les espaces terrestres. L'objet de ces trois orienteurs n'est pas celui-ci en direction duquel nous tendons. Cependant, la forme qu'ils donnent à leurs thématiques sociales ou de territorialisations, pour lesquelles la perception de l'évolution du tissu urbain ainsi que l'imbrication des actions humaines sur les espaces terrestres, est porteuse d'une inquiétude sur le devenir des espaces étudiés. Nous caractérisons cette inquiétude légitime par une forme d'humanisme qui lie l'humanité et les espaces terrestres.

Les trois ensembles de géographes, sur lesquels nous prenons appui afin de mettre en évidence un noyau commun à la géographie, sont porteurs d'orientations similaires. Qu'ils soient initiateurs, révélateurs ou orienteurs nous trouvons la perception, l'humanité et les espaces terrestres associés dans une production géographique dont l'objectif est de rendre explicites les espaces, les paysages et les territoires. Ces orientations si particulières se retrouvent dans les propositions de E. Dardel.

1.1.2. L'influence de E. Dardel

¹⁴⁵ Di Méo G., 2000, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, 317 p.

La recherche et la détermination du/d'un noyau de la géographie, au-delà de la filiation aux grands courants de la pensée géographique, de l'attachement aux mouvances humanistes, ou encore, à l'intérêt personnel pour les travaux des humanistes, nécessite un point de référence initiateur à la démarche entreprise. La reconnaissance de l'influence majeure de E. Dardel, en complément de l'association des géographes précédemment exposée, pose fermement une sensibilité, une perception de la géographie et une orientation en direction de laquelle nous avançons. Cette influence de E. Dardel est en totalité construite autour de son ouvrage¹⁴⁷ : *L'homme et la Terre*, auquel volontairement nous ne nous sommes pas encore référés et qui est une reprise du titre de l'ouvrage de E. Reclus¹⁴⁸.

Discrètement publié, passé sous silence et redécouvert avec les mouvances de la géographie humaniste, cet ouvrage brosse une trame de la réalité géographique que nous faisons rétrospectivement en grande partie nôtre. Cette distance d'acceptation signifie que nous ne prenons pas la totalité de l'ouvrage de E. Dardel, mais que nous nous attachons à des thèmes qui permettent de dépeindre l'orientation particulière de notre pensée en concordance avec les influences dont il est le porteur. Afin de conserver au mieux la teneur des propositions de l'auteur nous avons opté pour l'utilisation de parties du texte. Celles-ci nous évitent l'écueil de la paraphrase tout en demeurant dans les orientations de nos préoccupations.

En outre, prendre pour point de départ à notre argumentation cet auteur, pour lequel « son œuvre reste le plus souvent citée que réellement utilisée et commentée ¹⁴⁹ », peut se révéler être d'un équilibre précaire. Par ailleurs, en sélectionnant des thèmes et une prise de position, nous risquons d'enfermer nos propos dans une simple glose. Néanmoins, en nous référant largement à des passages du texte de E. Dardel, nous sommes en mesure de démontrer nos propres propositions. Ces limites à ce choix de référent sont admises et employées afin d'inscrire au plus près de notre recherche ces écrits dont de nombreux aspects guident notre réflexion.

¹⁴⁶ Laurin S., (dir.), 1999, *L'éducation géographique. Formation du citoyen et conscience territoriale*, Sainte-Foy : PUQ, 315 p.

¹⁴⁷ Dardel E., 1990, *L'homme et la Terre*, Paris : CTHS, 201 p, (1952).

¹⁴⁸ Reclus E., 1998, *L'homme et la Terre*, Paris : La Découverte, 398 p.

¹⁴⁹ Lévy J., Lussault M., (dir.), 2003, *op.cit.*, p. 223.

La lecture de l'ouvrage, l'analyse de J.-M. Besse et la biographie de P. Pinchemel fournissent de précieuses informations sur l'œuvre de l'auteur. Cependant, nous nous sommes interrogés sur ce que nous apporte cet ouvrage pour la géographie, dans notre vie courante et les limites que nous étions en mesure de percevoir à titre personnel et pour tout un chacun. Afin de répondre à ce questionnement, trois thèmes émergent : une perception de la réalité géographique, une volonté de s'imprégner de géographicités et des limites perceptibles à cette étincelle d'humanisme.

1.1.2.1. E. Dardel propose la perception d'une réalité

L'influence de E. Dardel s'affirme par l'emploi important de parties de son ouvrage. Nous avons opté pour cette forme d'approche afin de renforcer l'idée que cet auteur est, pour notre réflexion sur la géographie, une articulation majeure entre l'ensemble des savoirs développés au sein de la science géographique et l'esprit dans lequel ce savoir peut être construit.

En tout premier lieu, nous pouvons mettre en évidence la géographie conçue et voulue par E. Dardel :

La géographie n'est pas en son principe une connaissance ; la réalité géographique n'est pas d'abord un « objet » ; l'espace géographique n'est pas un espace blanc à remplir ensuite par le coloriage. La science géographique présuppose que le monde soit compris géographiquement, que l'homme se sente et se sache lié à la Terre comme être appelé à se réaliser en sa condition terrestre.¹⁵⁰

Nous entrons dans un ensemble où l'Homme et les espaces terrestres sont associés afin de parvenir à la connaissance du Monde. Cette attitude réclame que les actions soient développées avec une conscience et dans une perspective de construction continue. E. Dardel nous oriente en direction de propositions similaires à celle de C. Ritter ou de E. Reclus. Il fait appel à la nature humaine ainsi qu'à ses facultés de percevoir et concevoir. Cette prise de position fait que :

La géographie est, véritable lieu du commun, une science de synthèse ; c'est peut-être pour certains une raison de la disqualifier comme science, de lui contester un « domaine » qui ne provienne pas du pillage de la géologie, de la météorologie, de l'hydrologie, de la botanique, de la sociologie et de quantités d'autres sciences ; mais c'est aussi la manifestation, sur le terrain

¹⁵⁰ Dardel E., *op.cit.*, p. 46.

même de la science objective, de ce fait que la géographie demeure une « vue d'ensemble », c'est-à-dire une vue humaine de la Terre.¹⁵¹

La géographie positionnée ainsi, englobe l'ensemble de ses domaines et de ses spécialités, tout en préservant leurs spécificités. Néanmoins, E. Dardel fonde la géographie sur un point de référence commun, partageable par toutes les options géographiques, l'Homme et la Terre. Il crée ainsi un lien entre l'observateur et son support. Ce support est le référent terrestre :

La Terre, en tant que base, est l'avènement même du sujet, fondement de toute conscience s'éveillant à elle-même ; antérieure à toute objectivation, elle se mêle à toute prise de conscience, elle est pour l'homme ce dont il surgit dans l'être, ce sur quoi il érige toutes ses œuvres, le sol de son habitat, les matériaux de sa maison, l'objet de sa peine, ce à quoi il adapte son souci de construire et d'ériger.¹⁵²

E. Dardel ne conçoit pas la géographie sans un lien indissoluble à la Terre. Elle existe sans que l'Homme existe. Elle peut se passer de l'Homme alors que ce dernier en est dépendant. Cette Terre qu'elle soit objectivée ou qu'elle appartienne à une perception est le seul référent hors de l'humanité auquel l'Homme peut se référer. Cependant, il propose un outil par l'intermédiaire de l'espace pour rendre ce support plus accessible.

En un sens, on peut dire que l'espace concret de la géographie nous délivre de l'espace, de l'espace infini, inhumain du géomètre et de l'astronome. Il nous installe dans un espace à notre dimension, dans un espace qui se donne et répond, espace généreux et vivant ouvert devant nous.¹⁵³

Le terme d'échelle n'est pas employé, la dimension y est préférée. L'idée de niveau d'action, de perception et de construction est alors plus facilement accessible. L'espace en tant qu'outil global, malléable à souhait tout en conservant l'intégrité d'un objet de référence, donne à la perception une place conséquente dans la construction du savoir géographique, pour lequel le géographe doit s'attacher aux activités anthropiques.

La prise en considération des activités humaines sous toutes leurs formes associe l'Homme et son support terrestre dans la réalité de la vie et des bouleversements engendrés par l'action anthropique. Ces réalités contribuent à mettre en exergue les dépendances, les imbrications et les héritages de l'évolution de la prise de possession de la surface terrestre par

¹⁵¹ Dardel E., *op.cit.*, p. 121.

¹⁵² Dardel E., *op.cit.*, p. 57.

l'Homme. Les liens avec les divers types d'activité permettent aux géographes de percevoir des perspectives, des potentialités et de constater les erreurs et les errements des générations précédentes. E. Dardel fait à nouveau appel à la conscience de l'observateur qui doit posséder suffisamment d'intégrité afin de rendre accessible les excès des hommes pour que de tels fléaux ne se reproduisent plus à l'avenir. Cela signifie que l'observateur doit être imprégné d'une attitude qualifiée de géographicité.

1.1.2.2. *S'imprégner de la géographicité*

La géographicité, pour E. Dardel, est un concept dont doit s'imprégner tout acteur géographique et plus encore tout géographe afin d'être en mesure de percevoir la diversité du Monde et de rendre accessible une part toujours plus grande de la/d'une réalité. Dans cette perspective E. Dardel indique une ligne de conduite :

C'est pour nous une obligation morale et un devoir de probité intellectuelle de revenir à la conscience que l'homme moderne tire de son objectivité de sa propre subjectivité de sujet, que c'est, en dernier ressort, sa liberté spirituelle qui est juge de la vérité, et qu'il ne peut, sans renoncer à son humanité, aliéner sa souveraineté.¹⁵⁴

Il fait appel à la conscience, voire à ce que nous pouvons appeler le bon sens. De tels sentiments portés par un domaine scientifique sont perçus avec rudesse par les observateurs car il peut transparaître une part de sentimentalisme. Cependant, la géographicité implique un état d'esprit, ainsi que le montre ces deux extraits :

Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche de dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une *géographicité* de l'homme comme mode de son existence et de son destin.¹⁵⁵

Le paysage s'unifie autour d'une tonalité affective dominante, parfaitement valable quoique réfractaire à toute réduction scientifique. Il met en cause la totalité de l'être humain, ses attaches existentielles avec la Terre, ou, si l'on veut, sa *géographicité* originelle : la Terre comme lieu, base et moyen de sa réalisation. Présence attachante ou étrange, et pourtant lucide. Limpidité d'un apport qui affecte la chair et le sang.¹⁵⁶

¹⁵³ Dardel E., *op.cit.*, p. 35.

¹⁵⁴ Dardel E., *op.cit.*, p. 126.

¹⁵⁵ Dardel E., *op.cit.*, p. 1-2.

¹⁵⁶ Dardel E., *op.cit.*, p.42.

Cet état d'esprit met au premier rang des attitudes à rechercher la perception et le regard de l'Homme sur le Monde. Un état d'esprit dans lequel les dimensions, les niveaux et les orientations développées par des structures humaines sont prises sans en limiter leur influence. La géographicité renforce les liens entre l'Homme et la Terre. Toute réalité dépend de ce lien que nul observateur ne peut nier.

Dans cet esprit des actions et des orientations sont accessibles à l'observateur :

Le géographe qui mesure et calcule ne vient qu'après ; avant lui, il y a un homme à qui se découvre la « face de la Terre » ; il y a le navigateur guettant de nouvelles terres, l'explorateur dans la brousse, le pionnier, l'émigrant, ou simplement l'homme attaqué par un mouvement insolite de la Terre, tempête, éruption, débordement. Il y a une vision première de la Terre que le savoir, ensuite, vient ajuster.¹⁵⁷

E. Dardel rend à l'Homme sa place d'initiateur et d'observateur du Monde qu'il s'approprie chaque jour en fonction de ses facultés. Il sous-tend un esprit de conquête, de dépassement de l'instant présent et une volonté de compréhension du Monde. Pour parvenir à ces objectifs, l'Homme doit conserver ses potentialités d'émerveillement, d'équilibre face aux événements et d'implication pour les réalisations. Par la géographicité, ce rapport au monde et cette nature de la réalité géographique, l'Homme est en mesure de prendre les dimensions du Tout terrestre qu'il perçoit.

Pour parvenir à cet équilibre d'observation et d'implication, selon E. Dardel il est nécessaire d'adopter un positionnement face aux réalités observées.

La géographie, en saisissant la réalité du monde en tant que spatiale et l'espace en tant que visage de la Terre, exprime une inquiétude fondamentale de l'homme. Elle répond à un intérêt existentiel que ne peut éteindre le dessein d'investir l'homme comme objet de connaissance ; se mettre en dehors de la Terre et de l'espace concret pour les connaître du dehors, c'est oublier que, par son existence même, l'homme est engagé comme être spatial et comme être terrestre ; elle est donc ce que Karl Jaspers appelle une *science-limite*, comme la psychologie et l'anthropologie, une science dont l'objet reste, dans une certaine mesure, inaccessible, parce que le réel dont elle s'occupe ne peut être entièrement objectivé.¹⁵⁸

La géographicité est alors le support qui permet de construire une géographie telle que la conçoit E. Dardel. Celle-ci est articulée sur l'Homme et tout ce qu'il peut représenter et simultanément sur le support terrestre avec l'ensemble de ses constituants. E. Dardel admet que même en employant la géographicité, le géographe ne peut parvenir à un objet pour cette

¹⁵⁷ Dardel E., *op.cit.*, p. 8.

science. Cependant, en acceptant de mettre en synergie l'ensemble de ces aspects avec des démarches complémentaires, l'objet de cette science est accessible, comme nous le verrons par la suite. Néanmoins, l'association forte de l'Homme à la Terre et la volonté de rendre à la perception une place conséquente dans les démarches géographiques, font que des limites sont perceptibles dans cette étincelle d'humanisme.

1.1.2.3. Les limites perceptibles de l'étincelle humaniste

Nous reconnaissons que toute proposition possède ses propres limites. La mise sous silence de l'œuvre de E. Dardel durant quelques décennies atteste de l'existence de limites, ponctuelles ou non, que des observateurs acceptent ou refusent selon leur perception des solutions soumises à la critique. E. Dardel est conscient de la nécessité de produire une science fondée sur l'objectivité :

Il est difficile d'imaginer à notre époque une autre relation de l'homme avec la Terre que celle de la connaissance objective proposée par la géographie scientifique. Cette volonté de promouvoir un ordre spatial visuel du monde répond à la tendance générale de la pensée occidentale dans les temps modernes.¹⁵⁹

L'auteur est lié aux mouvances de la période, il est enfermé au cœur d'attitudes et d'orientations qui semblent ne pas satisfaire à la géographie qu'il veut pratiquer. Il reconnaît leur nécessité et tempère sa démarche. Il s'efforce de faire entrer celle-ci dans le cadre restrictif de l'objectivisation d'une perception, ce qui est extrêmement complexe. E. Dardel semble regretter les orientations prises par la science géographique. A ces yeux elle oublie que l'Homme est le producteur de cette science et que les phénomènes observés le sont en fonction d'une perception d'une/de la réalité.

Cela signifie que E. Dardel a conscience de la pression des normes scientifiques sur la production géographique :

Au sein même de l'univers scientifique, un malaise provient de l'oscillation sincère de la pensée entre deux ordres du monde, celui de la réalité concrète, mais locale et momentanée, et celui du réel, abstrait et universel, dégagé par la méthode scientifique. [...] La science ne vise pas la réalité des choses mais leur « possibilité », non leur particularité « historique », mais leur connexion « légale », non leur « nature », mais leur composition. La géographie, par sa

¹⁵⁸ Dardel E., *op.cit.*, p. 124.

¹⁵⁹ Dardel E., *op.cit.*, p. 125.

position, ne peut manquer d'être tirillée entre la connaissance et l'existence. En s'écartant de la science, elle se perdrait dans la confusion et le bavardage. En se livrant sans réserves à la science, elle s'exposerait à ce que Jaspers appelle « une nouvelle vision mythique », oubliant que l'attitude scientifique objective entre dans une compréhension totale du monde qui ne peut manquer d'être aussi morale, esthétique, spirituelle. Le froid détachement cosmique du spectateur s'accorde mal avec la finitude et la dérélition de l'homme en son existence effective, avec l'exigence concrète de son séjour terrestre.¹⁶⁰

Afin de satisfaire à de telles exigences des normes scientifiques, la géographie tronque une part de sa réalité pour répondre à une normalité restrictive, qui fait la négation de l'association de l'Homme avec son support terrestre. Par l'intermédiaire de ce constat, il fait peser le poids de la normalité, des hiérarchies de référence et d'une certaine dépendance aux sciences dites dures, sur la géographie et sa production de savoir.

Il met en évidence le rôle du regard de l'observateur :

Les réalités géographiques ne dessinent-elles pas une symbolique de l'âme qui n'a rien à voir d'abord avec un savoir, mais que la science reprend après coup dans un projet nouveau. Ce que l'homme cherche ainsi dans la Terre, c'est un « visage », un certain accueil. C'est pourquoi il exprime sa déception quand elle ne lui tend que la pure objectivité d'un existant brut.¹⁶¹

Son humanisme est dépendant de la manière dont est produite la géographie. La perception et l'utilisation qui en découlent ne peuvent pas satisfaire à des orientations dans lesquelles l'Homme et la Terre sont fermement reliés. E. Dardel a conscience du mode de fonctionnement des sociétés humaines et il perçoit les limites des comportements humain vis-à-vis de la réalité :

Il faut que les hommes s'étonnent des faits qu'ils rencontrent, qu'ils dépassent donc ces faits comme simples existants ; il faut que le doute naisse dans leur esprit au sujet des mythes et des légendes qui les justifiaient, avec le souci de les soumettre à la critique ; qu'ils apprennent à distinguer ce qui est en leur pouvoir et ce qui dépend d'une autre réalité, et obéit à des lois naturelles.¹⁶²

Son action et ses propositions, porteuses d'une étincelle humaniste, sont dépendantes des hommes auxquels elles sont destinées. Les habitudes, le confort et les acquis font que des propositions de ce genre ne peuvent émerger face aux systèmes de références. E. Dardel a

¹⁶⁰ Dardel E., *op.cit.*, pp. 132-133.

¹⁶¹ Dardel E., *op.cit.*, p. 60.

¹⁶² Dardel E., *op.cit.*, p. 117.

perçu cette inertie sociétale qui ne pouvait que limiter l'influence de ses développements pour la géographie.

Si nous devons ne retenir qu'une orientation proposée par E. Dardel, nous conserverions ces quelques mots :

Résistant à l'esprit pesanteur qui, au nom d'une raison trop rigide et trop impérieuse, alourdit notre liberté spirituelle, nous avons à sauvegarder, par la poésie ou simplement par une pensée affranchie, la source où se retrempe sans cesse notre connaissance du monde extérieur. La vie se charge, malgré tous nos bavardages intellectuels et toutes les précautions d'un positivisme à courte vue, de rendre aux espaces terrestres leur fraîcheur et leur gloire, pour peu que nous acceptions encore de les recevoir comme un don.¹⁶³

E. Dardel rend à la perception du Monde son rôle de révélateur de la/d'une réalité que l'on s'efforce de rendre accessible. Il nous met en garde face aux excès d'intellectualisme si nuisibles au devenir d'une science. Il propose une attitude géographique où les espaces terrestres sont des outils perçus et abordés avec humilité. Cette attitude s'oppose à une volonté de domination, de mouvances géographiques, exprimée par la définition du Tout terrestre comme étant l'espace géographique.

E. Dardel propose une géographie scientifique dans laquelle il est impératif d'œuvrer avec rigueur et méthode. Cependant, sa démarche conserve et affirme l'importance de la préservation du regard que chaque observateur porte sur le Monde pour construire la connaissance de ce Monde. Cette liberté de perception et de conception se retrouve dans les développements de J.-P. Ferrier, sous une forme nettement plus scientifique, tout en conservant à l'Homme une place prépondérante.

1.1.3. L'imprégnation de J.-P. Ferrier

Effectuer une synthèse des travaux de J.-P. Ferrier n'est pas le but de l'attachement que nous portons à ses propositions au sein des préliminaires à notre démarche. Cette synthèse d'une part ne serait pas réalisable, car nous n'avons pas tout lu de cet auteur et d'autre part elle n'aurait pas sa place au cœur de notre démonstration.

¹⁶³ Dardel E., *op.cit.*, p. 133.

En revanche, reconnaître une forme de filiation, en toute humilité, montrer que *Antée 1*¹⁶⁴ et *Antée 2*¹⁶⁵ ont énormément été employés, tout au moins en filigrane dans nos réflexions, doit, à notre sens, au même titre que les développements proposés au sein des imbrications particulières ainsi que pour E. Dardel, être présent au sein des préliminaires exposés ci-après.

Il ne pouvait pas être concevable de proposer un point de référence à la géographie sans se référer à des écrits qui permettent, au sein de la géographie, de nous déplacer d'objet en objet tout en conservant une identité globale à cette science. Notre perception des propositions de J.-P. Ferrier positionne celles-ci comme vecteur déclenchant et diffuseur à notre réflexion. Le corps de notre action n'est pas totalement imprégné des axes que cet auteur dépeint. Quelques-uns sont adaptés et orientés pour un emploi en fonction des buts que nous poursuivons, en nous efforçant de ne pas dénaturer leur spécificité.

Discuter, critiquer ou abonder dans une direction similaire à celle de J.-P. Ferrier nécessiterait probablement autant de publications aux orientations épistémologiques que ce géographe a produites. A cette profusion, nous répondons par une approche voulue comme fonctionnaliste (dénomination précédemment donnée aux propositions de J.-P. Ferrier) du seul fait que nous sélectionnons au sein de l'ensemble produit ce qui est en concordance avec notre domaine de réflexion.

J.-P. Ferrier propose une théorisation de la géographie. Il place cette science comme un outil pour un Monde meilleur et inscrit en perspective une forme d'humanisme. De tels domaines sont en rupture avec ceux donnés par E. Dardel. En revanche, cet éloignement et cette proximité des deux auteurs nous font pénétrer l'immensité du domaine scientifique de la géographie ainsi que les difficultés à déterminer un noyau commun à cette science au regard de telles disparités.

1.1.3.1. Une théorisation de la géographie

La mise en évidence de l'influence de J.-P. Ferrier pour notre réflexion sur l'existence d'un noyau commun à la géographie s'effectue, à l'inverse de celle proposée pour E. Dardel,

¹⁶⁴ Ferrier J.-P., *op.cit.*

¹⁶⁵ Ferrier J.-P., *op.cit.*

sans faire appel à un grand nombre de citations. L'influence de J.-P. Ferrier s'affirme par la volonté de théorisation développée par cet auteur.

Notre perception des propositions de J.-P. Ferrier permet de mettre en évidence trois formes de théorisations. La première est une démarche qui vise à théoriser pour analyser le Monde, c'est-à-dire proposer des structures théoriques souples et pratiques afin de percevoir le Monde dans toute sa complexité. Ces éléments fonctionnels, que sont les mésoconcepts intégrés dans un cadre notionnel-conceptuel en relation avec des géoconcepts¹⁶⁶, permettent un découpage hiérarchisé des phénomènes et des objets. Les acteurs mis en relation au sein d'une observation sont déterminables. Les implications de chaque phase avec les liens potentiels sont observables. En prenant appui sur de tels supports, les niveaux d'interactions sont reconnaissables, les dimensions d'implications évaluables et les conséquences sont perceptibles.

La proposition de telles structures conduit J.-P. Ferrier à théoriser pour rendre la multitude accessible. Cet objectif est atteint par la mise en œuvre de définitions qui offrent un cadre rigoureux à l'action géographique¹⁶⁷. Cet effort définitoire se retrouve dans notre démarche avec l'élaboration d'un glossaire influencé par les options de cet auteur. Les solutions exposées facilitent l'articulation des phénomènes, une certaine perception de la réalité que l'on souhaite percevoir ainsi que la combinaison des différents acteurs en relation. Ces potentialités sont complétées par les sélections possibles au sein des phénomènes et des structures déterminées. Elles ont des destinations synthétiques et fonctionnelles afin de se saisir des traits dominants de la réalité observée.

Cette structure initiale est la base incontournable afin de parvenir à théoriser pour expliquer le Monde en fonction d'une démarche géographique. En mettant en exergue des acteurs en relation avec des dynamiques territoriales, J.-P. Ferrier nous permet de concevoir une gestion des constructions territoriales. Il facilite la prospective en mettant en équilibre la/une réalité à laquelle l'analyse a permis d'accéder. Il nous offre une structure théorique fonctionnelle dont l'objectif est de pouvoir s'adapter à l'ensemble des espaces terrestres rencontrés et constructibles. Cette démarche articulée sur des concepts et leur mise en œuvre

¹⁶⁶ Ferrier J.-P., *op. cit.*, pp. 94-133.

dans des cadres d'emploi spécifique oriente J.-P. Ferrier en direction d'une géographie considérée comme l'outil d'un monde meilleur.

1.1.3.2. La géographie : outil d'un monde meilleur

Nous caractérisons l'ensemble de la démarche géographique de J.-P. Ferrier sous la dénomination d'une géographie : outil d'un monde meilleur. Cela signifie que cet auteur conçoit le géographe comme un acteur du Monde en construction, que cet acteur est en mesure de se saisir des réalités et de produire un savoir ou des constructions satisfaisant aux attentes des observateurs.

Dans cette optique, la géographie est un outil pour se saisir du Monde. Elle est fondée sur des héritages que chaque géographe est en mesure d'employer. La géographie pour J.-P. Ferrier se saisit des réalités qui lui sont données de percevoir par l'intermédiaire de l'observation du géographe. Elle associe des acteurs pour la réalisation de constructions aux dimensions géographiques. En prenant en considération les potentialités de chaque objet géographique, le géographe peut en déterminer ses potentialités et l'orienter afin qu'il satisfasse le plus grand nombre. Se saisir du Monde implique une action dans le temps, sa perception et son utilisation. Pour cela les périodes, et ce que nous appellerons des temporalités, sont des outils facilitant les comparaisons et les relations entre les différents objets étudiés.

Parvenir à se saisir du Monde implique pour J.-P. Ferrier des actions à mener au sein de cette géographie. Celles-ci doivent être inscrites dans la durée. Cette durée est celle de l'étude, de la projection et de la prospective. Elle a plusieurs dimensions toutes interdépendantes dans leur réalisation. Les actions du géographe, au sein de ces directives, sont porteuses de pertinence et de cohérence avec une recherche du rendement et de la fonctionnalité des objets réalisés. Le géographe est alors en position pour s'impliquer dans des domaines politiques, économiques ou sociaux.

¹⁶⁷ Ces définitions essentielles pour les développements de cet auteur se retrouvent dans : Ferrier J.-P., 2001, Pour une lecture post-urbaine de la Méditerranée du XXIème siècle, *La Méditerranée*, Paris : SEDES, pp. 197-229.

Cet ensemble d'associations et d'options géographiques implique que l'homme est l'axe central d'une géographie active :

Cette lecture est œuvre de culture, déjà, parce que dès que la pensée s'applique à la « nature », elle est culture. Elle est œuvre de culture aussi, parce qu'elle mobilise des savoirs sur la cité, pour la rendre plus habitable. Cette médiation contribue à réduire le vacarme de l'actualité, en proposant des connaissances plus durables sur le monde contemporain susceptibles d'éclairer ses transformations, ses évolutions souhaitables, les valeurs qui sont à préserver et à construire... Elle est œuvre de culture enfin, parce qu'elle s'appuie sur l'acte d'habiter le monde, de vivre sa vie, d'être habitant, unique et solidaire des autres habitants de ce monde, habité des œuvres de nos prédécesseurs et de nos contemporains.¹⁶⁸

Seul l'Homme, par l'intermédiaire de la culture qu'il développe, est en mesure de rendre la réalité du Monde tout en oeuvrant à son développement et à l'amélioration de ses structures. L'Homme dans les solutions de J.-P. Ferrier est l'interlocuteur, l'axe central, par lequel toutes les informations et les savoirs transitent. Il est le ciment de la construction géographique et de l'humanité qu'il se doit de préserver par une connaissance sans cesse renouvelée du Monde en mouvements perpétuels. Il attribue à l'Homme un rôle de construction, d'étude, d'engagement, d'alerte et de veille sur les réalités et les évolutions que subissent les espaces terrestres ainsi que les structures anthropiques. L'Homme est dans ce contexte un référent, que ce soit par l'intermédiaire de l'interface nature-culture ou de la relation homme-habitant privilégiée par J.-P. Ferrier. Il met l'humanité et les espaces terrestres sur un même plan et de ce fait tend en direction de l'humanisme. Ces deux constituants de la réalité géographique ne sont pas nommés. Cependant, nous pouvons constater, au regard de cette rapide approche des propositions de J.-P. Ferrier, que ce dernier est porteur d'une perspective humaniste.

1.1.3.3. Un humanisme en perspective

Un néophyte ou un aspirant géographe auquel serait confié *Antée 1* ou *Antée 2* dirait après la première lecture qu'il est impossible que l'auteur soit porteur d'une perspective humaniste. Pour notre part, à peine plus géographe que ces deux observateurs, nous percevons une forme d'humanisme. En effet, J.-P. Ferrier construit ses propositions dans le but que l'Homme, et par extension l'humanité, prenne en considération le support terrestre et qu'il ne

soit pas détruit. Cette attitude de conciliation des intérêts de parties opposées s'inscrit dans une mouvance humaniste.

Afin de parvenir à ses objectifs, J.-P. Ferrier utilise dans ses développements le territoire comme intermédiaire à une meilleure compréhension du Monde. Le territoire, au-delà de sa définition employée par l'auteur, permet de construire un savoir géographique par l'intermédiaire du référent habitant. L'habitant appartient à une machine sociétale. La totalité des constatations peuvent être ramenées à lui. Ses activités, ses réseaux et ses constructions structurent la perception du Monde. Le territoire qui se constitue est alors le lien entre les activités humaines dans toutes leurs diversités et le support terrestre dans/sur lequel elles se réalisent. Les dimensions des territoires considérés pour l'observation s'étendent de la zone à la niche sociétale. Ces jeux de dimensions permettent d'accéder à l'ensemble des activités humaines propres à un territoire défini. Pour J.-P. Ferrier, nous pourrions presque dire que le territoire est l'objet principal de la géographie¹⁶⁹.

Parvenir à percevoir différentes dimensions et à les mettre en relation, afin de saisir les dynamiques des espaces terrestres observés, est le résultat d'une forme de projection et de conscience des phénomènes rencontrés ou subis par l'humanité et les territoires. Au sein des structures proposées, la prise en considération des fléaux naturels ou anthropiques, l'imbrication des progrès avec les contraintes auxquelles les sociétés doivent faire face et la volonté de trouver des équilibres internes aux démarches géographiques attestent d'une orientation humaniste. En effet, les préoccupations de gestion durable, de préservation d'un cadre de vie vivable ou simplement de la construction d'une connaissance accrue de la surface terrestre et des phénomènes qu'elle supporte, représentent des dynamiques humanistes.

A cet ensemble de préoccupations et d'orientations, se greffe la considération donnée aux acteurs sur lesquels portent les observations. Cette considération met en exergue la conscience individuelle et collective des sociétés agissant dans des territoires dans le but de les rentabiliser. Elle est accessible par l'écoute, le dialogue et l'observation des sociétés dans leurs diversités et leurs limites. Considérer les acteurs anthropiques ou physiques implique l'acceptation de la perception comme outil d'action initiale. Les inquiétudes, sur les modes de

¹⁶⁸ Ferrier J.-P., 1998, *Antée* 2, Lausanne : Payot, p. 82.

¹⁶⁹ Ferrier J.-P., 1984, *Antée* 1. *La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence : Edisud, 254 p.

mise en valeur de certains territoires ou sur le devenir d'ensembles territoriaux soumis à la pression anthropique, renforcent la perception que nous avons de perspectives humanistes dans les propositions de J.-P. Ferrier.

La détermination des deux points de référence, que sont E. Dardel et J.-P. Ferrier, associée à l'imbrication particulière de géographes indissociables à notre démarche, donne à nos propos une physionomie particulière. Nous sommes écartelés entre un regard imprégné de nature humaine et d'empirisme, qui admet et emploie les évolutions scientifiques, et une démarche scientifique en direction d'une théorisation de la géographie porteuse d'une certaine humanité. Il apparaît que ces positionnements sont similaires malgré leurs oppositions et leurs finalités divergentes.

En outre, cette distance et cette proximité font émerger la nature complexe de la géographie, non pas par la multitude d'objets, de facteurs ou d'acteurs intervenant dans sa construction, mais par l'imbrication, l'association et les connexions mises en œuvre ou induites. Elles sont construites par les acteurs et les utilisateurs du savoir en évolution.

Cette complexité, second pilier de nos préliminaires, est initiatrice et produit de nos connaissances géographiques. Une diversité sans cesse renouvelée lui donne sa nature insaisissable et ne peut être entièrement exposée. En revanche, il est admissible de s'attacher, d'une manière synthétique, aux aspects en concordance avec notre démarche en direction du/d'un noyau commun à la géographie.

1.2. Un nuage complexe d'une géographie vivante

Un nuage complexe d'une géographie vivante donne à tout observateur une image des plus floues. Un nuage ne peut pas être parfaitement délimité. Il est en permanents mouvements. Il est à la fois un et multiple. Il subit les courants, les contraintes ou les rencontres. Ce nuage est tout aussi puissant que ce qu'il peut se révéler faible. Il disparaît, il s'effiloche ou se répand en pluie, pour qu'à la fin d'un cycle d'évapotranspiration il se reconstitue un nuage presque identique à celui du jour précédent et néanmoins si différent.

Positionner notre réflexion et la géographie au sein d'un nuage qui révèle autant de facettes et de potentialités, peut paraître précaire. Il n'en est rien.

L'image du nuage fait appel à notre perception, à ce que nous voulons et acceptons de percevoir dans le but d'élaborer notre réalité. Cette réalité qui pourrait être partagée, discutée ou ignorée par tout autre observateur. Le nuage offre une souplesse, une adaptation et surtout un considérable potentiel d'évolution sur le thème de la géographie vivante à laquelle nous participons. Ce nuage est volontairement indéterminé tout en étant dépendant des aspects révélés, employés et retenus par notre attachement aux propos des différents géographes auxquels nous nous sommes attachés, auxquels s'ajoutent notre préférence envers l'épistémologie humaniste et postmoderne ainsi qu'à la phénoménologie. Cette situation d'intersection entre différentes branches, méthodes, obédiences et filiations dans nos précédents propos, peut faire naître l'image d'un sfumato produisant un nuage donné comme complexe.

Dans cette perspective, nous entrons en concordance avec les orientations de E. Morin ou de J.-L. Le Moigne ainsi que de C. Hempel, J.-M. Domenach ou encore de A. Dauphiné¹⁷⁰ (que nous emploierons par la suite). Cette complexité n'est pas simplement la perception d'un phénomène qui ne paraît pas simple. Elle est elle-même un phénomène qui structure, donne sa force et sa nature profonde à la géographie. Dans le cas où celle-ci serait évidente et accessible sans réflexion il n'y aurait pas de débat, d'où cette obligation de saisir la/une géographie vivante au sien d'un nuage complexe.

Cette géographie donnée comme vivante, c'est-à-dire en permanentes évolutions, mouvances voire mutations pose le problème de sa perception et de sa définition. Les questions concernant la place de la géographie, son rôle, sa nature ou sa détermination sont présentes depuis son émergence. En outre, les discussions ou les tensions sur le thème de ce qu'elle doit/devrait être et sur sa position au sein du concert des sciences est toujours d'actualité selon des phases d'intensité et de densité extrêmement variables. Celles-ci sont renforcées par les probables querelles d'écoles et par les conceptions de sa construction et du rôle qui lui incombe.

¹⁷⁰ Dauphiné A., 2003, *Les théories de la complexité chez les géographes*, Paris : Anthropos, 248 p. Domenach J.-M., 1995, *Approches de la modernité*, Paris : Ellipses, 320 p. Hempel C., 1996, *Eléments d'épistémologie*,

Par ailleurs, la définition de la géographie pose autant de difficultés, de solutions et de tendances que ce qu'il existe d'acteurs dans ses domaines. Néanmoins, nous avons donné comme postulat initial à notre prise en considération de la géographie que celle-ci est définie comme : la science des espaces terrestres des hommes. Un tel point de départ laisse entendre que cette science œuvre sur le vivant, les hommes et les espaces terrestres, et que ses études s'attachent aux zones de relations et de réactions des différents acteurs mis en connexion. De ce fait, la géographie est vivante seulement par sa prise en considération permanente des phénomènes non figés pour lesquels cette science doit continuellement s'adapter aux réalités rencontrées.

Malgré la reconnaissance de cette science vivante et le flou du nuage complexe dans lequel nous l'inscrivons, nous pouvons, afin d'exposer les préliminaires à notre réflexion, répondre à une question que tout observateur peut se poser. Dans quel ensemble géographique contemporain s'effectue cette réflexion menant à la détermination d'un noyau commun à la géographie ? En prêtant une attention spécifique à l'imbrication de la complexité au sein de la géographie, puis à la réalité d'une action transdisciplinaire et enfin en acceptant de percevoir les risques de nature géographique dans le Monde contemporain, nous mettrons un terme aux préliminaires à notre démarche.

1.2.1. L'imbrication de la complexité

Le nuage complexe d'une géographie vivante n'est pas une théorie de la complexité ou une démonstration de la pertinence avérée ou rejetée de l'emploi de théories de la complexité au sein des démarches géographiques. A. Dauphiné¹⁷¹ montre la grande diversité de théories de la complexité mises en œuvre dans les domaines de la géographie. Il dresse un tableau de

Paris : Armand Colin, 184 p. Morin E., 1999, *Relier les connaissances*, Paris : Seuil, 478 p. Le Moigne J.-L., 1995, *Le constructivisme*, Paris : ESF, tome 1 et 2.

¹⁷¹ Dauphiné A., 2003, *op. cit.*

ces différentes théories en montrant leur pertinence ainsi qu'en relevant leurs travers en fonction de leur adaptation aux spécialités géographiques.

Pour notre part, la formalisation théorique sera probablement l'étape qui succèdera à la détermination du/d'un noyau commun à la géographie science des espaces terrestres des hommes. Actuellement il nous semble qu'avant de vouloir théoriser un domaine scientifique, il est impératif d'avoir déterminé son objet et sa nature. Les propos de E. Dardel et de J.-P. Ferrier ont montré la multitude au cœur de laquelle le géographe évolue en construisant le savoir commun.

En outre, ces thématiques nous projettent dans les méandres d'une complexité qu'il nous faut percevoir sous la forme d'une réalité accessible. La complexité à laquelle nous prêtons attention est celle que l'on perçoit en observant un phénomène. Est celle qui surgit lorsque nous dressons un constat sur le déroulement d'un évènement paroxysmique ou celle que nous côtoyons lorsque nous observons des comportements sociétaux, qui attestent d'une pluralité d'interdépendances d'acteurs, de phénomènes et de mécanismes à des niveaux horizontaux et verticaux¹⁷². Elle est celle pour laquelle l'individu avec sa seule individualité ou l'objet désincarné ne permettent pas de rendre un/le réel perceptible par l'observateur.

En optant pour ce positionnement et l'orientation que nous donnons à nos propos, nous sommes en concordance avec les propositions de E. Morin et de J.-L. Le Moigne :

Le complexe, c'est le non réductible, le non totalement unifiable, le non totalement diversifiable. Le complexe, c'est ce qui est tissé ensemble y compris ordre/désordre, un/multiple, tout/parties, objet/environnement, objet/sujet, clair/obscur. Le complexe, c'est l'indécidabilité logique et l'association complémentaire de deux vérités contradictoires. Tout est complexe, la réalité physique, la logique, la vie, l'être humain, la société, la biosphère, l'ère planétaire.¹⁷³

En considérant le complexe de cette manière, nous vivons totalement immergés au sein de la complexité. Néanmoins, la reconnaissance de systèmes complexes nous facilite l'appréhension d'un Monde dans lequel nous ne sommes qu'une infime partie, constituant indissociable de sa complexité.

La complexité refuse de se laisser définir tout de suite et bien sûr de façon simple. Il y a deux pôles de complexité : un pôle empirique, un pôle logique. Le pôle empirique est celui des désordres, aléas, enchevêtrements, inter-réto-actions dans les phénomènes. Le pôle logique est celui de la causalité rétroactive, des contradictions incontournables auxquelles conduit la

¹⁷² Péguy C.- P., 2001, *Espace, temps, complexité*, Paris : Belin, 283 p.

¹⁷³ Morin E., Le Moigne J.-L., 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan, p. 163.

connaissance rationnelle-empirique, des indécidabilités au sein des systèmes logiques, de la complexité de l'identité.¹⁷⁴

Le complexe et la complexité sont associés afin de démontrer qu'à un moment donné, une recherche se trouve dans une zone de flou, qu'elle doit avancer en se jouant des ambivalences, voire des oppositions, qu'il est difficile de parvenir à expliciter ce qui est perçu et que surtout le savoir est le produit d'équilibres logiques et empiriques, tout particulièrement en géographie.

Nous avons associé un nuage complexe avec une géographie vivante dans le but d'insister sur le fait que le géographe travaille sur un Monde en perpétuelles mouvances, en permanents jeux d'équilibres et qu'il se trouve dans l'incapacité de rendre la totalité du réel, d'où notre démarche pour montrer l'imbrication de la complexité dans la géographie.

1.2.1.1. Un Monde en perpétuels mouvements

Le Monde en perpétuels mouvements pour lequel nous voulons montrer l'imbrication de la complexité due à la multitude des acteurs, des connexions et des réalisations, n'est pas une description des mouvements que nous pouvons percevoir à la surface du globe.

Nous portons notre intérêt, dans le cas présent, aux seules mouvances qui animent les relations entre les acteurs au sein des espaces terrestres. Par l'intermédiaire du regard que nous effectuons sur ces mouvances, nous voulons exposer en toute humilité une infime partie de la complexité du Monde qu'il nous est donné de percevoir. Dans cette perspective, nous nous attachons aux seules dominantes qui nous semble, en toute subjectivité, être les principales mouvances.

Ce rapide regard débute avec les opportunités. L'opportunité saisie est une forme de chance d'observation, de connexion ou de réalisation. L'action initiée par un acteur trouve à un instant donné un grand nombre de conditions favorables à la finalisation souhaitée. Nous ne portons pas de jugement sur le monde des opportunistes, qui font feu de tout bois afin de parvenir à leur but. Nous mettons en évidence que les solutions trouvées sont le plus souvent le produit d'opportunités, quelque soit la période de l'évolution de l'humanité où nous nous plaçons. Celles-ci sont un subtil jeu d'équilibre entre ce que l'acteur souhaite et ce qui lui est

¹⁷⁴ Morin E., Le Moigne J.-L., 1999, *op. cit.*, p. 163.

offert. Elles sont tellement nombreuses et aléatoires qu'elles complexifient à souhait nos relations avec l'évolution du Monde.

L'évolution que nous vivons, qu'il nous est donné chaque jour de constater, est une mouvance dynamique pour laquelle nous ne sommes qu'un infime constituant. L'évolution est alors à la fois voulue et indépendante de notre humanité. Ses vecteurs se diffusent dans toutes les directions à des intensités et des densités variables. Néanmoins, en tant qu'humain, par notre faculté à accumuler, nous avons la possibilité de percevoir l'évolution sous toutes ses formes sans parvenir à en saisir tous les mécanismes. Cette évolution est le résultat d'orientations, de connexions et d'innovations qui sont autant de phases successives au sein desquelles les hommes, les espaces terrestres et les productions anthropiques parviennent à mettre des mouvances, afin que chaque partenaire survive à la voracité du voisin.

Il est vrai qu'en tant qu'homme, nous attribuons une forme de conscience aux espaces terrestres afin de justifier et de nous donner bonne conscience au regard des excès que nous commettons. Cependant, ces mouvances subtiles, visibles ou invisibles contribuent à la construction sans cesse plus dense du Monde que nous vivons. Les mouvements incessants entre les acteurs qui ne vivent pas à la même vitesse, avec les mêmes aspirations ou avec les mêmes besoins sont des solutions et des réponses observables à chaque instant. Les mouvances discernables et perceptibles sont dans notre Monde des phénomènes d'une rare complexité pour lesquelles nous ne pouvons rendre explicite qu'une part de leur réalité. Cette situation provient en partie des jeux d'équilibres qui se déroulent en son sein.

1.2.1.2. Des jeux d'équilibres permanents

L'existence de jeux d'équilibres permanents semble être une évidence pour tout observateur de notre Monde. Dans le cas présent, il ne nous appartient pas de tenter de dresser une typologie, irréalisable, des équilibres qui attestent de l'incroyable complexité du réel. Nous voulons montrer qu'une part de la complexité, qu'il nous est donné de percevoir, provient d'équilibres produits par l'humanité, par la nature et par les relations d'imbrication ainsi que de dépendance qu'il existe entre ces deux parties de la réalité.

Sous la terminologie de nature, nous dissociions les animaux, les végétaux et les espaces terrestres de l'humanité, bien que celle-ci appartienne en totalité à la nature.

L'humanité est un gigantesque ensemble dans lequel se côtoient des individus en fonction de l'influence des sociétés auxquelles ils appartiennent. Les équilibres complexes sont pour l'humanité dépendants des deux dimensions avec lesquelles l'Homme équilibre lui-même son action sur le Monde.

Les deux dimensions que sont l'individu et la société sont indissociables. L'individu est un que par son appartenance à un groupe, à une société. Cependant, la société n'existe que par l'individu qui la constitue. Il y a une alimentation récursive des deux objets. La complexité des actions, des productions ou des relations existantes entre ces deux acteurs de la réalité ne peut pas être accessible sans artifices. Ces techniques et méthodes nous permettent par l'intermédiaire de domaines scientifiques de parvenir à percevoir les structures de la pensée de l'individu ou des moyens mis en œuvre au sein des sociétés pour réagir face à une situation. Les individus et les sociétés jouent continuellement aux jeux d'équilibres entre les nécessités, les besoins et les souhaits des niveaux concernés, en fonction des potentialités et des supports sur lesquels s'exerce la volonté des acteurs.

Les supports sont autant de végétaux, de minéraux, d'animaux et d'espaces terrestres qui subissent les assauts anthropiques. Ces supports sont dénués de conceptions globales. Les actions qu'ils engendrent ou qu'ils subissent sont le résultat de ruptures au sein de la continuité de l'existence d'une espèce ou d'un espace terrestre. La nature s'équilibre lentement, les acteurs trouvent au fil du temps des solutions propices à répondre aux nouvelles exigences.

Les phénomènes que sont les pluies torrentielles, les cyclones ou les vagues de chaleur appartiennent aux jeux d'équilibres. Ils sont en quelque sorte une phase intermédiaire de la complexité des équilibres, dépendante de l'imbrication des acteurs à multiples niveaux. Lorsque les acteurs font face à une évolution, la rupture qui peut s'ensuivre ne répond que partiellement aux attentes des agissants concernés. L'imbrication d'équilibres est le plus souvent indiscernable. Néanmoins, elle amplifie la nature complexe de ces mêmes équilibres par une simple multiplication des connexions et des conséquences. Les jeux d'équilibres qui s'effectuent au sein de l'humanité et de la nature au cœur de l'imbrication de ces objets ne sont qu'une partie insaisissable de la complexité pour laquelle nous subissons notre incapacité à rendre la totalité du réel.

1.2.1.3. Une incapacité à rendre la totalité du réel

Notre incapacité à rendre acceptable, perceptible ou explicite le réel, réside en une action : notre impossibilité à saisir la totalité du réel. Notre humanité ne nous permet, quelque soit notre niveau ou nos potentialités, que de percevoir des fragments du réel ou de ce qui nous semble être la réalité. Cela signifie que nous ne pouvons, pour l'heure, que dépeindre une partie du réel.

Les sciences dites dures et les domaines scientifiques qui possèdent des objets que nous qualifions de simples, par opposition à l'humanité et à la nature puisqu'ils ne sont que des constituants de ces objets, sont en mesure de rendre la réalité ou ce qui semble être le réel. Ces capacités se vérifient pour les mathématiques, la physique ou l'informatique voire la médecine ou la biologie avec encore, il est vrai, des parts d'ombre. Pour la géographie, science des espaces terrestres des hommes, une telle assurance est impossible. Néanmoins, le cartographe, le géologue ou l'hydrologue sont en mesure de rendre une part du réel.

Cependant, lorsque la géographie, de la manière que nous la concevons, s'attache à rendre une réalité accessible, elle ne le peut que par l'intermédiaire de l'auteur. L'information est alors filtrée et sa complexité initiale ne fait que s'accroître. La géographie est vivante, le géographe œuvre sur le réel qu'il perçoit et les phénomènes qu'il entrevoit. Le travail d'explication aura une validité liée à un contexte pour lequel les acteurs, les dimensions de perception, le temps, les durées, les perspectives, les choix, les idéaux et les moyens sont autant d'outils constituant le réel à rendre accessible.

Le géographe appartient à ce réel ou tout au moins à la réalité qu'il s'efforce d'expliquer. L'observation qu'il va produire ne peut pas embrasser la totalité de la réalité puisqu'elle est vivante, qu'elle évolue et se modifie. Cette incomplétude est source de railleries, du fait du risque de modification et d'altération que peut subir la perception du réel. Des similitudes seront trouvées, des modèles pourront être développés, mais ils ne pourront rendre qu'une facette du réel. Une géographie vivante est alors humble. Ses producteurs ont conscience de la complexité de leur tâche et des objets sur lesquels ils portent leur attention. Néanmoins, la géographie produit des savoirs de référence, elle fait évoluer le savoir et contribue à la connaissance universelle.

Cependant, elle a l'obligation d'agir en permanence afin de limiter son incapacité à rendre la totalité accessible du réel. Action complexe et complexité de l'action géographique pour laquelle seule la diversité des regards et l'acceptation de l'humanité comme source de connaissance, permettront d'atténuer son incapacité qui est par ailleurs une force, puisque la géographie possède la faculté de se remettre en cause dans le but d'avancer en direction d'une réalité plus accessible.

Le noyau complexe d'une géographie vivante, dans son imbrication complexe, possède un grand nombre de similitudes avec les propositions de G. Bachelard¹⁷⁵ et E. Morin¹⁷⁶ au sujet de la construction cognitive de notre monde. Dans ce contexte :

La pensée complexe est donc essentiellement la pensée qui traite avec l'incertitude et qui est capable de concevoir l'organisation. C'est la pensée capable de relier (complexus : ce qui est tissé ensemble), de contextualiser, de globaliser, mais en même temps capable de reconnaître le singulier, l'individuel, le concret.¹⁷⁷

L'action de relier en permanence les informations, de prendre en considération les modifications continues du réel tout en agissant sur de multiples niveaux de perception et d'action annonce la démarche développée dans notre réflexion. Par sa mise en relation dans différents niveaux et domaines, elle est déjà une forme de transdisciplinarité.

1.2.2. Une action transdisciplinaire

La perception de la complexité et l'imbrication de phénomènes couplés à des savoirs, au sein de la géographie, donnent les prémisses d'une orientation transdisciplinaire à la géographie. Dans le concert des sciences physiques, humaines ou sociales, il est extrêmement compliqué de percevoir une parcelle de la réalité, ou de ce qui semble être la réalité, sans associer différentes sources de connaissances et les potentialités de spécialités parfois éloignées. La géographie quelle que fut, et quelle que soit la forme qu'elle utilise, abonde dans le sens de la transdisciplinarité, il est vrai sans la citer, ou simplement avoir conscience d'un travail sous cette dénomination.

¹⁷⁵ Bachelard G., 1999, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : PUF, 185 p. (1934).

¹⁷⁶ Morin E., 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris : ESF, 158 p.

¹⁷⁷ Morin E., Le Moigne J.-L., 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan, p. 258.

La géographie appliquée¹⁷⁸ est l'exemple type d'une action transdisciplinaire. Les spécialités physique, géopolitique, démographique, de dynamique spatiale, d'urbanisme, de paysagiste et d'hydraulicien ou d'architecte sont mises en synergie pour répondre à une demande ponctuelle sur un projet de maîtrise des espaces terrestres. L'ensemble des acteurs agit dans une même direction, selon les directives d'une problématique commune, pour parvenir à une réponse collective, dans laquelle les savoirs auront été partagés et mis en symbiose pour un résultat viable.

Ce constat nous relie à I. Stengers quand elle préconise :

De qualifier le mode de relation entre ces trois pôles de transdisciplinarité plutôt que de revendiquer une déjà traditionnelle interdisciplinarité : « l'interdiscipline, c'est un peu un partage de propriétaires. » Au contraire, la transdisciplinarité inscrit la relation au cœur des sciences, de leur élaboration. Elle implique la réunion de plusieurs spécialistes autour de la tentative de résolution d'un problème commun. La transdisciplinarité a pour avantage, selon Isabelle Stengers, de sortir de la routinisation et des fausses sécurités dont se parent les disciplines. En effet, elle permet de problématiser des objets constitués comme obstacle par telle ou telle discipline comme obstacle du fait de ses limites intrinsèques.¹⁷⁹

I. Stengers souligne que l'association, le travail collectif et le dépassement des compétitions d'écoles ou de spécialités, favorisent la construction de réponses satisfaisant aux exigences du Monde, en repoussant chaque jour les limites de celui-ci. Il en découle un partage d'expériences et de connaissances, une convivialité entre les acteurs, des dynamiques participatives et une synergie intellectuelle bénéfique aux domaines mis en connexion. Par extension, une certaine liberté émerge d'une production partagée sans réserve. Cet échange convivial peut sembler irréel dans des sociétés où l'individualisme et la soif de pouvoir sont des moteurs à la reconnaissance sociétale. Néanmoins, la transdisciplinarité permet d'œuvrer dans de telles directions, dont l'une des thématiques porteuses et emblématiques pourrait être le développement durable¹⁸⁰.

La transdisciplinarité est alors perçue comme une technique pour se donner les moyens de dépasser le stade des connaissances actuelles. Comment la transdisciplinarité s'intègre-t-

¹⁷⁸ Phlipponneau M., 1999, *La géographie appliquée*, Paris : Armand Colin, 299 p.

¹⁷⁹ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 387.

¹⁸⁰ Bailly A., 2000, *Développement social et durable des villes*, Paris : Anthropos, 170 p. Chassande P., 2002, *Le développement durable*, Aix-en-Provence : Edisud, 189 p. CIVAM., 2000, *Pour un développement durable et solidaire*, Paris : FNCIVAM, 109 p. Sauvez M., 2001, *La ville et l'enjeu du développement durable*, Paris : La Documentation Française, 436 p.

elle dans la complexité, en faisant de son utilisation une dynamique de progrès tout en ayant conscience de l'incomplétude de chaque outil ? Pour mettre à jour cette structure complexe, nous sommes partis d'un constat au sujet des travaux en géographie appliquée qui ont permis de mettre en exergue des relations qui dépassent le simple échange pour travailler dans une même direction. L'ensemble donne l'intérêt général de cette démarche qui est de trouver les meilleures solutions à un problème.

Ce décorticage méthodologique nous indique qu'il existe une nécessité à l'existence d'une entité globalisante (la transdisciplinarité), pour produire une réflexion en concordance avec les problématiques du Monde en perpétuelles transformations, que les efforts entrepris sont effectués afin de tendre en direction de l'efficacité, et enfin, qu'il est nécessaire d'avoir conscience des limites de cette transdisciplinarité.

1.2.2.1. La transdisciplinarité : une entité globalisante

La transdisciplinarité est proposée comme une entité globalisante. Cette orientation la désigne sous une forme de contenant et de contenu. La terminologie d'entité globalisante semble au premier abord posséder une dimension négative ou floue, voire d'attrape-tout. Néanmoins, le choix de ce volume dans lequel nous conservons une grande liberté de mouvement, nous donne une trame pour percevoir les formes générales de ce qu'est, ou de ce que semble être, la transdisciplinarité. Car :

La transdiscipline est la recherche d'un type d'alliance où l'on utilise l'autre pour en apprendre à son sujet, pour mieux comprendre le sens de ce que l'on fait en reconnaissant le choix dont on procède. Ce type de démarche permet de favoriser un nouveau mode de coexistence entre philosophes et scientifiques, que ce soient des sciences de la nature ou des sciences humaines.¹⁸¹

Elle est une ligne de conduite, un objectif, voire un catalyseur entre différents domaines du savoir en construction et des sciences en évolutions. La transdisciplinarité est un support dans/sur lequel les acteurs prennent appui afin de dépasser une situation de connaissance pour tendre vers un niveau supérieur. Elle implique l'action collective et implique un échange, un dialogue et une volonté partagée entre les multiples intervenants des constructions cognitives.

Ces échanges et ces participations induisent une absence de lutte entre les différents domaines scientifiques afin que les énergies ne se dissipent pas dans un nombrilisme au sein duquel toutes les sciences perdent leur dimension. En voulant globaliser une perspective, une problématique, voire une perception du Monde :

La vision transdisciplinaire nous propose de considérer une Réalité multidimensionnelle, structurée à de multiples niveaux, qui remplace la Réalité unidimensionnelle, à un seul niveau, de la pensée classique. Cette constatation ne suffit pas, par elle-même, à justifier une nouvelle vision du monde.¹⁸²

Ces niveaux ne sont pas ceux d'une hiérarchie qui voudrait, ou qui veut, qu'une science ou qu'un acteur soit considéré comme le meilleur. Ces niveaux ne sont pas un classement des domaines scientifiques en fonction de prérogatives mercantilistes. Ces niveaux sont simplement l'acceptation, toute subjective, que la perception, la/une réalité et la vie se déroulent sur plusieurs plans de réalisation. Ces plans, ou ces niveaux sont accessibles en prenant conscience de leur existence comparativement à ce que nous vivons.

Le monde dans une grande part de sa complexité devient alors plus accessible car :

Le modèle transdisciplinaire de Réalité a, tout particulièrement, des conséquences importantes dans l'étude de la complexité. Sans son pôle contradictoire de la simplicité, la complexité apparaît comme une *distance* de plus en plus grandissante entre l'être humain et la Réalité, introduisant une aliénation autodestructrice de l'être humain, plongé dans l'absurdité de sa destinée. A la complexité infinie de l'Objet transdisciplinaire répond la simplicité infinie du Sujet transdisciplinaire, tout comme la complexité terrifiante d'un seul niveau de Réalité peut signifier la simplicité harmonieuse d'un autre niveau de Réalité.¹⁸³

Nous retournons au cœur de la complexité avec ses aspects évidents et ses parts d'ombre nécessaires à la perception de la/d'une réalité. La transdisciplinarité en permettant d'associer, dans une perspective de globalité, des approches complémentaires et associatives, facilite l'observation du Monde en fonction d'une réalité. B. Nicolescu met en évidence la séparation du sujet et de l'objet en fonction du niveau de réalité. Sujet, objet et réalité sont tous trois inscrits avec une majuscule afin, à notre sens, de montrer, voire de suggérer la construction permanente du savoir en fonction des acquis, selon les perspectives et les aléas qui sont autant d'impondérables qui façonnent la/une réalité.

¹⁸¹ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 388.

¹⁸² Nicolescu B., 1996, *La transdisciplinarité*, Monaco : Editions du Rocher, p. 72.

¹⁸³ Nicolescu B., 1996, *La transdisciplinarité*, Monaco : Editions du Rocher, p. 83.

La transdisciplinarité en tant qu'entité globalisante permet d'accéder à la réalité par l'imbrication de niveaux d'action et de perception, situation qui facilite ses dynamiques de performances.

1.2.2.2. La transdisciplinarité pour tendre vers l'efficience

Tendre vers l'efficience est l'objectif affirmé ou silencieux de toutes les méthodes, les techniques ou les sciences outils de la construction du savoir. L'efficience attendue est celle de la proposition de résultats ouverts, c'est-à-dire qui mettent en synergie plusieurs domaines scientifiques au sein d'une proposition. Cela implique que la proposition dépasse le seul formalisme d'une science et de ses prérogatives. Ainsi, le but poursuivi n'est pas la production par une science d'un savoir, mais, et là est l'essentiel, la production d'un savoir par des sciences. L'action globalisante s'affirme pour devenir un vecteur dynamique qui :

Dès lors, la transdisciplinarité ouvre un nouveau champ à la connaissance, dans lequel les schémas notionnels circulent de la philosophie aux sciences de la nature et aux sciences sociales sans établir de hiérarchie entre ces divers modes d'expérimentation et de problématisation.¹⁸⁴

Les échanges impliqués sont plus intenses. Ils sont orientés en direction de la seule réalisation du projet commun dans laquelle toutes les énergies sont associées. Il y a un renforcement du niveau global d'action par une intensification des relations, des équilibres et des constructions entre les différents domaines scientifiques en action. La géographie avec sa diversité qui s'étend de la géographie physique à la géographie sociale, qui explore des spécificités quantitativistes, techniciennes ou humanistes, est traversée et construite par ces champs de connaissances interconnectés. Il s'ensuit que :

La transdisciplinarité doit donc présupposer une singularité des sciences humaines. C'est d'ailleurs le meilleur remède contre toute entreprise réductionniste. Le discriminant essentiel qui spécifie les sciences humaines est l'implication des compétences inscrites chez l'individu agissant.¹⁸⁵

L'acteur, le géographe, devient un vecteur de construction. Il n'est pas enfermé au sein de prérogatives et d'obligations restrictives. Il a la possibilité, sans dénaturer la science et le

¹⁸⁴ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 390.

¹⁸⁵ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 394.

domaine scientifique dans lesquels il œuvre, d'élargir constamment les champs de réflexion de la géographie.

L'efficacité est accessible, non pas en reproduisant un amalgame difforme, mais en préservant la nature et l'individualité de chaque domaine scientifique mis en relation avec d'autres. De ce fait : « La vision transdisciplinaire propose la verticalité consciente et cosmique de la traversée de différents niveaux de Réalité. C'est cette verticalité qui constitue, dans la vision transdisciplinaire, le fondement de tout projet social viable.¹⁸⁶ » La transdisciplinarité crée ainsi un axe sur lequel les acteurs agissent pour l'élaboration de nouveaux savoirs. La verticalité proposée n'a pas de hiérarchie. Elle suggère l'accumulation constructive du savoir en fonction d'une dynamique induite par une science et ses chercheurs.

Dans cette perspective d'une efficacité permanente et sans cesse dynamisée, nous sommes en accord avec les propos de H. Regnaud :

La relation des sciences entre elles, en effet, ne semble plus être une concurrence, mais au contraire, une recherche intense de complémentarité. Chaque science comprend qu'elle a tout à gagner à comprendre les démarches et les méthodes de ses voisines. Chaque science a besoin de parfaitement cerner les concepts proches afin de se donner la possibilité d'une démarche trans (ou pluri) disciplinaire. Chaque science est consciente que son but n'est pas de définir un petit corpus de vérités locales (et propres uniquement à elle-même), mais au contraire d'apporter sa part à la construction d'une intelligence collective de l'Univers. Si la géographie a pu avoir, autrefois, l'ambition d'être la science qui explique à elle seule le monde contemporain, il est notable qu'aujourd'hui les géographes ont, dans leur immense majorité, abandonné cette aspiration à un savoir totalisant et démiurgique. Chaque géographe sait combien il a besoin des autres (des géologues, des météorologues, des économistes...) pour élaborer ses propres connaissances.¹⁸⁷

La géographie ainsi conçue avec ses multiples branches est de la même nature que le postulat initial d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Cette science étudie et s'efforce de rendre plus explicite un Monde en accélérations permanentes et pour ce faire, les géographes ont l'obligation de concevoir une géographie ouverte et vivante, seul vecteur de l'efficacité pour tout domaine scientifique. Néanmoins, la transdisciplinarité, ne serait-ce que pour la géographie, doit se jouer des limites qu'elle se crée ou qu'elle a hérité.

¹⁸⁶ Nicolescu B., 1996, *La transdisciplinarité*, Monaco : Editions du Rocher, p. 84.

¹⁸⁷ Regnaud H., 1998, *L'espace une vue de l'esprit ?*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 8.

1.2.2.3. *Les limites de la transdisciplinarité*

Notre Monde souffre d'inertie, de silence, d'oublis et de volontés contradictoires qui construisent autant de limites ou d'écueils à toute évolution. Remettre en cause des acquis, des options qui ont fait leurs preuves, ou une équipe qui a gagné, réclame un certain courage et l'acceptation du pas à franchir afin de progresser. Une démarche de ce type n'est pas la mise à l'écart des référents précédents. Elle est simplement une action pour construire et pour produire un savoir qui réponde au Monde contemporain et à ses exigences par l'intermédiaire d'une géographie vivante, comme le met en évidence P. Claval :

Les résultats obtenus par la nouvelle géographie sont rapidement substantiels. Grâce aux emprunts qu'elle fait à l'économie spatiale et à la macroéconomie contemporaine, elle éclaire la localisation des activités productives, agriculture, industries, service : elle montre que les villes sont faites pour assurer dans les meilleures conditions la communication entre les individus et les groupes. Elle souligne le rôle des économies d'échelle et des économies externes dans les processus d'accumulation, qui jouent un rôle si frappant au cours de la modernisation. La nouvelle géographie met aussi en évidence les dimensions spatiales de la quête de prestige et du statut ; elle éclaire les jeux de pouvoir. Elle fait comprendre le rôle des relations institutionnalisées dans l'organisation des groupes ainsi dotés d'une structure, d'une architecture sociale. La nouvelle géographie n'est cependant pas capable d'éclairer tous les aspects de la réalité sociale. Ceux qui ont été le plus loin dans cette voie éprouvent le besoin de prendre en compte des dimensions jusqu'alors négligées.¹⁸⁸

Dans le cas présent, la géographie sociale proposée montre, malgré les efforts entrepris par ses acteurs, les vides qu'il reste à combler pour le géographe afin de rendre perceptible la/une réalité. Cette géographie qui devient géographie sociale du fait des thématiques qu'elle aborde semble être touchée par le constat de J.-M. Lévy-Leblond :

Pour autant, le paradoxe qu'il ne faudrait pas masquer est que, loin d'atténuer le découpage disciplinaire, ces réussites (tentatives d'interdisciplinarité) l'ont renforcé en faisant apparaître de nouvelles disciplines à l'autonomie relative aussi marquée que celle des anciennes. Autrement dit, au lieu de supprimer une frontière et de la remplacer par une zone franche, c'est un autre domaine qu'instaure la nouvelle discipline, impliquant ainsi l'apparition de deux nouvelles frontières, une avec chacun des domaines originels.¹⁸⁹

A trop vouloir rendre accessible le réel, des conflits d'intérêts ou des démarches victimes de clientélisme accentuent les zones de fractures au sein des domaines scientifiques. Il y a une forme d'opposition entre les propos de P. Claval et ceux de J.-M. Lévy-Leblond. En

¹⁸⁸ Claval P. 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, pp. 239-240.

¹⁸⁹ Lévy-Leblond J.-M., 1996, *La pierre de touche*, Paris : Folio, p. 133.

effet, il est souhaitable pour le savoir, géographique ou non, que la transdisciplinarité soit employée par le plus grand nombre tout en se préservant des déchirures propres aux luttes de pouvoir.

A ces luttes et à cette ambivalence s'ajoute la perception de la transdisciplinarité. Cette perception constitue dans l'imaginaire collectif une limite. Bien que :

La transdisciplinarité ne signifie donc pas la confusion des genres. C'est même contre celle-ci qu'Isabelle Stengers s'est insurgée en dénonçant les prétentions de la physique classique à incarner une vérité plus générale et valide dans tous les autres champs du savoir, à commencer par le plus proche, la chimie. L'alliance préconisée entre disciplines doit ainsi éviter l'écueil du réductionnisme.¹⁹⁰

F. Dosse met en évidence les luttes silencieuses que peuvent se livrer des courants scientifiques au détriment de la science concernée. Cependant, rechercher l'alliance à tout prix n'est pas forcément la meilleure solution car :

La transdisciplinarité peut permettre de donner une complexité supplémentaire aux sciences humaines, et rend caduque toute entreprise causaliste mécaniste. Cela doit conduire ces dernières à se libérer du complexe d'infériorité qui leur a fait adopter un modèle, d'ailleurs dépassé, considéré comme propre aux sciences exactes.¹⁹¹

A nouveau les idéaux des tenants des sciences dites dures, pour lesquels, seule l'équation mathématique rend la réalité, oublient les propos de R. Thom¹⁹². F. Dosse met en exergue le poids des conceptions du savoir contemporain, pour lesquelles il est préféré le déballage d'équations au détriment du bon sens et de la perception. Il est vrai que ces derniers ne sont pas quantifiables, qu'ils sont victimes d'une subjectivité objective et qu'ils se posent en limites à l'action transdisciplinaire. Néanmoins, l'association des domaines scientifiques permet une meilleure perception du Monde.

Cependant de grands progrès sont encore à réaliser pour consolider une entité globalisante, pour poursuivre une dynamique en direction de l'efficacité et dépasser les quelques limites exposées. De telles orientations sont à même de permettre de vivre, en équilibre, avec les risques du Monde contemporain, au sein d'une géographie vivante.

¹⁹⁰ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 388.

¹⁹¹ Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, p. 395.

¹⁹² Thom R., 1993, *Paraboles et catastrophes*, Paris : Flammarion, 225 p : « Je pense qu'il existe une distinction fondamentale entre le monde des mathématiques, où l'on procède par déduction, et le monde de la réalité. » Thom R., 1993, *Prédire n'est pas expliquer*, Paris : Flammarion, 175 p : « La part de réalité que l'on peut vraiment bien décrire par des lois calculables est extrêmement limitée. »

1.2.3. Vivre avec les risques du Monde contemporain

Le Monde que nous vivons, ou dans lequel nous survivons, révèle chaque jour une multitude de risques. Dresser une typologie exhaustive de ceux-ci n'est pas notre objectif. En revanche, montrer la place qu'ils tiennent au cœur des réflexions géographiques, l'importance croissante qu'ils ont sur notre devenir et nos comportements, ainsi que les associer afin de percevoir leur nature et leurs conséquences est accessible en les intégrant au sein de ce noyau complexe d'une géographie vivante.

Les risques sont actuellement médiatisés sous toutes leurs formes. Les médias, à l'affût du sensationnel, du catastrophique et de l'image choc, déversent sans mesure des informations sur la cruauté des éléments et des phénomènes naturels, ainsi que sur les accidents des constructions humaines. Le Monde, toujours plus sécuritaire, dans lequel nous évoluons, fait de la gestion des risques un vecteur du dynamisme des sociétés concernées.

Les risques dans leur pluralité de visages, de conséquences et de dimensions sont disséqués par un nombre croissant d'ouvrages¹⁹³ abordant cette thématique. Chaque outil de la connaissance offre une perspective spécifique en orientant ses observations en fonction de ses domaines de prédilection. Les définitions proposées du/des risque/s sont relativement proches. Néanmoins, nous optons pour la construction suivante, que nous avons élaborée en fonction des sources et des influences précitées.

Risque : potentiel paroxysmique d'un phénomène, d'un événement, d'un comportement et/ou de l'imbrication cumulative de ces acteurs. Il engendrerait une rupture des équilibres existants au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Il peut être évalué, déterminé ou défini selon des référents mnémoniques et/ou une grille de lecture, une acceptation des dangers voire de la mise en danger des personnes, des biens, des moyens, de l'écorce terrestre et de l'ensemble des mouvements naturels atmosphériques. Cette éventualité est variable en intensité et en densité en fonction des aléas susceptibles de se réaliser ainsi que de la vulnérabilité des acteurs et/ou des objets appartenant à un espace terrestre spécifique. Les comparaisons, les prises en considération, les gestions et les préservations entreprises face aux potentialités déterminées scientifiquement, ou suggérées subjectivement, voire mémorisées et extrapolées, contribuent à la perception et à la mise en garde envers de probables phénomènes induits aux conséquences se révélant le plus souvent désastreuses,

¹⁹³ CHAM'S., 1994, *Enseigner les risques naturels*, Paris : Anthropos, 227 p. Dauphiné A., 2003, *Risques et catastrophes*, Paris : Armand Colin, 288 p.

voire catastrophiques, pour les populations, les biens et les infrastructures, ainsi que, pour les espaces terrestres, les paysages et les territoires.

Cette définition positionne le risque comme un probable accident naturel ou anthropique qui créerait une rupture des équilibres existants. Le risque considéré de cette manière, dans laquelle l'humanité et les espaces terrestres sont associés afin de percevoir les espaces dans lesquels elle évolue, permet d'élargir les domaines des risques accessibles par une démarche géographique. En outre, la géographie confirme sa nature de science sociale puisqu'elle affirme ses potentialités à étudier des phénomènes sociétaux, telles que les violences urbaines et leurs territorialisations, ou la reproduction de territoires de violence au sein d'entités sociétales. La géographie est en mesure d'œuvrer à la fois dans les domaines sociaux, sociétaux (impacts des phénomènes naturels sur les infrastructures humaines) ou physiques avec l'étude de phénomènes pour lesquels l'Homme n'a aucune influence¹⁹⁴ (tornade ou tremblement de terre).

Dans cette perspective l'Homme ne peut que s'efforcer de vivre avec les risques, induits ou subis, du Monde contemporain. La prise en considération de ce phénomène s'effectue au sein de trois grands groupes de risques : les risques climatiques et naturels, les risques environnementaux, les risques sociétaux et mondiaux.

1.2.3.1. Les risques climatiques et naturels

Les risques naturels et climatiques apparaissent en perspective dans les propositions de E. Dardel par l'intermédiaire de l'espace tellurique¹⁹⁵. Le regard qu'il porte sur ces espaces permet d'entrevoir un potentiel de contraintes parfois lourdes de conséquences pour l'Homme. Les inquiétudes qui peuvent en découler se trouvent au cœur des préoccupations de nos contemporains. La nature et ses soubresauts paroxysmiques engendrent des ruptures d'équilibres dont les contrecoups, pour l'espèce humaine, se chiffrent en milliards, voire en vies perdues.

¹⁹⁴ Neboit R., 1991, *L'homme et l'érosion*, Clermont-Ferrand : APFLC, 269 p. Veyret Y., (dir.), 1998, *L'érosion entre nature et société*, Paris : SEDES, 344 p.

¹⁹⁵ Dardel E., *op. cit.*, pp. 19-26.

Les risques climatiques et naturels tiennent une place non négligeable dans l'imaginaire de l'individu ou des sociétés. Les récits mythologiques ou l'attitude des hommes face à ces fléaux, attestent des dimensions physiques et cognitives tenues par ces phénomènes. Quelque soit leur nature, tremblements de terre, cyclones, sécheresse, mouvements de terrain ou avalanches, ces risques sont des événements. Leurs répercussions sont perceptibles dans l'écorce terrestre, sur l'épiderme terrestre et à la surface de celui-ci. Les éléments et les mouvements lithosphériques ou atmosphériques créent des contraintes et des contrecoups avec lesquels l'Homme doit vivre.

La présence anthropique sur quasiment tout l'épiderme terrestre fait que celui-ci devient plus vulnérable qu'auparavant, puisque l'Homme a conquis des espaces terrestres qu'il délaissait par le passé. Les espaces évalués comme dangereux il y a quelques années, les fonds des vallées, les flancs des collines ou les zones propices aux cyclones, sont maintenant aménagés et fortement urbanisés. Les phénomènes naturels qui modelaient la seule nature et les seuls espaces terrestres naturels, deviennent des phénomènes qui agissent sur des espaces anthropisés. Leur perception les classe dans les contraintes dites naturelles avec lesquelles une population croissante devra s'accommoder pour conserver ces nouvelles conquêtes territoriales.

La gestion de ces risques naturels s'effectue trop rarement en aval du phénomène, c'est-à-dire, que nos sociétés ont oublié, parfois volontairement et par spéculation, des événements paroxysmiques pour lesquels elles n'ont pas mis en œuvre des moyens de réponse. Les coûts de ces phénomènes sur les espaces anthropisés sont tels qu'aujourd'hui, ces mêmes sociétés s'efforcent d'anticiper une probable catastrophe par le développement des moyens d'observation, de prévision ou de défense active, tels que les bâtiments antisismiques ou la construction de digues.

Il semble que les sociétés soient devenues plus humbles face à la nature qu'elles ne peuvent dompter. Ces sociétés s'efforcent de prendre en considération la gestion de probables phénomènes dépassant les potentialités technologiques de l'Homme. Néanmoins, la cupidité, l'absence de projection au-delà du résultat immédiat et le refus d'une certaine subjectivité, font que les risques naturels demeurent des fléaux du seul fait que l'Homme est enfermé dans

ses structures modélisatrices, pour lesquelles ces phénomènes ne tiennent pas la place que le bon sens leur donnerait.

L'Homme n'est pas de taille à lutter contre ces phénomènes paroxysmiques. Il ne peut que concevoir des réponses ouvertes dont les structures se trouvent dans la mémoire et l'héritage de l'humanité. Cela signifie que l'observation et la perception sont deux vecteurs d'une dynamique de gestion et d'anticipation des phénomènes exceptionnels (ces positionnements apparaissent déjà dans les propos de C. Ritter, E. Reclus ou E. Dardel qui tous trois acceptent de prendre en considération le passé et de vivre les événements).

La diversité, la force et la dimension des risques naturels et climatiques ne sont qu'une facette des phénomènes se déroulant dans/sur les espaces terrestres, à l'image des risques environnementaux auxquels doit faire face l'Homme.

1.2.3.2. Les risques environnementaux

L'Homme contemporain, plus que par le passé, doit vivre et parfois survivre avec les risques environnementaux. Ce ne sont plus des phénomènes indépendants de l'action humaine, sur lesquels l'humanité n'a que peu de prise. Ces risques sont propres aux activités anthropiques. Leurs théâtres d'opérations se situent dans/sur les espaces terrestres dans toutes leurs diversités, qu'ils soient maritimes, de surfaces ou atmosphériques.

Tous les jours, les médias mettent en évidence la pollution des grandes conurbations. Tous les jours, nous pouvons à titre individuel constater ce que nos comportements peuvent engendrer simplement par notre absence de conscience. Tous les jours, les maux de l'urbanisation tentaculaire, du tout béton et du tout véhicule individuel viennent heurter notre sensibilité. Nous voyons des centrales thermiques, des industries pétrochimiques ou des raffineries jaillir au milieu des plaines, aux portes des villes, pour apporter le confort à l'individu, alors que tous les jours les signaux d'alarme de l'état général de la planète se mettent au rouge¹⁹⁶.

¹⁹⁶ Lorenz K., 1973, *Les huit péchés capitaux*, Paris : Flammarion, 168 p.

Ces risques tiennent une place sans cesse croissante dans notre vie. La pollution atmosphérique accentue les potentiels cancers du poumon ou de la gorge. Les déchets polluent les paysages et la soif de possession entraîne des aberrations d'aménagements. L'environnement, ce qui est autour de l'humanité, se détériore du fait de l'action inconsidérée de l'Homme. Si cette action ne devait avoir qu'une image, elle serait celle du règne du béton qui augmente l'albédo, accentue l'écoulement des eaux et surtout contribue à la disparition des espaces verts.

Ces risques environnementaux agissent directement sur l'Homme et son devenir. Nous ne dressons pas un constat alarmiste de cette réalité. En revanche, la prise de conscience de ces risques appartient en totalité à une géographie vivante dans toute sa complexité. Ces types de risques qui engendrent des destructions irréversibles, à l'échelle temporelle de l'Homme, voient leurs effets s'amplifier de manière exponentielle. Ceci n'est pas du catastrophisme ou de l'écologisme déguisé, cette démarche a déjà été entreprise par d'autres auteurs¹⁹⁷.

Un tel constat met en évidence une incapacité de l'humanité à concevoir sur le long terme. Il met en évidence l'aveuglement du tout pétrole alors que des éoliennes rempliraient parfaitement le rôle de sources d'énergies dans de nombreux espaces terrestres et tout particulièrement en France. Plus concrètement, il montre une absence de réalisme face aux destructions d'espaces terrestres ou à l'augmentation des espèces en voie d'extinction, résultats de la cupidité de l'Homme.

La prise en considération des risques environnementaux est une prise de conscience du poids destructeur que l'humanité fait peser sur la surface terrestre. Nos propos ne sont pas une révolte. Ils mettent sur le devant de la scène une réalité : l'incapacité de l'humanité à gérer son support de vie, du fait de sa dépendance au profit immédiat, produit de systèmes médiocratiques discrètement révélés.

Les décideurs, les sociétés et les individus à différents niveaux tentent de réagir pour gérer et répondre aux catastrophes silencieuses que l'Homme engendre. Pour l'environnement, les risques sont les destructions irrémédiables d'espèces, d'espaces, voire de biotopes, dues à des actions anthropiques. Ces instants paroxysmiques, Tchernobyl en 1986 en témoigne, ne peuvent pas être contrôlés.

¹⁹⁷ Jurdant M., 1988, *Le défis écologique*, Montréal : Boréal, 432 p.

Les politiques développées, les projets pollueurs-payeurs, les réglementations sur les transports pétroliers, attestent d'une volonté de limiter les risques environnementaux. De nombreux efforts d'investissements et d'engagements sont encore nécessaires afin de saisir toutes les dimensions environnementales au même titre que les risques sociétaux.

1.2.3.3. Les risques sociétaux

Les risques sociétaux ne sont pas une nouveauté du monde contemporain. A l'image de risques environnementaux ils sont le résultat d'actions humaines dont les conséquences n'ont pas été envisagées car non quantifiables, non modélisables et empreintes d'une grande part de subjectivité. Pour nos sociétés, dans lesquelles la mesure est reine, où le chiffre et la rigueur mathématique dominant le raisonnement, il ne reste que peu de place aux simples constatations des mouvements source de ruptures et des réalités sociétales.

Les risques sociétaux représentent un ensemble hétérogène dans lequel sont regroupés les violences, les relations et les déséquilibres. Ils sont des phénomènes sociaux qui se déroulent dans/sur les espaces terrestres définis comme territoires aux dimensions variables, pouvant aller jusqu'à celles d'un Etat.

Une géographie vivante, qui ne demeure pas sur ses positions, se saisit des dynamiques sociétales que sont les violences urbaines, les mouvements de regroupements ponctuels ou les lieux d'activités à risques (telles que les courses nocturnes de voitures et de motos). Une géographie vivante est alors en mesure d'exposer les phénomènes de territorialisation des violences sociétales ou d'explicitier la reproduction de comportements à risques, en fonction des espaces conquis par les protagonistes ou attribués par la société à laquelle ils appartiennent.

Ces risques sociétaux sont le résultat de relations et de connexions entre des individus et des groupes dont les actions se lisent et se perçoivent dans/sur les espaces terrestres, pour lesquelles s'ajoutent les notions de nuisances. Les risques sociétaux se situent aux marges de la géographie et au cœur des dynamiques actuelles. Ils sont une observation et une perception subjective des réalités que nous côtoyons. Ils structurent les réseaux de relations ainsi que les espaces terrestres dans leurs territorialités et leurs territorialisations qui en résultent. Ils ne sont pas que du seul domaine de la sociologie ou de spécialités comme l'éducation, la

psychologie ou la sécurité urbaine. En outre, à partir de l'instant où leur lecture est possible dans/sur les espaces terrestres, ils sont inscrits au sein des domaines de la géographie sociale. Ils sont une branche de la géographie sociale du fait de leur spécificité et de leur nature.

Le géographe agit au cœur d'une géographie vivante. Il met en évidence ces ruptures dans la continuité du tissu urbain. Il rend explicites des réseaux de redistribution et d'auto-alimentation pour des niches aux potentialités avérées de violence. Il situe les zones dans lesquelles les phénomènes propices à la création de déséquilibres sociétaux et surtout il détermine les différents phénomènes et leurs constituants en rapportant l'ensemble des constatations aux espaces terrestres.

Cependant, le regard porté sur la triste réalité de nos sociétés, où l'exclusion la plus noire côtoie le luxe le plus dispendieux, ne peut s'effectuer sans bousculer les normes de perceptions actuelles. Cela signifie que la prise en considération de la réalité de ces phénomènes sociétaux, implique l'absence de toute condescendance et des productions impartiales qui probablement devront attendre encore quelques décennies avant de réellement émerger.

Cette situation d'attente, malgré les démarches et la volonté existante de dévoiler cette facette de la réalité de nos sociétés, est due essentiellement aux problèmes de définition des risques sociétaux, des violences ou des déséquilibres et autres ruptures pouvant être considérés comme des risques. Dans cette perspective, une multitude de problématiques aux dominantes géographiques sont à résoudre à l'image de celles perceptibles au niveau des risques mondiaux.

Les risques mondiaux englobent la totalité du Tout terrestre. Ils touchent les territoires, les populations et les équilibres existants. Leur ampleur dépasse la dimension humaine et leurs répercussions se produisent à tous les niveaux de mise en relation des différents acteurs. Ces risques, qu'ils soient climatiques (réchauffement global), géopolitiques (tensions religieuses et développement des extrémismes), sociétaux (immigration, pauvreté et famine), ont une dimension planétaire. Ils franchissent les frontières, dépassent les ensembles régionaux et bousculent les équilibres internationaux. Ces types de risques se situent aux marges de la géographie. Ils renforcent l'image d'une géographie globale en mesure de rendre explicites les mouvements humains ou physiques de dimensions mondiales.

Les risques, sous toutes leurs formes, sont des outils géographiques par l'intermédiaire desquels les relations de niveaux et les imbrications d'interdépendances de différents acteurs ainsi qu'une perception de certaines réalités du Monde, sont mises en relation. Leur reconnaissance facilite la prise en considération du présent, l'explication des phénomènes perçus et permet d'envisager des réponses au futur en construction.

« La pensée complexe ne se réduit ni à la science, ni à la philosophie, mais permet leur communication en opérant la navette de l'une à l'autre ». ¹⁹⁸ La géographie se situe dans cette interface où la volonté de démontrer scientifiquement le réel côtoie l'impossibilité de décrire ce même réel simplement parce qu'il est le réel. Ce regard sur la complexité, de E. Morin et de J.-L. Le Moigne, nous expose une forme de réalité subie par une démarche de ce type puisque : « La complexité surprend par l'irréalité, ou plutôt par l'invisibilité de son contenu : c'est une notion non positive par excellence : on comprend que les positivistes de toutes obédiences la fuient ». ¹⁹⁹

C'est pour cela que pour un géographe et pour tout acteur géographique, il est alors extrêmement complexe de vouloir s'extraire de la complexité du réel. Avoir conscience que l'on ne peut rendre une perception dans sa totalité est une humilité scientifique qui positionne le non perçu comme un possible et un existant. La démarche ainsi constituée exprime l'impossibilité de rendre la complexité de la/d'une réalité.

Elle n'est pas une démission face au Monde qu'il nous est donné de percevoir. Elle est simplement l'acceptation, temporaire, de notre incapacité à nous saisir de toute la diversité du Monde du fait de notre seule humanité. Le constat d'un Monde en perpétuels mouvements, de l'existence de jeux d'équilibre et notre incapacité à rendre la totalité du réel ont montré la place que peut tenir la complexité au sein de la géographie par l'intermédiaire d'un nuage complexe d'une géographie vivante.

Les préliminaires à notre vérification de l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie – l'humanisme géographique – mettent en évidence nos liens avec les développements de géographes que nous avons caractérisé d'initiateurs, de révélateurs et d'orienteurs. Ils exposent un attachement aux développements de E. Dardel, qui nous offre un

¹⁹⁸ Morin E., Le Moigne J.-L., 1999, *op. cit.*, p. 266.

positionnement géographique porteur d'humanité, tout en nous liant aux propositions de J.-P. Ferrier, qui pour sa part, nous oriente en direction d'une géographie aux dominantes plus scientifiques, tout en conservant un solide noyau d'humanisme. Le regard porté sur le nuage complexe d'une géographie vivante nous inscrit, pour sa part, au cœur de la multitude de la science géographique. Il implique la reconnaissance qu'une partie du réel demeure insaisissable quelque soit la démarche scientifique employée.

Cet ensemble propose une position épistémologique particulière. Celle-ci s'étend sur une période de plus de cent cinquante ans. Cette prise de position se situe entre une géographie donnée comme essentiellement empirique et une géographie donnée comme une science aux normes similaires à celles des sciences dites dures. Une telle orientation permet la reconnaissance d'une multitude dans laquelle chacun peut construire son monde, tout en le rendant explicite au plus grand nombre, par un emploi efficace de la géographie.

Afin de poursuivre dans cette direction, tout en demeurant au sein du cadre de l'extraction du noyau commun à la géographie, il nous faut mettre en évidence des outils pouvant être admis par l'ensemble des acteurs de la construction du savoir et de son utilisation. Ces outils sont regroupés dans une base conceptuelle qu'il nous appartient maintenant d'exposer.

¹⁹⁹ Morin E., Le Moigne J.-L., 1999, *op. cit.*, p.272.

PREMIÈRE PARTIE

UNE BASE CONCEPTUELLE

Les préliminaires rendent perceptibles la pluralité d'influences à notre démarche ainsi que des références faites aux écrits de E. Dardel et aux propositions de J.-P. Ferrier soutenues par l'imbrication de ces sources au sein d'un nuage complexe d'une géographie vivante. Une telle diversité permet d'entrevoir les difficultés pour tenter de déterminer l'existence d'un noyau commun à la géographie. La vérification, de quelque sorte qu'elle soit, réclame des outils qui pourront probablement la rendre falsifiable, selon les développements de K. Popper. Ce même K. Popper nous place devant nos constructions et les cheminements que nous déployons pour parvenir à nos fins :

Le vieil idéal scientifique de *l'épistémé*, l'idéal d'une connaissance absolument certaine et démontrable s'est révélé être une idole. L'exigence d'objectivité scientifique rend inévitable que tout énoncé scientifique reste nécessairement et *à jamais donné à titre d'essai*. En effet un énoncé peut être corroboré mais toute corroboration est relative à d'autres énoncés qui sont eux aussi proposés à titre d'essai. Ce n'est que dans nos expériences subjectives de conviction, dans notre confiance personnelle, que nous pouvons être « absolument certain ».²⁰⁰

Dans le but d'exploiter au mieux ces outils, qui parfois, doivent être créés de toutes pièces ou plus simplement adaptés, modifiés, voire formatés aux normes de l'objet à rendre explicite.

Ces outils doivent posséder au moins trois qualités : être vérifiables, être reproductibles et être comparables. La vérifiabilité implique une construction sans ambiguïté fondée sur des références montrant la continuité, l'emploi et la maîtrise intrinsèque de l'outil proposé. La reproductibilité impose aux structures données comme étant explicatives et rendant la perception des phénomènes de/d'une réalité plus accessible, par l'emploi simple et permanent de l'outil utilisé au bénéfice de tous les domaines de la science concernée. Elle impose que chaque étape soit référencée, afin de faire en sorte que les outils soient comparables. Ces inductions nécessitent une trame partageable par l'ensemble des domaines d'une science. Elle est en mesure de créer, voire renforcer les connexions existantes, en prenant pour références des outils évitant toutes manipulations et contribuant à la comparaison des résultats obtenus, selon des problématiques et des centres d'intérêts parfois très éloignés.

²⁰⁰ Popper K., 1995, *La logique de la découverte scientifique*, Paris : Payot, p. 286.

La géographie possède un grand nombre de concepts²⁰¹ adaptés aux domaines dans lesquels ils sont employés. Ils répondent ainsi aux exigences d'une spéculation, accentuée des jeux médiatiques qui pourraient rejeter notre postulat de définition d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Nous ne voulons pas ajouter quelques concepts supplémentaires à la géographie. Nous souhaitons montrer qu'au cœur de l'ensemble des propositions de la géographie, il existe des vecteurs dynamiques employables dans tous les domaines de cette science et que la détermination de concepts d'une portée et d'une signification similaire, voire identique, ont déjà été effectuées.

Nous ne faisons dans le cas présent que regrouper les éléments d'outils qui nous semblent pertinents pour structurer un noyau de la géographie employable à tous les niveaux d'analyse, d'action et de perception. En quelque sorte, nous optons pour une reformulation, une adaptation et une mise en synergie d'une ossature conceptuelle répartie dans la science géographique, au sein d'une structure qui produit une base conceptuelle fédérant la géographie sur des outils fonctionnels et accessibles. Dans cette orientation, selon notre sensibilité et en fonction des objectifs vers lesquels tend notre recherche nous considérons qu'un concept est :

Un outil qui permet d'atteindre le réel au travers de déterminations à caractère abstrait, il est une forme de médiation par laquelle opère l'intentionnalité cognitive lorsqu'elle vise le réel à travers l'élément de la généralité. Il met en évidence un aspect de la réalité, qui est considéré à part, comme s'il constituait un objet de connaissance pour son propre compte.

Cette définition est influencée par les écrits existants²⁰² sur ce thème. Elle est tout aussi incomplète que celles auxquelles elle se réfère. Elle est donnée comme point de départ et de construction afin que « l'outil concept » soit perçu pour ce qu'il est. Nous sommes alors inscrit dans un Tout²⁰³ au sein duquel notre élaboration facilite la perception d'une/de la réalité faisant ainsi appel à notre mémoire individuelle et collective dont la complexité n'est plus à démontrer²⁰⁴.

²⁰¹ Bailly A., (ali.), 1998, *Les concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 333 p. Bavoux J.-J., 2002, *La géographie, objets, méthodes, débats*, Paris : Armand Colin, 239 p. Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, 266 p. Derruau M., (dir.), 1996, *Composantes et concepts de la géographie physique*, Paris : Armand Colin, 256 p.

²⁰² Lévy J., Lussault M., (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, pp. 195-196.

²⁰³ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie comparée*, Paris : Les Belles Lettres, pp. 48-50. (1852).
Thibaudeau V., 1997, *Logique et expression de la pensée*, Montréal : G. Morin éditeur, pp. 3-26.

²⁰⁴ Schacter D.-L., 1999, *A la recherche de la mémoire*, Bruxelles : De Boeck, 408 p.

La méthodologie est développée afin de déterminer, de nommer et de définir les concepts, qui répondent à notre orientation en direction d'un noyau commun potentiel à la géographie. Cette méthodologie satisfait à l'ensemble des domaines et des spécialités de cette science. Elle est en concordance avec notre inscription au sein d'une phénoménologie donnée comme adaptative et fonctionnelle, ainsi que d'un pragmatisme affirmé.

En outre, dans cet esprit, sachant que par le passé des bases conceptuelles, voire une axiomatisation²⁰⁵ de la géographie ont été proposées, nos propositions ne sont pas des générations spontanées. Pour cette raison nous débuterons notre approche en fonction de ce qui existe, de ce qui est fait et de ce qui est acquis, afin de mettre en exergue ce que nous attendons avec nos propositions tout en ayant conscience des limites de nos choix. Ces outils, dont la construction doit une très grande part à l'introspection, sont donnés comme évolutifs et non bornés. Dans le cas contraire ils ne seraient pas en mesure de servir l'évolution et le développement de la géographie. Ils ne répondraient qu'à des problématiques, des enjeux et des perceptions d'une période.

La critique, teintée de dialectique employée pour les aspects abordés, nous donne matière à nous rendre au plus profond des mécanismes conscients et inconscients mis en synergie au sein de nos constructions cognitives et de la construction générale du savoir. L'attraction dialectique pour laquelle nous employons seulement quelques thèmes, offre la possibilité de déterminer, ce qui en fonction de notre positionnement au sein de la mouvance phénoménologique et de l'inscription de notre démarche au cœur des orientations humanistes, ne peut satisfaire à une géographie contemporaine. Cette dernière met en évidence des facettes ne pouvant répondre à la constitution d'un noyau de la géographie, puisque ce noyau doit pouvoir convenir à l'ensemble des domaines de la géographie.

Le cadre général dans lequel nous évoluons nous donne la possibilité de mettre en relation au sein d'une base conceptuelle des concepts que nous considérons comme fondamentaux pour la géographie. Cette base conceptuelle pose l'ossature originelle sur laquelle nous développons notre réflexion sur l'humanisme géographique donné comme

²⁰⁵ Nicolas G., 1984, *L'espace originel*, Berne : Peter Lang, pp. 251-291.

noyau commun à la géographie. Cette base est constituée de quatre concepts : la différenciation, la moindre contrainte, la rupture/continuité et la réentrée²⁰⁶.

²⁰⁶ Nous employons le terme de concept ainsi que le terme « la » dans un sens identique pour l'ensemble de nos développements lorsque nous exposons ces concepts. Cette double dénomination est fonctionnelle, elle nous permet de rendre les concepts plus malléables dans leur démonstration.

CHAPITRE II

La différenciation

La différenciation, premier concept mis en œuvre au sein de cette base conceptuelle, est une extension des propos précédents. Nous faisons à nouveau référence à J.-P. Ferrier qui donne une place particulière à la différenciation :

Le contrat géographique s'appuie tout naturellement sur la pensée girardienne. Comme elle, en effet, dans son projet de contribuer à la réussite de la société contemporaine et à son avenir pacifique, il fait face à cette question si centrale de la *différenciation*.²⁰⁷

Strabon²⁰⁸ l'a précédé en indiquant :

Au reste, tous ceux qui entreprennent de décrire les particularités régionales ont normalement à tenir compte des phénomènes célestes et de la géométrie : ils doivent préciser les formes, les dimensions, les distances, les climats indiquer le degré de chaleur ou de froid, en un mot les caractères atmosphériques.²⁰⁹

Strabon effectue une opération de différenciation. Il se réfère à Homère et aux générations qui le précèdent. Il sélectionne des phénomènes observables pour les rendre explicites. Il insiste sur l'impérieuse nécessité de connaître le plus grand nombre de territoires

²⁰⁷ Ferrier J.-P., 1998, *Antée 2, Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne : Payot, p. 61.

²⁰⁸ Aujac G., Lasserre F., 1969, *Strabon géographie*, Paris : Les Belles Lettres, tome n°1, pp. 64-65.

²⁰⁹ Aujac G., Lasserre F., 1969, *Strabon géographie*, Paris : Les Belles Lettres, tome n°1, pp. 74.

du globe terrestre, afin d'en retirer tous les bienfaits et de rentabiliser aux mieux les parcelles possédées.

La différenciation, deux millénaires plus tard, est un concept employé par C. Ritter²¹⁰. Son emploi et sa mise en évidence lui permettent de proposer des démonstrations et des descriptions du Monde d'une grande pertinence. Dans le même temps E. Reclus²¹¹ l'emploie pour ses différentes œuvres tout en conservant, aux yeux des critiques du moment, son étiquette d'anarchiste.

Dès l'aube du XX^{ème} siècle, C. Vallaux²¹², utilise longuement la différenciation en posant quelques notions de ce concept. Puis, il spécifie des caractères particuliers et synthétiques tout en précisant qu'elle est à la fois active et passive. Pour C. Vallaux la différenciation est liée à la diversité et au contraste tout en insistant sur la mobilité, des personnes et des phénomènes, qui est la base de son élaboration.

Dans une mouvance similaire en 1939, R. Hartshorne²¹³, met en évidence les caractéristiques et les faits fondamentaux de la géographie pour C. Ritter en omettant C. Vallaux.

In Ritter's use, there were three fundamental facts of geography for which had no explanation - and presumably still has none - namely, the uniqueness of the earth in the universe, so far as we know it; the earth as the home of that unique creature, man; and finally - the fundamental explanation of a host of geographic facts- the differentiation in character among the major of the world.

R. Hartshorne ajoute plus loin, toujours au sujet de la différenciation²¹⁴ et du rôle qu'il lui attribuait :

On the contrary, whatever value geography has in relating science to the problems of society, morely confirms the fact that in pure science itself - the pursuit of knowledge for the sake of gaining more knowledge - there is need for a science that interprets the realities of areal differentiation of the world as they as found, not only in terms of the total combination of phenomena in each place, different from those at every other place.

²¹⁰ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie comparée*, Paris : Les Belles Lettres, pp. 48-50. (1852).

Thibaudeau V., 1997, *Logique et expression de la pensée*, Montréal : G. Morin éditeur, pp. 3-26.

²¹¹ Reclus E., 1869, *La Terre, description du des phénomènes de la vie du globe*, Paris : 2 tomes. 1873-1895, *Nouvelle géographie universelle*, Paris : 19 tomes.

²¹² Vallaux C., 1911, *Le sol et l'Etat*, Paris : Dion et Fils, pp. 174-255.

²¹³ Hartshorne R., 1939, *The nature of geography*, Pennsylvanie : Lancaster, p. 60.

²¹⁴ Hartshorne R., 1939, *The nature of geography*, Pennsylvanie : Lancaster, pp. 461-462.

En 1969, D. Harvey²¹⁵ se réfère à R. Hartshorne au sujet des principaux thèmes et des principales théories de la géographie. Il positionne ce dernier comme l'auteur essentiel pour la différenciation des surfaces terrestres ou des crises entre les différents Etats :

The areal differentiation theme Hartshorne's researches into the history of geographic thought led him to the conclusion that the fundamental aim of geographic research was study of the areal differentiation of the earth's surface. He also concluded that this study ought to be made by synthesising our systematic understanding within the context of 'the region'. There can be not doubt that this has been, and still is, one of the major themes of geographic research, although it may be doubted if it is the overriding aim to which all the other 'themes' of geography must necessarily remain subservient.

Plus tard, G. Prevelakis²¹⁶, dans une étude de la notion de territoire selon J. Gottmann, met en évidence le fait que cet auteur différenciait l'espace terrestre dans un ouvrage de 1952 :

Il est évident que la dynamique de l'espace géographique ne se limite pas aux métamorphoses de sa forme externe. L'espace géographique est différencié. L'action humaine conduit à l'organisation de l'espace géographique, et cette organisation, qui varie d'une région à l'autre, constitue une des principales causes de la différenciation (Gottmann, 1952, p.215).

La différenciation, en tant qu'outil permettant de se saisir des réalités à caractère géographique, est continuellement présente dans les productions de l'ensemble des géographes. Ces découpages, ces divisions ou ces articulations sont employées dans les domaines psychologiques²¹⁷ et philosophiques²¹⁸, pour le moins. Ces techniques comme le dit R. Brunet font que : « Le géographe, pas plus qu'un autre scientifique, ne peut s'en tenir à décrire des résultats. Il doit identifier ce qui est en cause, et ce qui crée l'espace de l'humanité.²¹⁹ » La différenciation est alors un outil fonctionnel dont aucun acteur de la construction du savoir ne peut se détacher comme l'affirme V. Thibaudeau²²⁰.

La différenciation est un concept commun à l'ensemble des domaines du savoir. La géographie ne fait que l'utiliser et l'orienter de manière à satisfaire aux exigences d'une science des espaces terrestres des hommes. La place tenue par l'action de différencier se vérifie à la seule lecture d'une table des matières quelque soit l'ouvrage ou l'auteur ou le

²¹⁵ Harvey D., 1969, *Explanation in Geography*, Londres : Arnold, p. 114.

²¹⁶ Prevelakis G., 1997, *La notion de territoire dans la pensée de J. Gottmann*, *Géographie et culture*, pp. 81-92.

²¹⁷ Freud S., 1968, *Métapsychologie*, Paris : Folio, 187 p, (1943).

²¹⁸ Hume D., 1983, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris : Flammarion, p. 94,(1748).

²¹⁹ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du Monde, théorie et pratique de la géographie*, Paris : Belin, p. 9.

²²⁰ Thibaudeau V., 1997, *Logique et expression de la pensée*, Montréal : G. Morin éditeur, pp. 3-26.

géographe. Dans ces perspectives l'espace, le paysage, le géosystème, le milieu ou le territoire sont découpés en une multitude de spécificités permettant de comprendre le domaine étudié.

Néanmoins, la différenciation, dans le cas présent tient une position particulière puisqu'elle facilite la perception des objets et des phénomènes donnés à percevoir. Afin de placer la différenciation au sein de notre vérification de l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun aux domaines de la géographie nous exposerons la nature du concept de différenciation selon la destination que nous lui attribuons au sein d'une géographie science des espaces terrestres des hommes.

2.1. La nature du concept de différenciation

Quelle que soit notre action, notre position ou notre rôle nous avons l'impérieuse nécessité de différencier les éléments, les phénomènes ou les objets afin de parvenir à les maîtriser, voire simplement avoir conscience de leurs potentialités. La différenciation par son action de séparation, de découpage et de décorticage permet de se rendre au plus petit objet construit, tout en l'intégrant au sein d'un objet plus vaste, en fonction de la destination et de l'action entreprise.

Cette réalité se vérifie dans tous les récits pris pour référence chez les Grecs²²¹, les Jésuites²²², dans l'œuvre de A. Humboldt, de C. Ritter ou de Vidal de la Blache pour les géographes les plus anciens, ou que nous prenions pour référence, H. Isnard, D. Retaillé ou J. Lévy pour géographes contemporains. Tous pratiquent la différenciation. Tous construisent des objets, des référents ou des structures permettant la comparaison d'espaces terrestres afin de les rendre explicites.

Bien que l'action de différenciation soit évidente pour tout observateur, il est important de préciser avec une structure souple, adaptable et fonctionnelle les points sur lesquels nous pouvons effectuer l'action de différenciation. Cette proposition qui pourrait être

²²¹ Aujac G., 1993, *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe*, Paris : CTHS, 428 p. Kramer S.-N., 1957, *L'histoire commence à Sumer*, Paris : Arthaud, 313 p. Toynbee A., 1994, *La grande aventure de l'humanité*, Paris : Payot, 581 p. André J.-M., Baslez M.-F., 1993, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris : Fayard, 594 p. Finley M.-J., Bailey C., 1992, *L'héritage de la Grèce et de Rome*, Paris : Robert Laffont, 905 p. Favier J., 1991, *Les grandes découvertes d'Alexandre à Magellan*, Paris : Fayard, 619 p.

une grille de lecture du Monde en mouvements est influencée par G. Rougerie²²³, B. Mérenne-Schoumaker²²⁴ ou R. Brunet²²⁵, sans pour cela diminuer l'apport de l'ensemble des géographes qui produisent de l'information géographique et pratiquent la différenciation.

Afin de déterminer la nature du concept de différenciation, tel que nous voulons l'employer et le positionner au sein de notre recherche d'un noyau commun à la géographie, nous aborderons les actions impliquées par la différenciation, ses mécanismes, ses domaines de réalisations et ses limites.

2.1.1. Les actions impliquées par la différenciation

A l'image de toute structure conceptuelle le concept de différenciation implique des actions initiales qui lui donnent sa construction originelle. Cette action de découpage d'une réalité ou de la réalité perceptible nécessite en premier lieu la perception d'un objet ou d'un phénomène, le filtrage de l'information et la définition de l'objet constitué.

2.1.1.1. La différenciation implique la perception

La perception impliquée par l'action de différencier la/une réalité semble une évidence à tout observateur. Cependant, dans le cadre d'une géographie vivante pour laquelle nous voulons mettre en évidence un noyau commun, cette perception nécessite des précisions au sujet des dimensions auxquelles elle s'effectue.

La toute première perception impliquée par la différenciation est celle d'une réalité. Nous choisissons le terme d'une réalité car selon la perspective dans laquelle l'observation s'effectue, le niveau et les orientations dans lesquelles l'action progresse, l'observateur évolue au sein d'une réalité. Cette réalité est la sienne et sa communication contribue à la faire partager et admettre par autrui. La perception de cette part du réel, impliquée par la différenciation, facilite la préhension du Monde que nous côtoyons.

²²² Mollat M., 1992, *Les explorateurs du XIIIème au XVIIIème siècle*, Paris : CTHS, 258 p. Favier J., 1991, *Les grandes découvertes d'Alexandre à Magellan*, Paris : Fayard, 619 p.

²²³ Rougerie G., Beroutchachvili N., 1991, *Géosystèmes et paysages*, Paris : Armand Colin, pp. 221-223.

²²⁴ Mérenne-Schoumaker B., 2002, *Analyser les territoires*, Rennes : PUR, 166 p.

²²⁵ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde*, Paris : Belin, 402 p.

La réalité acquise, l'humanité, constituant initiateur de la réalité communicable, peut être à son tour perçue. Percevoir l'humanité dans toute sa diversité et sa pluralité n'est pas accessible en un seul regard. Néanmoins, l'humanité dans ce qu'elle représente de multitudes, de potentiels et d'options est une phase incontournable de la perception dans l'action de différenciation. L'humanité place l'Homme et les hommes au sein de différentes dimensions, qui sont autant de facette de leur propre humanité.

Ces deux niveaux de perception reconnus et admis, l'observateur se trouve en position de percevoir les constituants essentiels produits par l'interaction de ces éléments. Les phénomènes, de quelque nature qu'ils soient, naturels, anthropiques ou imbriqués deviennent accessibles par la seule différenciation de leur nature et de leurs effets. Ainsi l'espace dans lequel s'effectue l'observation peut être délimité, élaboré et perçu. Cet espace, qui est l'un des enjeux épistémologique de l'admission de l'existence d'un noyau commun de la géographie, implique la différenciation de dimensions, d'échelles et de destinations de l'ensemble constitué.

La perception, produite par l'action de différenciation, permet l'observation des espaces terrestres dans toutes leurs diversités. Les espaces terrestres sont autant de structures, d'ensembles ou de constructions fonctionnelles élaborées dans le but de mieux comprendre le Monde. Percevoir les espaces terrestres, par l'intermédiaire initial que représente l'espace, favorise la hiérarchisation et la définition de ces espaces selon leur destination.

En différenciant de cette manière le support terrestre, par l'action de perception, il est plus aisé d'articuler les territoires et/ou les paysages construits ou élaborés, qu'ils soient de nature physique, cognitive ou virtuelle. Ces deux objets, que sont le territoire et le paysage, sont eux-mêmes des enjeux épistémologiques pour lesquels la différenciation est le premier acte de leur construction et de leur reconnaissance.

La perception impliquée par la différenciation, nous permet de nous saisir du Monde dans ces multiples dimensions, en conservant suffisamment de recul face à la/à une réalité dépendante de la géographicité, en tant que rapport de l'homme au monde et nature de réalité géographique. Cependant, la perception seule doit être associée à un filtrage de l'information.

2.1.1.2. La différenciation implique le filtrage de l'information

Le filtrage de l'information perçue par l'action de différenciation est une action à la fois volontaire et involontaire. Cette ambiguïté et cette ambivalence ne sont en rien négatives. Toutes deux contribuent à une différenciation fine et pertinente du Monde afin que chacun de nous puisse élaborer ses références et communiquer ses observations avec un minimum de points communs partagés avec tout autre observateur.

Les premiers filtres auxquels la différenciation s'adapte sont de nature subjective. Cette subjectivité, trop souvent considérée comme un fardeau négatif et nuisible aux démarches scientifiques, se trouve au premier plan des actions de filtrage. En effet, l'information est réceptionnée par un individu. Celui-ci va, du fait de sa seule humanité, employer cette information en fonction de ce qu'il est sans pouvoir totalement contrôler sa nature intérieure. La subjectivité est alors ce que nous sommes : des êtres façonnés par un héritage avec une conscience et un inconscient dont nous ne pouvons nous séparer quelque soit notre spécialité et notre volonté d'objectivité.

L'objectivité est elle aussi un filtre de la différenciation. L'objectivité est un acquis d'une démarche dite scientifique, ou d'une manière de vivre, ou encore d'un héritage culturel. Cette objectivité guide notre perception. Elle tempère notre intuition. Elle modère notre humanité. En quelque sorte, elle enferme l'élan créatif puisqu'elle ne tolère que le palpable. Cependant, l'objectivité est impérative à toute construction scientifique afin que celle-ci soit vérifiable, reproductible et comparable. De ce fait elle apporte une structure limitative mais rigoureuse dans laquelle il est possible de créer en toute quiétude.

Cela signifie que l'association de l'objectivité et de la subjectivité est le résultat des orientations vers lesquelles tend le savoir proposé. Les orientations sont dans ce cas un nouveau filtre à l'information. Les orientations sont autant de rails qui servent de guides à la réflexion et aux démarches entreprises. Elles suggèrent une normalité, des obligations voire des freins à toute création de savoir. La différenciation compose avec ces vecteurs directeurs dont les objectifs sont de limiter les abus et les digressions néfastes à l'évolution du savoir et à une certaine intégrité scientifique.

Par induction les orientations impliquent des filtres de dépendance et de nécessité à toute action de différenciation. Ces filtres sont le produit de toutes nos constructions sociétales, aux destinations scientifiques ou fonctionnelles. Les dépendances et les nécessités

sont en quelque sorte les obligations, les normes et les critères nécessaires à toute production de savoir. Elles sont des filtres à la différenciation car, au même titre que les orientations, elles inscrivent l'action entreprise au sein d'un format qui ne souffre pas le flou et l'absence de références indubitables. Ces filtres présents à diverses intensités dans toute action de différenciation sont dépendants, à un niveau d'élaboration plus avancé, de la définition des objets auxquels va s'attacher l'observateur.

2.1.1.3. La différenciation implique la définition des objets

Différencier le Monde et l'ensemble de ces éléments peut s'effectuer d'un seul regard. Néanmoins, si nous souhaitons être en mesure de rendre ce Monde explicite et perceptible dans ses réalités il nous incombe de définir les objets que nous différencions. Nous pouvons être tentés de créer des objets à profusion afin d'accéder à une forme de reconnaissance. Cependant, en prenant appuis sur les objets existants il nous est plus simple de faire évoluer le savoir tout en construisant de nouveaux objets. A nouveau nous nous trouvons dans une certaine ambivalence de création et de dépassement d'un niveau de connaissance afin de se saisir au mieux du Monde à percevoir.

La définition des objets, dans ce contexte d'une action de différenciation, implique un jeu de dimension entre les différents niveaux de perception et de construction. La dimension de l'objet, sa taille, sa fonction et son implication sont les constituants de la différenciation effectuée pour sa définition. L'objet ainsi élaboré est positionné au sein de différentes dimensions afin de l'employer aisément.

Cet emploi facilité d'un objet défini est renforcé par la nécessité de poser une référence afin de faire progresser tout savoir. L'objet référencé et point de référence l'est en fonction de sa destination. En différenciant les espaces terrestres le géographe référence le support terrestre dans le but de le rendre explicite à tout observateur. Il différencie des objets qu'il définit.

Ces étapes de définition d'un objet, produit de l'action de différenciation, proposent un objet reproductible. Différencier les espaces terrestres en allant chercher la plus petite spécificité et son unicité ne serait pas pertinent. En revanche, rechercher au sein des espaces terrestres les plus petites entités ou les plus grandes entités reproductibles et comparables, du

seul fait de leurs ressemblances et de leurs similitudes, s'avère une démarche fonctionnelle. Elle permet de proposer des objets reproductibles. La volonté de construire par la différenciation des objets reproductibles indique le souci d'inscription d'une démarche au cœur des actions scientifiques afin d'éviter les errements et les critiques au sujet d'objets opportunistes.

En agissant ainsi il est possible de différencier des objets adaptables et évolutifs pour lesquels leur définition les positionne en concordance avec les inquiétudes de la période ou les exigences du domaine scientifique auquel ils appartiennent. La définition des objets, géographiques ou d'autres domaines scientifiques, est une phase importante de la différenciation. Cette phase pose l'objet comme une référence de discussion. En outre, l'objet n'a d'existence qu'en fonction de la définition qui lui est attribuée. Ce bornage précis et non rigide contribue à faire évoluer la nature de l'objet en fonction des impératifs et de la période dans laquelle il évolue.

La différenciation implique des actions de perception du Monde et de sa diversité, un filtrage de l'information et la définition des objets dont elle favorise la construction et la proposition aux observateurs. Ces phases initiales du concept de différenciation nécessitent la mise au jour de ses mécanismes.

2.1.2. Les mécanismes de la différenciation

La différenciation, donnée comme premier concept à notre base conceptuelle afin de vérifier l'existence d'un noyau commun à la géographie, est constituée pour son fonctionnement interne de mécanismes de sélections, d'articulations et de constructions.

2.1.2.1. Les mécanismes de sélections du concept de différenciation

Les mécanismes de sélections de la différenciation sont en tout premier lieu dépendants de phases pour lesquelles de nombreux aspects viennent d'être exposés. Ces phases sont le résultats des différentes implications de la simple action de différencier les composants de la/d'une réalité que nous souhaitons rendre explicite et perceptible. Le

mécanisme des phases est à la fois successif et simultané. C'est-à-dire que la différenciation agit à des niveaux différents successivement tout en ayant la faculté d'être active à ces différents niveaux dans le même temps.

Ces mécanismes de sélections résultent de la capacité des acteurs. Ces capacités sont autant de freins ou d'accélérateurs positionnés aux zones de contact des différents éléments mis en relation. Les capacités permettent des inclusions, des additions ou des complémentarités selon le producteur de la différenciation. En outre, les capacités des mécanismes sont des ensembles qui agissent aux limites des contacts. Elles permettent la constitution d'une entité globale différenciée, et simultanément, la production d'entités de petite taille appartenant à la précédente.

Par ailleurs, de telles dynamiques impliquent des actions internes de hiérarchisation entre les constituants de la différenciation entreprise. La hiérarchisation effectuée à chaque niveau de l'élaboration de la différenciation engendre une succession et un classement des acteurs de l'objet en construction. Cette hiérarchisation est l'un des vecteurs de sélection interne à toute élaboration d'objet.

En effet, cette hiérarchisation est fonction d'inquiétudes, de priorités et d'acquis mis en relation afin de poursuivre une sélection sans cesse plus pertinente des éléments majeurs de l'objet différencié. En mettant de tels caractères en évidence nous montrons l'implication de l'individu face aux matériels qu'il observe et qu'il étudie. Il y a alors une forme de boucle récursive qui met en relation la sélection et ses mécanismes propres avec la définition de l'objet.

En outre, au sein des mécanismes de sélection, qui initient l'action de différenciation, nous trouvons associés à ses dynamiques les évaluations et les domaines d'exercices de l'action entreprise. Le principe d'une possible évaluation implique la mise en œuvre d'une structure quantifiable au sein même de la différenciation afin que l'objet soit comparable. Les domaines d'exercice sont les spécialités et autres spécificités auxquelles appartient l'auteur de la différenciation. Les mécanismes de sélection sont alors liés à leur domaine d'appartenance ou d'affiliation. Ce lien implique une ligne de conduite et des orientations auxquelles ne peut déroger l'objet différencié.

Les sélections opérées à multiples niveaux dans la construction de l'objet différencié permettent de jeter les bases de la reconnaissance de cet objet. Cependant, au-delà des sélections opérées il est nécessaire que des articulations soient développées.

2.1.2.2. Les mécanismes d'articulations du concept de différenciation

La totalité des mécanismes d'articulations au sein du concept de différenciation n'est pas accessible. Néanmoins, il nous est possible d'exposer les éléments principaux des aspects essentiels de cette action. La première articulation existante au sein d'un processus de différenciation est la constitution et la recherche d'un équilibre interne aux différents éléments mis en synergie dans l'objet produit. Cet équilibre est un facteur intrinsèque, non évaluable, que le concepteur de l'objet utilise afin que l'objet différencié soit reproductible.

L'équilibre recherché n'est accessible que par la multiplication des connexions entre les éléments. Au même titre que des synapses les connexions mettent en relations différents niveaux internes à un objet. Les connexions établies permettent à l'objet d'acquérir une certaine consistance et d'être ainsi reproductible. Ces relations internes entre les niveaux de constructions sont dépendantes de leur propre fonctionnalité.

La fonctionnalité est, en quelque sorte, l'efficacité des liaisons internes et la destination de la production proposée. En constituant des articulations fonctionnelles, c'est-à-dire des liaisons aux destinations déterminées en fonction d'objectifs définis, la différenciation densifie les liens existants et pouvant exister entre les multiples acteurs de l'objet différencié. La fonctionnalité indique aussi des variations d'intensité et de densité entre les liens développés au sein de l'objet.

Ces variations, essentiellement subjectives, sont produites par la priorité que donnera l'auteur de la différenciation à un constituant ou à une liaison interne. Les priorités mises en œuvre émanent des choix du créateur. Celles-ci contribuent à une seconde hiérarchisation au sein de l'objet. Elle est parallèle à celle mise en évidence précédemment. Elle agit de manière autonome et complémentaire à celle-ci. Dans ce contexte cette articulation interne liée aux priorités de l'auteur à un rôle de catalyseur interne de l'objet. Il y a en plus de l'équilibre qui articule les éléments de l'objet le facteur de priorité et d'intérêt. Ce dernier tempère ou renforce un aspect afin de préciser la nature de l'objet considéré.

Les articulations, qui engendrent des mécanismes internes d'associations, de renforcements et d'intensifications, agissent par rétroaction au sein de l'objet tout en étant des supports aux dynamiques internes. Ces articulations dans leurs diversités sont des phases incontournables aux mécanismes de constructions au cœur du concept de différenciation.

2.1.2.3. Les mécanismes de constructions du concept de différenciation

Les mécanismes de constructions au sein du concept de différenciation révèlent une aussi grande diversité que les articulations favorisant ce résultat. Les mouvements internes propres à l'objet en cours d'élaboration sont le produit de constructions à la fois dépendantes et autonomes. A nouveau nous trouvons une ambivalence entre deux aspects opposés. Cette situation est une obligation afin que l'objet différencié puisse être employé dans le plus grand nombre de destinations possibles.

Les mécanismes mis en œuvre sont en tout premier lieu globaux. Cela signifie que l'ensemble des éléments interagit en complémentarité avec les parties qui le constituent. D'une manière différente, les relations entre les éléments sont un tout qui ne peut se réaliser sans que les contacts entre les parties ne soient présents. Cette image est proche du Tout et des parties²²⁶. Il y a alors des mouvements généraux, qui agissent au niveau global de l'objet fini, tout en étant actifs au niveau des parties internes de celui-ci.

Ces mécanismes d'action, d'interaction, de rétroaction et de dynamiques à la fois internes et externes contribuent à la fabrication intrinsèque de constructions particulières et impératives à la définition de l'objet. Les constructions particulières sont des étapes internes à l'élaboration de l'objet différencié. Elles forment une ossature souple et dynamique. Celles-ci renforcent la structure globale de l'objet. Ainsi la différenciation facilite la mise en évidence d'une forme de complexité similaire et intégrée à celle que nous avons exposé précédemment.

Ces étapes particulières sont propres à l'objet et elles sont parfois complétées par des constructions spécifiques. Ces élaborations spécifiques sont un troisième niveau d'action des différents composants et acteurs d'un objet en cours de différenciation. Elles s'attachent à des points très précis et rares. Ces dernières densifient la nature de l'objet comparativement à une construction similaire. Nous pouvons employer l'image de rouages pour lesquels les

constructions globales sont des roues de grande dimension. En seconde place des pignons, de petite dimension, accélèrent le mouvement des précédentes. Et enfin, en troisième plan, des très petits pignons permettent une diversification des mouvements au sein de l'objet.

Ces ensembles de mouvements interconnectés à différents niveaux d'action favorisent la construction d'étapes internes. Ces constructions sont autant de mécanismes structurant. Ils donnent une physionomie perceptible facilitant la qualification de l'objet différencié. Ces étapes internes sont tout d'abord référentielles. Elles sont données comme un point différencié dans un espace cognitif pour lequel une structure conceptuelle est employée afin d'être en mesure de favoriser la comparaison de ce qui est observable.

A ce mécanisme initial, le plus souvent inconscient, se greffe les mécanismes des constructions culturelles. Ceux-ci deviennent des référents mémoriels de dimension culturelle. Cette seconde phase de construction, qui densifie les premières démarches, contribue à l'enrichissement de la mémoire collective et à l'affirmation de comportements sociétaux. L'objet différencié est dans ce cas employé dans deux dimensions de références.

Ces deux étapes de l'élaboration de la différenciation d'un objet sont impératives afin de concevoir des constructions scientifiques. Le troisième niveau de construction au sein du concept de différenciation permet la diffusion universelle du savoir en proposant des objets fondés sur une différenciation reconnue et validée par les observateurs.

Les mécanismes de sélections, d'articulations et de constructions au sein du concept de différenciation sont des étapes qui sont impératives à toute construction d'objet aux destinations scientifiques ou non. Cependant, ils sont dépendants des limites de l'action de différenciation.

2.1.3. Les limites de la différenciation

Tout concept, à l'image de toute construction cognitive, possède des limites que chaque concepteur se doit de connaître afin de les dépasser et de les employer dans les

²²⁶ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie générale comparée*, Besançon : Les Belles Lettres, 254 p.

meilleures conditions. Les limites de la différenciation apparaissent au sein de quatre domaines : ses fondements, ses domaines d'action, sa méthodologie et ses productions.

2.1.3.1. Les fondements de la différenciation

Les fondements de l'action de différenciation sont considérés comme des éléments pouvant être des limites à l'emploi de ce concept. En effet, ces facteurs originels à la différenciation sont perceptibles d'une manière négative par des détracteurs de cette action ou par des observateurs en désaccord avec les développements proposés.

La perception est le premier facteur, des fondements de la différenciation, considéré comme une limite. Cette perception, même effectuée en toute objectivité et avec la plus grande rigueur pour la démarche développée, demeure une action dans laquelle le facteur humain est prépondérant. La perception d'un phénomène différencié est porteuse d'une part de subjectivité résiduelle, qui résulte de la simple action de percevoir. Cette subjectivité atténue l'intégrité de la différenciation.

Les justifications sur lesquelles se base le concepteur de l'action sont des limites à son domaine de conception. Ces justifications, aussi louables soient-elles, n'en sont pas moins des causes à une action. Elles sont une sélection de facteurs originels propices à une observation. Elles réduisent le champ de perception volontairement ou inconsciemment. La réduction de l'observation se vérifie lorsque un géographe prête attention à un seul phénomène social dans/sur un espace terrestre. Dans ce cas, il dissocie artificiellement les différents phénomènes connexes afin de focaliser son étude sur un seul aspect.

La position de l'observateur, intégrée à l'objet différencié ou totalement dissociée de celui-ci, est une limite. Cette position, en fonction de la distance, de la force des liens ou des relations existantes et de leurs intensités, fait que le résultat exploitable est critiquable. La position de l'origine de la différenciation conditionne largement son orientation. Ce lien entre un composant de la cause de l'action et le résultat de celui-ci limite la pertinence des développements puisqu'il est, au moins partiellement, induit.

Les influences subies par le concepteur et l'action de différenciation dans son déroulement sont autant de limites. Elles dessinent les contours de l'objet différencié. Ces influences sont des sources d'orientations et de prises de positions. Ces liens ne font que

renforcer l'idée de contraintes au concept de différenciation. Les influences sont autant de guides impératifs ou subjectifs. Ils mettent la différenciation dans une sorte de moule auquel elle doit se soumettre afin de parvenir à une forme de reconnaissance.

Ces actions limitatives à la différenciation sont amplifiées par les moyens et les acteurs mis en relation au sein de ce concept. Le manque de moyens ou des moyens disproportionnés à la recherche développée sont aussi néfastes l'un que l'autre. La volonté de mettre en relation une multitude d'acteurs afin d'avoir un large plateau de soutien est une limite. Il émane de cette multiplication de points de référence un sentiment de justification par la densité des éléments actifs. Ces limites des fondements à l'action de différenciation sont très proches des domaines de réalisation de ce concept.

2.1.3.2. *Les domaines de réalisation de la différenciation*

Les domaines de réalisation de la différenciation sont à la fois le résultat et l'origine de l'action de différenciation entreprise par un concepteur. Ceux-ci peuvent être regroupés en trois domaines : la structuration du savoir, l'élaboration de nos références et les références que nous pouvons proposer.

La structuration du savoir par la mise en œuvre de la différenciation résulte de :

L'analyse de la situation [qui] accorde autant de poids aux faits de circulation qu'aux observations locales. Elle enseigne au géographe la *dialectique des échelles* : les recherches qu'il mène sont d'autant plus fécondes qu'elles mettent en évidence les conditionnements globaux des faits locaux, et soulignent l'incidence des processus locaux sur les réalités régionales, nationales ou planétaires.²²⁷

Cette analyse de la situation contribue à extraire les constituants d'une observation ou d'un objet. Il est à regretter que P. Claval emploie la dialectique des échelles alors qu'il serait plus pertinent, à notre sens, de parler de dialectique de niveaux d'observation. Cependant, en proposant une articulation de différenciation, il permet de saisir une structuration de la construction du savoir par l'intermédiaire d'une hiérarchie de territoires. La différenciation facilite, par les découpages effectués au sein de la perception étudiée, l'observation de l'imbrication de phénomènes ou d'objets de tailles et de destinations différentes. L'observateur est alors en mesure de structurer son savoir en fonction des outils qu'il a mis en

évidence dans le but de s'approprier des points de repère au sein d'une réalité. Il parvient dans cette orientation aux limites de la structuration du savoir car il lui faut sélectionner les informations qu'il a différenciées. La différenciation rencontre comme limite la diversité des structures potentielles dépendantes des objets différenciés.

L'élaboration de nos références, avec l'utilisation de la différenciation, devient aisée et fonctionnelle. Cette élaboration résulte d'une action innée du découpage d'une réalité, afin de la rendre accessible, et d'une structuration volontaire, afin que la perception soit reproductible. Ces références sont exclusivement personnelles. Elles sont construites en fonction de ce que chacun de nous souhaite produire tout en pouvant être communiquée à autrui dans le but de poursuivre son acquisition de savoirs. L'aspect individuel de l'élaboration de nos références s'impose pour limites. L'individu laisse transparaître sa personnalité, ses attentes et parfois ses idéaux, avec la différenciation qu'il effectue d'une réalité. Les limites sont celles de l'individu et de ses propres références qui peuvent ne pas être partagées par les observateurs.

Des références sont alors proposées, dans le but de partager le savoir en construction, en fonction de différenciations. Ces dernières facilitent la structuration des savoirs disponibles et l'élaboration de références personnelles. Le concepteur, par l'intermédiaire de la différenciation, propose un point de regroupement à tout observateur. Ces points deviennent des espaces de rencontre fondés sur la perception du Monde et ce que chaque concepteur est en mesure de partager avec des observateurs. Ces références ne sont que des parties d'une/de la réalité que le concepteur souhaite rendre accessible.

Néanmoins, le découpage proposé contribue à ce que chaque observateur perçoivent l'objet élaboré en fonction des parties différenciées. Ces références sont les bases de la construction individuelle et collective de la perception du Monde et de l'articulation des réalités rencontrées par l'utilisation d'outils communs. Elles sont des limites à la différenciation car il est probable qu'une part de la réalité soit altérée en fonction des modes opératoires employés pour parvenir à différencier le Monde observé.

2.1.3.3. La méthodologie de la différenciation

²²⁷ Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, p. 238.

La méthodologie de la différenciation possède des limites à l'image de toutes les méthodes existantes puisqu'elles ne sont que des cadres fonctionnels et structurels dans lesquels un concepteur s'efforce de construire un savoir de qualité. Ces limites propres aux méthodes sont toutes très proches les unes des autres. Cependant, pour la différenciation, nous pouvons mettre en évidence quelques spécificités.

Le premier écueil, considéré comme une limite, est la densité des éléments mis en relation. C'est-à-dire que le grand nombre de découpages, la recherche du détail au sein d'objets généraux et la volonté d'offrir une construction accessible, font que la multitude devient un handicap. Cette densité méthodologique est le résultat des sélections opérées au début de l'action de différenciation. Elle permet de se saisir d'un objet mais l'oriente en direction d'une certaine unicité.

Cette situation est due à la diversité avec laquelle la différenciation s'accommode tout au long de la construction de l'objet. En recherchant les différences, pour des objets qui doivent être comparables, l'auteur tend à enfermer ses propositions. Ces limites dues à la somme de diversités mises en synergie engendrent une perception négative des actions développées. Cependant, la diversité demeure le facteur principal de la différenciation puisque c'est à partir d'elle que l'objet va être produit. Dans ce cas la démarche méthodique de décorticage se pose en limite fonctionnelle de la méthodologie du concept.

La méthodologie employée, pour parvenir à une différenciation, subit les limites produites par une certaine dépendance aux facteurs extérieurs qui influencent la démarche. En effet, une différenciation est dépendante des outils mis en œuvre dans son fonctionnement. Ces outils sont des supports qu'elle ne peut négliger et qui modèlent l'objet en fonction de leurs propres potentialités. Il est vrai qu'il appartient à l'auteur de limiter cette situation, cependant la dépendance à ces facteurs est difficilement jugulée.

Ces limites produites par des outils sont intensifiées par les articulations qui en découlent tout au long de la démarche méthodologique ainsi que par la hiérarchisation interne des différents éléments. Les limites des relations entre les mécanismes, par manque de souplesse ou par des écarts trop importants entre les niveaux en contact, forment une barrière relativement souple qu'il appartient au concepteur de rendre malléable afin que la limite devienne un point d'appui.

La méthodologie de la différenciation, qui par étape avec des boucles rétroactive va pénétrer un objet dans les moindres détails, possède dans sa mise en œuvre ses propres limites. Elles sont dues à un nombre de facteurs dont le nombre croît avec la précision recherchée. Dans ces conditions les productions de la différenciation possèdent elles aussi des limites résultant de cette situation.

2.1.3.4. Les productions de la différenciation

Les premières étapes de la production d'un objet par la différenciation possèdent des limites spécifiques. La production finale aura au minimum les limites présentées dans ces actions initiales. A ces limites s'ajoutent les limites propres aux productions proposées. Elles sont à la fois des extensions et des renforcements des limites précédentes.

Ces limites sont en premier lieu le résultat de la production construite et de ce fait de ses spécificités. En effet, chaque objet est un tout. Il est alors une spécificité comparativement aux autres. En devenant particulier l'objet est un référent rare. Cette rareté et l'aspect spécifique qu'il revêt le mettent en déséquilibre face à d'autres objets. A la spécificité de l'objet en lui-même s'ajoutent les aspects spécifiques à chaque production. Ce sont des traits ou des facteurs appartenant exclusivement à une construction. Cette individualité crée une zone de tension puisque la production est éloignée d'autres options.

A ces premières limites se greffent des attitudes partiales et des observations partielles afin de satisfaire aux destinations pour lesquelles la différenciation a été entreprise. Un observateur a la possibilité de juger qu'une différenciation a été effectuée de manière partielle, c'est-à-dire que son orientation domine trop fermement ses développements et qu'elle a été constituée pour satisfaire à une mouvance. Le fait que la production puisse avoir un aspect partiel résulte de l'incapacité de tout concepteur à rendre la/une réalité. Dans ce cas des critiques peuvent être formulées afin de condamner la production. Elles-mêmes seront entachées de partialité et seront partielles puisqu'elles n'auront d'action que sur une infime part de la production proposée.

Les derniers aspects, des limites d'une production réalisée par la différenciation, résident dans les domaines de la généralité et de l'utilisation des objets proposés. Le fait qu'une production peut avoir une définition très générale ou qu'elle ne prend en considération

que ce qui est considéré, dans certaines doctrines, comme des généralités contribue à la mise en place de limites au résultat observé. Les généralités sous-tendent un certain flou et des orientations relativement vagues qui ne peuvent satisfaire à des démarches scientifiques.

Cependant, par exemple, des phénomènes du genre des violences sociales sont des constats produits par des observations très générales sur des comportements particuliers qu'il est possible de rendre perceptibles par l'emploi de généralités. Les généralités des productions sont perceptibles dans l'utilisation qui découle de l'objet produit. Cette utilisation, qui peut être générale ou extrêmement spécifique, est une limite à la production des objets par l'emploi du concept de différenciation.

Le concept de différenciation afin de conserver toute sa pertinence à l'obligation de se servir, en connaissance de cause, des limites résultant des fondements de l'action, de la méthode du concept et enfin des productions proposées. En mettant à profit ces limites le concepteur est en mesure de les dépasser et positionne ainsi la différenciation comme un concept incontournable au sein de la géographie.

Cependant, chaque acteur doit avoir conscience, afin de tendre en direction d'une plus grande efficacité, que la différenciation n'est qu'un outil conceptuel associé à d'autres concepts au sein d'une structure de base.

CHAPITRE III

La moindre contrainte

L'observation des sentiers de montagne surprend l'habitant des plaines. Les routes ou les chemins ne cessent d'effectuer des virages. Les découpages produits sur le flanc du massif semblent avoir tous le même pourcentage et la même longueur, en un mot, le même aspect. Le versant est gravi alternativement du côté droit puis du côté gauche. Le pourcentage de la pente à franchir se trouve diminué d'autant qu'il y a de virages à prendre afin de parvenir au sommet.

Ces itinéraires en colimaçon allongent d'une manière conséquente les distances à parcourir pour atteindre le sommet du massif. Néanmoins, ce kilométrage additionnel permet d'effectuer l'ascension avec une certaine facilité. De plus, sur une pente aux pourcentages peu élevés, il est possible de transporter de lourdes charges. Les marcheurs et les porteurs se fatiguent moins qu'en prenant un dénivelé important de front et pour lequel il faudrait gravir des pentes aux fortes déclivités. Les individus économisent leurs forces en acceptant de parcourir une distance linéaire plus longue. Ces moyens de franchissement de pentes aux dénivelés prononcés sont aujourd'hui une évidence et sont entrés dans les mœurs des randonneurs.

Cependant, ces chemins tortueux, aux virages en épingles, sont encore d'actualité. Les moyens techniques et les performances des véhicules de transport ne peuvent franchir de

fortes déclivités. L'homme, pour maîtriser cet obstacle naturel, que forme un massif montagnard et sa pente, fractionne l'effort à produire. Il effectue des choix guidés par l'économie des moyens, les potentialités à sa disposition et le support sur lequel il va exercer son action constructive. Cette action n'est pas une forme de déterminisme²²⁸. L'homme cherche la performance au moindre coût. Il s'efforce en permanence d'équilibrer dépenses et recettes, en s'implantant et en aménageant son territoire ou les espaces terrestres de la manière la plus efficace, la moins contraignante et la plus rentable. Il est dans une situation d'équilibre permanent entre la nature, sa nature et ses aspirations.

Ainsi l'intelligence humaine, en tant que façonnée aux exigences de l'action humaine, est une intelligence qui procède à la fois par intention et par calcul, par la coordination de moyens à une fin et par la représentation de mécanismes à formes de plus en plus géométriques.²²⁹

H. Bergson dans son approche de l'évolution met en exergue une forme d'intelligence qui nous permet d'agir, de construire et d'expliquer. Cette intelligence humaine joue avec les contraintes du Monde. Elle n'est pas quantifiable sous toutes ses formes, mais son expression est perceptible dans les réalisations produites par l'humanité. La nature elle-même, sous ses formes végétales ou animales, peut se voir attribuer une intelligence. Elle trouve des solutions acceptables, pour juguler des problèmes climatiques ou de prédatons en préservant les équilibres, afin que chaque acteur puisse vivre ou exister aux cotés des autres.

Pour les sociétés humaines et leurs actions sur les espaces terrestres G. Di Méo met en évidence ces jeux d'équilibre qui se répercutent sur le territoire :

Les « jeux d'influence » auxquels se livrent des individus ou des groupes de pression, agissant auprès des instances dirigeantes d'une communauté territorialisée ou de la société civile, forme une catégorie particulière de pouvoir. En fait, le domaine des « jeux d'influence » qui se dessine au sein des rapports sociaux s'avère beaucoup plus large et beaucoup plus pénétrant, plus structurant que celui qui émane des stricts groupes de pression. Il s'agit de toutes les idées, croyances et représentations que diffusent, dans le corps social, des appareils idéologiques variés, forgeant ainsi le sens moral et les valeurs d'une société territorialisée. Nous touchons là aux liens étroits qui se nouent entre idéologie et pouvoir. Les « jeux d'influence » ne s'exercent jamais par le moyen de la contrainte. Ils désignent des pratiques sociales opérant par la séduction et par la persuasion, parfois par la manipulation et par la corruption ; tantôt explicites, tantôt insidieuses.²³⁰

²²⁸ Bergevin J., 1992, *Déterminisme et géographie*, Sainte-Foy : PUL, 204 p.

²²⁹ Bergson H., 1996, *L'évolution créatrice*, Paris : PUF, pp. 44-45, (1936).

²³⁰ Di Méo G., 2001, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, pp. 253-254.

Une nouvelle dimension est alors perceptible : celle des équilibres au sein des sociétés. Les acceptations faites par les participants afin de vivre dans un groupe sont indissociables de leurs résultats sur les espaces terrestres. Ces jeux perpétuels de contraintes et de satisfactions façonnent le Monde. Les rendre plus perceptibles et analysables nécessite un concept fonctionnel. Dans cette perspective et en vérifiant l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie nous proposons le concept de moindre contrainte. Ce concept est influencé par les propos de D. Gauthier :

Je prétends que, dans certaines situations impliquant une interaction avec d'autres agents, un individu ne choisit rationnellement que s'il se donne la contrainte de rechercher son intérêt ou son avantage en se conformant à des principes constitutifs de l'impartialité inhérente à la morale. Choisir rationnellement, c'est choisir moralement.²³¹

En positionnant ainsi la morale, qui est un résultat équitable, viable et satisfaisant les partenaires, nous entrons dans la rationalité de nos actions et l'acceptation de contraintes pour un meilleur résultat. La nature du concept de moindre contrainte, abordée sous différents aspects montrera la pertinence du concept de moindre contrainte au sein de la géographie ainsi qu'au sein de la base conceptuelle et de son noyau donné comme étant l'humanisme géographique.

3.1. La nature du concept de moindre contrainte

Le concept de moindre contrainte, à l'image de la différenciation, a une nature spécifique dont les caractéristiques majeures sont les fondements à la reconnaissance et à l'emploi de ce concept afin de vérifier l'existence de l'humanisme géographique en tant que noyau commun à la géographie. Ce concept est très particulier puisqu'il fait appel à la recherche d'un équilibre satisfaisant pour l'ensemble des acteurs concernés.

Afin de percevoir l'intérêt de ce concept pour une géographie vivante nous exposerons les actions de ce concept, ses mécanismes puis les limites de la moindre contrainte avec leurs domaines de réalisation.

²³¹ Gauthier D., 1986, *Morale et contrat, recherche sur les fondements de la morale*, Sprimont : P. Mardaga, édit., p. 37.

3.1.1. Les actions du concept de moindre contrainte

Les actions du concept de moindre contrainte sont dépendantes d'un jeu d'équilibre volontaire, c'est-à-dire produit par les acteurs, ou involontaire, qui est un résultat perceptible. Cet équilibre est accessible par la mise en œuvre de critères afin de tendre en direction d'un nouvel équilibre.

3.1.1.1. Un jeu d'équilibre

Nous avons déjà indiqué que le concept de moindre contrainte dépendait d'une recherche d'équilibre. Maintenant nous poursuivons en montrant que ce concept implique la recherche permanente d'un jeu d'équilibre. Lorsque se sont des actions anthropiques qui sont évaluées l'Homme fait appel à sa conscience sous une forme semblable à celle décrite ci-dessous par R. Spaemann :

La conscience doit être décrite comme un double mouvement spirituel. Le premier conduit l'homme au-delà de lui-même. Elle le conduit à relativiser ses propres intérêts et souhaits, et à s'interroger sur ce qui est bon et juste en soi. Pour être certain que ses réponses ne sont pas illusoire, il doit vivre dans une relation d'échange avec d'autres hommes à propos du bien et du juste, dans la communauté des mœurs. Il doit prendre connaissance des arguments et de contre arguments.²³²

L'auteur expose un mouvement interne à la conscience humaine qui évalue ses potentialités et recherche la plus grande satisfaction sans pour cela nuire au partenaire. Ces actions sont continues. Dès l'instant où nous effectuons un choix nous évaluons les retombées positives et négatives afin d'effectuer l'engagement le plus pertinent.

La nature, dans ces composants biologiques, végétaux ou physiques, n'est pas dotée de cette faculté de conscience. La pierre qui est déposée sur une plaine, lorsque le courant de la rivière n'est plus suffisant pour la transporter, se retrouve là, indépendamment de sa volonté. Les acteurs physiques ont cette solution en fonction des contraintes que chacun subit²³³. Il y a alors un équilibre entre les acteurs de déplacement et ceux de réception.

²³² Spaemann R., 1999, *Notions fondamentales de morale*, Paris : Flammarion, pp. 92-93.

²³³ Des constatations de ce genre ont déjà été effectuées par Brunet R., 1967, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, Paris : Editions du CNRS, 117 p.

Le jeu d'équilibre entre les acteurs, quelle que soit leur nature, leur fonction ou leur destination, existe sous une multitude de formes. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les déplacements pendulaires effectués par les banlieusards de toutes les grandes cités mondiales. Ces personnes acceptent des délais de déplacements extrêmement longs afin de préserver une certaine qualité de vie ou de limiter leurs dépenses voire de fuir l'entassement urbain. Ils font un choix pour lequel les maux des transports qu'ils subissent, les aléas des transports en commun et les risques routiers sont acceptables comparativement au bien-être qu'ils préservent.

Cet équilibre recherché par tous les acteurs concernés, dans un phénomène d'érosion, dans le développement local d'une espèce végétale ou dans l'extension des zones urbaines, est dépendant des relations d'échanges et de contraintes présentes entre les acteurs. Ces zones de frictions, ces interfaces, sont poreuses et abrasives. Elles sont des supports sur lesquels se jouent les échanges sans qu'elles puissent jouer un autre rôle que celui de support. La vision de cette situation est simpliste. Néanmoins, elle est orientée en direction de l'essentiel et montre la permanence de ce type de relations au sein des espaces terrestres.

Dans l'absolu un équilibre, précaire ou stable, est une mise en concordance des potentialités de chaque partenaire au même titre qu'une balance. La moindre contrainte est alors le moment où les deux plateaux d'une balance sont en équilibre lors d'une pesée. Cependant, lorsque nous inscrivons cette démarche au sein de la géographie, il est nécessaire, au-delà de la mise en œuvre d'un équilibre, de déterminer les critères sur lesquels s'effectuent les actions.

3.1.1.2. Fondé sur des critères

Le concept de moindre contrainte se fonde sur des critères d'une grande diversité. Cet éventail aux multiples facettes positionne la moindre contrainte au cœur du dynamisme géographique. Ces critères sont plus aisément perceptibles lorsque nous observons les actions anthropiques. Cependant, en ce qui concerne le domaine biologique, végétal et physique les critères sont identiques sans que nous soyons en position de les exprimer plus clairement.

Le premier critère du concept de moindre contrainte est la sélection. La sélection, de manière consciente ou inconsciente, des objets ou des solutions qui se présentent à un acteur,

engage celui-ci dans une dynamique de construction d'une nouvelle situation. La sélection peut-être liée à des nécessités, à des opportunités voire à une absence d'autre possibilité. Cette sélection s'effectue à différents niveaux en fonction des caractéristiques de la situation rencontrée.

A la sélection succède un groupe de critères constitué de la durabilité, de la faisabilité et de la conception. La nature ne peut développer de telles attitudes. Cependant, nous attribuons, afin de mieux comprendre les phénomènes, des capacités de choix et de réponses à des objets dénués de conscience. Ce grand écart entre l'Homme et les composants de la nature, dans le cadre du concept de moindre contrainte, s'avère nécessaire du seul fait que la nature semble trouver des réponses aux situations critiques qu'elle subit. Ce groupement de trois caractères montre la permanence d'une action dynamique dans les décisions prises afin que chaque acteur puisse bénéficier d'une certaine satisfaction.

Une seconde association de caractères, au sein de ces critères, permet d'entrevoir l'étendue de l'action du concept de moindre contrainte dans nos comportements quotidiens ou dans les situations que nous pouvons percevoir dans/sur les espaces terrestres. Ce regroupement est constitué de l'évolution, de l'évaluation et du niveau d'action. Ces trois traits associés renforcent l'idée de dynamique dans les attitudes et les orientations prises par les acteurs. Tous trois rendent perceptibles la nécessité de progresser en conservant les acquis et en améliorant la situation initiale afin d'être en mesure de répondre aux exigences d'un Monde en perpétuels mouvements.

La dernière association de caractères au sein des critères sur lesquels repose le concept de moindre contrainte est constituée des aspects de prospectives, de capacités et de réalisme. Ces trois traits nous projettent déjà en direction de l'état suivant la recherche d'équilibre. Néanmoins, ils sont des aspects à la fois présents dans les mouvements initiaux ainsi que dans les résultats provenant d'une nouvelle situation. Ces critères dans leur diversité favorisent la mise en œuvre d'équilibre favorable aux différentes parties concernées par les relations en cours. De tels aspects constituent la phase intermédiaire qui permet de tendre en direction d'un nouvel équilibre.

3.1.1.3. Pour tendre vers un nouvel équilibre

Le concept de moindre contrainte par l'intermédiaire des deux actions précédentes, d'un jeu d'équilibre et de la mise en relation de critères fondateurs, facilite l'accession à un nouvel équilibre. Ce dernier est lui aussi soumis aux mêmes mouvements, afin que l'évolution poursuive son cheminement.

Tendre en direction d'un nouvel équilibre ne peut être envisagé sans une dynamique propre aux éléments mis en relation au sein du phénomène décortiqué. Cette dynamique révèle divers aspects. Elle est à la fois le courant de la rivière qui transporte les alluvions, tout en étant le souhait de construire une nouvelle maison, ainsi que le courant d'air qui se réchauffe avec un effet de foehn. Une dynamique de ce genre est liée au mouvement, à l'intentionnalité ou à l'opportunité qui se crée lors de la mise en relation d'acteurs aux attentes parfois en opposition.

Ce nouvel équilibre est lié en grande partie à l'expression de la performance et de la rentabilité souhaitées par les acteurs. Ces deux aspects, très fréquemment inconscients, guident les comportements humains, animaux ou végétaux. Que nous nous trouvions dans le cas d'une recherche de nourriture, de rayons de soleil ou d'espace terrestres, tous les acteurs considérés s'efforcent de trouver des solutions leurs permettant de satisfaire à leurs besoins et de ce fait parvenir à un nouvel équilibre.

Tendre en direction d'un nouvel équilibre est une attitude permanente que la totalité des acteurs de la réalité du Monde en mouvements met en relation. Chaque élément, avec ou sans conscience de ce qu'il met en œuvre pour parvenir à dépasser une situation donnée, est en mesure d'agir à l'intérieur des espaces terrestres. La moindre contrainte est la solution équilibrée que chaque acteur agissant peut mettre en œuvre en fonction de ses potentialités. Ce nouvel équilibre s'acquiert en fonction des mécanismes internes de la moindre contrainte.

3.1.2. Les mécanismes du concept du moindre contrainte

Les mécanismes du concept de moindre contrainte sont internes à la structure décisionnelle dans laquelle les acteurs interagissent. Ils sont regroupés en trois domaines principaux dont le premier est la détermination des enjeux, le second s'attache au niveau d'acceptation et le troisième au niveau non acceptable pour les acteurs.

3.1.2.1. Déterminer les enjeux

La détermination des enjeux est essentiellement une inquiétude humaine pour laquelle l'Homme s'efforce de trouver des solutions les plus performantes. En mettant en œuvre le concept de moindre contrainte, au sein d'une démarche géographique, pour laquelle l'un des objectifs poursuivis est de permettre à l'Homme de comprendre, d'expliquer et de vivre dans les meilleures conditions dans/sur les espaces terrestres, les enjeux perceptibles révèlent multiples facettes de qualité, de devenir et de gestion.

Les enjeux de qualité sont des objectifs en direction desquels les acteurs désirent tendre ou simplement dépasser une situation qui dans la configuration du moment ne les satisfait plus. Les qualités recherchées se situent essentiellement au sein des infrastructures qui vont être développées ou modifiées, afin de répondre à de nouveaux contacts et de ce fait à de nouvelles obligations pour les acteurs. Les infrastructures, c'est-à-dire les supports construits par les éléments en cours d'évolution, nécessitent une attention toute particulière afin que celles-ci soient performantes dans les meilleurs délais.

Cela indique que les relations entre les acteurs sont elles aussi des enjeux conséquents dans la construction de la/d'une réalité et d'une nouvelle situation. Ces relations, qu'elles soient celles entretenues par les plantes lors de la photosynthèse ou celles mises en place par une entité sociétale dans sa prise de possession d'espaces terrestres, impliquent la recherche de la meilleure solution pour l'acteur initiateur de l'action. La relation existante peut être à sens unique.

Par exemple, le soleil par ses rayonnements fait augmenter la température d'une roche. Celle-ci subira de fortes variations de températures en hiver et probablement le phénomène de gélifraction par ce mécanisme son érosion s'accélèrera. Ce phénomène d'érosion et de destruction des roches met en évidence une relation de moindre contrainte dans laquelle un seuil de température joue le rôle d'acteur d'équilibre. La relation pour la qualité recherchée peut être à double sens, qu'un acteur soit passif ou que les acteurs en actions soient tous actifs, lors de l'élaboration de nouveaux réseaux de desserte de transports en commun les structures décisionnelles s'efforcent de rechercher le service le plus efficace avec le moins de contraintes

possible. Il y a alors la mise en œuvre du concept de moindre contrainte dans le but de satisfaire toutes les parties en relations et en attentes de retombées positives.

De ces situations de relations découle l'idée de partage et de partenariat sous quelque forme que ce soit. La qualité de ces deux actions facilite l'emploi de l'objet, des infrastructures ou des solutions de survie développées afin de répondre à une nouvelle réalité. Les acteurs du phénomène observé sont dans l'obligation de partager et de s'associer en développant une certaine qualité sous peine de ne pouvoir réagir face à la nouvelle donne source d'un nouvel équilibre.

Dans ce contexte le devenir des échanges et des relations mises en place, par nécessité ou par la volonté d'un acteur, projettent celui-ci dans l'enjeu du devenir de la structure créée. Les enjeux du devenir sont tout d'abord perceptibles dans/sur les espaces terrestres, pour lesquels l'Homme oublie trop fréquemment qu'ils sont les seuls lieux où il peut vivre. Les espaces terrestres tiennent une place considérable dans les enjeux au sein du concept du moindre contrainte, puisque c'est sur ce support que se vérifie tous les jours la cupidité des aménageurs qui eux aussi oublient que la nature ne se dompte pas.

Au devenir des espaces terrestres est associé le devenir des acteurs. Ceux-ci sont l'ensemble des êtres vivants, des entités sociétales ou des résultantes des interactions de plusieurs participants. Le concept de moindre contrainte, en recherchant un équilibre, une solution acceptable et viable pour tous les acteurs concernés, prend en considération le devenir de la plus petite entité au même rang que celui de la plus importante. Quelque part cette attitude est une révolution. En effet, cela signifie qu'en France où les potentialités éoliennes sont importantes, le développement de cette énergie renouvelable serait soutenu au détriment de la dépendance énergétique au pétrole ou à l'hydroélectricité²³⁴.

Le concept de moindre contrainte, implique fortement au sein de ses enjeux, que les acteurs source de décisions se projettent dans la durée en fonction des niveaux d'observation et de satisfaction. Dans ce cas il n'est plus recherché le résultat immédiat mais celui qui

²³⁴ Dans ce cas les valeurs accordées aux paysages, au cadre de vie, au devenir, aux dépendances que subissent les populations devraient devenir une inquiétude des décideurs. Pour l'heure, les structures économiques soumises aux lois invisibles des puissances pétrolières et de l'industrie automobile ne peuvent ou ne veulent réagir face à cette réalité. Certains parleront de pollution visuelle des éoliennes, d'autres invoqueront le bruit et les derniers le fait qu'il n'y a pas toujours du vent. Cependant, il incombe aux géographes, à notre sens, d'agir

permettra un avenir à l'ensemble des entités comprises dans l'action développée. Le concept de moindre contrainte lie les décisions dans le temps et il implique une responsabilisation de la totalité des acteurs²³⁵.

Ces activités orientent les acteurs en direction du développement des enjeux liés à la gestion efficace de leurs potentialités. Cette gestion est la prise en considération des biens, des potentiels et des ressources renouvelables ou non renouvelables. Cela signifie que les enjeux résultant de l'emploi du concept de moindre contrainte associent les résultats non perceptibles, mais envisageables, aux évaluations chiffrées des spéculateurs. En d'autres termes une place conséquente est donnée à la subjectivité et à la perception pour lesquelles même les économistes semblent rendre une position majeure²³⁶ pour tenter d'expliquer le monde économique. Ces enjeux de gestion impliquent simultanément à leur prise en considération de déterminer les niveaux d'acceptation selon le concept de moindre contrainte.

3.1.2.2. Déterminer le niveau d'acceptation

La détermination d'un niveau d'acceptation est le second mécanisme mis en œuvre au sein du concept de moindre contrainte. Le niveau d'acceptation est le point maximum auquel les partenaires et les acteurs, au sein d'un phénomène, acceptent ou peuvent agir tout en conservant une infime part d'autonomie et satisfaire à leurs attentes. Ce niveau d'acceptation est presque entièrement subjectif, bien que l'objectivité des chiffres ou des résultats donnent une part d'objectivité déterminante à l'élaboration de cette acceptation. Ce niveau se structure autour de trois aspects essentiels que sont la tolérance, les contraintes et les bénéfices envisageables.

Le niveau de tolérance, aux nuisances, aux partages, aux relations voire aux limitations d'autonomie, est l'un des aspects incontournables du concept de moindre contrainte au sein des mécanismes mis en œuvre dans son fonctionnement. Cette tolérance est une évaluation de ce que l'on est prêt à accepter pour la réalisation d'un projet, ou du développement de la vie dans des zones hostiles, ou par exemple la charge d'aménagements que peut supporter un

dans le sens de la préservation des espaces terrestres en développant le concept de moindre contrainte, tout au moins dans ce domaine.

²³⁵ Chassande P., 2002, *Développement durable*, Aix-en-Provence : Edisud, 189 p.

espace terrestre avant un glissement de terrain. Cette tolérance psychologique ou physique est présente pour l'ensemble des phénomènes perceptibles dans/sur les espaces terrestres. En ce qui concerne la géographie sociale, urbaine ou économique il est une évaluation de la tolérance aux progrès ou aux aménagements qu'acceptent de subir les populations concernées par les modifications ou les orientations proposées par les décideurs²³⁷.

De ce niveau de tolérance découle un niveau de contraintes acceptables, c'est-à-dire, le niveau de nuisances dans lesquelles les acteurs acceptent de vivre avec une contrepartie financière ou d'aménagements, voire de déplacements. Cette situation se vérifie pour les grands travaux, voies à grande vitesse, barrage hydroélectrique ou autoroutes. Ce niveau de contraintes montre ses limites dans les délais pour lesquels ceux qui les subissent sont aptes à gérer la nouvelle contrainte. Ces contraintes sont aussi évaluées dans leurs caractères de réversibilité. Cette réversibilité de dépendance aux énergies fossiles a été oubliée dans le développement des sociétés contemporaines. Ces orientations attestent que nous pouvons accepter des contraintes jusqu'à un certain niveau sans que cela pèse trop lourdement sur le devenir des acteurs concernés.

Dans les mécanismes d'acceptation nous trouvons en dernier lieu les bénéfices perceptibles. Ces bénéfices sont parfois invisibles voire impalpables pour la génération actuelle. Cependant, en recherchant une forme de bénéfice, c'est-à-dire quitter un état d'équilibre pour une situation dans laquelle une plus-value pourra être envisagée, il y a l'acceptation d'un niveau de revenu même modique pour une activité donnée. Le bénéfice que l'on recherche peut aussi résider dans l'apparence, le confort ou l'aisance que permettra la nouvelle situation. La formation d'un nouveau paysage²³⁸, la mise en place de parcs de loisirs ou d'une ligne de tramway sont autant de bénéfices profitables aux populations concernées, qui ont accepté les contraintes initiales, et probablement postérieures, afin d'accéder à une meilleure situation.

Ces niveaux d'acceptation sont autant de mécanismes internes à toute décision pour laquelle chaque acteur est en mesure de choisir ou pour laquelle les éléments en relation

²³⁶ Stiglitz M., 2003, *Principes d'économie moderne*, Bruxelles : De Boeck, 939 p.

²³⁷ Nous trouvons un regard au sujet de ces thématiques dans les ouvrages : Berque A., (dir.), 1994, *La maîtrise de la ville*, Paris : EHESS, 595 p. Lasserre F., Lechaume A., (dir.), 2003, *Le territoire pensé*, Montréal : PUQ, 328 p. Richard T., (édit.), 2001, *The City Reader*, Londres : 608 p.

²³⁸ Mercier G., Bethemont J., 1998, *La ville en quête de nature*, Québec : Septentrion, 256 p.

trouvent des solutions préservant au maximum leur nature. Néanmoins, dans ces échanges internes il demeure des aspects non acceptables qui sont eux aussi des mécanismes spécifiques au concept de moindre contrainte.

3.1.2.3. Déterminer le niveau non acceptable

En prenant le contraire des aspects mis en évidence plus haut nous avons une part des actions non acceptables qui agissent en tant que mécanismes au sein du concept de moindre contrainte. Ces mécanismes non acceptables sont l'évaluation des coûts, des contrecoups et de la dépendance qui découlera de la nouvelle situation d'équilibre dans laquelle se trouveront les acteurs.

Les coûts estimables, perceptibles ou simplement envisageables sont des freins dans les processus décisionnels au sein du concept de moindre contrainte. L'attribution d'une valeur à une action ou à ses retombées fait que celle-ci devient une entité. Le volume qu'elle représente peut peser sur le devenir de la société concernée. Les acteurs, en prenant en considération un niveau auquel en aucune manière ils ne souhaitent parvenir, dressent une limite virtuelle en se réfugiant derrière des coûts financiers, matériels ou humains. Ces formes de coûts sont autant de blocages qui atténuent l'action de l'ensemble des acteurs. Au sein du fonctionnement du concept de moindre contrainte, ils sont le vis-à-vis des engagements acceptables. Les coûts impliquent une mesure des actions entreprises et de leurs répercussions. Dans ce contexte les aspects non acceptables des coûts servent de barrière psychologique avec laquelle joue les acteurs afin de dépasser une situation qu'ils souhaitent lucrative.

En mettant ainsi les coûts dans le circuit décisionnel les acteurs entrevoient les contrecoups des actions projetées. Ceux-ci sont envisagés sans pour cela être réellement pris en compte dans les projets de développement, tout particulièrement lorsque les délais de ces contrecoups n'ont pas été conçus sur des extensions temporelles suffisamment longues²³⁹. Les contrecoups ont alors une dimension temporelle avec les délais aux termes desquels les

²³⁹ Ce cas se vérifie aux Etats-Unis où les aménagements effectués dans les Everglades, qui furent un projet pharaonique et qui coûtèrent des sommes gigantesques, sont aujourd'hui totalement remaniés afin que l'eau

conséquences des travaux entrepris seront catastrophiques pour les espaces terrestres et les espèces concernées. Ils ont une dimension de destruction et un caractère d'irréversibilité. Dans cette situation, se sont les friches industrielles ou la disparition de la mer d'Aral, ou encore les excès de pollutions atmosphériques, qui tiennent une place de facteur non acceptable. Ces niveaux non acceptables des contrecoûts sont une extension dans les processus d'évaluation au sein du concept de moindre contrainte. Leur reconnaissance permet d'évaluer les dépendances.

Ces dépendances évaluables et non acceptables sont le résultat des mécanismes initiaux qui mettent en relation les acteurs demandeurs, les acteurs qui subissent et les espaces terrestres sur lesquels se déroulent les actions de recherche d'un nouvel équilibre. Les dépendances perceptibles sont liées aux structures, aux énergies ainsi qu'aux pollutions déterminables. Ces niveaux se situent à la fois au début d'une action consciente, l'acteur initial a défini ce qu'il ne voudrait en aucune manière, ainsi qu'à la fin du processus décisionnel pour lequel, parfois, des choix initiaux sont modifiés afin de parvenir à la réalisation du projet. En quelque sorte cette action est la détermination du point à partir duquel les acteurs ne veulent plus s'engager, dans leurs dépendances aux structures de fonctionnement, dans leurs dépendances énergétiques, ou dans leur volonté de ne plus subir le fléau des pollutions atmosphériques.

L'ensemble de ces aspects, dont l'objectif est de mettre en exergue les enjeux perceptibles au sein d'un processus décisionnel, facilite la détermination des niveaux acceptables et non acceptables pour les différents éléments évaluables mis en œuvre au cœur du concept de moindre contrainte. La globalité de ces mécanismes permet de percevoir les limites du concept de moindre contrainte.

3.1.3. Les limites du concept de moindre contrainte

A l'identique de tout concept, le concept de moindre contrainte possède ses propres limites. Chaque utilisateur doit avoir ses limites en garde-fous afin de se préserver de tout

reprenne son cours initial, tout en la canalisant, afin de limiter les nuisances considérables que les modifications

excès ou errances et d'employer au mieux ce concept. Ce dernier reflète une part de notre humanité, ne serait-ce qu'en fonction de l'équilibre permanent recherché dans nos réalisations quotidiennes.

Les limites du concept de moindre contrainte sont perceptibles au sein de trois ensembles : l'individu, les domaines d'emploi et les héritages auxquels sont associés les modes de définition.

3.1.3.1. L'individu

L'individu est donné comme le premier grand ensemble de limites avec lesquelles un concepteur recherche un équilibre dynamique dans le but d'en juguler leurs effets. L'individu ou l'initiateur de la mise en œuvre du concept de moindre contrainte, malgré son intégrité et sa volonté de rigueur, est porteur de ses propres limites.

Celles-ci sont le résultat de ces choix. Ces choix guident ses orientations, ses constructions et ses potentialités. En choisissant au sein de plusieurs solutions l'individu ferme volontairement des options tout aussi pertinentes que celle qu'il aura prise. Le choix effectué est en lui-même la mise en œuvre du concept de moindre contrainte puisque pour le produire l'individu aura évalué des possibilités en fonction de l'acceptation de contraintes. Il y a alors deux niveaux de choix en relation dans l'emploi de ce concept. Le choix initial qui engendre une décision et un choix final qui produit l'action.

Les intérêts de l'individu se positionnent comme limites. Les intérêts sont des lignes de force des options prises par l'individu. Dans le cas où ces intérêts sont financiers, médiatiques ou personnels, le concept de moindre contrainte subit des influences, qui selon leurs intensités dénaturent l'objet final. En outre, la priorité donnée à des intérêts, sous quelque forme que ce soit, empêche le fonctionnement correct de ce concept puisqu'il n'y a plus de recherche d'équilibre mais la satisfaction d'un seul acteur. La disparition du lac de Château-Arnoux, petit village des Alpes-de-Haute-Provence, démontre le poids joué par les intérêts mercantiles d'une société de gestion, laquelle préfère laisser ce lac s'envaser plutôt que de gérer l'envasement depuis la construction du barrage.

Ces aspects sont recoupés par les orientations et les attitudes. Elles sont les dernières limites produites par l'individu dans l'emploi du concept de moindre contrainte. Les orientations prises émanent en droite ligne des intérêts. Si elles ne sont pas conçues avec les directives indicatives de la moindre contrainte nous arrivons aux abus désastreux de Château-Arnoux. Dans ce cas les limites sont criantes de vérité et les marques physiques deviennent indélébiles. Le plus souvent les orientations prises ont des conséquences moins flagrantes à l'image des aménagements effectués pour les Jeux Olympiques de Grenoble.

Cependant, leurs limites demeurent perceptibles puisque il leur faut être gérées afin de ne pas être trop nuisibles pour les populations concernées. Les attitudes des acteurs mis en relation sont autant de freins que celles-ci sont négatives. Les attitudes trop marquées font une négation du concept de moindre contrainte car elles ne laissent pas les influences extérieures agir dans un rôle de modération. Seule l'attitude dominante d'un individu est alors le moteur au développement d'une action. Cette non-considération d'autrui engendre des dysfonctionnements limitant ainsi la pertinence de la moindre contrainte. Le concept de moindre contrainte ne rencontre pas des limites dans la seule nature des actions et des pulsions d'un individu, il en connaît au sein des domaines avec lesquels il compose.

3.1.3.2. Les domaines de réalisation du concept de moindre contrainte

Les domaines de réalisation du concept de moindre contrainte sont un ensemble de limites avec lequel l'utilisateur doit composer. Celles-ci s'articulent autour des aspects de la vie courante, de la construction du savoir et de l'action durable pour laquelle le concept de moindre contrainte est un outil de mise en œuvre.

La vie courante montre tous les jours les limites de la moindre contrainte. En effet, nous subissons des obligations, l'absence de choix et des structures contraignantes. Chacun de nous à la possibilité de ne pas vivre dans cet ensemble sociétal et de vivre exclusivement pour lui au mépris d'autrui. Notre vie, où que nous soyons, quoi que nous fassions, est contrainte par des règles écrites ou inculquées. Nous n'avons pas la possibilité de nous extraire de ce mode de fonctionnement sans devenir des marginaux. Même dans ce cas extrême il existera en permanence le lien social d'une relation avec autrui. La moindre contrainte, cette recherche d'équilibre, trouve des limites dans le phénomène qui permet sa réalisation. Il y a une

opposition marquée dans ce contexte. La vie est une réalisation permanente du concept de moindre contrainte du fait de l'existence continuelle d'équilibres. Ceci s'oppose à notre impossibilité de sortir de celle-ci du seul fait que nous sommes des êtres humains dépendants du Monde auquel nous appartenons.

Il en est de même pour la construction du savoir donnée pour limite à l'emploi du concept de moindre contrainte. En effet, une part de la construction du savoir individuel et collectif est produite en dehors de l'utilisation de ce concept. L'ensemble des savoirs innés ou des automatismes acquis tout au long de notre existence ne sont pas produit en fonction de la moindre contrainte. Il n'y a pas de choix à effectuer. Il n'y a pas d'équilibre à trouver. Ces derniers sont produits par nos modes de fonctionnement et par notre humanité. La construction du savoir, même si elle est orientée et structurée, n'en demeure pas moins largement indépendante de la mise en œuvre du concept de moindre contrainte. Cependant, dans ce cas, il existe aussi une ambivalence puisque le savoir que nous construisons est le résultat de ce que nous sommes. De ce fait, pour sa production, il y a l'emploi du concept de moindre contrainte, ne serait-ce que pour les méthodes employées.

Les actions entreprises dans une perspective durable fixent des limites au concept de moindre contrainte. Le développement durable en projetant dans un futur proche des réalisations contemporaines est un emploi du concept de moindre contrainte. Dans son cadre de fonctionnement les concepteurs mettent en équilibre leurs objectifs, des attentes, des moyens et des contraintes de toutes origines et de toutes formes. En outre, les propositions faites satisfont normalement l'ensemble des acteurs concernés en fonction des décisions prises.

Néanmoins, des acteurs comme la nature ne sont pas en mesure de s'exprimer. Une telle situation limite l'emploi du concept de moindre contrainte. L'équilibre proposé est une production construite en fonction de la perception des supports sur lesquels le concepteur va concevoir ses réponses. Selon son positionnement, ses idéaux et ses financements la prise en considération, par exemple de la nature ou du déboisement voire de l'urbanisation, sera totalement différente. La conception, de ce qui peut être considéré comme durable, perd toute sa consistance, du seul fait que la moindre contrainte recherchée n'est pas utilisable dans sa plénitude.

Les limites pour l'action durable sont la reconnaissance des acteurs et leur mise en valeur comparativement aux intérêts des observateurs. Cette situation provient pour une part non négligeable des héritages mis en relation dans l'utilisation du concept de moindre contrainte.

3.1.3.3. Les héritages

En positionnant l'individu comme limite à la moindre contrainte nous indiquons en filigrane que les héritages de cette personne agissent dans l'attitude de celle-ci. Les héritages mis en exergue maintenant ne sont pas que ceux d'une personne. Ils sont un ensemble complexe qui atténue l'action d'équilibre recherchée dans la mise en œuvre du concept de moindre contrainte.

En effet, la formation du concepteur, les niveaux de réceptions et les compétences des multiples acteurs sont le résultat d'héritages pour chaque acteur mis en connexion. Ces héritages de formation sont : un cursus scolaire, la nature physique d'un sol, voire les structures géologiques d'un espace terrestre ou encore le mode de formation d'une entité sociale dans un territoire. La totalité de ces éléments est produite par l'emploi le plus souvent inconscient du concept de moindre contrainte qui est une démarche dont l'objectif est de satisfaire les acteurs en relation.

Les modes de définition du concept de moindre contrainte et de son emploi dans un cadre scientifique sont des limites de son utilisation. En effet, en produisant une définition d'un ensemble ou d'un terme nous en déterminons les limites. Si celles-ci ne sont pas correctement déterminées la relation d'équilibre construite dans une orientation de moindre contrainte subit un déséquilibre. La définition d'un objet, d'un phénomène ou d'une zone d'observation est porteuse d'une subjectivité négative dans laquelle la moindre contrainte joue un rôle de formalisation.

Le mode de définition pour l'emploi de ce concept peut être soumis à une certaine subjectivité voire à des formes de partialité qui réduisent volontairement les domaines d'action du concept. Dans le cas où le concepteur d'un objet ou d'une observation effectue son action au sein d'attitudes aussi regrettables, la définition du concept de moindre contrainte pour son emploi courant devient quasiment irréalisable. Les modes de définition, en donnant

la nature des outils employés pour référents, indiquent le cadre conceptuel de réflexion. Dans cette optique il incombe au concepteur d'agir en toute clarté. Dans le cas contraire, il rencontrera des obstacles pour la diffusion et la réception de sa production.

Les limites du concept de moindre contrainte sont dépendantes en grande partie du comportement de l'utilisateur ainsi que de l'orientation que donnera ce dernier aux développements proposés. Qu'elles soient liées aux héritages, aux domaines d'utilisation ou aux individus, ces limites mettent en exergue la nécessité de concevoir l'emploi de ce concept, avec une recherche d'équilibre et d'impartialité au regard des réalités que chaque observateur peut côtoyer.

La moindre contrainte engendre une recherche permanente d'équilibre, de satisfaction et de gestion à la fois des besoins, des hommes et des potentialités des espaces terrestres. Ce concept, dynamisé par une action volontaire et une utilisation consciente et inconsciente de la réalité des équilibres naturels, emploie la différenciation précédemment abordée pour sa réalisation. Il met en œuvre, dans cette perspective, le concept de rupture/continuité, étape suivante de notre base conceptuelle.

CHAPITRE IV

La rupture/continuité

Le terme de rupture est employé lorsque des transporteurs effectuent une rupture de charge au sein d'une structure nodale de pluriactivité où sont connectés des réseaux de voies terrestres, ferroviaires, fluviales, aériennes voire maritimes. La charge est scindée, répartie et redistribuée selon sa destination finale et les moyens permettant une meilleure accessibilité dans le but d'acquérir une plus grande souplesse et une rapidité sans cesse accrue. Cette rupture de charge pour le transporteur est obligatoire car il ne peut rayonner sur une zone de desserte avec des gros porteurs.

Afin de conserver la continuité de la distribution de son produit, le transporteur se trouve dans l'obligation de répartir ses charges selon l'attente de ses clients. La continuité mise en avant par un transporteur est l'action entreprise par celui-ci tout au long de la prise en charge du produit ou de l'objet concerné. Cette continuité est le transport du point initial au point final en adaptant, aux exigences des structures empruntées, les moyens mis en œuvre. La continuité est alors le cheminement du produit du producteur au consommateur.

Mettre en exergue une continuité de mouvement pour la distribution des biens de consommation avec des ruptures de charge est simple. En revanche, au sein des démarches géographiques, qu'elles soient liées aux domaines physiques, humains ou sociaux de perception, reconnaître de tels phénomènes s'avère plus problématique. En observant un cours

d'eau nous pouvons constater sa continuité : il s'écoule de sa source à son embouchure, sans coup férir, même si parfois l'itinéraire est bouleversé, l'eau coule de long d'une pente. De nombreux obstacles sur cet itinéraire sont rencontrés : des chutes, des plaines, des lacs, des étranglements, des dénivellations accentuées, voire des ouvrages artificiels. Ces contraintes anthropiques ou naturelles engendrent des ruptures dans la vitesse du courant, dans la capacité de transport du cours d'eau et dans le dépôt des alluvions.

Dans des zones de dimension variable l'alluvionnement sera favorisé (lac, plaine) du fait d'une diminution de la pente et d'un courant très faible. Il y a alors une rupture de charge sur la zone considérée du fait du dépôt des alluvions. La rupture est une modification du volume de l'objet considéré, une modification de sa destination, ou une modification de sa nature suite à une opération de scission effectuée dans une zone spécifique aux dimensions adaptables.

La continuité est le déplacement que nous avons constaté pour un objet, elle est la totalité d'un phénomène, elle est un objet (un fleuve) tout en étant un Tout (un système d'érosion, par exemple). Ce simple constat empirique de l'existence de ruptures et de continuités présentes au cœur des objets construits par une démarche géographique n'est pas une nouveauté²⁴⁰. Néanmoins, aucun des auteurs auxquels nous pouvons nous référer n'associe rupture et continuité. Tous emploient le terme de discontinuité.

Une discontinuité est une absence de continuité²⁴¹. Comment parvenir à parler de continuité si celle-ci est absente ? Si une discontinuité est constatée sur un graphique ou une courbe celle-ci est décelable car elle modifie le profil du résultat tracé et observé. Une discontinuité est alors une hausse de pourcentage ou une baisse des gains observés. Elle est une fluctuation au sein d'un phénomène.

Vouloir associer rupture et continuité dans le concept rupture/continuité donne l'impression de créer un synonyme à la discontinuité. Il n'en est rien. Dans le but de montrer la pertinence de la construction et de la proposition du concept de rupture/continuité, notre démarche est fortement influencé par les propos de E. Kant : « Toute connaissance exige un concept, si imparfait ou si obscur qu'il puisse être.²⁴² » Cette courte phrase de E. Kant indique que

²⁴⁰ Brunet R., 1967, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, Paris : CNRS, 117 p.

²⁴¹ Petit Larousse, 2005, p. 370.

²⁴² Kant E., 1986, *Critique de la raison pure*, Paris : Delagrave, p. 48.

parfois il est nécessaire de bousculer les acquis afin de tendre en direction d'un progrès, même si nos propos peuvent prêter à confusion. Par ailleurs, nous associons une forme de dialectique à ces propos. Celle-ci est employée sous la forme d'un fil rouge. En quelque sorte, cette technique nous permet de saisir le concept de rupture/continuité comparativement à celui de discontinuité²⁴³. Un tel positionnement n'est pas éloigné de celui de T. Kuhn²⁴⁴ qui expose que les progrès ne sont pas linéaires, qu'il leur faut des soutiens et que la continuité de leur réalisation est variable selon la perspective d'observation que nous en avons en fonction des ruptures qui jalonnent son évolution. Dans ce contexte nous exposons la nature du concept de rupture/continuité.

4.1. La nature du concept de rupture/continuité

La nature du concept de rupture/continuité est forgée contradictoirement au concept de discontinuité, qui n'est qu'une absence de continuité, employé pour un grand nombre de destinations sans que nous sachions réellement ce qu'elles représentent. Afin de dépasser cette situation nous montrons les raisons qui nous ont menées à refuser le concept de discontinuité. Puis, nous exposons ses actions, ses mécanismes, ses domaines de réalisation et ses limites.

4.1.1. Un refus de la discontinuité

La position défendue dans ce refus de la discontinuité en tant que concept pertinent pour la géographie est quasiment en opposition avec celle de R. Brunet :

La théorie des discontinuités nous paraît donc susceptible de contribuer à définir la nature même des sciences géographiques. [...] Elle nous fait apercevoir une géographie excluant tout finalisme. La géographie étudie une succession de déséquilibres provisoires ; elle peut déceler certaines tendances, du moins à court terme, mais ne peut préjuger d'une quelconque finalité, hors d'évidences superficielles : bien entendu, l'érosion tend à abaisser le relief – mais cette banalité n'aide pas beaucoup à l'interprétation de ses formes. [...] La théorie des discontinuités

²⁴³ Nous ne développons pas une démarche dialectique comme l'a fait G. Di Méo dans : *l'Homme, la Société et l'Espace*, Paris : Anthropos. Cet auteur a détaillé son action dialectique lui aussi en associant parfois les propositions de E. Kant afin de soutenir ses développements.

²⁴⁴ Kuhn T., 1972, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 285 p.
Kuhn T., 1990, *La tension essentielle*, Paris : Gallimard, 482 p.

contribue enfin à faire concevoir une géographie probabiliste, qui échappe au carcan du déterminisme le plus rigide.²⁴⁵

Nous ne pensons pas qu'une absence de continuité puisse fonder une théorie. R. Brunet lui-même ne parvient pas dans ces développements à montrer la pertinence des discontinuités, puisqu'il ne définit pas de limite propre à l'observation et ne précise pas réellement l'objet d'étude.

Cependant, les discontinuités ont facilité une évolution de la géographie en permettant de mettre en évidence des phénomènes physiques ou humains. Néanmoins, ces progrès ne sont pas suffisants aujourd'hui au sein de systèmes dynamiques qui recherchent la précision de la définition des objets.

Afin de dépasser cette position négative nous nous attachons à ce que représente la discontinuité, aux problèmes de la seule discontinuité ainsi qu'aux limites et fermetures de la discontinuité.

4.1.1.1. *Ce que représente la discontinuité*

Ce que représente la discontinuité est démontré par son absence dans le dictionnaire de J. Lévy et M. Lussault²⁴⁶ où elle est définie comparativement à la continuité. En revanche, dans *Les mots de la géographie*, dont l'un des auteurs est R. Brunet²⁴⁷, nous trouvons quelques lignes sur la discontinuité dans lesquelles la discontinuité est définie en fonction de ruptures.

La discontinuité telle qu'elle est développée par R. Brunet n'est en réalité que le résultat d'un découpage de l'espace. Dans cette perspective l'espace est une somme de discontinuités voire est une discontinuité en lui-même. La discontinuité quelque soit sa forme de maillage, de structure, d'interface ou de limite est donnée comme une évidence à tout observateur.

La discontinuité est considérée de cette manière par les auteurs français contemporains qui ont développé des approches sur les limites et les discontinuités qui furent au programme

²⁴⁵ Brunet R., 1967, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, Paris : Editions CNRS, pp. 101-102.

²⁴⁶ Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, 1034 p.

²⁴⁷ Brunet R., Ferras R., Théry H., 1993, *Les mots de la géographie*, Montpellier : RECLUS, pp. 161-162.

de l'agrégation de géographie en France. Il y a une association entre la limite et la discontinuité. Cela signifie qu'un objet délimité est une discontinuité au sein d'un objet plus vaste. De ce fait un observateur ne peut accéder à la connaissance d'un objet que comparativement à l'espace géographique, qui dans ces orientations est la globalité de l'espace utilisable. Dans ce cas tout est discontinuité.

La discontinuité représente alors une globalité et une succession de discontinuités qui permettent de caractériser les espaces étudiés. Il est sous-tendu par l'idée que l'espace d'observation est homogène et que les discontinuités servent à caractériser l'espace géographique. Cet espace devient alors une spécificité, il est séparé de l'espace. Ces orientations mettent en évidence une multitude de discontinuités qui est censée animer les espaces étudiés en étant des supports aux mouvements qui les animent ainsi que des résultats de ces mêmes dynamiques.

Les discontinuités par l'intermédiaire d'une très grande souplesse liée au flou fonctionnel de leur utilisation donne l'illusion d'être en mesure de comprendre d'une manière plus accessible le Monde et ses réalités. Elles sont un outil pour les développements contemporains d'une grande pertinence puisqu'elles facilitent la mise en relation d'éléments structurels d'un espace donné comme géographique. Ainsi elles rendent les théories et les développements géographiques accessibles au plus grand nombre en donnant pour référence un outil simple, pour lequel sa perception est permanente.

A la discontinuité sont associées des idées d'évidence, de simplicité, d'accessibilité et de théorisation. De telles orientations propulsent ce concept au devant des réflexions épistémologiques de la géographie. Cependant, lorsque l'espace n'est pas défini, lorsque un objet n'est pas réellement borné, lorsque une frontière qui est une rupture est donnée comme discontinuité il apparaît des problèmes au sujet du référent discontinuité.

4.1.1.2. Les problèmes de la seule discontinuité

Employer un terme comme discontinuité est relativement simple. Il est donné à tout un chacun de se servir de ce concept et de le mettre en œuvre dans un grand nombre de situation. De plus il donne la possibilité de maîtriser partiellement des théories de la géographie. En revanche, un terme rébarbatif comme rupture/continuité lui rebute l'observateur. Cette illusion

de simplicité d'approche et de maîtrise est la première source de problèmes qui, selon notre perception du Monde, se pose sur le thème de la discontinuité employé en tant que concept géographique.

En effet, comment définir un objet par l'absence de continuité ? Cela voudrait signifier que l'espace dans lequel l'objet est extrait est continu. Il se pose alors le problème de l'espace géographique qui ne peut pas être l'espace, et dans ce cas il est lui-même une discontinuité. Cette absence de continuité sous-tend que nous devrions vivre dans une forme de normalité et d'homogénéité. Une telle situation est irréalisable puisqu'il y aurait une négation de la nature humaine et de la diversité de la nature. En cautionnant l'absence de continuité la zone d'étude et d'observation est inscrite dans une structure linéaire. Elle ne peut en aucune manière être géographique. La géographie, science des espaces terrestres des hommes, prend en considération des éléments et des objets pour construire son savoir et ne peut souffrir l'absence de la définition précise de l'objet qu'elle étudie.

Par ailleurs, comment accepter la non-définition d'un objet ? Si nous percevons un maillage, c'est que celui-ci existe comparativement à l'absence de maillage ou à la présence d'une autre forme de maillage. Il y a une séparation entre ces maillages. Si nous percevons l'existence d'une interface, d'une frontière ou d'un axe d'attraction, c'est que cette perception est effectuée comparativement à d'autres situations. Il y a une nouvelle séparation entre ces éléments. Ce sont des objets qui sont bornés. Alors comment admettre qu'ils puissent être discontinus, si ce n'est pas la négation de l'objet en lui-même. Une contradiction émerge alors au cœur de la discontinuité. En outre, si l'objet est défini il est borné. Il y a une rupture avec les autres objets, et dans ce cas pourquoi ne pas nommer cette séparation comme une rupture ?

Lorsque nous observons un phénomène nous percevons une partie de la réalité. Nous bornons cette réalité, nous créons une rupture dans la réalité globale pour proposer une réalité. Lorsque notre regard s'émerveille devant un paysage nous saisissons qu'un secteur et sur la ligne d'horizon il y a une rupture de l'observation. Par l'intermédiaire de ces deux exemples nous percevons que la discontinuité pose le problème supplémentaire de la perception. Nier la perception, résultat de l'observation, est quelque part nier notre humanité. Dans le contexte, de la détermination d'un noyau commun à la géographie donné comme étant l'humanisme géographique, nous ne pouvons pas admettre une négation de notre humanité par une

limitation du rôle de la perception. Ces quelques problèmes de la seule discontinuité considérée comme un concept géographique annoncent ses limites.

4.1.1.3. Les limites et les fermetures de la seule discontinuité

Les limites et les fermetures de la seule discontinuité sont perceptibles avec la mise en exergue de quelques problèmes liés à son emploi. Nous avons déjà montré que chaque concept possède ses propres limites et que la sagesse implique l'association de quelques concepts afin de dépasser ces limites. Néanmoins, la discontinuité avec les problèmes que pose son emploi et le fait qu'elle n'est qu'une absence de continuité trouve dans ses limites et ses fermetures des facteurs suffisants pour l'utilisation d'autres concepts plus pertinents au sein d'une géographie vivante.

Tout d'abord la discontinuité suggère la continuité d'un espace donné comme géographique. Cette clause limite les constructions produites par la discontinuité. Les supports à l'observation entreprise sont flous, ils peuvent être considérés comme étant malléables à souhait. Cette extrême souplesse devient, dans le cas de la discontinuité, une fermeture puisque l'objet modifiable ne peut que perdre de sa densité scientifique du fait de son adaptation continue. L'emploi de la discontinuité ferme les perspectives de reproduction. Une forme d'opportunisme émane des solutions proposées. Ces contre-coups ferment les perspectives d'emploi de ce concept puisqu'il met au même rang de discontinuité le tracé d'un terrain de football, la frontière d'un Etat et une zone seuil dans le lit d'une rivière.

Une autre fermeture est le fait que la discontinuité est définie par rapport à la continuité. Ce n'est pas l'objet qui oriente l'étude mais la continuité attendue et souhaitée par l'observateur. Il y a dans l'emploi de la discontinuité une influence déterministe bien que R. Brunet²⁴⁸ se garde d'une telle orientation. Cette forme de déterminisme qui n'est pas forcément négative occulte des perspectives de développement. En effet, en imposant l'idée de continuité d'un espace, les éléments le constituant ne peuvent être que discontinuité puisqu'ils appartiennent à une continuité de départ. Le raisonnement est tautologique et déterminé par l'origine de référence.

²⁴⁸ Brunet R., 1967, *op. cit.*

Il y a constitution de limites à la pertinence même de la géographie. Elle devrait être définie dans ce cas comme la science qui étudie un espace géographique homogène au sein duquel existent des discontinuités. L'habitant, l'océan, la société, les montagnes sont alors posés sur une boule lisse dont la normalité est son homogénéité. Nous ne concevons pas la géographie de cette manière et moins encore les espaces terrestres. La discontinuité a dans sa nature et sa définition ses propres limites qui deviennent des limites non acceptables pour la géographie.

La discontinuité met en exergue ses limites et ses fermetures ainsi que son manque de pertinence en tant que concept géographique. En ne reconnaissant pas une rupture et une différence pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une source de différenciation. En induisant l'homogénéité de l'espace, c'est-à-dire en faisant la négation intrinsèque de la diversité des espaces terrestres. Et, en omettant que les objets sont une entité et qu'ils sont définis comparativement à une référence, c'est-à-dire en apportant une souplesse négative aux démarches géographiques, la discontinuité ne peut répondre à des attentes géographiques.

Afin de dépasser ce que nous considérons comme une inadaptation aux réalités d'une géographie vivante nous préférons le concept de rupture/continuité, pour lequel la pertinence de son emploi est vérifiée par la mise en évidence de ses actions.

4.1.2. Les actions du concept de rupture/continuité

Le concept de rupture/continuité impose la mise en œuvre d'actions, qui lui sont propres, dans le but de dépasser l'inadaptation du concept de discontinuité. Ces actions sont élaborées comparativement à la discontinuité et en positionnant la rupture/continuité comme concept fédérateur au sein de la géographie. Ces actions sont articulées autour de trois phases : la détermination des espaces terrestres d'observation, la problématisation des phénomènes et le filtrage des informations.

4.1.2.1. Détermination des espaces terrestres d'observation

La première étape, d'une importance considérable et qui n'existe qu'en filigrane dans la discontinuité, est la détermination des espaces terrestres d'observation. Nous employons le

terme d'espace afin d'inscrire nos propos au cœur d'une démarche géographique et d'être en concordance avec la définition de la géographie retenue comme postulat initial à notre recherche de l'humanisme géographique. Nous n'employons pas la terminologie d'espace géographique²⁴⁹ car cela signifie que la géographie s'approprie l'espace alors qu'elle le partage. Néanmoins, la science géographique s'approprie des objets qu'elle construit afin de parvenir à la production d'un savoir géographique.

Dans la dernière partie de notre recherche nous exposons les raisons qui positionnent une partie des espaces terrestres, auxquels nous allons nous attacher, comme enjeux épistémologiques. Cependant, dans cette perspective, nous montrons en quoi la détermination des espaces terrestres, sur/dans lesquels s'effectuent les observations, en vue de la mise en œuvre du concept de rupture/continuité, s'avère être de première importance.

Ces espaces terrestres d'observation révèlent un grand nombre de dimensions. Nous rejoignons en cela les propositions de J.-P. Ferrier²⁵⁰ qui expose pour les territoires des tailles de dimensions croissantes. Dans le cas présent nous ne nous attachons pas à la taille mesurée mais à la dimension du support terrestre dans lequel l'observation s'effectue. Cette orientation nous permet de pouvoir qualifier de niche à la fois un trou d'eau dans lequel se réalisent des échanges, et une cave à l'intérieur de laquelle les réalités de la violence sociale se déplorent chaque jour. A un autre niveau d'observation le concept de rupture/continuité positionne au même niveau d'approche le territoire d'une nation et le territoire que s'approprie un individu dans la vie de tous les jours.

L'emploi du concept de rupture/continuité contribue à déterminer des espaces terrestres en fonction de leur destination, de leur statut et de leurs délimitations. Cela signifie qu'un territoire est une rupture de nature légale constituée de frontières positionnées dans/sur la continuité de la surface terrestre. Dans une autre perspective, le territoire que s'approprie un groupe de marginaux dans une grande ville est un espace terrestre de rupture avec le tissu urbain auquel il appartient. La référence de la construction de cet espace terrestre est l'ensemble des délimitations produites par les marginaux à l'intérieur du tissu urbain²⁵¹.

²⁴⁹ Isnard H., 1978, *L'espace géographique*, Paris : PUF, 217 p.

²⁵⁰ Ferrier J.-P., 1984, *op. cit.*

²⁵¹ Deux communications ont été effectuées sur le thème de la construction ou la reproduction de territoires en fonction des marquages développés par les acteurs source de ruptures dans la continuité du tissu urbain ou d'une entité sociétale. Brun-Picard Y., 2003, *Les territorialisations de la violence*, colloque : Les territoires partagés,

En employant ces potentialités de détermination d'espaces terrestres il devient possible de mettre en exergue des structures produites en fonction de phénomènes, climatiques, sociaux ou culturels. Ainsi que de s'attacher à la nature des espaces d'expression produits par les acteurs en relation au sein d'un objet délimité.

Dans ce cadre de réalisation, le concept de rupture/continuité utilise différents référents afin de produire l'espace terrestre sur lequel le géographe va exercer son observation. Ces référents sont les délimitations, la nature du bornage effectué, la forme d'appropriation, la destination de l'espace terrestre considéré. Ils sont aussi les types d'acteurs, la durée d'appartenance, la nature de leur expression, la perception véhiculée, les potentialités présentes, les contraintes rencontrées, les dépendances réelles et perceptibles, et enfin la rugosité du support.

L'ensemble de ces référents, développé dans le cadre de la détermination des espaces terrestres, fait que le concept de rupture/continuité, dans sa mise en œuvre, permet de composer des outils au sein desquels il est plus aisé de problématiser les phénomènes rencontrés.

4.1.2.2. Problématiser les phénomènes

La problématisation des phénomènes, au sein des actions du concept de rupture/continuité, renforce encore les différences existantes entre la discontinuité et ce concept. En effet, la discontinuité est constatée et s'avère être d'une grande évidence. En revanche, la rupture/continuité impose de problématiser son observation ainsi que de savoir ce que l'on désire analyser et de déterminer les perspectives dans lesquelles nous souhaitons produire nos réflexions.

La recherche de problématiques sur le thème du concept de rupture/continuité débute par les domaines dans lesquels il est admissible de construire les objets propices à une observation. Ces domaines révèlent une multitude de facettes, de dimensions et de destinations. Cependant, il s'avère nécessaire de préciser succinctement l'obligation de problématiser la rupture que l'observateur souhaite mettre en exergue. Ces précisions nous

permettent d'éviter de glisser en direction d'un exposé sur la discontinuité et de ce fait de courir le risque de reproduire une définition d'une rupture en fonction d'une continuité, option qui dessert notre démarche.

Les problématiques suivantes sont liées aux destinations que peuvent avoir les constructions produites par l'emploi du concept de rupture/continuité. Les destinations dépendent des inquiétudes du moment, des priorités des structures décisionnelles, de la thématique d'étude, des finalités recherchées voire des nouveautés à faire émerger au sein des développements géographiques.

Les problématiques propices à la mise en œuvre du concept de rupture/continuité sont renforcées par les recherches de précisions résultant des sélections et de la nature des espaces terrestres constitués. Elles se regroupent au sein de trois grandes thématiques que sont les domaines physiques, humains et ce que nous qualifions de sociétaux. Ce qualificatif de sociétaux facilite le regroupement des activités anthropiques dans/sur les espaces terrestres tout en prenant en considération le support modelé dans sa destination par les sociétés présentes dans ses limites.

La problématisation des phénomènes implique que chaque concepteur en fonction de l'emploi du concept de rupture/continuité soit en mesure de caractériser la rupture sur laquelle il fixe son observation ainsi que la continuité dans laquelle il inscrit l'ensemble de ses constatations. La problématisation d'un phénomène pose dans ce contexte la difficulté de dépasser les filtres que subissent toutes informations.

4.1.2.3. Filtrer les informations

Le filtrage des informations disponibles ou perceptibles est une action que nous retrouvons dans l'ensemble des concepts que nous mettons en œuvre dans notre vérification de l'existence d'un noyau commun à la géographie. Ce filtrage révèle des similitudes entre chaque concept. Cependant, leurs fondements, leurs destinations et leurs emplois font que le filtrage entrepris ne peut pas proposer le même aspect dans chaque cas.

Le tout premier filtre est la détermination de l'objet, ou tout au moins des éléments associés source de l'étude à entreprendre. Cette mise en place d'une rupture/continuité emploie le concept de réentrée puisque les actions entreprises sont connectées à plusieurs

niveaux et sont interdépendantes dans leur réalisation. En cherchant à déterminer l'objet nous effectuons un tri et une sélection de l'information. Il y a alors mise en œuvre du concept de différenciation. Cette action est considérée comme un filtre car elle guide les démarches de l'observateur et elle occulte un part des objets potentiels.

Un second filtre dont l'influence ne peut pas être négligée, est la multitude face à laquelle s'effectue une approche. L'ensemble des dimensions, des axes d'approches et des orientations probables complexifie à souhait ces actions initiales du concept de rupture/continuité. En opposition à la multitude nous trouvons la similitude qui fait que nous avons l'impression d'être face au même objet et pourtant celui-ci révèle de grandes différences. Les informations disponibles sont alors brassées afin de parvenir au but recherché et faire en sorte que la rupture attendue soit accessible.

Le troisième filtrage, en œuvre dans les actions internes au concept de rupture/continuité, est le produit du concepteur. En fonction de ses connaissances, de ses objectifs, de ses potentialités, des obligations auxquelles il fait face, des attentes de ses structures d'appartenance, ou encore du choix de ses références le filtrage des informations est plus ou moins dense. En facilitant de telles interactions entre les acteurs, les concepteurs et les objets en cours de construction, la rupture/continuité favorise la solidité et la pertinence de son emploi.

Cependant, nous ne devons pas omettre les filtrages externes à l'action initiale. Ceux-ci émanent de facteurs extérieurs tels que les récepteurs, les observateurs voire les structures de gestion et de diffusion. L'ensemble de ces éléments agissent avant l'action entreprise, il constitue les héritages et le cadre général de réalisation. L'influence de filtrage se poursuit pendant l'action, en donnant les possibilités de réaction au concepteur. Enfin, l'action se perpétue lors de la diffusion des propositions au sujet des objets élaborés en fonction du concept mis en œuvre. Cette action dans le temps ajoute des éléments de filtrage, que sont la durée et la possibilité de l'évaluation sur de longues périodes.

Le filtrage est alors dû à l'individu, dans sa nature et son action, ainsi qu'à l'entourage et ses influences, auquel se greffe le cadre général de l'élaboration de l'objet. Cette

imbrication à multiples niveaux des acteurs, des informations et des réalisations est l'étape précédant la mise en action des mécanismes internes du concept de rupture/continuité.

4.1.3. Les mécanismes du concept de rupture/continuité

Les mécanismes du concept de rupture/continuité sont perceptibles dès l'étape précédente des actions présentent dans ce concept. Cependant, un regard sur la définition de l'objet, la construction de la zone de rupture/continuité et la volonté de comparaison renforcent ces prémices et donnent une ossature à ces mécanismes.

4.1.3.1. Définition de l'objet

La définition de l'objet est une étape vitale des mécanismes du concept du rupture/continuité. Celle-ci la différencie de la discontinuité vis-à-vis de laquelle nous proposons la rupture/continuité. En effet, en définissant un objet l'utilisateur de ce concept précise, de la manière la plus fine, ce sur quoi il travaille et la direction dans laquelle il oriente ses efforts.

La définition de l'objet fondée sur une rupture/continuité débute par la mise en exergue de sa nature. Cette nature est physique, sociale, économique voire politique. Elle donne l'origine et la destination de l'objet. La nature de l'objet est mise au premier plan de sa définition. Ainsi nous l'associons plus facilement à un domaine de recherche. La nature de l'objet élaboré en fonction du concept de rupture/continuité est employée ultérieurement comme référent dans la construction de comparaisons.

Simultanément à la définition de la nature de cet objet il est nécessaire d'en tracer les limites. Ces limites doivent être franches. Elles ne peuvent souffrir une appellation de marges qui signifierait qu'elles ne sont pas réellement fixées et que l'on ne peut franchement les établir. Le traçage physique, cognitif ou virtuel de ces limites donne l'armature sur/dans laquelle l'objet va pouvoir prendre forme. Etant délimité il est en rupture avec ce qui l'entoure tout en se trouvant dans la continuité des l'espaces terrestres dans lesquels il se situe. Ces limites ont l'obligation d'être reconnues, institutionnalisées et validées afin que l'objet soit fini.

Par la suite l'objet doit être défini par son rôle, sa position, sa fonction et sa destination. Les rôles tenus dans une hiérarchie, dans une organisation ou dans un équilibre, sont autant de facteurs qui sont évalués en fonction de césures au sein de la continuité spécifique dans laquelle ils sont estimés. Cela signifie qu'une rupture pour ce type de support n'est pas un simple trait tracé sur une carte. La rupture/continuité sert de référent à la structuration de l'objet. Elle prend en considération des facteurs qui complexifient sa perception et sa définition.

Par ailleurs, en évaluant la position d'un objet cela implique qu'auparavant il y a eu une opération de différenciation, afin de créer un ensemble initial de rupture/continuité source de comparaison. La fonction et la destination, déterminées dans les constituants de l'objet, sont des éléments qui facilitent la perception des ruptures au sein de tissus continus. Dans ce cas les dimensions perceptibles sont des extensions de l'objet en vue de son emploi et de sa communication.

Ces éléments de définition de l'objet en fonction du concept de rupture/continuité sont les supports initiaux à la construction de la zone de rupture/continuité dans laquelle se développe une réflexion.

4.1.3.2. Construction de la zone de rupture/continuité

La construction d'une zone de rupture/continuité, c'est-à-dire d'un espace dans lequel l'auteur met en exergue une rupture au sein d'une continuité précédemment définie, est l'articulation centrale des mécanismes agissant au sein de ce concept. En effet, après avoir défini l'objet dans l'ensemble de ses dimensions et de ses implications il est impératif de l'inscrire dans une structure de rupture/continuité. Cette obligation est indispensable à la comparaison qui la suit.

Cette construction est élaborée sur des qualités que tout concepteur va rechercher dans l'objet défini. Ces qualités sont en premier lieu fonctionnelles. C'est-à-dire que les fonctions des espaces terrestres considérés ne sont pas des aptitudes secondaires. Par exemple, un squat au cœur d'un tissu urbain à une fonction de friche urbaine au premier abord. En revanche, cette fonction secondaire est dépassée lorsque le squat est étudié en fonction du concept de rupture/continuité. Il devient alors un territoire d'une forme de violence sociale, ce

qui est sa fonction première. Les qualités évolutives sont très présentes dans l'emploi de la rupture/continuité. En effet, la perspective de l'utilisation d'un objet évolutif est une prise en considération de l'évolution du Monde et de la mise en perspective des travaux en cours. Il se greffe sur ces qualités l'aspect de reproduction. La construction proposée doit être reproductible tout en permettant de conserver les spécificités du cadre d'étude afin de faire émerger les similitudes.

Aux qualités de la construction succèdent les fondements sur lesquels celle-ci est élaborée. Ces fondements doivent être référencés. Le repérage et la reconnaissance des informations employées sont incontournables, car sans cela l'objet perd de sa densité, ce qui est le cas avec la discontinuité. La pertinence des fondements renforce la trame de l'objet. Cette pertinence est dépendante de l'inscription de cet objet dans les problématiques et les inquiétudes contemporaines ainsi que dans leurs projections à plus ou moins longues échéances. Enfin, ses fondements ont l'obligation d'être universels. C'est-à-dire partageables par l'ensemble des communautés ayant accès aux données diffusées et construites sur un thème.

Le dernier aspect de la construction d'une zone de rupture/continuité est son dynamisme. Ce dynamisme est le résultat des caractères d'adaptation du concept aux mouvances du Monde. Cette adaptation n'est pas de l'opportunisme. Elle est une prise en considération des réalités côtoyées et utilisées comme facteurs de constitution de l'objet. La dynamique de cette construction nécessite une rigueur toute particulière déjà présente dans la définition de l'objet et le filtrage de l'information. Enfin, une dynamique ne pourrait être envisagée sans les possibilités de relations et de connexions élaborées aux marges de l'objet. Ce sont des ponts et des interfaces fixés sur les ruptures de l'objet qui lui permettent d'être inscrit dans une continuité. La construction ainsi effectuée de la zone de rupture/continuité, en position d'articulation centrale des mécanismes mis en œuvre dans l'emploi de ce concept, permet d'exprimer une volonté de comparaison pour les objets construits dans cette dynamique.

4.1.3.3. La volonté de la comparaison

La volonté de comparaison est le dernier des ensembles de mécanismes développés au sein du concept de rupture/continuité. En exprimant une volonté de comparaison pour un objet construit dans cet esprit, le concepteur positionne une part de ses objectifs au sein d'une démarche prospective. Cette comparaison est structurée sur les trois aspects que sont les dimensions, les fonctions et la destination de l'objet.

Les dimensions prises en considération dans l'action de comparaison sont les mesures, les valeurs sentimentales, économiques voire politiques, ainsi que la perception probable ou acquise de cette zone de rupture/continuité. Ces ensembles de dimensions, aux consonances très matérialistes, sont des repères projetables accessibles aux observateurs et contribuent en partie à définir l'objet. L'emploi de dimensions favorise la visualisation des tailles ou l'importance attribuée à un phénomène par la représentation qui en découlera.

La comparaison recherchée s'appuie sur les fonctions et les modes de fonctionnement des zones définies dans un cadre de rupture/continuité. Les fonctions représentent la place tenue dans une articulation sociétale, ou le niveau d'intervention au sein d'un jeu d'équilibre voire le rôle tenu dans un réseau. Ces fonctions sont elles aussi hiérarchisées entre-elles selon les ruptures perceptibles dans leurs relations. Elles sont dépendantes, tout au moins partiellement, des fonctionnements déterminés au sein des zones de rupture/continuité. Ces fonctionnements sont les articulations, les relations et les échanges mis en œuvre qui permettent de percevoir un ensemble de dynamiques contribuant à comparer les structures internes de la zone élaborée.

Le dernier aspect, source de comparaison pour la zone considérée, est constitué des destinations concevables pour cette zone. Ces destinations sont autant de vecteurs qui permettent de caractériser le probable devenir de la zone. Elles orientent l'emploi et le positionnement de cette zone comparativement à des zones similaires. Les destinations mettent en relations des zones de dimensions extrêmement variables, comme le rôle international des nations, à l'image de la Suisse ou de la France, qui est l'exemple le plus caractéristique puisque ces nations ont une importance sur la scène mondiale en totale disproportion avec leur population et leur superficie. La destination est dans ce contexte une source de comparaison. Elle est produite par la mise en œuvre du concept de rupture/continuité. Celui-ci facilite la construction d'une entité pour laquelle seule la

destination est employée dans une finalité de comparaison en occultant d'autres facteurs qui rendraient cette action aléatoire. La reconnaissance de la destination donnée à une zone dépasse le seul espace terrestre sur lequel elle s'exprime en constituant une rupture afin d'extraire uniquement le rôle tenu, perceptible ou conçu.

Les facultés et les potentialités exposées précédemment montrent que le concept de rupture/continuité permet d'accéder aux différents constituants d'un objet et de les employer comme outil de comparaison. En ayant défini l'objet, puis élaboré la construction de la zone de rupture/continuité, avec une volonté de comparaison, nous possédons les éléments afin d'entrevoir les domaines de réalisation.

4.1.4. Les limites du concept de rupture/continuité

Au sein même du concept de rupture/continuité l'idée de limite est incontournable. Ces limites sont les objets qui contribuent à définir l'objet au cœur de la continuité de la surface terrestre, ou du tissu urbain, voire d'un phénomène physique tel que l'érosion des roches. Malgré l'évidence de ces limites trois domaines de limites du concept de rupture/continuité sont déterminables. Ces domaines se structurent autour des choix effectués, des domaines d'action, de l'inertie à laquelle doit faire face le concepteur et de la multitude des composants mis en relation.

4.1.4.1. Les choix, limites du concept de rupture/continuité

Les choix que nous effectuons peuvent être le fruit d'une pulsion, d'une réflexion ou d'une obligation. Quelque soit l'origine de ceux-ci ils deviennent une limite puisqu'ils mènent à une décision. Cette dernière oriente nos actions immédiates et avenir. Dans ce contexte les choix sont considérés comme des limites structurelles et conjoncturelles à la nature du concept de rupture/continuité.

Le géographe lors de ses observations, des ses constructions du savoir et de sa diffusion, effectue des choix qui sont, avec des intensités très variables, guidés par la doctrine dans laquelle il s'est inscrit ou à laquelle il appartient. Cet attachement doctrinal, malgré toute

l'impartialité avec laquelle l'auteur développera sa pensée, est une limite majeure du seul fait qu'il positionne le géographe dans une mouvance. L'auteur effectue son action dans la continuité du développement du savoir géographique tout en s'efforçant de créer une rupture avec les acquis précédents sans pouvoir s'extraire de la doctrine qui l'a guidé jusqu'à ce point.

Cette limite doctrinale est très proche de la limite idéologique. Les critiques acerbes que subit R. Brunet lorsqu'il proposa la chorématique, attestent de la difficulté de concevoir une rupture dans la continuité géographique. L'idéologie, le plus souvent politique, pèse lourdement sur les possibilités de ruptures dans l'élaboration du savoir. Les choix d'appartenance à une idéologie constituent alors autant de limites à toute proposition de rupture/continuité.

Il se greffe sur ces deux limites l'opportunité. Saisir une opportunité est une preuve de dynamisme, mais vivre de l'opportunité constitue une limite du concept de rupture/continuité. En effet, l'opportunité, le choix opportuniste de répondre à une pulsion, n'est que la continuation de ce qui existe sans grande modification, si ce n'est celle d'avoir répondu à une attente. Le concept de rupture/continuité ne peut souffrir l'opportunité puisqu'il est une forme de projection et qu'il constitue un bond, comparativement à une situation antérieure. L'opportunité est une faculté louable lorsqu'elle est employée dans un contexte favorable. Mais l'opportunité, qui permet de répondre dans l'instant aux demandes médiatiques, montre tous les jours ses propres limites d'absence de recul sur les événements.

De ces aspects négatifs pour la construction d'un savoir au sein des choix effectués par un concepteur s'ajoute la partialité. Cette partialité est un choix fait en connaissance de cause, il est un refus de la différence, une fermeture de la réflexion et une stagnation de l'esprit. Tout concepteur, n'étant qu'un être humain, porte en lui cet aspect de partialité. Imprégné de partialité le concepteur élabore une limite interne dans les choix qu'il peut effectuer pour la mise en œuvre du concept de rupture/continuité.

De telles situations indiquent que le duel, au cœur de la construction des connaissances scientifiques, entre la subjectivité et l'objectivité est lui aussi une limite à la rupture/continuité. Le choix d'un travail objectif, dans lequel des chiffres ou une technologie sont des référents objectifs, pose des bornes à l'action géographique. Il en est de même pour un travail subjectif dans lequel le sentiment, la perception et le bon sens ne seraient que les

seuls référents. Il incombe alors au concepteur de jouer entre objectivité et subjectivité afin de dépasser les limites intrinsèques de son choix au sein du concept de rupture/continuité. Cependant, ces choix, exposés comme limites à ce concept, sont dépendants de certaines formes d'inertie qui sont autant de limites.

4.1.4.2. *L'inertie, limite du concept de rupture/continuité*

L'inertie, donnée comme limite au concept de rupture/continuité, révèle une grande diversité de visages. Le regard que nous avons porté sur les choix effectués par un concepteur laissent déjà entrevoir quelques facettes de formes d'inertie ne serait-ce que l'idéologie ou la doctrine.

L'inertie d'un système est celle que l'histoire de la géographie nous donne en spectacle. Les difficultés voire l'impossibilité de faire émerger des nouveautés ou des révolutions scientifiques attestent du poids considérable que l'inertie des systèmes fait peser sur l'évolution du savoir. Quelle que soit la période, les Grecs avec la représentation du globe terrestre, la Renaissance avec l'acceptation des théories de Copernic, l'apport au savoir géographique de E. Reclus, ou le regard humaniste que nous donne E. Dardel, ou encore la chorématique, toutes ces propositions ont fait face à l'inertie des systèmes²⁵². Le concept de rupture/continuité connaît avec les systèmes existants les mêmes limites puisqu'il s'inscrit contre les discontinuités.

Ces formes d'inertie ne pourraient être ce qu'elles sont sans l'inertie des acteurs. La mise en œuvre d'un concept implique que les individus, appartenant aux différents systèmes de construction du savoir, emploient le concept et reconnaissent sa pertinence. Cela signifie que ces acteurs effectuent une rupture avec leurs habitudes dans la continuité de leurs actions scientifiques. Cette action si simple est une limite en elle-même du seul fait que les observateurs, pour le concept de rupture/continuité, doivent dépasser les discontinuités pour entrer dans la définition précise d'objets.

²⁵² De nombreux ouvrages mettent en évidence les aléas et les phases de ruptures dans l'évolution de la construction du savoir général ou du savoir géographique dans cet ensemble émergent par exemple : Glacken C.-J., 2000, *Histoire de la pensée géographique*, Paris : CTHS, tome 1 et 2. Kuhn T., 1990, *La tension essentielle*, Paris : Gallimard, 482 p. Sarrazin H., 2004, *E. Reclus ou la passion du monde*, Paris : Editions Sextant, 241 p.

L'inertie des acteurs est le produit de l'inertie des acquis de ces acteurs et des domaines scientifiques concernés. Les acquis sont des objets du savoir pour lesquels l'ensemble des systèmes de validation a démontré sa pertinence, sa véracité ainsi que sa fonctionnalité. Il devient compliqué pour une proposition, en rupture dans la continuité de l'évolution des concepts, d'être employée comparativement aux habitudes des acteurs. Cette inertie, parfois involontaire des acteurs, se pose en limite à l'emploi du concept de rupture/continuité, puisque pour être dépassée, elle nécessite une rupture avec les actions et les constructions antérieures.

Dans cet état d'esprit les dernières limites liées à l'inertie perceptible dans l'emploi du concept de rupture/continuité sont dépendantes de la volonté des acteurs face à l'émergence d'un concept. La volonté d'emploi est certainement le premier facteur de l'utilisation d'un concept. Si les utilisateurs préfèrent le confort des discontinuités nul ne pourra dépasser leur volonté. D'où cette limite, quasiment infranchissable, qui synthétise l'ensemble des précédentes.

Cependant, l'inertie, quelque soit sa forme et son intensité, est une limite franchissable : faut-il accepter un autre regard ? Cette situation d'acceptation et d'ouverture se retrouve dans la multitude. Cette dernière s'inscrit aussi comme limite à ce concept de rupture/continuité.

4.1.4.3. La multitude, limite du concept de rupture/continuité

Nous avons refusé les discontinuités, comme concept fédérateur autour d'un noyau commun à la géographie, en montrant que tout était discontinuité. Par ailleurs, nous avons exposé que le concept de rupture/continuité imposait la définition précise des objets sur lesquels le géographe ou tout autre concepteur de savoir allait œuvrer. Ces actions impliquent que l'acteur puisse dépasser les limites de la multitude qui se dresse face à lui.

Cette multitude est en premier lieu celle de la/d'une/des réalité/s. Parvenir à se saisir d'une forme de réalité, ou de ce qui nous semble être la réalité que chacun d'entre nous partage, est une limite du concept de rupture/continuité. En effet, ce concept impose la définition des objets étudiés et de ce fait de la réalité dans laquelle l'observateur et les récepteurs évoluent. Ainsi, la réalité impose que sa forme, sa destination et son emploi soient

déterminés afin que la rupture mise en évidence, dans une continuité précise, soit reconnue sans ambiguïté.

La multitude donnée comme limite se vérifie aussi dans les définitions des objets produits par la reconnaissance d'une rupture définie au sein d'une continuité particulière. Cette multitude d'objets définis densifie considérablement les possibilités d'études et d'approches des réalités perceptibles. De ce fait il peut exister autant de ruptures que d'observateurs. Cette pluralité est une limite à l'emploi d'un concept puisque dans ce cas il ne peut y avoir de conciliation sur un objet avec une définition universelle.

Les constructions, qui en découlent, sont tout autant de multitudes avec lesquelles un concepteur doit jouer pour en dépasser les limites. Les constructions, que chacun a le potentiel de produire en fonction de ses attentes, de ses orientations et de ses moyens, limitent considérablement l'emploi du concept de rupture/continuité, du seul fait que chaque auteur aspire à la reconnaissance de ses propres ruptures dans ses continuités. La multitude de constructions potentielles est alors un handicap pour ce concept dans son utilisation courante.

Ce frein est le produit des fractionnements et de la mise en relation d'un nombre important de facteurs et de composants en interaction au sein de l'objet ainsi construit. Ces aspects apportent une grande richesse à l'objet tout en le limitant dans sa pertinence au sein du concept de rupture/continuité. En effet, ces césures, ces regroupements et ces connexions peuvent produire des objets parfois très différents en fonction des concepteurs et de leur destination finale.

Les limites du concept de rupture/continuité sont importantes et le plus souvent liées aux observateurs ainsi qu'aux concepteurs qui doivent pour les dépasser rechercher un équilibre permanent dans la construction et la sélection des objets sources de l'évolution du savoir. Ce concept associé à la différenciation et à la rupture/continuité contribue à affirmer notre base conceptuelle propice à reconnaître l'existence d'un noyau commun à la géographie. Néanmoins, cet humanisme géographique nécessite la mise en œuvre d'un quatrième concept, la réentrée, afin d'établir fermement cette base.

CHAPITRE V

La réentrée

Les apports des humanistes et des mouvances humanistes au sein de la géographie nous laissent à penser que ce que nous faisons, percevons et construisons est induit par nos actes antérieurs et immédiats dans la réalisation de l'action entreprise. Les voyages des explorateurs²⁵³, ne serait-ce que du XIIIème au XVIème siècle²⁵⁴, ne sont pas que le fruit de la volonté de quelques capitaines ou princes, tel que Henri le Navigateur. Ces voyages sont réalisables grâce à la mise en synergie de moyens financiers, politiques et techniques. Ces partenariats offrent une base de départ ayant un support cohérent aux aventuriers, aux explorateurs et aux commerçants pour, par des sauts de puce dans un premier temps, découvrir et conquérir un monde qui devient planétaire.

Ce constat peut se traduire par les paroles de G. Bachelard : « Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas de eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.²⁵⁵ » G. Bachelard, nous indique l'induction initiale, l'étincelle déclenchante de la construction du savoir ainsi que de toutes les constructions anthropiques physiques ou mentales. Il sous-tend

²⁵³ Aujac G., 1993, *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe*, Paris : CTHS, 428 p.

²⁵⁴ Mollat M., 1992, *Les explorateurs*, Paris : CTHS, 258 p.

²⁵⁵ Bachelard G., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 14, (1938).

que nous nous projetons dans une conquête en fonction de ce que nous sommes et de ce que nous avons acquis.

Les objets ou les phénomènes sont ainsi accessibles. Ils existent à nos yeux car nous sommes en mesure de les percevoir, que nous pensons qu'ils sont la réalité, ou que nous les considérons comme des aberrations, voire comme irréels. Cette construction matérielle ou immatérielle est continuellement présente dans nos réalisations. L'acte d'écrire est une construction dépendante des moyens d'écriture, de la technique acquise et de la pensée ou de la réflexion qui guide notre geste. L'érection d'un monument n'est réalisable qu'après avoir conçu sa forme, sa structure et les étapes de sa construction. Ensuite celui-ci devra être réalisé avec les matériaux sélectionnés, en mettant en synergie une multitude d'acteurs.

Une multitude que nous retrouvons dans la nature. Une nature qui a elle seule pourrait être prise comme synonyme de multitude. Elle est le support et l'acteur au sein desquels des éléments entrent en relation, évoluent ou se détruisent. Les cycles de la nature et de la vie sont ainsi perceptibles et analysables, que ce soit par l'intermédiaire de la chaîne alimentaire ou du cycle de l'eau dans l'atmosphère.

Par l'intermédiaire de ces mises en situation il est admissible d'affirmer que nous agissons, que des phénomènes se réalisent et que le Monde évolue en fonction d'un état d'équilibre précédent. Cet état initial est alors une source et un point de départ pour une nouvelle situation d'équilibre. En outre, pour que cette réalisation soit possible, les acteurs doivent sélectionner des éléments pertinents au sein de la base de départ pour parvenir à un nouveau stade.

Ce retour sur une situation antérieure est dénommé par G. Nicolas²⁵⁶ un *feedback*. Ce feedback est un mouvement de retour en arrière qui s'effectue au sein d'une boîte noire. Nous admettons le retour sur une base, mais il se pose le problème du terme en lui-même. Celui-ci donne une image cinématographique d'une remémoration d'un événement ou d'un phénomène. Cela ne peut pas être suffisant pour la construction du savoir ou l'évolution de la nature. Dans le cas d'un retour en arrière, sans opérations internes, la nature aurait été reproduite à l'identique, ce qui n'est pas le cas.

²⁵⁶ Nicolas G., 1984, *L'espace originel*, Berne : Peter Lang, 303 p.

Ce *feedback* et la boîte noire sont donc inadaptés aux réalités d'un objet physique ou cognitif. Pour cette raison en concordance avec la boucle réursive de J.-L. Le Moigne²⁵⁷ nous optons pour le concept de réentrée. Sachant que : « Il y a réentrée dans les systèmes sélectifs unissant de multiples voies au sein desquelles les informations ne sont pas spécifiées au préalable, elle permet discernement, constructions nouvelles, résout les conflits, évolue en fonction de la situation.²⁵⁸ » Ces précisions nous informent sur ce que peut représenter la réentrée employée comme concept au sein de la géographie en nous indiquant les grands traits de son fonctionnement. Ces informations doivent être complétées par la nature de la réentrée afin d'en saisir les apports et la pertinence pour la géographie.

5.1. La nature du concept de réentrée

Le concept de réentrée existe sous de multiples formes. Sa nature dans ce contexte nécessite une certaine attention. Nous aurions pu réemployer le *feedback* dans notre recherche du noyau commun de la géographie. Cependant, ce *feedback* ne reflète pas assez fidèlement ce que peut être la réalité puisque comme le souligne J. Ullmo :

L'esprit, toujours en mouvement, ne se repose que lorsqu'il a exploré toutes les allées ouvertes par des opérations nouvelles dont il a pris conscience ; il a alors atteint le groupe. Un groupe infini inclut et exprime une possibilité indéfinie d'opérer, comme le principe d'induction complète qui fonde le raisonnement par récurrence, inclut et exprime la possibilité indéfinie de créer de nouveaux entiers par l'addition de l'unité.²⁵⁹

Par la simple réflexion que nous effectuons pour concevoir un développement nous agissons, selon J. Ullmo, par récurrence. Ce retour perpétuel sur nos connaissances, nos héritages et les connexions que nous pouvons élaborer, attestent de la pertinence d'un concept dans le cadre duquel il est réalisable de percevoir les phases de construction du savoir ou les objets des différents domaines scientifiques.

²⁵⁷ Le Moigne J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris : PUF, 128 p.

Le Moigne, J.-L., 1994, *Le constructivisme*, Paris : ESF, tome 1 et 2.

²⁵⁸ Edelman G., Tononi G., 1992, *Comment la matière devient conscience*, Paris : Odile Jacob, p. 106.

²⁵⁹ Ullmo J., 1969, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, p. 267.

Afin de nous imprégner du concept de réentrée et de l'intégrer au cœur de notre noyau de la géographie nous présentons les actions de ce concept, ses mécanismes et ses limites associées à ses domaines de réalisation.

5.1.1. Les actions du concept de réentrée

Les actions du concept de réentrée se situent dans les grandes lignes dépeintes par G. Bachelard qui renforce l'idée de travail perpétuel :

En effet, pour l'esprit scientifique, tout phénomène est un moment de la pensée théorique, un stade de la pensée discursive, un résultat *préparé*. Il est plutôt produit qu'induit. L'esprit scientifique ne peut se satisfaire en liant purement et simplement les éléments descriptifs d'un phénomène à une substance, sans aucun effort de hiérarchie, sans détermination précise et détaillée des relations aux autres objets.²⁶⁰

Les propos de G. Bachelard sous-tendent que nos actions ont une part non déterminable produite inconsciemment. Par ailleurs, G. Bachelard en inscrivant sa démarche au cœur d'un exercice purement scientifique indique l'existence de mécanismes indépendants de toute démarche scientifique, quelque soit sa rigueur.

En conservant ces orientations comme références nous exposerons les actions du concept de réentrée en montrant la nécessité de déterminer un état initial, puis de définir l'objectif à atteindre dans le but d'en percevoir les inductions.

5.1.1.1. Déterminer l'état initial

L'emploi du concept de réentrée ne peut être envisagé sans la détermination d'un état initial à partir duquel il est possible de concevoir une modification de cette situation de départ. En effet, dès lors qu'un point de référence est fixé tout acteur est en mesure d'agir en fonction de celui-ci.

Déterminer cet état initial est effectué en premier lieu en fonction des facteurs innés possédés par chaque acteur. Ces éléments innés ne peuvent pas être niés ou mis à l'écart. Ils

²⁶⁰ Bachelard G., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 102, (1938).

représentent ce que nous sommes en tant qu'être humain concepteur et acteur. Ces facteurs innés sont l'ensemble des éléments non quantifiables qui ont façonné notre personnalité. Ils sont l'objet tel qu'il est perçu dans une réalité en fonction des orientations que l'observateur lui donne.

L'état initial, fondement à une action de réentrée, s'appuie sur les acquis des éléments mis en relation dans la constitution de l'objet ou du phénomène en cours d'observation. Les acquis sont les définitions, les règles, l'éducation, les références, ou encore les normes selon lesquelles une démarche de construction est entreprise. Ces acquis sont vérifiables, évaluables et évolutifs. Ils sont le plus souvent différents entre chaque acteur tout en pouvant être à leur tour acquis par un nouvel intervenant.

Le potentiel de l'objet, du système ou du phénomène observé est l'un des constituant du stade initial à la mise en œuvre du concept de réentrée. L'évaluation de ce potentiel oriente les décisions dans leurs intensités ou leurs formes en fonction des évaluations effectuées et des projections souhaitées. Le potentiel initial est source de possibilités en fonction de son étendue et de sa densité. Cela implique l'importance de sa connaissance pour aller rechercher, dans la structure initiale, ce qui dynamisera l'élément en évolution. Ce potentiel est modifiable en fonction des connexions développées. Il contribue à l'efficacité des boucles de rétroaction au sein du concept de réentrée.

L'état initial est dépendant des orientations et des enjeux perceptibles lors de la première approche de l'objet ou du phénomène étudié. En abordant un objet en fonction des enjeux dans lesquels l'observateur le positionne il est plus aisé de concevoir son approche et son appropriation selon des directives préétablies. Cela signifie que l'objet, en cours d'étude, est à la fois saisi pour ce qu'il est ainsi que pour ce qu'il va pouvoir être. Il y a alors un échange entre ce qui est présent et ce qui va pouvoir être une fois l'étude terminée. La réentrée est alors déjà préparée lors de la première approche de l'objet.

Le dernier aspect de l'état initial qu'il est nécessaire de déterminer est constitué des besoins des acteurs et des récepteurs. En effet, il existe un phénomène d'auto-alimentation entre ces deux niveaux. Acteurs et récepteurs, par l'intermédiaire de l'objet proposé et étudié, instaurent des connexions dont la faculté principale est de pouvoir effectuer une boucle rétroactive afin que les récepteurs soient satisfaits de l'objet proposé et que les concepteurs

trouvent un intérêt scientifique dans les objets produits. A cet état initial, qui est un point de repère, succède la définition des objectifs.

5.1.1.2. Définir l'objectif

La nature du concept de réentrée impose dans ses actions initiales de définir les objectifs en direction desquels le concepteur souhaite tendre. Ces objectifs sont une extension et une intensification des constats effectués au sein de l'état initial. En déterminant des objectifs, ou tout au moins des phases de passage et des étapes de progression, les acteurs mettent à plat une démarche pour laquelle chaque étape est fondée et produite par la précédente.

Les premiers objectifs en directions desquels le concept de réentrée permet de tendre sont constitués des actions de perfectionnement, d'évolution, de dépassement et d'amélioration. Ce regroupement de dynamiques, qui n'est pas propre à la seule réentrée, facilite l'élaboration des lignes directrices que devra suivre le concepteur afin d'explicitier ou de construire un objet. En perfectionnant un objet il y a une prise en considération de l'état initial comme outil d'un matériel terminé qui a la possibilité d'être transformé. Dans ce cas l'évolution sera le résultat d'une boucle rétroactive dont la source est un objet fini. En quittant son statut d'objet initial et en bénéficiant des améliorations potentielles, l'objet dépasse un stade d'évolution en fonction de ce qu'il a été.

Les objectifs de gestion, de partage et de diffusion en fonction d'une destination d'utilité sont autant d'aspects à définir dans une étude ou dans une action de construction. En envisageant une gestion, à nouveau, une idée d'étape et de cheminement à suivre est mis en avant. Cette gestion prévisionnelle ne s'entrevoyait qu'en fonction de ce qui existe et des possibles connexions à développer pour l'objet considéré. Le partage, pour sa part, est un découpage structuré en fonction de la diffusion des informations construites sur l'objet étudié. Ce partage facilite la succession de phases d'approches internes avec lesquelles il devient possible de choisir entre plusieurs options pour l'évolution de l'objet en formation.

Les derniers objectifs à définir dans les étapes préliminaires du concept de réentrée sont la construction, les perspectives d'éducation, les connaissances et le savoir. L'ensemble de ces éléments sont fortement liés et interdépendants du seul fait que de la construction

choisie dépendront les potentialités d'éducation, de connaissances et de savoir. Il y a une auto-alimentation de ces différents constituants qu'il n'est pas concevable de concevoir sans un lien avec l'aspect précédent et l'aspect suivant. L'association de ces différents facteurs de projection à plus longue échéance que ceux présentés plus haut, permet de souder une situation contemporaine à une situation dans un futur relativement proche. De plus, en cherchant un résultat qui dépasse l'immédiateté, le concepteur conçoit son domaine de réflexion en fonction de ce qu'il est à l'instant de l'élaboration. Cette prise d'appuis en vue d'une projection fonctionnelle est réalisable en percevant les inductions incontournables présentes dans le concept de réentrée.

5.1.1.3. Percevoir les inductions

Nous avons un point de départ, l'état initial à un objet, ainsi que les objectifs en direction desquels va s'efforcer de tendre le concepteur. Maintenant nous mettons en évidence, au sein de la nature de ce concept de réentrée, les inductions présentes dans sa perception globale.

La perception des inductions initiatrices d'un phénomène ou d'un objet nécessite que l'observateur prenne en considération les héritages. Les héritages représentent la totalité des sources, des influences ou des associations qui ont favorisé la construction de l'objet en évolution. Ces héritages possèdent des dimensions temporelles qui positionnent l'objet comparativement à une phase d'évolution. Ils permettent ainsi la production de référence au sein même de cette évolution. Ils sont les référents par l'intermédiaire desquels la nature de l'objet étudié ou de la construction en cours est plus facilement accessible à tout observateur.

Les inductions contribuant à exposer la nature du concept de réentrée mettent en œuvre les souhaits et les attentes du concepteur. Celui-ci façonne la réflexion et l'objet en devenir en fonction de ce qu'il espère. Ce qu'il va rendre est le reflet, tout au moins partiellement, de ce qu'il est. Le résultat proposé sera une émanation de son être et un reflet de ce qu'il a envisagé.

Cependant, au cœur des inductions de la nature du concept de réentrée se retrouvent les dépendances et les contraintes auxquelles doit faire face le concepteur d'un objet ou l'observateur d'un phénomène afin d'être en mesure de rendre une/la réalité. Ces dépendances et ces contraintes sont autant de sources d'induction à la constitution d'un objet ou d'une

réflexion. Elles sont des barrières internes tout en étant des éléments avec lesquels il est impératif d'agir afin de trouver des solutions à un problème. Ces barrières à dépasser créent, dans ce cas, une dynamique créative en fonction de l'objet initial. Elles emploient, en quelque sorte, de manière détournée des éléments à l'origine à connotation négative au profit d'une situation qui apparaissait problématique et sans exutoire. Le concepteur en prenant en considération ces aspects se positionne entre l'élément sur lequel il travaille et l'objectif en direction duquel il s'oriente. Il y a alors un équilibre entre les deux positions qui s'alimentent par rétroaction permanente.

La dernière induction est représentée par les capacités propres à l'objet ou au phénomène étudié ainsi qu'à celles du concepteur. Ces capacités sont autant de facultés, de moyens, d'options ou de connexions qui pourront, volontairement ou non, venir agrémenter l'objet ou l'observation en cours. Ces capacités favorisent l'enrichissement de la phase initiale comparativement à ce qu'elle était à son origine. De plus elles sont nécessaires au dépassement du stade initial sous peine de stagnation. En associant l'objet avec ses capacités propres et celles de l'observateur, il se crée une forme de synergie dans laquelle l'induction première alimente les phases successives.

La nature du concept de réentrée révèle une structure complexe dans laquelle les interactions d'un grand nombre d'aspects et de domaines sont la source de développements ultérieurs. Partant d'un état initial, puis ayant défini des objectifs et ayant perçu les inductions propres à tout développement, les mécanismes internes au concept de réentrée deviennent accessibles.

5.1.2. Les mécanismes du concept de réentrée

Les mécanismes du concept de réentrée mettent en œuvre la géographicité à l'image de l'ensemble des concepts auxquels nous nous sommes attachés. La réentrée, qui est au minimum une boucle récursive, prend en considération des filtres. Elle sélectionne des données et par son intermédiaire élabore une construction.

5.1.2.1. Prendre en considération les filtres

La prise en considération des filtres au sein de la réentrée est la première étape des mécanismes de ce concept. Les filtres sont présents, comme nous l'avons montré, dans l'ensemble des concepts mis en œuvre dans notre vérification de l'existence de l'humanisme géographique comme noyau commun à la géographie.

Le tout premier filtre en action dans le concept de réentrée est l'individu. L'individu se construit en permanence. Chaque instant il utilise ce qu'il a acquis dans les meilleures conditions. Il s'efforce de répondre aux réalités qu'il côtoie en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il aspire à devenir. Dans ces perspectives l'individu sélectionne des options et des constructions avec lesquelles il répond aux problématiques qui lui sont soumises. L'individu dans l'ensemble de ses dimensions et malgré tous ses efforts n'accède qu'à une partie de la réalité d'où cette position de premier filtre à la réentrée.

L'individu appartient à une société qui elle-même constitue un filtre par addition des individus qui la compose et par sa nature. En effet, la société, dans ses constructions, ses références et ses règles de fonctionnement, effectue des coupes franches dans ses héritages, afin qu'à une période donnée elle réponde aux attentes de ses constructeurs. Elle est une émanation de l'action d'individus et de référents. La société est filtrée à multiples niveaux. Elle va par rétroaction filtrer tout ce qui lui est donné d'observer. Ce filtrage des actions, des informations et des orientations est une obligation pour cet acteur à qui incombe la gestion d'une entité complexe.

En droite ligne des résultantes des filtres de l'individu et de la société émergent les filtres liés aux idéaux véhiculés par ces acteurs. Les idéaux guident les comportements et occultent une part de la réalité. Leur place est non négligeable au sein de la réentrée puisqu'ils engendrent une restriction des domaines de réflexion. Ces idéaux sont aussi les supports à la conception et à l'élaboration des savoirs. Ils sont alors la source et le cadre d'une réalisation. L'association de ces deux positions, pour une même action, fait qu'au cœur de celle-ci les deux phases s'alimentent continuellement.

Les liens permanents, entre deux actions au sein des filtres présents dans le fonctionnement des mécanismes du concept de réentrée, se constatent dans les capacités et la volonté développées par les acteurs en présence. Les capacités, si elles ne sont pas suffisantes,

deviennent une composante limitative à toute action et filtrent de manière négative les objets ou les phénomènes observés. Il en est de même pour la volonté. Si l'on ne veut pas voir une réalité rien ne pourra obliger l'observateur à la percevoir.

Le dernier filtre que nous pouvons mettre en exergue dans les mécanismes du concept de réentrée est l'implication des différents niveaux d'actions et réactions. Les variations d'intensité et de densité dans les attitudes et les investissements des acteurs mettent les implications en position de filtre dynamique. Ces implications font qu'un observateur pourra occulter, en toute bonne foi, des pans de la réalité. Néanmoins, l'ensemble de ces filtres ne serait efficace sans, au sein de ces mécanismes, l'action de sélectionner les données perceptibles.

5.1.2.2. *Sélectionner les données*

La sélection des données dans les mécanismes du concept de réentrée est une articulation centrale de celui-ci. Le filtrage effectué ou en cours il devient réalisable d'entreprendre une sélection de ce qui va être utilisé ultérieurement. Nous insistons sur l'idée d'articulation centrale. Après avoir filtré l'information, c'est-à-dire effectué une boucle rétroactive, l'observateur va trier le matériel qui lui est donné dans le but de construire un nouvel objet. Cette articulation centrale est la différence majeure avec le *feedback*, qui lui n'est qu'un retour en arrière.

Ainsi dans l'action de sélection des données disponibles l'acteur élabore une hiérarchie de celles-ci. La hiérarchisation, ce classement des données et des informations disponibles, s'effectue après avoir décortiqué l'objet. Elle classe les faits selon une valeur, une pertinence, une portée, une dimension et une utilité dont les références d'évaluation sont elles-mêmes élaborées en fonction de la nature de l'action entreprise. C'est-à-dire que simultanément l'objet est disséqué par l'observateur. Ce dernier se projette dans ses attentes afin de construire au mieux sa hiérarchisation. Cette hiérarchisation a l'obligation d'être personnelle et collective. Cela signifie que tout observateur doit être en mesure de reproduire l'action de hiérarchisation afin de comparer des constructions similaires.

A la hiérarchisation succède l'évaluation interne des informations, des constructions et des orientations. Elle peut être effectuée par une batterie de tests spécifiques ou plus

simplement par comparaison avec les objets existants. L'évaluation par test ou par mesure est un outil de validation de la hiérarchisation. En attribuant une valeur à une phase ou à un constituant il est aisé pour le concepteur, lors d'une boucle rétroactive, d'aller chercher l'information la plus pertinente en fonction de critères préétablis.

Une fois ces actions réalisées la constitution de connexions devient accessible. Ces connexions sont autant de synapses développées entre chaque information ou chaque constituant propice à un nouveau développement. Ces connexions sont mises en contradiction entre les solutions envisageables afin d'extraire la plus pertinente. De ce fait, il est nécessaire que, tout en effectuant des connexions, le concepteur élabore des propositions à chaque option de manière à dépasser un probable blocage. De plus, par un jeu d'équilibre entre les propositions, les connexions et les hiérarchisations, il est réalisable de proposer des modifications propres à chaque phase sans pour cela dénaturer l'objet étudié. La sélection des connexions s'effectue en fonction des projections envisagées pour le nouvel objet. Il est alors aisé aux acteurs de proposer une construction qui répondra aux attentes de son concepteur.

5.1.2.3. Elaborer la construction

La dernière étape des mécanismes du concept de réentrée est l'élaboration d'une construction en fonction des critères de sa réalisation. Parvenir à la construction d'un objet en fonction d'un point de référence déterminé, évalué et décortiqué semble d'une grande simplicité. Néanmoins, il est nécessaire que cette construction, dans laquelle le concept de réentrée joue un rôle conséquent, possède une structure cohérente.

Afin de parvenir à cet objectif la construction que propose le concept de réentrée est donnée comme étant dynamique. Cette dynamique est le produit des différentes phases précédentes mises en synergie dans le but de saisir toutes les diversités des composantes d'un objet et de l'action de construction entreprise. La dynamique existante est à la fois celle de l'action du concepteur qui agit sur l'objet et celle des connexions mises en place qui facilitent le dépassement de la situation initiale.

Cependant, cette dynamique doit rester souple et progressive pour être en mesure de répondre aux phases d'évolution que vont certainement rencontrer l'objet et le concepteur. La souplesse et la progressivité sont deux actions simultanées agissant de concert au sein de la

construction en phase d'élaboration. Celles-ci offrent à la construction une faculté d'adaptation au Monde en perpétuels mouvements.

Dans ce contexte l'ouverture nécessaire est totalement induite par les relations existantes entre les multiples facteurs interagissant aux différents niveaux de connexions. En préservant une ouverture permanente, en direction des nouveautés ou d'une évolution non envisagée lors de la mise en relation des éléments de l'objet, le concept de réentrée permet de s'affranchir des contraintes des périodes d'évolution.

Une telle faculté implique que la construction proposée soit connectable à l'ensemble des connaissances et des savoirs. Pour ce faire, en associant sur plusieurs niveaux de réalisation les éléments hiérarchisés, les actions internes au concept de réentrée offrent un potentiel de liaison avec les savoirs connexes. En étant connectable l'objet constitué devient une source de savoir partageable pour l'ensemble des savoirs.

Il possède alors les qualités indispensables à une construction cognitive que sont les caractères de vérification, de pertinence, de communication et de reproduction. La construction émanant de la mise en œuvre du concept de réentrée possède ces qualités étant donné qu'elle a l'obligation de définir ses éléments de référence. Elle a l'obligation d'être en mesure de se projeter dans un futur proche. Elle se doit d'être diffusable au plus grand nombre. Pour ce qui est de la reproduction, à partir de l'instant où les éléments internes sont précisés il est possible de reproduire les mécanismes internes et de ce fait l'objet. Cependant, nous devons garder à l'esprit que tout concept, malgré ses qualités intrinsèques, possède ses propres contraintes, parfois très proches de ses avantages, qui sont perceptibles au sein ses limites.

5.1.3. Les limites du concept de réentrée

Lors de notre approche des mécanismes du concept de réentrée nous avons laissé entendre qu'il existe des limites proches de ses avantages. Cette suggestion va être vérifiée en constatant que ce concept est non évaluable, qu'il est employé en fonction de domaines, qu'il est dépendant des orientations prises et qu'il subit des freins et des inerties.

5.1.3.1. La réentrée un concept non évaluable

Le concept de réentrée souffre du fait qu'il est non évaluable. Cette situation le met dans une position précaire au regard des critères de scientificité de K. Popper²⁶¹, ou des démarches scientifiques développées par T. Kuhn²⁶². Cependant, il demeure plus consistant et beaucoup plus réaliste qu'un *feedback*.

Néanmoins, ce concept est fondé sur une grande part de subjectivité. Cette subjectivité est une limite dont la densité pèse fortement sur ce concept. En effet, la subjectivité, qui donne une part conséquente aux actions du concepteur, tient une place non négligeable dans les articulations des mécanismes et des élaborations qui découlent de la mise en œuvre du concept. La subjectivité n'est pas totalement négative puisqu'elle humanise une démarche scientifique et oriente la géographie, inconsciemment, en direction du noyau commun que nous recherchons. Cette subjectivité est par ailleurs la porte ouverte à tous les excès de spéculations et de digressions au sujet de la production d'objets ou de réflexions.

Le fait que la subjectivité tienne une place si importante contribue à ce que ce concept subisse une absence de mesure. Ne pas pouvoir mesurer des situations et ne pas avoir une totale précision quant à l'évaluation des éléments dessert le concept de réentrée. En outre, la nature scientifique du concept perd de sa force en n'étant pas mesurable. L'absence de mesure potentielle fait qu'il ne peut exister de références indubitables. Ces références sont dépendantes de la construction des objets et des éléments mis en relations dans leurs structures. Dans ce contexte il y a multiplication d'objets pour lesquels la mesure n'est pas réalisable. Cette situation peut être considérée comme un effet désastreux. Elle ne l'est pas réellement puisque la réentrée est fondée sur des objets et que ceux-ci sont réutilisables.

Ajouté à ces aspects, qui limitent grandement l'orientation scientifique de ce concept, se greffe son appartenance au domaine cognitif. C'est-à-dire que l'élaboration des référents, des structures et des constructions s'effectue essentiellement au cœur d'une réflexion et en fonction d'influences. Ces aspects non évaluables, qui émanent du concepteur, engendrent un flou autour de ce concept. Cependant, bien qu'il demeure des zones d'ombre dues à leur appartenance aux domaines cognitifs, ce concept est moins obscur que le *feedback* du seul fait que des mécanismes interagissent dans son fonctionnement global.

²⁶¹ Popper K., 1973, *La logique de la découverte scientifique*, Paris : Payot, 480 p.

Ne pas être en mesure d'évaluer les mouvements internes d'un concept entache les prétentions scientifiques que l'on peut lui accorder. Ce caractère, non évaluable d'une partie des phases internes de la réentrée, dépend pour part des orientations prises lors de son élaboration et des constructions qui en découlent.

5.1.3.2. *Les domaines de réalisation du concept de réentrée*

Les domaines de réalisation et de mise en œuvre du concept de réentrée sont porteurs de limites à l'emploi de ce concept. Ces limites sont similaires à celles rencontrées jusqu'à maintenant pour les concepts précédents. Les thématiques générales varient en fonction de la nature du concept. Néanmoins, la vie courante, la spéculation et le développement durable sont les limites des domaines de réalisation de ce concept.

La vie courante, ce que nous vivons chaque jour, est une limite car son déroulement est une mise en œuvre permanente de ce concept sans que nous en soyons conscient. Cette situation met des individus en relation, en fonction de règles de vie ou d'échanges. Ces relations s'alimentent automatiquement dès qu'un contact est initialisé. L'ensemble de ces relations incontrôlables se vérifie aussi dans le travail, les structures des sociétés ou les références sur lesquelles nous fondons nos valeurs sociales. Ces aspects sont construits par inductions en fonction des connexions effectuées et de nos potentialités à les gérer. L'équilibre constitué est un équilibre que nous pouvons qualifier de forcé, puisque nous n'avons pas de prises sur les acteurs, les événements et les phénomènes qui nous entourent. La vie courante, du fait du développement permanent d'équilibres, est une limite au concept de moindre contrainte car nous ne sommes pas en mesure de définir la totalité des constituants de cet équilibre au sein d'une observation.

Nous donnons la spéculation comme limite aux domaines d'emploi du concept de réentrée car elle est essentiellement une projection. En effet, la spéculation peut être produite sans référence à des acquis. Elle peut s'élaborer sur une pulsion ponctuelle qui ne nécessite pas l'emploi de la réentrée. Néanmoins, la réentrée correctement utilisée dans cette orientation peut s'avérer efficace en favorisant des dynamiques constructives et des échanges entre les différents acteurs en relation en fonction de durées variables.

²⁶² Kuhn T., 1990, *La tension essentielle*, Paris : Gallimard, 482 p.

Le développement durable, l'action durable, la conception de la durée sont autant de limites fixées pour l'utilisation du concept de réentrée dans ses domaines d'emploi. Ces domaines dépassent la simple spéculation qui vise à rentabiliser une action. Ils inscrivent une démarche au sein d'une action longue dans laquelle le mouvement d'origine tend à s'atténuer au fil de l'évolution pour que seule l'idée de durée soit préserver. Il n'y a plus de rétroaction constructive dans le cas où l'action est entamée sans d'autres objectifs que de durer.

Ces domaines, tout en étant des limites perceptibles, sont aussi des axes de réalisation, car dans la perspective d'une utilisation efficace, ils favorisent la préservation des valeurs communes et la gestion sur de longues périodes des ressources en fonction de références observables. Ils apportent des valeurs de références, une conscience de l'évolution en cours ainsi qu'une analyse permanente des réalisations accomplies. Cependant, de telles attitudes nécessitent des démarches volontaristes dépendantes des orientations prises par les concepteurs.

5.1.3.3. Les orientations prises par le concept de réentrée

Les orientations dans lesquelles un concepteur va développer le concept de réentrée sont des limites liées à la mise en œuvre du concept. Cela signifie que le concept en lui-même ne supporte pas ces limites. En revanche, lorsqu'il est en action, par l'intermédiaire d'un acteur, il subit alors des limites. Elles sont dues au seul fait que ce concept est le produit d'une action humaine sur un objet. Ce dernier a été perçu ou construit afin de rendre accessible une part du réel par l'intermédiaire de l'emploi de la réentrée.

Les premières orientations prises, qui engendrent des limites pour l'emploi du concept de réentrée, sont de nature fonctionnelle. Elles résultent de la fonction donnée à l'objet construit ou au phénomène étudié. Cette destination de travail, d'explication, d'observation, voire de prospective, guide fermement la nature du résultat proposé. Dans ces conditions, malgré la clarté des mécanismes, la réentrée est conditionnée par la fonction à laquelle elle est destinée. Cette contrainte, de la fonction déterminée, limite l'impartialité et l'ouverture attendue au sein de ce concept.

Les limites fonctionnelles montrent une nature relativement souple. Elles sont renforcées par les limites que nous qualifions d'impératives. Ces limites sont les règles

économiques, politiques, sociétales et scientifiques auxquelles doivent satisfaire tous travaux scientifiques ou toutes constructions de référence afin de produire une évolution. Les limites impératives sont fixées en dehors de la volonté du concepteur. Ce dernier doit jouer avec ces contraintes qui lui ferment des options et des potentialités au détriment de propositions optimales.

Le dernier groupe, de limites produites par les orientations prises, met en avant le réalisme. Le réalisme ne devrait pas être une limite à un concept. Cependant, la nature du concept de réentrée fait que le réalisme se pose comme une borne qui limite l'influence de l'emploi de ce concept. En effet, en faisant appel à une forme de réalisme un auteur fait partiellement la négation des propositions différentes. Sous le couvert de sa réalité et de la pertinence de l'observation produite il affirme que seule sa pensée est pertinente. Le réalisme doit alors être tempéré afin de respecter l'ensemble des productions existantes ainsi que la possibilité de penser différemment qu'un courant de pensée ou d'un auteur.

En outre, mettre le réalisme au premier plan d'une réflexion s'avère être un handicap pour toute construction cognitive, puisque celle-ci ne pourra être un réalisme qu'un instant, celui de sa réalisation. Au regard de l'énoncée des limites liées aux orientations développées au sein du concept de réentrée une certaine ambivalence apparaît renforcée par les inerties et les freins subis par ce concept.

5.1.3.4. Les inerties et les freins du concept de réentrée

Ce dernier aspect, des limites auxquelles doit faire face le concept de réentrée, est constitué des inerties et des freins avec lesquels il lui faut concilier ces différents intervenants. Admettre des inerties et des freins au sein du fonctionnement d'un concept, c'est commencer à se donner les moyens de juguler une situation négative.

Les inerties et les freins se reflètent, en tout premier lieu, dans la nature même du concept. Ce dernier ressemble à une structure complexe extrêmement noueuse. Cette complexité est de la nature de celle mise en évidence dans les préliminaires à notre réflexion au sujet des influences mises en relation. Cependant, dans le cas de la réentrée elle n'est pas aussi claire. Cette situation de flou est due à la multitude de nœuds, de connexions et de niveaux d'interactions mis en œuvre dans la réalisation du concept de réentrée. La diversité et

la pluralité des facteurs concernés dans l'élaboration d'un nouvel objet font qu'un nombre non évaluable de nœuds complexes desservent la clarté des mécanismes internes au concept.

En liaison directe avec cette forme de complexité le fonctionnement relativement lourd de la mise en action du concept est une limite et un frein à son exploitation et à son emploi courant. Ce fonctionnement lourd émane des multiples interactions, des phases de rétroaction ainsi que des possibilités exponentielles d'expansion de son domaine d'action. Cette lourdeur toute relative atténue la pertinence et la fonctionnalité de la réentrée car elle rebute l'utilisateur.

En opposition au *feedback* la réentrée n'est pas aussi simple. Ceux qui recherchent la simplicité préféreront le *feedback*, vide de sens et de contenu. En revanche, ceux qui s'efforcent de se rendre à l'essentiel des objets développeront leurs réflexions autour et avec le concept de réentrée. Il est vrai que l'absence de simplicité et l'approche tant soit peu rébarbative de cette proposition joue en sa défaveur. Par ailleurs, les influences anglo-saxonnes et les orientations contemporaines de la géographie française donnent une place largement dominante au *feedback*.

En outre, nous devons ajouter à cet ensemble de freins et d'inerties le fait qu'il est difficile de mettre en évidence la totalité des phases de sélection au sein d'une boucle rétroactive. Ce manque de clarté, qui est une certaine souplesse d'action, peut être considéré comme une absence de rigueur. Il n'en est rien puisque l'essentiel des phases de rétroaction peuvent être déterminées sans pour cela dénaturer l'objet ainsi abordé.

Les limites du concept de réentrée accompagnent la réalisation des mécanismes de ce concept dans son fonctionnement interne. La connaissance de celles-ci, dans leurs aspects non évaluables, des orientations ou des freins et des inerties, permet de tempérer les risques d'égarement. Par ailleurs, ce qui est considéré comme négatif peut être employé dans une direction positive et ainsi renforcer le concept de réentrée.

Notre base conceptuelle, constituée de la différenciation, de la moindre contrainte, de la rupture/continuité et de la réentrée, nous donne une structure sur laquelle nous sommes en mesure de développer tous les types d'approches géographiques. En effet, cet ensemble

conceptuel permet d'accéder à tous les objets au sein du Tout terrestre. Il nous facilite la construction d'objets pertinents dans le but de rendre explicite le Monde par l'intermédiaire d'une/de la réalité. Il intègre l'Homme sa perception ainsi que tous les éléments constituant les espaces terrestres.

Cet ensemble conceptuel est un outillage initial avec lequel nous pouvons affirmer que sa mise en œuvre favorise la reconnaissance d'un noyau commun à la géographie. Cependant, cette base conceptuelle, bien qu'elle nous donne l'ossature de ce noyau, doit être associée à la volonté de tendre vers l'objet de la géographie, afin d'en solidifier l'armature en s'articulant autour de la temporalité et se liant à l'objet de la géographie, l'interface humanité/espaces terrestres.

SECONDE PARTIE

Tendre vers l'objet de la géographie

Tendre en direction de l'objet de la géographie est admettre que nous pouvons fédérer la géographie sur un objet. Une telle perspective ne peut qu'engendrer de nombreux débats en fonction des attentes, des aspirations ou des préférences de chaque acteur. Néanmoins, nous voulons tendre en direction d'un objet dont la nature permettrait, par extension de son domaine d'emploi, de vérifier notre hypothèse de l'existence d'un noyau commun – l'humanisme géographique – pour cette science qui se métamorphose en mettant à profit, en permanence, les évolutions technologiques et la volonté de répondre au Monde en construction.

L'action dynamique vers ce point de ralliement conceptuel résulte de l'association des quatre concepts de base, la différenciation, la moindre contrainte, la réentrée et la rupture/continuité, mis en évidence précédemment, donnés comme étant la structure et comme la colonne vertébrale de notre réflexion sur un thème commun à tous les domaines de la géographie.

Nous suggérons, par cette dynamique, une volonté de mouvement continu afin que les thématiques et les problématiques de la géographie, des sciences humaines et des sciences sociales s'imprègnent de ces propositions du seul fait qu'elles ne sont pas figées. Sachant qu'en produisant une étude, une réflexion ou une construction nous figeons pour une durée malléable le savoir et son évolution. Cette phase devient alors un point de référence dans la progression générale des connaissances. Nous avons besoin de ces instants d'arrêts afin de faciliter des choix, des associations voire des remises en cause.

Intrinsèquement ce mouvement permanent est alors sous-tendu pour les démarches développées. Il est présent dans la seule réalisation d'une référence ponctuelle, qu'elle que soit sa valeur ou sa portée. Cette référence contribue à la dynamique générale d'une évolution. En dissociant la base conceptuelle de l'action : tendre vers l'objet de la géographie ; dans le but prochain d'exposer les enjeux de la détermination du noyau commun à la géographie, nous nous inscrivons dans une dynamique propre dont l'objectif est, de part sa démonstration, d'exposer un noyau complexe d'une grande solidité.

Cette action dynamique ne pouvait pas être que la détermination de ce qui selon notre démarche sera proposé comme l'objet de la géographie. Par ailleurs, la base conceptuelle dans toute sa diversité et son adaptation aux spécificités de la géographie doit être articulée avec

l'objet à déterminer. Cette articulation doit répondre à l'ensemble des exigences des domaines de la géographie. Elle doit permettre une connexion permanente avec les sciences proches et doit offrir une souplesse suffisante afin que les domaines associés œuvrent en synergie. Autant de qualités que nous mettons en exergue lorsque nous exposons et justifions l'emploi de cette articulation. L'objet de la géographie en lui-même n'est que le produit de l'association des différents concepts employés et de l'articulation proposée. Pour parvenir à la construction de cette transition dynamique nous sommes restés attachés aux orientations méthodologiques précédemment exposées, imprégnées de phénoménologie, de pragmatisme, d'empirie, faisant appel à l'épistémologie constructiviste²⁶³ ainsi qu'à l'épistémologie génétique²⁶⁴. Nous sommes en mesure, au sein de cette structure souple, de rendre explicite la nature de l'articulation que nous proposons pour que la perception de l'objet de la géographie soit cohérente et en concordance avec les influences mises en exergue lors de la présentation des différents facteurs source de notre réflexion.

Cette étape de notre construction, dans le but de vérifier l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie, se compose de deux thèmes. La temporalité, en premier lieu, est considérée comme l'articulation entre la base conceptuelle et l'objet de la géographie. La temporalité a été abordée sous multiples perspectives depuis déjà très longtemps²⁶⁵, il en découle un grand nombre de représentations et de perceptions au sujet du temps et des découpages possibles pour des approches philosophiques, historiques ou géographiques. Une telle diversité révèle, malgré tout, de nombreuses similitudes qui nous facilitent l'élaboration de l'outil servant d'articulation. En revanche, l'objet de la géographie est beaucoup plus problématique du fait qu'il nous faut parvenir à mettre en relation l'ensemble des domaines existants sans construire une hiérarchie artificielle et négative néfaste au progrès de la science géographique.

²⁶³ Le Moigne J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris : PUF, 128 p.

²⁶⁴ Piaget J., 1970, *L'épistémologie génétique*, Paris : PUF, 128 p.

²⁶⁵ Heidegger M., 1977, *Etre et le Temps*, Paris : Gallimard, 591 p.

CHAPITRE VI

Un lien temporel

Le lien temporel tient une place considérable au cœur de nos sociétés. Se convaincre de cette réalité sociétale est relativement aisé. Un regard porté sur des cartes d'anamorphoses ou d'isochrones, lesquelles associent une durée, un espace et des activités dans une représentation qui utilise des déformations afin de rendre un phénomène explicite, atteste de l'importance de la prise en considération de ces données. La cartographie permet de montrer de manière explicite les disparités entre divers points de l'espace terrestre selon les moyens de locomotion empruntés, selon la période et en fonction des infrastructures d'accueil. L'ensemble de ces éléments associe les espaces terrestres sur lesquels nous nous déplaçons et la durée de ces mouvements et les activités développées.

Le temps écoulé, ou censé s'écouler, lors d'un déplacement, est représenté autrement que par la seule durée du voyage. Cette prise en considération des délais et la volonté de l'humanité d'aller toujours plus vite, de gagner du temps sur le temps, remonte aux balbutiements de nos civilisations²⁶⁶. Aujourd'hui cette recherche de la maîtrise du temps qui passe est exacerbée. L'Homme est soutenu et précédé dans son action de conquête du temps, par la technologie. Celle-ci lui permet, par exemple, de supprimer les distances, le réseau

Internet en est l'exemple type. L'Homme peut réduire ces distances et les modeler en créant des tunnels de concentration à forte densité dans le but d'irriguer des plates formes nodales, elles-mêmes source de gain de temps par la concentration des moyens et des hommes mis en connexions au sein de ces espaces restreints.

Le temps, la durée et les délais sont autant d'objets à maîtriser pour l'humanité qui veut progresser. L'Homme quoi qu'il fasse est alors dépendant du temps qui s'écoule. La géographie et le géographe ont besoin de s'efforcer de contrôler ou ne serait-ce que gérer le temps. Ce temps global est alors dénommé le lien temporel, c'est-à-dire, qu'il est l'attachement indissoluble des éléments et des hommes du Monde et au temps sous toutes ses formes.

Ce temps est pour le dictionnaire : « Un milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession.²⁶⁷ » Il est alors un élément du vécu, du perçu et de ce que subit chaque individu et phénomène donnés à percevoir. Le temps ouvre un champ d'une grande diversité de définitions et d'emplois. Il est un ensemble extrêmement large ne pouvant être utilisé comme outil géographique. Pour cette raison nous avons choisi la terminologie de lien temporel.

Ce choix est le résultat d'un positionnement de la temporalité en tant qu'articulation entre la base conceptuelle et l'objet de la géographie. Nous associons temporalité et lien temporel, car ils découpent le temps et ils nous donnent immédiatement l'idée de dépendance à un phénomène indépendamment de notre volonté. Le temps et la temporalité ou les formes de lien temporel entre les activités humaines et leurs répercussions ont déjà été abordées sous multiples formes dans lesquelles le temps est une composante des phénomènes perçus et vécus.

Les développements philosophiques²⁶⁸, des historiens ou des géographes²⁶⁹ n'offrent pas la même teneur sur le thème de la nature du temps. Les philosophes donnent à percevoir

²⁶⁶ Plinie le Jeune, 1972, (traduction Durry M.), *Panégyrique de Trajan*, Paris : Les Belles Lettres, 338 p.

²⁶⁷ *Dictionnaire Robert*, p. 1938.

²⁶⁸ Bachelard G., 1999, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, 257 p. Bergson H., 1939, *Matière et mémoire*, Paris : PUF, 281 p. Gonord A., 2001, *Le temps*, Paris : Flammarion, 250 p. Heidegger M., 1990, *L'être et le temps*, Paris : Gallimard, 591 p.

²⁶⁹ Bourdé G., Martin H., 1997, *Les écoles historiques*, Paris : Seuil, 422 p. Dosse F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, 432 p. Péguy C.-P., 2001, *Espace, temps, complexité*, Paris : Belin, 283 p. Poullaouec-Gonidec P., (dir.), 2003, *Les temps du paysage*, Montréal : PUM, 284 p.

des options abstraites, alors que les historiens ou les géographes s'efforcent, en employant la temporalité, de proposer des emplois fonctionnels en concordance avec les domaines de réflexions de leurs spécialités.

Le temps en tant qu'objet de connaissance est extrêmement complexe à définir, délimiter et employer de manière précise. Afin de dépasser cette difficulté notre attention s'est portée sur la temporalité, car pour poursuivre notre réflexion au sein des orientations phénoménologiques il nous fallait un support permettant la perception des phénomènes sans nuire à leurs spécificités.

La temporalité s'est alors imposée, puisqu'elle sous-tend une succession et qu'elle est « le caractère de ce qui est dans le temps »²⁷⁰. Par ailleurs, en employant cet objet et sa nature nous poursuivons la base conceptuelle que nous avons proposé. En effet, nous trouvons au sein de ce concept une différenciation de phase, des équilibres, des ruptures et l'action de perception qui n'est réalisable qu'en fonction d'événements antérieurs.

Cependant, il demeurerait encore une question : comment articuler des phénomènes, leurs supports et les acteurs agissants en les positionnant dans l'évolution de l'humanité tout en conservant notre orientation géographique ? Pour répondre à cette question nous avons opté pour une perception de la temporalité par l'intermédiaire de J.-P. Sartre. Puis, notre réflexion s'est attachée à l'action de se saisir du temps par la temporalité, et enfin nous proposons une représentation de la temporalité.

6.1. Les mécanismes fonctionnels de la temporalité

La signification de la temporalité a évolué depuis le XVI^{ème} siècle. Elle n'est plus seulement ce qui appartient au temporel ni ce qui est jugée par les autorités en charge du temporel. Aujourd'hui dans une approche aux caractères philosophiques :

Ce terme est surtout employé par la phénoménologie. La temporalité désigne l'une des caractéristiques de la réalité humaine – du « Dasein » pour Heidegger ou du « pour-soi » pour Sartre. Par la temporalité (du latin *temporalis* : qui ne dure qu'un temps), nous sommes limités dans le temps et nous rencontrons une difficulté à saisir notre être.²⁷¹

²⁷⁰ Dictionnaire Robert, p. 1938.

La temporalité nous projette dans une réalité éphémère que nous pouvons percevoir et rendre explicite pour une seule durée accessible à nos sens. Ce regard objectif de A. Gonord inscrit chaque individu dans un passage dépendant de son être, de ce qu'il perçoit et de sa subjectivité. Il renforce cette idée en constatant que :

La temporalité nous fait exister, elle ne nous fait pas être comme les choses et comme le donné, elle nous conduit à sortir de nous-mêmes, elle nous engage et nous projette dans un monde dans lequel nous ne pouvons pas faire autre chose que de donner sens et d'affirmer notre liberté.²⁷²

Une nouvelle projection, cette fois hors de nous-même, en nous positionnant dans le Monde, comparativement à ce que nous pouvons en percevoir tout en conservant notre propre identité. Pour A. Gonord par l'intermédiaire de la temporalité nous accédons à une partie de notre réalité produite par l'association de notre conscient et de notre inconscient. En faisant exister une telle connexion et en la liant : « Au monde donné, « en-soi » s'oppose le « pour-soi », c'est cet existant que nous sommes, et qui est condamné à agir, à nier ce qui est. La temporalité ouvre ainsi nécessairement l'homme à la liberté et à la responsabilité.²⁷³ » La temporalité, sous quelque forme qu'elle soit, nous lie fermement à ce que nous sommes, à ce que nous pouvons être et à ce que nous souhaitons devenir. Employer la temporalité selon ces directives nécessite que nous percevions ce qu'est la temporalité, avec ses structures initiales, sa mise en place et ses orientations.

6.1.1. Percevoir la temporalité

Les propos de A. Gonord nous donnent l'impression que la temporalité est un concept facilement accessible. Cependant, cette facilité est tempérée par la nature de ce concept. En effet, notre lien au temps et à la temporalité pour la géographie est partiellement élaboré par la géographicité. La géographicité associe notre rapport au Monde et au temps qui s'écoule pour le concevoir. Ces liens trouvent une forme explicative dans les propositions de J.-P. Sartre.

²⁷¹ Gonord A., 2001, *Le temps*, Paris : Flammarion, p. 236.

²⁷² Gonord A., 2001, *op. cit.*

²⁷³ Gonord A., 2001, *op. cit.*

L'association du temps et de la temporalité, afin de parvenir à nous saisir du temps, nous montrent que la temporalité demeure une articulation déterminante dans la perception d'une/de la réalité, afin de produire des objets pertinents pour l'évolution du savoir.

6.1.1.1. Par l'intermédiaire de J.-P. Sartre

Nous employons les propositions de J.-P. Sartre afin d'initialiser la mise en œuvre de la temporalité, en tant qu'articulation entre notre base conceptuelle et l'objet de la géographie, dans le cadre de notre recherche de l'humanisme géographique. Notre prise d'appuis sur les propositions de J.-P. Sartre laisse percevoir trois aspects dominants au sein de la temporalité.

Le premier aspect est un lien dépendant de la mémoire puisque :

La temporalité est évidemment une structure organisée et ces trois prétendus « éléments » du temps : passé, présent, avenir, ne doivent pas être envisagés comme une collection de « data » dont il faut faire la somme — par exemple, comme une série infinie de « maintenant » dont les uns ne sont pas encore, dont les autres ne sont plus — mais comme des moments structurés d'une synthèse originelle. Sinon nous rencontrerons d'abord ce paradoxe : le passé n'est plus, l'avenir n'est pas du tout, il est la limite d'une division infinie, comme le point sans dimension. Ainsi toute la série s'anéantit et doublement, puisque le « maintenant » futur, par exemple, est un néant en tant que futur et se réalisera en néant lorsqu'il passera à l'état de « maintenant » présent. La seule méthode possible pour étudier la temporalité c'est de l'aborder comme une totalité qui domine ses structures secondaires et qui leur confère leur signification.²⁷⁴

Cette dépendance à la mémoire est liée à des références sélectionnées pour constituer notre présent. Elle possède des structures internes, qui lui donnent sa consistance. Dans cette perspective, la temporalité n'est pas une génération spontanée. Elle est une réalité qu'en fonction du passé. D'où : « Le passé est donc une structure nécessaire du pour-soi, car le pour-soi ne peut exister que comme un dépassement néantisant et ce dépassement implique un dépassé.²⁷⁵ » Cet acte de dépassement n'existe que fondé sur une mémoire de ce qui a été à une période donnée constituant elle-même une temporalité spécifique. Ce cadre de perception d'un lien temporel est produit par ce que nous sommes, comme l'exprime J.-P. Sartre comparativement à Descartes et Bergson :

²⁷⁴ Sartre J.-P., 1943, *L'être et le néant*, Paris : Gallimard, p. 142.

²⁷⁵ Sartre J.-P., *op.cit.*, p.173.

S'ils avaient considéré [Descartes et Bergson] le phénomène temporel dans sa totalité, ils auraient vu que « mon » passé est d'abord *mien*, c'est-à-dire qu'il existe en fonction d'un certain être que je *suis*. Le passé n'est pas *rien*, il n'est pas non plus le présent, mais il appartient à sa source même comme lié à un certain présent et à un certain futur.²⁷⁶

Ce constat indique que ce qui a existé, existe en soi, mais aussi et surtout que si je le fait exister c'est avant tout en fonction de ce que je suis, donc de ce qui a contribué à me construire. Bien que ce passé, qui est en partie ma mémoire, possède pour J.-P. Sartre une nature particulière :

Si je ne puis rentrer dans le passé, ce n'est pas par quelque vertu magique qui le mettrait hors d'atteinte mais simplement parce qu'il est en-soi et que je suis pour-moi ; le passé c'est ce que je suis sans pouvoir le vivre. Le passé, c'est la substance. En ce sens le cogito cartésien devrait se formuler plutôt : « Je pense donc j'étais ».²⁷⁷

Le passé, ce qui est mémorisé, est le support de ce que je suis comparativement à ce que j'étais. Il a déjà été vécu. Je ne peux le posséder et l'employer que si je l'ai mémorisé sous quelque forme que ce soit (écrits ou souvenirs). L'acte de mémorisation, par rapport au passé, est alors un élément majeur de la mise en évidence d'une temporalité dont la destination est son emploi dans une perspective fonctionnelle orientée vers le futur.

Le second aspect permet d'employer la temporalité afin de se projeter dans le temps puisque pour J.-P. Sartre : « Il est impossible de saisir le présent sous forme d'instant car l'instant serait le moment où le présent *est*. Or le présent n'est pas, il se présente sous forme de fuite »²⁷⁸. [...] « C'est par la réalité-humaine que le futur arrive dans le monde »²⁷⁹. Le futur est envisagé. Il est une association entre le vécu et ce qui va advenir consciemment ou inconsciemment.

Ainsi le futur c'est moi en tant que je m'attends comme présent à un être par delà l'être. Je me projette vers le futur pour m'y fondre avec ce dont je manque, c'est-à-dire ce dont l'adjonction synthétique à mon présent ferait ce que je sois ce que je suis. Ainsi ce que le pour-soi a à être comme présence à l'être par delà l'être, c'est sa propre possibilité. Le futur est le point idéal où la compression subite et infinie de la facticité (Passé), du pour-soi (Présent) et de son possible (Avenir) ferait surgir enfin le *Soi* comme existence en soi du pour-soi. Et le projet du pour-soi vers le futur qu'il *est*, est un projet vers l'en-soi.²⁸⁰

²⁷⁶ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 145.

²⁷⁷ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 154.

²⁷⁸ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 159.

²⁷⁹ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 159.

²⁸⁰ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 163.

La temporalité dans cette situation de projection devient un support à la perception du Monde dans lequel le concepteur d'une réflexion évolue. Le futur est entrevu par l'intermédiaire du présent en cours de construction, de la mémorisation d'une part du passé et des instants saisis en tant que constituant d'une réalité considérée comme le présent. Cette mise en convergence de trois positions d'un acteur dans le temps

Le troisième et dernier aspect positionne la temporalité en fonction d'une somme de particularités. En effet :

La temporalité est souvent considérée comme indéfinissable. Chacun admet pourtant qu'elle est avant tout succession. Et la succession à son tour peut se définir comme un ordre dont le principe ordonnateur est la relation avant-après. Une multiplicité ordonnée selon l'avant-après, telle est la multiplicité temporelle.²⁸¹

Cela signifie que la temporalité est constituée de multiples éléments déterminables voire simplement évaluables. Ainsi, la temporalité avec une pluralité de constituants associe des individualités dont les liens constituent une structure temporelle. Cette structure positionne l'action entreprise en fonction de sa place dans le temps écoulé, et plus particulièrement, selon sa nature et la diversité dont elle émane. Pour cela il est nécessaire de concevoir la perception en ayant conscience que :

L'instant est insécable et intemporel, puisque la temporalité est succession ; mais le monde s'effondre en une poussière infinie d'instant et c'est un problème pour Descartes, par exemple, que de savoir *comment* il peut y avoir passage d'un instant à un autre instant : car les instants sont juxtaposés, c'est-à-dire séparés par *rien* et pourtant sans communication.

Et que, « Pourtant la temporalité n'est pas uniquement ni même d'abord séparation. Il suffit pour s'en rendre compte d'envisager plus précisément la notion d'*avant* et d'*après*. »²⁸² Chaque instant constituant la temporalité déterminée est alors une particularité. La temporalité est l'ensemble dans lequel un phénomène est perçu puisqu'elle associe des éléments pour constituer un cadre de référence. De ce fait :

La temporalité est une force dissolvante mais au sein d'un acte unificateur, c'est moins une multiplicité réelle — qui ne saurait recevoir ensuite aucune unité et, par suite, qui n'existerait même pas comme multiplicité — qu'une quasi-multiplicité, qu'une ébauche de dissociation au sein de l'unité. [...] Si, donc, il n'y a aucune priorité de l'unité sur la multiplicité ni de la multiplicité sur l'unité, il faut concevoir la temporalité comme une unité qui se multiplie, c'est-à-dire que la temporalité ne peut être qu'un rapport d'être au sein du même être. Nous ne

²⁸¹ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 165.

²⁸² Sartre J.-P., *op.cit.*, pp. 166-167.

pouvons l'envisager comme un contenant dont l'être serait donné car ce serait renoncer pour toujours à comprendre comment cet être en-soi peut se fragmenter en multiplicité ou comment l'en-soi des contenants minima ou instants peut se réunir dans l'unité d'un temps.²⁸³

Dans ces perspectives nous admettons et nous soutenons :

Ainsi la temporalité n'est pas un temps universel contenant tous les êtres et en particulier les réalités-humaines. Elle n'est pas non plus une loi de développement qui s'imposerait du dehors à l'être. Elle n'est pas non plus l'être mais elle est l'infrastructure de l'être qui est sa propre néantisation, c'est-à-dire le mode d'être propre à l'être-pour-soi. Le pour-soi est l'être qui a à être son être sous la forme diasporique de la temporalité.²⁸⁴

La démarche de J.-P. Sartre nous mène assez loin des domaines de la géographie. Cependant, elle nous permet de positionner la temporalité dans un mouvement permanent, qui dynamise la science concernée, puisque la temporalité n'est pas figée. Sous cette formulation elle sous-tend une évolution constante, ne serait-ce que dans le temps qui passe. Dans cette perspective il est nécessaire d'associer le temps et la temporalité afin de se saisir des multiples dimensions offertes par de telles connexions.

6.1.1.2. *En associant le temps et la temporalité*

La perception de la temporalité est accessible en l'associant au temps. La construction de ce lien nous lie à la démarche de C. Ritter²⁸⁵. Il étudie les caractères des peuples, puis les relations entre les peuples, il s'attache à leur historicité et à leur temporalité en s'appuyant sur les sources disponibles. Il prend appui sur la temporalité en l'adaptant à la géographie. Bien que pour C. Ritter la science géographique traite essentiellement de l'espace. La géographie cherche un cheminement pour comprendre le cours des choses. Elle a donc besoin de la dimension temporelle²⁸⁶, d'un cadre chronologique. Elle ne peut pas se passer de l'histoire : il lui faut délimiter un espace temporel suffisamment déterminé pour parvenir à une explication cohérente. L'auteur met en concordance continuellement le Tout vivant en évolution perpétuelle avec le temps qui s'écoule et que nous nous efforçons de contrôler.

²⁸³ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 171.

²⁸⁴ Sartre J.-P., *op.cit.*, p. 178.

²⁸⁵ Ritter C. 1974, *Introduction à la géographie générale comparée*, Besançon : Les Belles Lettres, pp. 54-55.

²⁸⁶ *Ibid.*, pp. 132-133, et p. 140.

Cette référence à C. Ritter montre que le concept de temporalité peut jouer un rôle d'articulation dans la géographie, que son utilisation permet des connexions riches d'enseignements et, qu'il est impératif pour le géographe d'œuvrer avec ce concept afin de percevoir les dimensions temporelles dans lesquelles un objet évolue. Ces orientations sont semblables à celles que propose F. Braudel²⁸⁷, pour lequel il existe trois temps historiques. Elles sont aussi en concordance avec les développements de A. Prost²⁸⁸ qui expose d'importance du temps dans l'histoire et pour la constitution du savoir.

L'association du temps et de la temporalité facilite la mise en place de références, de dates et de durées. Il devient accessible de travailler en diachronie. Les domaines sociaux, de civilisation ou les actions individuelles accèdent à une épaisseur temporelle. Les phénomènes sont positionnés sur une flèche dans laquelle des cycles peuvent être découpés. La référence au temps par l'intermédiaire de la temporalité facilite les périodicités et permet de dissocier le figé du dynamique.

Il est vrai que la temporalité est façonnée en fonction des orientations de son utilisateur. Cependant, le lien avec le temps permet dans une certaine subjectivité d'œuvrer en toute objectivité. Cela simplifie la mise en évidence de contemporanéité ainsi que des aspects spécifiques au phénomène mesuré. Il apparaît alors une pluralité de temps qui s'emboîtent selon leurs destinations et leurs perceptions. Le renforcement des connexions entre le temps et la temporalité lutte contre l'immobilisme, permet d'acquérir une profondeur événementielle et donne un rythme aux événements qui se succèdent.

La temporalité est alors indissociable du temps, non seulement parce qu'elle en est une émanation, mais aussi parce que le temps est un outil qui la renforce en lui offrant une structure universelle et reproductible. L'ensemble de ces éléments de perception et d'aspects de ce qu'est la temporalité donne une base pour se saisir du temps.

6. 1.1.3. *Pour se saisir du temps*

Parvenir à se saisir du temps s'effectue au sein de notre action de perception de la temporalité par l'intermédiaire d'une démarche dont les objectifs sont de dépasser

²⁸⁷ Braudel F., 1990, *La Méditerranée*, Paris : Armand Colin, pp. 11-12.

²⁸⁸ Prost A., 1996, *Les temps de l'histoire, Douze leçons sur l'histoire*, Paris : Seuil, pp. 101-123.

l'immédiateté et de s'inscrire dans la durée. Au premier abord il est admissible de penser que ces deux thèmes sont similaires. En effet, se détacher de l'immédiat peut laisser entrevoir une volonté de durer. Cette possibilité n'est qu'une composante mineure. Cependant, s'inscrire dans la durée va au-delà de la gestion de l'immédiat. Cette dynamique impose une projection pour laquelle la gestion du temps long est impérative sans omettre la prise en considération des parties d'immédiateté qui enrichissent chaque événement.

Dépasser l'immédiateté nous associe à nouveau aux développements de J.-P. Sartre : « Il n'y a jamais d'instant où l'on puisse affirmer que le pour-soi est, parce que, précisément, le pour-soi n'est jamais. Et la temporalité, au contraire, se temporalise tout entière comme refus de l'instant »²⁸⁹. En effet, l'auteur indique clairement que l'emploi de la temporalité dépasse l'instant. Il est vrai qu'il passe par l'intermédiaire du pour-soi pour amener une forme de refus de l'instant.

Cependant, en refusant l'instant, c'est-à-dire en acceptant un recul face à l'évènement qui se déroule, puisque l'évènement se déroule en un instant, il ne peut exister que comparativement aux instants qui l'encadrent. Cette orientation nous met en concordance avec G. Bachelard qui donne une force à l'instant : « le temps n'a qu'une réalité, celle de l'instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants.²⁹⁰ » D'où l'utilisation de l'instant comme repère et comme refus de justification. Il y a une ambivalence contraignante en se trouvant à la fois dans et hors de l'instant.

L'emploi de la temporalité permet de s'extraire de l'instant en s'inscrivant dans le temps. Nous pouvons ainsi parvenir à dépasser l'immédiateté dans laquelle des domaines de la connaissance s'élaborent, à l'image de ce constat de Nietzsche : « c'est dans le journal que culmine le dessin particulier que notre temps a sur la culture : le journaliste, le maître de l'instant, a pris la place du grand génie, du guide établi pour toujours, de celui qui délivre de l'instant.²⁹¹ » Nietzsche nous montre la gestion de l'instant saisi pour lui-même en utilisant le vecteur journalistique dont la force est de rendre l'instant palpable. Il met en exergue la puissance de l'immédiateté dans laquelle chacun peut se réaliser.

L'immédiat répond à la pulsion de l'instant comme Mac-Luhan le remarque : « les possesseurs des médias s'efforcent toujours de répondre aux goûts du public parce qu'ils pressentent

²⁸⁹ Sartre J.-P., *op. cit.*, p. 185.

²⁹⁰ Bachelard G., 1932, *L'intuition de l'instant, étude sur la Siloë de G. Roupnel*, Paris : Stock, p. 15.

²⁹¹ Nietzsche F., 1985, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, Paris : Gallimard, 155 p.

que c'est dans le médium et non dans le message ou le contenu que réside leur puissance.²⁹² » Ces acteurs, qui approprient l'instant en cours de réalisation, vivent dans l'immédiateté de sa réalisation. Malgré toute leur puissance ils ne rendent que l'instant dans l'instant, quelque soit la durée de l'élaboration de leurs publications. Mac-Luhan montre un dysfonctionnement de l'immédiat. Nous pouvons prendre l'instant pour lui-même, c'est-à-dire dans son immédiateté, mais il ne sera qu'une immédiateté.

S'inscrire dans la durée est une attitude dont le vecteur dynamique est l'utilité de l'action entreprise. Cette utilité est celle exposée par G. Bachelard : « dans tous les phénomènes, on cherche l'utilité toute humaine, non seulement pour l'avantage positif qu'elle peut procurer, mais comme principe d'explication. Trouver l'utilité, c'est trouver une raison.²⁹³ » En effet, en nous inscrivant dans la durée nous montrons une forme d'utilité à l'action développée. Celle-ci lie le passé, le présent et le futur du seul fait qu'elle emploie des matériaux acquis dans un contexte actuel pour une durée à déterminer. Ces éléments de perceptions fixés nous sommes en mesure de mettre en évidence les structures initiales de la temporalité.

6.1.2. Les structures initiales de la temporalité

La mise en œuvre de la temporalité, à l'image de tout ensemble constituant l'ossature d'un concept, nécessite des structures initiales, dans laquelle est toujours présente la géographicité dont nous ne pouvons nous détacher. En effet, dans le cas présent la géographicité s'applique à la perception des phases successives de la constitution du Monde ainsi qu'au temps que nous ne pouvons arrêter.

Pour la temporalité, ses structures initiales sont articulées autour des contraintes de la temporalité, de ses liens et de sa position d'articulation entre la base conceptuelle précédemment exposée et l'objet d'une géographie conçue comme la science des espaces terrestres des hommes.

6.1.2.1. Les contraintes de la temporalité

²⁹² Mac-Luhan M., 1993, *Pour comprendre les médias*, Paris : Editions HMH, 390 p.

²⁹³ Bachelard G., 1999, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 92, (1938).

Au sein des mécanismes de la temporalité le premier moteur interne, qui lui permet d'acquérir sa position de concept d'articulation entre une base conceptuelle et l'objet de la géographie, est une somme de contraintes au cœur desquelles un équilibre s'élabore.

Les mécanismes ne peuvent pas s'initialiser sans les acteurs qui leurs donnent naissance. Les acteurs sont alors la première contrainte à laquelle doit faire face le concept de temporalité. Les acteurs par leur diversité, leurs divergences et leur nature propre, ne peuvent pas avoir les mêmes temporalités. Il incombe à l'observateur de déterminer la temporalité dans laquelle il va poursuivre sa construction. C'est-à-dire qu'il va poser un cadre temporel de référence dans lequel les objets, mis en relation comparativement aux objectifs établis et aux capacités du concepteur, sont intégrés au sein d'une seule temporalité d'observation. Les acteurs donnent à la temporalité sa forme en fonction de ce qu'ils sont.

A cette contrainte succède celle de la durée. En effet, chaque acteur possède sa propre espérance de vie ou tout au moins sa propre durée de réalisation. La durée de chaque événement est une contrainte des mécanismes car, il est impératif de trouver des phases de recoupement afin de rendre une observation cohérente. Cette durée, une fois mise en place, permet d'établir les successions caractéristiques au sein des temporalités sélectionnées. L'articulation des successions est une contrainte. Cette articulation constituée est en mesure de dénaturer la durée des temporalités. Les successions et leurs durées sont alors des points de références incontournables pour l'observation puisqu'elles permettent de se saisir des objets en fonction d'une perception élaborée entre deux phases.

La perception de l'observateur est elle aussi une contrainte à laquelle répond le concept de temporalité. Cette perception porteuse d'une part de subjectivité est une contrainte. Elle impose à l'observateur de justifier son choix et de définir de manière précise les temporalités dans lesquelles il effectue son action. La perception est une contrainte à l'intensité des plus variables. Elle peut s'avérer une contrainte quasiment inexistante lorsque le phénomène étudié à des bornes temporelles fixes. En revanche, elle pèse lourdement sur celui-ci lorsque le phénomène ne peut pas être borné de manière précise.

Cet étalement de la perception fait que la comparaison des phénomènes ou des objets en fonction d'une temporalité devient une contrainte. Un objet pertinent doit pour conserver sa pertinence être comparable. Dans ce contexte la temporalité dans laquelle il s'exprime est

elle aussi dépendante de cette obligation. Il y a une contrainte d'élaboration pour l'observateur qui se trouve dans l'obligation de construire ses réflexions autour de temporalités permettant de dépasser cette contrainte de comparaison.

Enfin, la dernière contrainte à laquelle doit faire face le concept de temporalité, pour les mécanismes qui interagissent dans sa mise en œuvre, est la nature des phénomènes. Ces phénomènes, au-delà de leur durée propre, se trouvent intégrés au sein de temporalités spécifiques dans lesquelles ils ont été construits. Ces temporalités particulières des phénomènes s'ajoutent aux contraintes existantes pour la temporalité. Ces dernières indiquent l'existence de liens extérieurs à l'objet ou au phénomène qui sont autant de mécanismes qui gravitent aux marges de la temporalité mise en évidence.

6.1.2.2. Les liens de la temporalité

Le concept de temporalité ne peut pas fonctionner sur lui-même avec ses seuls mécanismes internes. La temporalité nécessite des liens pour lesquels les relations se déroulent simultanément au cœur du concept, à ses marges ainsi qu'en dehors de sa réalisation. Ces dernières relations sont celles qui peuvent initier la proposition d'une temporalité, ou celles qui imposent un cadre temporel d'observation pour un phénomène, voire celles imposées par un acteur extérieur à l'image d'un commanditaire.

La mise en évidence des liens pouvant exister entre les phases précédentes et futures, qui permettent la perception d'un phénomène de la temporalité prise pour référence, est un mécanisme incontournable. En déterminant les phases qui encadrent dans le temps la temporalité d'un phénomène l'observateur se donne les outils pour reproduire sa construction. En mettant en exergue ces phases le phénomène n'est pas désincarné, il n'est pas une génération spontanée, il a une origine et une fin au sein d'un Tout propice à l'observation.

Des phases successives impliquent des liens particuliers dans leurs réalisations. Ceux-ci sont perceptibles par les dépendances de filiation ou de perspectives, voire de nature, qui font que la temporalité élaborée peut être structurée comparativement à ce qui existe. Cette structuration se réalise en fonction de références, qui sont autant de liens internes, externes ou d'interfaces entre les différents éléments appartenant à la temporalité observée. Ces références

facilitent l'évaluation des phénomènes et les places au sein des cycles d'évolution ou de réalisation d'actions particulières.

Dans ce contexte il est alors possible de mettre en évidence les dynamiques propres à chaque phénomène ou objet pour lequel une temporalité d'observation a été élaborée. Ces dynamiques sont des vecteurs de liaisons entre les différents éléments internes et externes du cadre d'observation. Elles donnent l'intensité interne de l'objet. Elles sont renforcées par les connexions existantes à différents niveaux qui pour leur part expriment la densité des relations en actions au sein de la temporalité.

Ces ensembles de liens, propres aux mécanismes internes de la temporalité, employés comme articulations, nous mènent en direction d'un dernier type de liens dans lequel l'observation, la construction et la proposition sont mises en relation. Ces liens spécifiques sont indissociables de la temporalité déterminée. Celle-ci n'existe que par l'observation initiale, la construction qui en découle et ce que l'observateur peut en proposer. Il y a une interdépendance entre les actions internes à l'objet et celles extérieures au concepteur de l'objet. Cependant, ces types de liens peuvent être relativement distendus sans nuire à la temporalité. Néanmoins, il est impératif de les préserver afin de conserver une position d'articulation entre concept pour la temporalité.

6.1.2.3. La position d'articulation de la temporalité

Les mécanismes de la temporalité impliquent dans son fonctionnement interne des articulations elles-mêmes supports à une position d'articulation entre des concepts. La reconnaissance d'articulations favorisant la production d'une temporalité propre à un phénomène facilite sa reproduction. En effet, l'emploi d'articulations similaires pour l'élaboration d'un objet est un outil indissociable de son utilisation ultérieure.

Au sien des mécanismes de la mise en œuvre de la temporalité les premières articulations internes et externes jouant le rôle d'outil sont produites par les communications entre les différents éléments constituant l'objet et les acteurs proches de celui-ci. Les communications sont différentes des liens précédemment observés. Elles sont des démarches volontaires entreprises afin d'affirmer la pertinence d'une temporalité tout en la positionnant par rapport à celles déjà existantes.

Ces mécanismes, qui relient des éléments, ont leur efficacité en fonction des équilibres développés au sein même des communications. Il est indispensable que celles-ci ne soient pas à sens unique et qu'elles engendrent un échange ou un partage des informations disponibles entre les différents acteurs. Ces communications ont un caractère volontaire quand le concepteur les met en œuvre, et un caractère inné lorsqu'elles existent en dehors de l'action du concepteur de la temporalité proposée. L'équilibre, en exercice au sein de l'objet conçu, contribue à la perception globale de cet objet. Il est un outil fonctionnel entre les différentes phases en relations et les différents éléments en contact.

Une telle situation sous-tend un mécanisme interne donné comme étant évolutif. Ce potentiel évolutif fait que les articulations internes ou en position d'interface avec des intervenants externes favorise la densification de ces mêmes articulations aux différents niveaux d'actions de celles-ci. De plus l'aspect évolutif des mécanismes internes est indispensable afin de dépasser un stade d'évolution dans le but de répondre aux mouvances permanentes du Monde contemporain.

Cependant, il nous faut admettre une certaine rigidité de la temporalité dans ces mécanismes internes et ceux agissant à ses marges. Une articulation n'est qu'une articulation reflétant un lien entre deux phases. Elle ne peut avoir une totale souplesse. Cette réalité contribue à une forme de rigidité de la temporalité élaborée. Elle est dépendante de structures internes, qui pour conserver leur pertinence, ont l'obligation d'être partagées avec le plus grand nombre d'objets et de phénomènes pouvant être intégrés dans cet ensemble. Néanmoins, cette rigidité est l'assurance de la préservation d'une certaine intégrité indispensable à la production d'objets reproductibles favorisant ainsi la mise en place de la temporalité en fonction de ses propres attributs.

6.1.3. Mise en place de la temporalité

L'action de mise en place de la temporalité n'est pas une démarche aisée. Afin de parvenir à la production d'un outil cohérent, il est nécessaire de l'employer en fonction de ses potentialités, selon les objets avec lesquels elle est en concordance ainsi que des filtres par l'intermédiaire desquels tout observateur et concepteur conçoit une temporalité.

6.1.3.1. Les potentialités de la temporalité

La mise en œuvre de la temporalité s'envisage en fonction de ses potentialités. Celles-ci ont une nature, une fonctionnalité et des destinations très différentes. Cependant, il est réalisable de mettre en exergue les potentialités dynamiques de l'efficacité de la temporalité en tant qu'outil au sein d'une géographie vivante.

Indéniablement la toute première potentialité de la temporalité est de s'inscrire dans la durée. La durée peut être au singulier comme au pluriel. En effet, elle est considérée à la fois sous le statut de la temporalité élaborée ainsi que sous l'étiquette des temporalités des différents niveaux qui la structure. Cette durée contribue à un positionnement différencié selon les périodes ou les accélérations auxquelles doit s'adapter un phénomène. Cela signifie que la durée une fois estimée donne, en quelque sorte, une estimation de la vie de l'objet produit. De plus, connaissant ce potentiel, il est plus aisé d'employer une temporalité dans l'intervalle de temps lui correspondant.

Il découle de cette durée des potentialités de mesures et d'évaluation. La conservation de tels référents accentue les perspectives d'emploi de ce concept puisqu'il est possible de le positionner en permanence en fonction de règles partagées par l'ensemble des observateurs. Le potentiel de mesure et d'évaluation rend un objet concret en lui faisant quitter un statut de construction subjective. Le fait que l'objet abordé dans une certaine temporalité devienne palpable lui attribue par induction un potentiel de comparaison.

La comparaison est indissociable de la temporalité. L'objet conçu dans une temporalité non comparable demeure unique et de peu d'intérêt pour le progrès de la connaissance. En revanche, en développant une potentialité de comparaison la temporalité contribue à faire exister des objets comparativement à d'autres. Dans les domaines géographiques de telles orientations d'évaluations de potentiels pourraient trouver un terrain favorable au sein du développement durable, si ses concepteurs et ses promoteurs emploient une base conceptuelle fédérant le plus grand nombre d'approches scientifiques.

Précédemment nous avons indiqué que la temporalité possédait des aspects d'une certaine rigidité afin d'éviter tout excès. Maintenant nous mettons en avant une potentialité dont la destination est de produire une temporalité modelable. L'action de rendre ou

d'employer un concept modelable dans sa mise en œuvre est d'une importance capitale pour sa pérennité. En effet, en étant modelable en fonction des périodes, des situations et des exigences du Monde en mouvements, la temporalité conserve une souplesse rigoureuse qui lui donne le potentiel de répondre aux réalités d'une période sans pour cela être dénaturée par les nouvelles exigences.

Cet amalgame de potentialités spécifiques à la mise en œuvre du concept de temporalité fait qu'il est possible de le reproduire. Ce caractère de reproduction, même avec quelques modifications, est un gage de durée au sein des évolutions scientifiques. Il y a ainsi une boucle récursive de réentrée au sein même de la temporalité du fait que ses potentialités sont interdépendantes à des niveaux et des intensités variables en fonction des attentes du concepteur qui construit ses propres objets.

6.1.3.2. Les objets de la temporalité

La temporalité n'a pas d'objet spécifique. L'emploi du titre les objets de la temporalité est effectué afin d'exposer les capacités de la temporalité à se saisir des objets quelques soient leurs origines, leurs destinations ou leurs natures. Ce regard sur les objets de la temporalité est dans ce cadre très restrictif un simple regroupement qui rend accessible la mise en œuvre de ce concept.

Les objets dont peut se saisir la temporalité sont en premier lieu physiques. C'est-à-dire qu'ils peuvent être les espaces terrestres, les hommes ou des phénomènes, voire une imbrication de ces domaines. La prise en charge des objets physiques au sein de la temporalité donne à l'observateur de percevoir des rythmes, des vitesses et des délais des plus variables. Il peut ainsi caractériser, dans un temps donné en fonction de valeurs temporelles déterminées, tous les objets physiques accessibles par une démarche géographique. En prenant la dimension temporelle de chaque objet physique, dans un cadre particulier, l'observateur se donne la possibilité d'employer l'objet, référencé par son lien au référent temporel, dans l'ensemble des situations et des domaines propres à son domaine scientifique.

Les objets virtuels sont accessibles par l'emploi de la temporalité. Ces objets qui sont le plus souvent des projections de nos souhaits sont alors porteurs d'une référence temporelle. Il est réalisable de les inscrire dans une projection aux échéances déterminées. En

s'appropriant des objets virtuels la temporalité permet de faire le lien entre les réalisations palpables et ce qui peut être envisagé. La temporalité est alors utilisée en tant qu'outil de prospective. L'emploi de tels objets virtuels positionne la géographie dans une dynamique contemporaine qui s'inquiète du devenir de son support terrestre et accepte d'agir pour le devenir de ces espaces irremplaçables.

A ces objets s'ajoutent les objets aux dominantes fonctionnelles. Ceux-ci sont représentés par des aménagements ou des réalisations particulières. Ils ont quitté le domaine virtuel après avoir été construits pour entrer dans le domaine fonctionnel. La temporalité permet alors d'évaluer le poids du temps sur l'objet et son devenir. L'objet n'est plus une réalisation produite dans une certaine immédiateté. Il est une projection dans la durée. La temporalité facilite alors les études prospectives de ces objets fonctionnels pour lesquels les prévisions et le recul sont vitaux afin de corriger dans les meilleurs délais les abus ou les erreurs de la phase initiale.

Les derniers types d'objets dont peut se saisir la temporalité, afin de gagner en perspicacité, sont évolutifs ou finis. Cette opposition entre des productions aux capacités d'évolution et celles qui ne peuvent que subir l'écoulement du temps renforce la diversité des thématiques sur lesquelles la temporalité s'avère pertinente. Par exemple, la prise en considération de l'envasement d'un lac est une démarche qui conçoit un projet dans une certaine temporalité en estimant des étapes. Il en est de même lorsque un concepteur conçoit un développement dit durable. Le concepteur projette son objet dans une certaine temporalité afin d'en percevoir les probables résultats. Ces objets sont malgré tout construits et abordés par l'intermédiaire de filtres développés au sein de la temporalité.

6.1.3.3. Les filtres de la temporalité

Lorsque nous avons mis en évidence les contraintes de la temporalité les filtres de ce concept dans son fonctionnement et sa mise en œuvre étaient déjà perceptibles. Dans les orientations suivantes les filtres sont exposés en tant qu'extension des contraintes initiales à la perception de la temporalité.

De toute évidence au même titre que les contraintes le premier filtre incontournable de la temporalité est la perception. Cette perception nous donne accès au temps qui s'écoule ou

qui s'est écoulé. Elle nous permet de se saisir de notre vécu ou du vécu des objets et des phénomènes que nous souhaitons inscrire dans une temporalité, ainsi que d'entrevoir des domaines d'activités dans lesquels se déroulent des phénomènes. La perception, ne serait-ce parce qu'elle est effectuée par un individu, ne peut que filtrer la temporalité malgré toute la précision que nous souhaitons lui donner.

La précision est elle aussi filtrée. Elle provient de la mesure. Cette mesure est produite en fonction d'outils sélectionnés par l'intermédiaire desquels le concepteur oriente une observation et guide sa réflexion selon les potentialités de ses outils de mesure. Cette mesure donne une dimension à la temporalité en tant qu'objet mesuré et arrêté. Il y a une action de filtrage due aux modes de mise en œuvre de cette mesure puisqu'elle est effectuée dans un cadre spécifique et prédéterminé.

La destination de la production de la temporalité est alors elle aussi un filtre employé au sein de ce concept. La destination est le point final en direction duquel tend le concepteur. Pour parvenir à cet objectif il se doit de suivre un cheminement aux étapes fixées par avance. L'information produite est légèrement tronquée du fait qu'elle ne peut et ne doit sortir du cadre méthodologique dans lequel elle est inscrite. Ce filtrage est le fruit d'une expérience, d'une nécessité ou d'une opportunité.

Cependant, pour que la destination soit respectée il lui faut mettre en place des références. Ces dernières sont autant de filtres aux développements entrepris. En effet, en inscrivant une réflexion dans une certaine période temporelle le concepteur atténue l'influence des autres périodes. Ce filtrage effectué au tout début de l'élaboration d'une temporalité contribue à créer un support stable à l'action entreprise.

De cet amalgame nous pouvons mettre en exergue les trois derniers filtres, qui peuvent être considérés comme les trois premiers. Nous avons l'individu, il est l'initiateur d'une temporalité, ne serait-ce que de la sienne, dans laquelle chaque jour il se repère. Ce filtrage par l'individu s'effectue en outre par le sentiment porté sur le temps qui passe et ses formes de perception. Ce sentiment, plus ou moins intensif, filtre d'une manière subjective l'écoulement du temps vécu par le concepteur ainsi que les temps auxquels il peut faire référence pour élaborer sa réflexion. Le troisième filtre est la société. En nous donnant des repères temporels, des références de temps ou des rendez-vous dans le temps la société avec l'ensemble des

obligations sociétales produisent des filtres, pour lesquels les sciences humaines ont parfois des difficultés à se détacher. Cette situation de filtrage est la cause et la finalité des orientations de la temporalité.

Les mécanismes fonctionnels de la temporalité, sa perception, ses structures et sa mise en en place dans ses potentialités et ses objets, nous donnent une forme générale à ce concept pour lequel nous pouvons percevoir les dimensions.

6.2. Les dimensions de la temporalité

Les dimensions de la temporalité ne sont pas les mesures possibles des perceptions ou des évaluations effectuées en fonction de l'emploi de ce concept. Ces dimensions sont proposées afin de percevoir la portée de la temporalité, ses destinations et ses limites dans ses emplois probables en tant qu'articulation au sein d'une géographie dynamique.

6.2.1. Portée de la temporalité

La temporalité au-delà de ce qu'elle peut représenter possède une portée spécifique dépendante de sa mise en œuvre. La temporalité, pour les fonctions dans lesquelles elle est employée en géographie, est irréversible, référencée et insaisissable. Ces propositions mettent en exergue une opposition entre le fait qu'elle soit référencée et insaisissable. Cette ambivalence est exposée afin que la perception objective du temps mesuré et celle subjective du temps estimé puissent être mises en relation au sein de la géographie.

6.2.1.1. La temporalité est irréversible

Le temps écoulé, le regard que nous portons sur les événements ou simplement l'observation du Monde nous mettent face au temps qui passe et à notre incapacité à revenir sur ce qui s'est déroulé. La temporalité porte en elle l'irréversibilité du temps. Ce constat est une évidence pour tout observateur. Cependant, le géographe emploie cette évidence sans pour cela focaliser ses développements sur son caractère incontournable. Le fait que le temps

passé est un acquis, à l'encontre duquel nous ne pouvons revenir en arrière et avec lequel nous composons atteste à lui seul de cette irréversibilité.

En effet, l'inscription d'un acte dans le temps s'effectue en fonction d'une réalisation. L'acte en cours d'observation est passé. Nous pouvons nous projeter dans une temporalité afin de produire une prospective mais celle-ci ne sera qu'une phase dans le temps qu'il ne nous sera pas possible de modifier. L'irréversibilité de l'acte accompli, dans le temps, dans sa durée et dans ses liens temporels, fait que celle-ci donne une portée spécifique à la temporalité. Elle lie le temps écoulé avec l'acte observé et lui donne ainsi une forme d'unicité.

L'unicité d'une temporalité, perçue et évaluée, est une source de contradictions. Une activité scientifique se déroule dans un contexte temporel unique tout en produisant des objets similaires qui possèdent tous des liens temporels. La temporalité dans laquelle s'effectue l'observation est alors unique. Cet aspect unique fait que l'acte accompli est lui aussi unique puisqu'il a été réalisé avec des acteurs dans un contexte et une période qui quoique nous entreprenions s'est déjà déroulée. Nous pouvons reproduire des expériences ou des phénomènes autant que nous le souhaitons. Ces reproductions ne sont que des successions de productions et bien qu'identiques elles sont toutes différentes du fait de leur place dans le temps.

Le lien avec le temps écoulé, avec le temps et ses successions d'instantanés ou encore avec le temps et ses formes de perceptions, fait que la temporalité ne peut pas être modifiée. Sa forme de construction en étant le cadre temporel de la réalisation d'un phénomène en est aussi ses limites dans le temps. Elles sont irréversibles puisqu'elles sont fixées afin de permettre la perception de l'objet. Cette irréversibilité provient en partie du fait que la temporalité est référencée.

6.2.1.2. La temporalité est référencée

La temporalité est un phénomène et un objet dont les liens avec le temps impliquent par induction que ceux-ci soient référencés. En effet, chaque perception, chaque mesure ou chaque évaluation possède un point de départ temporel. Cet instant initial crée l'origine de la temporalité dans laquelle un objet est observé ou dans laquelle un sentiment de durée est évalué.

Le point de départ dans le temps permet de mettre en concordance des phases d'évolutions, de successions et de superpositions de phénomènes pouvant appartenir à une même temporalité par la référence au point origine. Une temporalité étant une durée dans le temps implique un instant où celle-ci se termine. Le point de départ et le point d'arrivée dans le temps donnent l'ampleur de la temporalité dans laquelle l'observation ou l'action est effectuée.

Les temporalités constituant une temporalité globale, voire le temps écoulé dans une période de grande dimension, favorisent l'articulation entre les phases temporelles. Les temporalités déterminées dans leurs durées peuvent être comparées en fonction des périodes dans lesquelles elles se sont déroulées et en fonction des positions qu'elles peuvent tenir au sein de temporalités connexes. La référence n'est plus le départ et l'arrivée, c'est-à-dire la mesure du temps écoulé. La référence devient, en plus de la mesure effectuée, un point comparable en fonction des autres temporalités construites ou perceptibles au sein d'un ensemble temporel.

Une temporalité est référencée par sa mesure, sa place, ses connexions et sa définition en tant qu'objet temporel construit au sein d'une structure temporelle donnée. La temporalité révèle dans cette perspective une nature palpable. Néanmoins, sous certains aspects celle-ci se révèle insaisissable.

6.2.1.3. La temporalité est insaisissable

A nouveau une ambivalence dans la perception de la temporalité. Ce concept, bien que référencé, est donné comme étant insaisissable. Cette contradiction est un mécanisme interne à la production d'une structure temporelle dans laquelle la perception tient une place conséquente. En effet, une temporalité est fréquemment définie en fonction de sentiments de durée. Cette part de subjectivité produit, au sein de la structure temporelle de référence, une parcelle insaisissable.

Ce caractère insaisissable de la temporalité est dépendant de l'individu qui la construit. L'individu propose ses propres références temporelles afin de conserver une part de liberté au sein des mouvances du Monde. L'individu dans son inconscient possède et met en œuvre ses

temporalités de perception, d'observation et de production de savoirs ou d'objets en fonction de leur position dans l'évolution de l'individu concerné.

Cela implique que la construction temporelle est permanente. Cette permanence produite dans le but de conserver un certain contrôle sur les événements et de pouvoir les mémoriser contribue elle aussi au caractère insaisissable de la temporalité. La permanence de productions implique une adaptation aux phénomènes et aux situations rencontrées par le concepteur. Les temporalités élaborées sont alors fluctuantes même si leur durée et leur succession semblent identiques.

A cela s'ajoute l'aspect fonctionnel de la temporalité et le sentiment porté sur des phénomènes ou des situations vécues. Ces aspects ont une partie de leur structure insaisissable car produite en fonction de destinations non évaluables par la mesure et seulement accessible par le sentiment ou la perception. Cependant, la temporalité n'est pas un concept totalement insaisissable. Seuls certains aspects demeurent dans le domaine de la subjectivité et contribuent à donner un sentiment de complexité pour la temporalité dans son emploi courant et sa mise en œuvre au sein des démonstrations scientifiques.

Les portées de la temporalité qu'elles soient irréversibles, référencées ou insaisissables sont les supports à la reconnaissance d'un concept par l'intermédiaire duquel nous sommes en mesure de percevoir et d'associer dans le temps des phénomènes, des objets et des sentiments dans le but de construire nos références mnémoniques. L'ensemble des orientations en direction desquelles peut être développée la temporalité, en fonction de ses portées, est perceptible dans ses destinations.

6.2.2. Destinations de la temporalité

La temporalité implique des destinations dans lesquelles sa pertinence et sa nécessité font d'elle un concept primordial afin de percevoir les différentes dimensions d'une/de la réalité. Ces destinations s'articulent autour de la comparaison, de la perception dont elle ne peut pas être détachée, et des prospectives en direction desquelles un concepteur peut tendre.

6.2.2.1. La comparaison

La temporalité dans son emploi d'articulation entre notre base conceptuelle et l'objet de la géographie est un outil propice à la comparaison. Nous avons exposé plus haut les différentes portées de ce concept. Ce premier constat nous permet au minimum d'employer un objet référencé. L'action de comparaison devient alors simple dans son développement.

En effet, en prenant les aspects référencés nous utilisons des phases. Ces différentes phases successives synchrones ou asynchrones représentent des objets définis. Ces phases, quelques soient leurs fonctions et leurs dimensions au sein d'une temporalité globale dans laquelle s'effectue leur construction, sont des objets pouvant être comparés.

La comparaison recherchée et accessible est renforcée par la mise en relation au sein d'une temporalité déterminée des durées propres à celle-ci, ainsi que des différentes intensités et densités de perception des phénomènes observés. L'observateur en relevant des références mesurables et reproductibles, tout en conservant des observations subjectives de la perception et de l'écoulement du temps en fonction d'une situation, est en mesure de comparer des temporalités. Cette comparaison associe des valeurs subjectives et objectives dans le but de saisir le plus grand nombre de dimensions de l'objet considéré. Cet amalgame facilite l'inscription d'une action au sein d'un cadre spécifique d'une relation sociale, d'une longue phase d'évolution ou de la simple période d'observation.

La possibilité de comparaison est induite par l'existence des phases précédemment exposées. Cette induction est produite simultanément par la reconnaissance des phases temporelles et par l'action d'observation initiale pour laquelle l'observateur a l'obligation de fixer dans le temps sa démarche, afin que celle-ci puisse être replacée au sein des phases d'une évolution de la production du savoir. La comparaison en direction de laquelle la temporalité nous oriente est du type de celle décrite par H. Bergson :

Mais admettons que le choix soit tout indiqué, imposé même par l'expérience : la loi n'en restera pas moins une relation, et une relation consiste essentiellement en une comparaison ; elle n'a de réalité objective que pour une intelligence qui se représente en même temps plusieurs termes.²⁹⁴

Nous n'employons pas la terminologie de loi au sein de nos développements. Cependant, nous recherchons en permanence la comparaison afin que la perception de phénomènes similaires puisse être réalisable. La temporalité, concept perceptible sous

²⁹⁴ Bergson H., 1986, *L'évolution créatrice*, Paris : PUF, 372 p, (1941).

plusieurs dimensions, est en concordance avec les propos de H. Bergson puisqu'elle laisse une part de subjectivité dans la recherche d'une comparaison objective d'un savoir ou d'un phénomène. La comparaison ainsi construite permet d'articuler, de hiérarchiser et de produire des objets aux destinations scientifiques pour lesquels il sera possible d'élaborer des lois. Néanmoins, la temporalité n'a pas pour destination la seule comparaison, elle est complétée par la perception.

6.2.2.2. La perception

La perception est l'un des facteurs initiaux à une temporalité. En outre, elle est aussi une destination de cette temporalité. L'action initiale et la destination finale se trouvent prises dans un même mouvement. Cette particularité est due à la mise en œuvre intrinsèque du concept de réentrée au sein du fonctionnement de la temporalité. La réentrée permet dans le déroulement du phénomène observé de prendre les facteurs déclenchants tout en les associant aux destinations probables. Ces dernières deviendront à leur tour des facteurs initiateurs à une perception.

La perception en direction de laquelle tend la temporalité est à la fois orientée et fonctionnelle. L'orientation résulte de l'attente de l'observateur face à l'objet d'étude. Une perception orientée signifie que celle-ci peut être quasiment totalement subjective fondée sur un sentiment, et inversement, totalement objectivée en se référant à la seule mesure du temps écoulé sans autre référence que les secondes passées.

La perception de la temporalité est aussi dépendante du type de relation existant entre le producteur et le récepteur. Cette perception associe ce que veut rendre accessible le producteur et ce que peut percevoir l'observateur. La perception est alors légèrement tronquée du fait de l'existence de deux positions d'observation, ayant toutes deux des attentes spécifiques sources d'une forme de perception du temps écoulé.

Une dimension supplémentaire de la destination de perception, à prendre en considération, est celle de la perception que souhaite rendre le concepteur. Cette perception résulte de l'intensité des phases qui structurent la temporalité construite, de l'articulation entre l'intensité du vécu et du perçu ainsi que de la densité des intervenants dans la définition de la phase temporelle prise pour référence. L'ensemble de ces aspects fait de la perception une

destination de la temporalité qui lui donne sa forme de diffusion. Cette dernière est complétée par les destinations de prospectives de la temporalité.

6.2.2.3. *La prospective*

La prospective en tant que projection à moyenne échéance d'un projet est une destination dans laquelle la temporalité trouve un domaine de réalisation et d'efficacité. Un concepteur inscrit une production dans une certaine temporalité afin de la rendre accessible et il structure son objet dans le but d'un emploi ultérieur. Ce dépassement de l'utilisation immédiate de l'objet produit positionne la temporalité d'utilisation en tant que prospective.

Une prospective temporelle implique que son concepteur conçoive les durées et les périodes d'exploitations de ses productions, et surtout, que celles-ci puissent évoluer en fonction des accélérations et des intensifications des temporalités de perception ou de mise en œuvre rencontrées par l'objet. La prévision d'emploi potentiel nécessite la conception du temps voire des temps dans lesquels l'objet sera employé. C'est-à-dire que la rapidité et la répétition de l'utilisation ou l'emploi dans la durée et rarement de l'objet produit sont autant d'aspects de prospective à prendre en considération.

La prospective temporelle est aussi un vecteur de spéculation, d'alerte et de prise de conscience de la/d'une réalité du Monde donné à percevoir en fonction de temporalités. Le développement d'une spéculation, quelque soit sa forme, implique un jeu d'équilibre avec des phases d'emploi successives, ou simultanées voire déconnectées ou le tout imbriqué selon l'objectif à atteindre. L'alerte pour sa part est une prospective temporelle dans laquelle le lien de la durée est continu entre ce qui a constitué l'alerte, la production de cette alerte et la diffusion de celle-ci. Dans ce cas il y a une temporalité étendue entre le passé, le présent et le futur proche.

Ce type de prospective s'inscrit dans la continuité à la différence du précédent qui emploie différentes formes de temporalités afin de parvenir à ses objectifs. La prise de conscience met en œuvre les deux formes d'emploi de la temporalité afin de concevoir des prospectives pouvant espérer survivre à leur concepteur. La prise de conscience nécessite le concepteur, les acteurs récepteurs et les ensembles observateurs. Tous vivent au sein de temporalités différentes et tous fondent leurs référents sur des instants initiaux variables. La

prise de conscience, en tant que prospective de la temporalité, s'efforce d'associer, dans une volonté d'équilibre, la totalité des intervenants au sein d'une structure temporelle utilisable.

Les destinations de la temporalité, qu'elles soient de comparaisons, de perceptions ou de prospectives mettent en œuvre un grand nombre de conceptions de l'écoulement et de la mesure du temps. Ces utilisations de temporalités indiquent que des limites sont à envisager pour ce concept.

6.2.3. Les limites de la temporalité

Les limites de la temporalité sont perceptibles aux premiers regards portés sur ce concept. En effet, elle n'est pas le temps et la mesure et elle laisse une certaine part de subjectivité au sein de ses développements. Dans ce cadre nous pouvons mettre en exergue des limites conceptuelles, de perception et d'emploi de la temporalité.

6.2.3.1. Les limites conceptuelles de la temporalité

Les limites conceptuelles du concept de temporalité résultent des constats effectués ci-dessus. Quelles que soient les destinations en direction desquelles peut tendre une temporalité, définie comme cadre temporel de référence à une observation, celle-ci supporte des limites conceptuelles dues aux influences et aux références mises en œuvre dans sa construction.

En effet, ces limites formalisent l'objet temporel selon ses sources, ses origines et ses justifications. Elles modèlent la temporalité en la liant à des structures dont elle ne peut pas se détacher. De ce fait, sa conception se trouve positionnée au sein d'une structure donnée pour être souple. Elle s'affirme au fil du temps comme étant une structure incontournable de la reconnaissance du type de temporalité employé.

La construction produite en fonction de ces influences et de ces références est alors elle aussi limitée au niveau conceptuel. Bien que la transdisciplinarité puisse juguler un certain enfermement conceptuel, afin de faire évoluer l'objet concerné, celle-ci ne peut pas gommer l'ensemble des origines de la construction d'une temporalité. Cela signifie que cet espace temporel est inscrit au sein d'une structure temporelle à laquelle il est lié en permanence par des liens plus ou moins denses. Il découle de ces constructions des

articulations propices à la mise en place de limites conceptuelles. Ces articulations, en tant que liens entre les différentes phases de constructions, sont dépendantes de la conception générale dans laquelle elles ont été élaborées. C'est-à-dire qu'elles limitent par leur existence les potentialités d'expansion de la temporalité étudiée.

La position de l'observateur et les terminologies employées sont alors elles aussi des limites conceptuelles à prendre en considération dans la perception du concept de temporalité. Ces deux aspects mettent en relation l'objet en cours de production, l'objet produit et les acteurs agissant pour sa construction. Des limites émergent en relation avec les problématiques de l'observateur. En fonction de leurs destinations de compréhensions, de constatations, de prospectives ou de démonstrations les temporalités employées ne pourront pas être élaborée sur les mêmes structures conceptuelles.

6.2.3.2. Les limites de perception de la temporalité

Les limites de perception sont différentes des limites de la perception. Pour la perception le concepteur observe un objet en fonction de ses sens, de ses capacités et de ses orientations. En revanche, pour les limites de perception se sont les observateurs qui vont percevoir le concept proposé. Il y a un retournement d'observation. Cette observation, produite par un acteur extérieur, est dépendante de l'action de jugement pour laquelle J.-B. de Lamarck nous mettait en garde : « Le jugement est à l'esprit ce que les yeux sont au corps ; de part et d'autre, l'on ne voit, soit les objets, soit les choses, que par ces moyens ; tout apparaît donc réellement tel qu'on l'aperçoit »²⁹⁵.

En effet, en apercevant ce qui peut être la réalité la temporalité peut perdre de sa pertinence. La pertinence recherchée dans l'emploi d'un concept est alors dans une situation propice à la mise en porte-à-faux du concept de temporalité. En percevant et en ne voulant ou ne pouvant percevoir qu'une partie des composantes d'une temporalité la pertinence de l'élaboration de celle-ci s'émousse. Elle perd de sa teneur puisqu'elle est soumise à caution et qu'elle a été élaborée avec une certaine partialité résultant d'une perception partielle. Cette limite, qui pourtant est un facteur dynamique de la temporalité, mérite une attention particulière, car elle met dans un contexte déterminé une évaluation subjective d'une durée

dans le but de constituer une temporalité. La perception a dans cette perspective un revers négatif pour la temporalité du fait qu'elle en atténue sa pertinence.

Cette situation relativement négative si le concepteur ne prête pas attention à ce risque d'errance est dépendant pour une grande partie de la perception du phénomène. C'est-à-dire que le phénomène en lui-même est une limite intrinsèque à la temporalité. Le phénomène étant considéré comme un objet d'étude il devient un support de réflexion. Si sa perception n'est pas complète la production qui en découlera ne pourra satisfaire dans le temps les observateurs du phénomène.

Ces limites de la perception sont dépendantes pour la temporalité des capacités de l'ensemble des acteurs mis en synergie dans le but de produire une temporalité de référence pour répondre à une recherche. Les capacités, qu'elles soient de volume, de perspectives ou de fonctionnalités, sont autant de freins qui limitent la perception de la temporalité ainsi produite. L'observateur se trouve dans l'incapacité de saisir l'objet qui lui est proposé. Il en limite grandement son emploi et sa diffusion.

A ces limites de la perception de la temporalité se greffe les limites posées par la/une réalité à laquelle doivent faire face le concepteur et l'observateur. La réalité ne peut pas être saisie dans sa totalité, la perception de la temporalité produite est dépendante de ce manque de capacité vis-à-vis de la réalité que l'on tente d'inscrire dans une temporalité. La perception avec ses constituants jalonne le concept de temporalité de nombreuses limites au même titre que celles qui résultent de son emploi.

6.2.3.3. *Les limites d'emploi de la temporalité*

Les dernières catégories des limites de la temporalité se situent au sein de ses emplois potentiels. Ces limites sont produites par de multiples facteurs dépendants du producteur de la temporalité, ou de l'observateur voire des structures qui vont véhiculer l'objet élaboré dans une certaine temporalité.

Ces limites d'emploi sont tout d'abord dues aux acteurs de la temporalité. Chaque acteur s'efforce de défendre son point de vue, ses orientations ou son idéologie. Ces directives comportementales font que les acteurs modifient et orientent la temporalité produite et en

²⁹⁵ Lamarck de J.-B., 1988, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris : PUF, p. 337.

limitent ainsi son emploi aux domaines restrictifs dans lesquels ils l'inscrivent. Cela signifie qu'il est probable que des concepteurs agissent sciemment dans de telles directions afin de préserver leur domination dans un domaine. Pour ce qui est de la temporalité cela est réalisable par le refus d'admettre des niveaux de perception en privilégiant des échelles malléables à souhait.

La dominante d'orientation, prise par la temporalité, est aisément perceptible au regard de ces prises de positions. L'orientation donnée à une temporalité la limite automatiquement puisqu'elle n'est produite que pour une destination, elle-même étant une réduction d'un domaine scientifique. L'action d'orienter une temporalité est une volonté de structurer des découpages du temps en fonction d'intérêts idéologiques ou mercantiles. Par une orientation forcée la temporalité n'est plus qu'une vague image de ce peut être la réalité. Elle donne l'illusion qu'une période ou que des phases d'une période furent déterminantes pour la construction d'une société ou la réalisation d'un phénomène. Elles négligent des phases non négligeables, considérées comme secondaires, par l'orientation dominante. La mémoire collective foisonne de ces temporalités, de ces références dans le temps, pour lesquelles un élément donne la nature de celles-ci et atteste de leur pertinence en tant que point de repère. Il suffit pour s'en convaincre de prêter attention à l'histoire de France ou d'observer les découpages de l'histoire de la géographie pour vérifier que les temporalités proposées sont déterminées en fonction des orientations des auteurs.

L'emploi de la temporalité, quelque soit la destination dans laquelle elle est orientée, est une somme de limites avec lesquelles l'utilisateur du concept de temporalité doit jouer afin d'éviter ce type d'écueil.

La temporalité est positionnée en tant qu'articulation au sein de notre réflexion. Elle est associée à notre base conceptuelle afin de tendre en direction de l'objet de la géographie. La prise en considération du temps sous toutes ses formes perceptibles, permet au géographe d'entrevoir les différentes dimensions temporelles de la construction du Monde. Cette charnière, au cœur de notre noyau commun, favorise les relations entre les éléments constituant la/une réalité et elle nous permet d'accéder à l'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres.

CHAPITRE VII

L'objet de la géographie

L'humanisme géographique, pour notre approche de la géographie, est supposé être le noyau de la géographie. Cette hypothèse, cœur de notre réflexion, est initiée en partie par le postulat d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Cette définition pose fermement la géographie comme une science. Cela sous-tend obligatoirement qu'elle possède des démarches, des problématiques, des théories et des objets qui lui donnent corps. Dans ce contexte nous sommes partiellement en concordance avec la proposition de P. George :

Son objet est de déceler et, dans la mesure du possible, d'évaluer la nature et l'intensité des rapports et relations qui caractérisent et conditionnent la vie des groupes humains. Ces rapports et relations sont définis dans des cadres spatiaux de dimensions hiérarchisées, à l'échelle planétaire (géographie générale), à l'échelle continentale ou subcontinentale (géographie zonale et régionale), à l'échelle locale (géographie locale, régionale ou urbaine). Ils procèdent de deux ordres de données d'essence différente, celles qui ressortissent au milieu nature (géographie physique) et celles qui rassemblent les effets cumulés et les effets actuels de la présence des hommes et des multiples formes de l'action humaine (géographie humaine). Il est essentiel que chacune de ces données soit traitée en considération de son insertion dans la totalité des éléments concernant l'espace terrestre, dans une vue

géographique globale, chaque étude spéciale ayant pour finalité d'apporter une contribution à l'intelligence des ensembles.²⁹⁶

P. George met en évidence une grande diversité au cœur de la géographie. Il formule une énumération ayant pour objectif de rendre la diversité de la géographie. Pour notre part, nous préférons une définition plus synthétique, non que cette proposition trentenaire ne satisfasse plus les mouvances contemporaines, mais elle met en évidence des subdivisions alors que la géographie est une. Elle est un ensemble qui permet d'œuvrer dans une même direction, en étudiant des phénomènes et leurs corrélations²⁹⁷, en se trouvant à la croisée des chemins²⁹⁸ et ainsi en dépassant la seule spécialité.

Dans notre proposition les termes sont au pluriel car la géographie dans sa nature est forgée depuis la tablette de Nippur²⁹⁹. Puis quelques siècles plus tard la mise sur papyrus d'un tracé des mines d'or de Nubie³⁰⁰, et plus récemment, l'accumulation de savoir sous toutes les formes accessibles, contribuent à rendre perceptible des représentations de la/d'une réalité à l'observateur. Ce pluriel est dérangeant car le sentiment de pouvoir intégrer tous les objets constructibles donne à la géographie une image de science « attrape tout », dans laquelle le global noie toute spécificité. Cette image d'appropriation de la surface terrestre, de l'atmosphère et du sous-sol est encore présente.

Néanmoins, la multiplication des recherches, des écoles et des inquiétudes fait que la géographie se dote d'objets particuliers à chaque spécialité. Des séparations qui sont malheureusement parfois hermétiques et qui favorisent une perception négative de la géographie. En outre, cette multitude de branches, qui parfois ne savent plus si elle appartiennent à la géographie, produit des savoirs reconnus, que les structures de diffusion des connaissances font sortir de la sphère d'influence de la géographie. En revanche, cette richesse n'est pas totalement négative puisqu'elle permet au géographe de s'adapter aux réalités du Monde. Mais, chaque mouvance avance sa propre théorie de la géographie et ses propres définitions sans rechercher à fédérer cet ensemble disparate.

²⁹⁶ George P., 1974, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : PUF, p. 202.

²⁹⁷ Febvre L., 1909, Régions naturelles et nom de pays, *Revue de synthèse historique*, Paris, p. 271.

²⁹⁸ Allix J.-P., 1996, *L'espace humain*, Paris : Seuil, p.16.

²⁹⁹ Kramer S.-N., 1957, *L'histoire commence à Sumer*, Paris : Arthaud, p. 292.

³⁰⁰ Erman A., Runke H., 1994, *La civilisation égyptienne*, Paris : Payot, p. 627.

En associant des espaces terrestres et les hommes dans cette courte définition nous laissons entrevoir la possibilité d'un objet pour toutes les spécialités de la géographie. Dans les enjeux épistémologiques nous abordons la question de l'espace néanmoins nous posons dès à présent cette définition de l'espace, qui sera reprise :

Espace : volume, étendue ou domaine immatériel, matériel, physique, cognitif, fonctionnel, sociétal, culturel, idéal ou virtuel ; constitué, évalué et déterminé en fonction d'un cadre de référence vécu, perçu, subi, d'une projection cognitive ou physique, d'une conception idéale, matérielle ou institutionnalisée selon sa nature sociale. Cet objet non borné, mesurable pour certaines spécificités, qui le limitent à un cadre restrictif de la géométrie ou du quantitatif, est de par sa nature définissable sans pour cela imposer des limites franches. Il met ainsi en exergue une relation d'ambivalence entre les domaines subjectifs et objectifs. Ce caractère de précision et de flou est dépendant de sa construction, de sa position, de sa formulation, des agencements internes, des jeux de dimensions et des supports par rapport auxquels il est défini. Il est à la fois rigide lorsqu'il est mesure ou terrain de déploiement, et, souple quand il est domaine d'expression construit selon sa destination élaborée par un individu, une collectivité ou une société. Il est alors le produit d'une phénoménologie dans laquelle la perception de sa nature est construite par l'emploi des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité et de réentrée, articulés autour/sur la temporalité, l'ensemble inscrit au sein de l'interface humanité/espaces terrestres.

Nous effectuons cette proposition car elle nous permet de saisir les différentes dimensions auxquelles le géographe peut avoir accès, que les hommes soient présents ou non dans l'entité considérée, puisque ces espaces sont construits par les hommes. En mettant au pluriel les espaces terrestres nous indiquons que cette construction est infinie et que les hommes, où qu'ils se trouvent, quoi qu'ils fassent, sont en mesure de produire des espaces dont le lien à la surface terrestre est plus ou moins intense selon la destination de la construction effectuée.

Un objet de la géographie induit par cette définition est alors perceptible. Cet objet au regard des dictionnaires peut être approché par l'intermédiaire de la définition adaptative que nous proposons :

Tout ce qui est présent à la vue, qui affecte les sens, une chose dans un sens indéterminée, ce qui est présent à l'esprit et ce qui l'occupe, ce qui sert de matière à la science et aux arts, ce qui est la cause, un but, une fin que l'on se propose d'atteindre. Un construit cognitif qui permet d'appréhender un phénomène spatial. Il est alors perceptible, vérifiable, accessible, délimité (même de manière floue), référencé, en quelque sorte le résultat d'un programme pour atteindre une valeur objective. Il est un construit physique, cognitif ou virtuel que l'on peut partager.

L'objet est un dans son individualité et une multitude incommensurable dans sa globalité. Cette ambivalence peut s'avérer un handicap pour la géographie. Il n'en est rien puisque l'objet que nous proposons est une interface :

Caractérisée par la mise en contact de deux espaces. Comme l'emboîtement et la cospatialité, l'interface est la famille de relations entre espaces, d'interspatialités. C'est sans doute la plus simple car elle réalise horizontalement et « de face » sous forme d'un contact par juxtaposition. C'est aussi la plus communément identifiée, au point que beaucoup d'auteurs limitent les interactions entre espaces aux interfaces.³⁰¹

Cette définition nous laisse une grande liberté d'action et de production tout en proposant une ossature commune à l'ensemble des domaines de la géographie. Par ailleurs, cette proposition nous offre la souplesse nécessaire pour s'adapter au Monde et aux phénomènes en fonction des réalités perçues ou subies.

Tendre dans une direction aussi épineuse, que celle de l'élaboration et de la proposition d'un objet commun à la géographie, en sous-tendant l'hypothèse d'un noyau commun à cette science, est le produit d'une démarche méthodologique associant induction et déduction. Celle-ci est basée sur l'observation de ce que nous faisons sur Terre, en tant qu'acteurs, par nos activités, nos projets ou nos échanges. Elle est associée à un constat au sujet des productions du savoir géographique sur les flux, les dynamiques, les aménagements, les progrès ou les risques encourus sans omettre les prévisions. Autant de sources qui attestent de la relation de l'Homme et des espaces terrestres, sous quelques formes que ce soit. La démarche employée est essentiellement empirique, elle emploie la phénoménologie et le pragmatisme. Elle est teintée de structuralisme car elle s'efforce de mettre à jour les structures initiales du savoir de la géographie.

Ces actions de découpages, d'associations et de mises en perspectives nous ont mené à nous demander : comment construire et proposer un objet commun à tous les domaines de la géographie, répondant à la définition donnée comme postulat, à notre volonté de vérifier l'hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie et regroupant sans contrainte la base conceptuelle proposée avec son articulation sur la temporalité, tout en conservant les acquis de la science géographique ?

³⁰¹ Lévy J., Lussault M., 2003, *op. cit.*, p. 522.

Cette réalisation est accessible en synthétisant les freins et les contraintes de cet objet, qui résultent partiellement de la reconnaissance d'un objet pour la géographie. Puis les attentes au sujet de cet objet dépendantes des qualités qu'il doit posséder et des obligations auxquelles il doit faire face afin que l'interface humanité/espaces terrestres soit admise comme l'objet de la géographie.

7.1. Des freins et des contraintes pour l'objet de la géographie

Il est extrêmement complexe de proposer un nouveau regard sans que celui-ci soit empreint de freins et de contraintes. L'objet que nous proposons pour la géographie subit ces aléas. La nature même d'un objet et sa dépendance à une constante évolution font qu'il est une source de tensions ou de discussions entre les différents constructeurs d'objets. Cette situation est constatée par J. Ullmo :

Du point de vue fondamental de la connaissance, le rythme suivant lequel ces mises en relation modifient les objets qu'elles font connaître, n'a qu'une importance secondaire. Toujours l'être n'est atteint qu'à travers et par le changement. Toujours l'objet n'est connu que par les interconnexions où il s'engage. Et c'est pourquoi sa connaissance incomplète, dénoncée par l'insuffisance des lois qui le couvrent, annonce toujours un nouveau type d'interaction à tirer au clair.³⁰²

En prenant cette référence nous indiquons immédiatement que notre objet peut être porteur des mêmes maux que ceux qui l'ont précédé. La prise de conscience de ce problème récurrent, à la construction du savoir sous toutes ses formes, laisse entrevoir des solutions existantes.

Celles-ci peuvent être des options centrées sur l'homme :

La géographie culturelle replace l'homme au centre de l'explication géographique : l'homme, ses croyances, ses passions, son vécu. La géographie culturelle se veut une science humaine, une approche particulière de la vie des gens. Cette approche géographique explore la pertinence du champ culturel dans la lecture du monde contemporain ; elle fait autant appel à des symboles qu'à des faits, à des émotions qu'à la raison.³⁰³

En prenant une telle position J. Bonnemaïson met l'homme et ses constructions sociales dans un cadre culturel au premier plan des démarches géographiques. La géographie

³⁰² Ullmo J., 1969, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, pp. 59-60.

culturelle sous cette forme s'approprie un objet qui n'est adaptable qu'à son seul domaine. Ces dimensions culturelles et sociétales ne peuvent être négligées. Comme l'avait précisé J. Brunhes³⁰⁴ dès 1911, en s'appuyant sur des faits essentiels afin de se saisir des réalités qui font les civilisations. Dans cette perspective M. Le Lannou³⁰⁵ en 1949 affirme que la géographie est science de l'homme et qu'elle travaille sur des réalités personnelles et vivantes. Cependant, ces options ne satisfont pas l'ensemble des géographes dans la perspective d'une perception d'une/de la réalité du Monde.

Afin de juguler ces orientations et bien avant qu'elles ne soient employées, des options centrées sur la nature et la terre proposent un objet de la géographie dans lequel les aspects physiques dominent largement son élaboration. Les solutions d'un objet aux orientations essentiellement physiques dominent les débats et les développements de la géographie, tout particulièrement au début de l'ère contemporaine. Au contact des objets physiques et humains se constituent des objets tel que le milieu qui permet d'appréhender l'homme et le support d'existence avec l'ensemble des contraintes auxquelles il doit faire face. L'emploi du milieu par M. Sorre³⁰⁶ est fortement relié à la notion de paysage et à une perception du résultat visible ainsi qu'à ses conséquences. Ce rapide panel de possibles objets de la géographie³⁰⁷ atteste des fluctuations qui affectent la géographie dans sa construction permanente afin de rendre le Monde plus explicite.

Les provenances de ces différentes solutions résultent en premier lieu de l'état des connaissances de la période considérée. Selon les potentialités à un instant donné les géographes élaborent leur objet afin de mettre en œuvre des outils ou des orientations novatrices qui leur permettent de rester dans les dynamiques de la création du savoir. Ces périodes, qu'elles soient propices à l'étude des sols, ou au découpage régional ou encore à

³⁰³ Bonnemaïson J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : CTHS, p. 9.

³⁰⁴ Brunhes J., 1911, *La géographie humaine*, Paris : Gallimard, 802 p.

³⁰⁵ Le Lannou M., 1949, *Géographie humaine*, Paris : Flammarion, 252 p.

³⁰⁶ Sorre M., 1961, *L'homme sur la terre*, Paris : Hachette, 365 p.

³⁰⁷ Il est possible de déterminer un grand nombre de solutions pour l'objet de la géographie selon les options et les lectures choisies. Les ouvrages suivants offrent des approfondissements nécessaires et un éclairage important sur l'objet de la géographie, sa nature et son évolution. Benko G. B., 1995, *Geography, history and social sciences*, Londres: Kluwer, 268 p. Buttimer A., 1983, *The practice of geography*, Londres: Longman, 298 p. Earles C., 1996, *Concepts in human geography*, Londres : Rowman, 486 p. Pinchemel P., 1981, *Histoire et épistémologie de la géographie*, Paris : Bibliothèque Nationale, 512 p. Semple E.-C., 1947, *Influences of geographic environment*, New York : Herry Holt, 688 p. Whitbeck R.H., 1970, *The geographic factor*, Londres : Kennikat Press, 422 p.

l'approche de grands ensembles territoriaux ainsi qu'à leurs équilibres internes, sont une forme d'opportunité. Celle-ci répond à des inquiétudes ou à l'émergence de nouvelles interrogations avec une orientation spécifique comme la géographie culturelle précédemment mise en exergue.

La constitution d'un objet émane aussi d'une volonté de démarcation vis-à-vis des autres domaines scientifiques avec lesquels la géographie doit composer afin de préserver sa nature et pouvoir poursuivre son affirmation dans les milieux scientifiques. L'emploi d'un objet original permet une certaine attraction et focalise les intérêts de secteurs pourvoyeurs de fonds et de reconnaissance. En se positionnant de la sorte, le géographe, par l'intermédiaire de l'objet qu'il propose, démontre la pertinence de sa démarche. La géopolitique, la géostratégie ou la géo-économie sont de cette nature. Elles répondent à une demande et à un potentiel de réception.

Cependant, en adaptant ainsi l'objet aux mouvances du moment, celui-ci est victime de la force des idéologies qui l'animent ou qui agissent à ses marges. De ce fait, l'objet de la géographie est un enjeu dans le concert de l'élaboration du savoir. Les réponses qu'il est en mesure de donner, l'ouverture qu'il peut créer ou la pertinence qu'il peut apporter sont autant de facteurs qui contribuent à faire de lui le reflet de la science géographique.

Néanmoins, ces objets ne peuvent satisfaire aux exigences d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. En effet, en nous positionnant dans cette perspective, nous relevons que ces objets sont victimes d'incomplétudes. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent répondre à nos orientations en fonction de ce qu'ils sont.

La première de ces incomplétudes est l'existence d'un dialogue fermé. C'est-à-dire que, si un dialogue est présent entre les différents constituants et producteurs d'un objet, celui-ci n'est pas productif du fait de son manque d'ouverture. Cette fermeture à l'innovation, au dynamisme, à la prospective voire même à l'échange est présente à diverses intensités selon l'orientation de l'option privilégiée. Le choix d'un objet n'étant pas anodin, son emploi est orienté en fonction du concepteur. Cela implique que l'objet est en quelque sorte téléguidé afin de satisfaire une mouvance. Une telle situation ne peut pas être défendue dans le contexte d'une géographie vivante, qui accepte d'évoluer et de s'adapter sans faire la négation de ce qu'elle a été. La fermeture due à l'absence potentielle d'un dialogue se vérifie par l'exemple

simple d'un objet du genre homme/nature, alors que l'homme est un élément de la nature. Des démarches tautologiques de ce genre ne peuvent avoir une durée suffisante. Dans le cas où l'emploi de cet objet se poursuit, celui-ci est tellement dénaturé qu'il en perd toute consistance.

Le fait qu'un objet est construit dans le but de donner une réponse géographique pour une période est une seconde limite pour les solutions existantes jusqu'à maintenant. Que la solution proposée soit influencée par des courants philosophiques, par des écoles de pensées géographiques ou par des vecteurs politiques, elle n'est qu'une option créée pour répondre à une phase et non dans le but de se projeter au-delà de sa fonctionnalité immédiate. En faisant de la région l'objet de la géographie, le géographe cautionne une conception du Monde dans lequel il vit. Il soutient une mouvance politique qui s'alimente de ces propositions en trouvant une pertinence scientifique à un tel découpage.

Dire que l'objet de la géographie est l'espace géographique signifie que la géographie s'approprie l'espace. Une telle situation ne peut qu'attirer les foudres des domaines scientifiques connexes et les inviter à créer leur propre espace. Dans le contexte scientifique actuel il n'est pas concevable de proposer l'objet d'une science par la négation des autres sciences. De ce fait, un objet qui réduit le domaine scientifique d'une science ou à l'opposé qui lui donne la totalité de ce qui est perceptible sans attester de la spécificité de l'approche géographique, ne peut que desservir la science géographique.

Ces deux aspects associés mettent en exergue le troisième et dernier aspect des incomplétudes : une absence de projection dans un avenir plus ou moins lointain. L'absence de projection signifie que l'objet proposé ne fait que répondre à l'instant. Le géographe agit dans l'immédiateté, il n'a pas de recul, il sert la pulsion de l'instant. Ajouté à cela le géographe ne conçoit pas et il n'alerte pas. Il se trouve dans une situation où il subit le Monde au lieu d'accompagner ce Monde. L'absence de projection sous-tend que les fondements sur lesquels a été élaboré l'objet sont partiels voire partiels. Ils ne répondent qu'à une destination ou une mouvance. Cette situation est une boucle réursive de réentrée sur et dans l'objet concerné pour lequel les acteurs ne sont pas en mesure de différencier les vecteurs dynamiques. Cette absence de différenciation pour l'absence de projection est renforcée par l'oubli de la recherche d'un équilibre, c'est-à-dire de la moindre contrainte.

Ce constat nous mène à vérifier la présence de discontinuités. Cela signifie que le géographe n'a pas produit de ruptures inscrites dans une continuité de l'élaboration du savoir. Un géographe qui dans ce contexte défend un objet pour la géographie aux destinations exclusivement économiques entrevoit les très courtes échéances, comme A. Raynaud³⁰⁸ qui s'attache aux phénomènes économiques et sociaux mais agrémenté d'une dimension spatiale. En outre, des auteurs contemporains donnent à la géographie un objet aux dominantes spatiales à l'image de R. Brunet³⁰⁹ avec l'organisation de l'espace, ou P. Claval³¹⁰ qui s'attache pour sa part à l'organisation spatiale. Pour A. Frémont³¹¹ la géographie a pour objet des combinaisons de phénomènes dans un cadre spatial. Ces démarches montrent une volonté d'associer dans une réflexion prospective des phénomènes de tout ordre avec des structures spatiales dans lesquelles ils se déroulent. Il existe alors une volonté de faire évoluer la nature de l'objet de la géographie qui ne peut pas être le seul homme/habitant si les géographes souhaitent conserver leur influence.

Cependant, nous devons garder à l'esprit que tout objet a sa pertinence. Que son élaboration, sa défense et son emploi se justifient pour des destinations spécifiques. En revanche, pour notre approche en direction d'un noyau commun à la géographie les options existantes ne sont pas satisfaisantes. Pour cette raison nous avons élaboré l'interface humanité/espaces terrestres en tant qu'objet de la géographie, qui à l'image de tous les autres objets subit des filtres avec lesquels elle doit s'équilibrer afin de produire une structure adaptable à tous les domaines de la géographie.

7.1.1. Les filtres subis par l'objet de la géographie

La construction d'un objet implique que nous voulons percevoir et que nous acceptons d'observer une/la réalité à laquelle nous sommes en mesure d'accéder. Ce constat est en quelque sorte une reformulation simplifiée des propos de J. Ullmo :

Ainsi, à l'origine de la connaissance scientifique, nous trouvons la répétition, qui n'est pas la reproduction des mêmes phénomènes agissant sur un spectateur passif, mais l'essai répété,

³⁰⁸ Raynaud A., 1981, *Société, espace et justice*, Paris : PUF, 253 p.

³⁰⁹ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde*, Paris : Belin, 402 p.

³¹⁰ Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, 266 p.

³¹¹ Frémont A., 2000, *La région, espace vécu*, Paris : Flammarion, 305 p.

l'expérience multipliée et diversifiée d'un observateur actif. En outre, l'être objectif, masse ou résistance qui nous est désigné par la relation répétable, s'impose à nous, puisque celle-ci s'affirme indépendamment de notre volonté. Mais, il ne fait pas comme l'objet de perception ou d'intuition : l'objet s'impose à nous comme conclusion d'un jugement. [...] L'esprit pose les objets parce qu'il est amené obligatoirement à le faire, du fait que quelque chose dans la nature s'impose à lui. Mais, ce quelque chose, la relation, ne serait rien s'il n'y avait pas l'esprit pour enregistrer, se souvenir, recommencer, comparer, grouper et abstraire, et l'objet même qui naît de ce quelque chose — L'Être scientifique — n'est rien d'autre qu'un nom donné à ce jugement d'existence.³¹²

L'objet est alors présent, il est construit et il devient perceptible pour tout observateur.

J. Ullmo met en évidence le rôle de l'esprit, de la conscience et de l'inconscient. C'est-à-dire que l'objet proposer ne peut l'être qu'en fonction de ce que nous sommes. Cet objet soutenu par la démarche entreprise est le résultat des héritages que nous mettons en relations, des orientations et des individus qui agissent en tant que filtre dans sa construction.

7.1.1.1. Les héritages

La place prépondérante des héritages dans la constitution d'un objet et comme filtre à son élaboration est le reflet des observations effectuées par J. Bonnemaïson :

L'idée principale consiste à dire que la représentation que les sociétés ou les individus se font d'une réalité précise, d'un être géographique, est plus importante que la réalité elle-même ; ou plus exactement que cette réalité n'existe que dans la représentation que l'on se fait d'elle. Ceci renvoie aux iconographies, aux images, mais aussi aux croyances et aux valeurs.³¹³

En effet, l'objet est produit et perceptible en fonction des représentations que nous allons employer. L'objet existe dans cette perspective comparativement à d'autres objets construits précédemment. Ces derniers servent de supports et de références mémorielle et ils constituent, au moins partiellement, les héritages. Ces derniers jouent un rôle de filtre dans l'élaboration d'un objet.

Les premiers de ces héritages perceptibles dans les propos de J. Bonnemaïson et dans ceux de J. Ullmo sont ceux de l'histoire. C'est-à-dire l'ensemble des faits, des événements et de la mémoire qui ont contribué à donner l'image de la/d'une réalité. L'histoire est elle-même une sélection permanente de référents tout en voulant dans ces grands axes demeurer

³¹² Ullmo J., 1969, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, pp. 33-34.

objective. Elle occulte les faits dérangeants pour une période et ne conserve qu'une part de ce qui sert ses orientations. De tels filtres se vérifient pour l'histoire de France avec l'oubli du rôle de troupes stationnées en Afrique au cours de la seconde guerre mondiale, ou dans le domaine géographique avec l'omission de géographes comme E. Dardel ou C. Vallaux pour lesquels l'œuvre accomplie est à peine reconnue. L'histoire racontée et retenue en tant que référence culturelle a filtré les informations disponibles et accessibles.

Un tel filtre pour la construction d'un objet induit des dépendances conséquentes à multiples niveaux. Ces dépendances sont autant de filtres. Elles ferment des possibilités d'ouvertures en attachant fermement une démarche ou une problématique à une école ou à des exigences mercantiles. Elles enferment des cerveaux dans une reproduction néfaste à l'évolution d'une science afin de satisfaire aux structures des systèmes de cooptation. Ces dépendances empêchent le chercheur d'ouvrir de nouvelles perspectives. Ce chercheur est lié aux orientations fixées par sa provenance. Les dépendances fonctionnelles, structurelles voire conjoncturelles sont autant de filtres qui réduisent l'action entreprise.

A ces filtres se greffent ceux produits par les héritages de la société, de la culture et de l'identité des acteurs. En effet, ces domaines guident les comportements et les croyances avec lesquelles un concepteur doit composer. Ces domaines véhiculent une image, des références et des obligations morales avec lesquelles il n'est pas concevable de déroger sous peine de ne pas pouvoir accéder à une certaine notoriété.

Dans le domaine géographique nous avons l'exemple de E. Reclus qui à lui seul démontre le poids de ces filtres dans la construction d'un objet. Ou l'exemple plus sournois de E. Dardel qui offrait un regard humain sur la géographie et qui fut totalement occulté par les mouvances de sa période. Ces filtres nous indiquent déjà le rôle joué par les orientations dans le filtrage d'un objet.

7.1.1.2. Les orientations

Précédemment nous avons montré les filtres de dépendance. Les filtres, liés aux orientations sélectionnées, sont relativement proches de ces aspects dans certains domaines.

³¹³ Bonnemaïson J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : CTHS, p. 52.

Néanmoins, les orientations prises ou subies demeurent une structure de filtrage de l'objet que l'on ne peut pas négliger.

Les premières orientations auxquelles doit répondre un objet et auxquelles doit satisfaire un concepteur sont celles des écoles et des doctrines. Sa démarche est alors filtrée en amont de la création de l'objet et en aval après sa production. Les orientations d'écoles et de doctrines ne laissent transparaître qu'une part de ce qui peut être considéré comme la/une réalité. En tenant une conception au sein d'un cheminement préétabli elles le façonnent. Suivre de telles directives n'est pas totalement négatif puisque ces cadres sont des références scientifiques. Cependant, elles altèrent l'objet en cours de réalisation.

Le second type de filtres met en évidence les orientations prises en fonction de pressions politiques ou d'intérêts économiques. En effet, comment un géographe, qui travaille sur le paysage et les valeurs que ce dernier peut véhiculer, va pouvoir démontrer aux sociétés contemporaines la pertinence de l'implantation d'éoliennes afin de limiter la consommation d'énergies fossiles, tout en préservant sa perception ainsi qu'une valeur de beauté, de sentiment, voire d'économie, au paysage.

Dans ce contexte les objets sont guidés en fonction des inquiétudes du moment et des mouvances dominantes de la période. Il en est de même pour la production d'objet aux orientations sociales. Si les pouvoirs institutionnalisés refusent ou ne veulent pas percevoir une réalité, le géographe, malgré tous les efforts déployés, ne pourra pas rendre accessible des phénomènes qui minent le tissu urbain, à l'image des violences sociétales ou de la reproduction sociale de territoires en fonction des nouvelles activités des participants.

Le dernier type de filtres dépendants des orientations prises ou subies par le concepteur d'un objet est lié à la fonctionnalité de l'objet, à sa nécessité immédiate ou différée ainsi qu'aux bouleversements qu'il peut engendrer. Cet ensemble d'orientations propres à l'objet élaboré filtre sa perception. En effet, l'objet sera observé en fonction de la destination pour laquelle il est prévu ou de l'emploi dans lequel il pourra être mis en œuvre. Cela signifie que les orientations de cette nature polissent l'objet pour le rendre plus accessible voire plus acceptable au regard des observateurs. Ces derniers, qui se saisissent de l'objet, mettent en évidence la nature du dernier filtre qu'est l'individu.

7.1.1.3. *Les individus*

Les individus sont source de perceptions et de conceptions. Ils sont des supports à une approche humaniste de la géographie tout en préservant un objet accessible comme le suggèrent les propos de M. Barke :

Humanistic approaches offer a longstanding alternative which challenges deterministic explanations. Humanistic social geographies assert that is no objective geographical world, but that geographies are both perceived and created by individuals' perceptions, attitudes and feelings. They give centrality to human agency, diversity and difference, and value the trivial, local and everyday human experience. They believe that science and scientists are subjective and involved, and indeed may alter what they are studying.³¹⁴

M. Barke met en évidence la diversité des regards, des possibilités et des résultats de ce type de développements. En prenant pour référence une présentation des approches humanistes nous suggérons la place de filtre jouée par l'individu qui contribue à la construction d'une/de la réalité à laquelle va parvenir cette démarche. Cela indique que l'attachement à l'individu dans toute sa diversité est source de savoir, mais aussi source de subjectivité et probablement entaché d'un manque de scientificité. Cependant, l'individu dans tout ce qu'il peut représenter filtre le Monde. Quelques soient les types d'approches employés afin de parvenir à une meilleure compréhension du Monde, tous dépendent de l'individu qui initie et utilise la réalisation produite.

Le tout premier filtre avec lequel l'individu doit composer est sa prise de possession de l'objet. En s'accaparant l'objet, l'individu modifie partiellement ce que l'objet est puisqu'il devient un bien possédé. La possession contribue à filtrer un objet car elle le place dans une perspective différente, celle dans laquelle il est donné comme outil. L'individu en possédant un objet est en mesure de lui donner une destination en totale discordance avec ses potentialités. De ce fait, l'emploi induit par l'individu filtre la réalité perceptible de l'objet en phase d'observation.

Ces actions de l'individu ne peuvent pas être réalisées sans des références sur lesquelles il va construire son système d'observation et de mémorisation des informations collectées sur un objet. Les références sont des points particuliers sur lesquels s'appuie une construction ou une réflexion. Ces références, étant des sélections, limitent intrinsèquement la

³¹⁴ Barke M., 2001, *Introducing social geography*, Londres: Arnold, p. 6.

dimension initiale d'un objet et en filtre son développement. Ces références, qu'elles soient d'évaluation, d'orientation ou de comparaison sont propres à l'individu qui les greffe sur l'objet d'origine. Il y a alors une forme de composition et d'équilibre entre les informations disponibles ; l'individu a adapté l'objet observé à ses propres facultés.

Les références, aux rôles de filtres, sont intensifiées dans cette action par les liens d'intensité et de densité très variables qui existent entre les individus et les objets mis en relation. Ces liens construits par un individu sont propres à leur concepteur. Ils permettent d'associer l'objet avec les structures dans lesquels un individu va le faire évoluer. Une autre nature de liens est à prendre en considération dans les filtres que subit un objet, ce sont les liens de l'individu qui observe un objet avec les systèmes existants. Ces liens modèlent partiellement l'objet donné à percevoir. Dans ce cas, l'individu, en fonction de son entourage, filtre ses perceptions.

Ces aspects de filtres nous mènent au dernier type de filtres concernant un individu. Ceux-ci résultent de l'ouverture d'esprit de l'individu, des capacités à employer l'objet et enfin de l'image qu'il diffusera après sa perception. Ces domaines indiquent que la nature de l'individu, dans tout ce qu'il est, constitue un filtre dense par l'intermédiaire duquel tout objet transite, afin de devenir intelligible à son observateur.

Les héritages propres à l'objet, les orientations dans lesquelles il est élaboré ou dans lesquelles il est observé, ainsi que les individus qui se saisissent de lui et qui le perçoivent, constituent un ensemble de filtres avec lequel tout objet produit un équilibre dynamique. La prise en considération de ces aspects, pour un objet dans un cadre d'observation très général et adapté à tous les objets, facilite l'approche des destinations de l'objet de la géographie.

7.1.2. Les destinations de l'objet de la géographie

M. Barke³¹⁵, par l'intermédiaire de la perception de la complexité des relations sociales, nous permet d'approcher des objets en fonction d'une démarche humaniste. Tout en conservant une telle orientation, afin de demeurer dans le cadre de la reconnaissance du noyau commun à la géographie, nous pouvons mettre en exergue trois ensembles de destinations de

³¹⁵ Barke M., 2001, *op. cit.*

l'objet de la géographie. La première s'attache à la perception du Monde, la seconde aux démonstrations aux destinations géographiques, et la troisième à l'évolution du savoir.

7.1.2.1. La perception du Monde

La perception du Monde est accessible à tout un chacun. Cependant, en positionnant la perception du Monde comme une destination de l'objet de la géographie, nous pouvons laisser entendre que cette action innée peut ne pas être réalisable. Afin d'éviter cet écueil, nous précisons que la perception recherchée du Monde est celle qu'un concepteur peut rendre par l'intermédiaire de ses productions.

Dans cette perspective, la perception qui découle de cette prise de position est en premier lieu la perception de la globalité. Cette globalité nous rapproche des propositions de C. Ritter³¹⁶ au sujet du Tout terrestre. Donner à percevoir la globalité des espaces terrestres signifie que l'observateur est en mesure d'en exposer les principaux constituants et par la suite, avec un travail en profondeur, d'accéder aux plus petits composants de cet ensemble. En donnant pour destination à un objet la globalité, le concepteur dépasse un cadre préconçu. Il est en mesure d'adapter la dimension de ses observations et de ses constructions en fonction de ses perceptions. En précisant que l'objet de la géographie à parfois pour destination la globalité, nous indiquons que nous ne pouvons pas employer le concept d'espace géographique, qui est une négation d'une observation potentiellement globale. Cette globalité laisse supposer des possibilités d'interactions entre les différents constituants des parties observées.

Des articulations et des hiérarchisations deviennent réalisables au sein de la perception que souhaite rendre l'observateur. Une démarche qui a pour objectif d'exposer des articulations et des hiérarchisations caractéristiques met en relations des objets de nature différente afin de constituer un objet. Une telle destination contribue à la perception du fonctionnement du Monde dans toute sa diversité et sa complexité sans s'arrêter à des idées préconçues. En effet, en voulant mettre en exergue des articulations en tant qu'objet géographique, le géographe œuvre sur des interfaces, sur des phénomènes où l'ensemble des éléments constituant la réalité terrestre se trouvent en relation. L'objet de la géographie peut

alors mettre en évidence des mécanismes sans que ceux-ci soient sous-tendus par l'intitulé de l'objet de la géographie.

Ces prises de positions permettent d'accéder à une certaine complémentarité des démarches et des développements proposés dans cette perspective. La complémentarité indique que le savoir est recherché pas seulement pour le savoir en lui-même, mais aussi et surtout, pour un savoir employable par l'ensemble des autres domaines de la connaissance. Cette complémentarité implique que l'objet de la géographie puisse se fondre au sein des différents domaines connexes à cette science. Dans cette perspective, son cadre d'emploi ne peut pas être réduit à une parcelle des espaces terrestres, au sien de laquelle il y aurait une focalisation des observations sur des interactions spatiales.

Les derniers aspects de la perception du Monde associent la permanence de l'objet et ses spécificités. Ces deux thèmes font émerger une ambivalence puisque ce qui est spécifique peut ne pas être permanent. Cependant, un tel regroupement contribue à percevoir des phénomènes spécifiques dans leurs réalisations et des phénomènes permanents dans leurs présences dans/sur les espaces terrestres. La perception du Monde, destination dans laquelle l'objet de la géographie est inscrit, permet de concevoir des démonstrations elles-mêmes considérées comme des destinations.

7.1.2.2. Des démonstrations aux destinations géographiques

En disant qu'il est envisageable d'effectuer des démonstrations aux destinations géographiques nous montrons que la géographie est en mesure de construire un savoir totalement géographique. Aujourd'hui des cartographes ne sont plus des géographes, des géologues ne sont plus géographes. La masse de savoirs et les spécificités de chaque domaine contribuent à produire un nombre toujours plus grand de spécialistes. Chacun d'eux défend son objet et ses productions. Dans ce contexte un historien peut s'approprier l'histoire de la géographie, un économiste les équilibres industriels et les mouvements économiques d'une région, et un sociologue est en mesure de se saisir des mouvements pendulaires aux heures de pointes au cœur du tissu urbain. Cet éclatement du domaine géographique est du à l'absence d'un réel objet sur lequel il n'y ai pas d'ambiguïté.

³¹⁶ Ritter C., 1974, *op. cit.*

Dans ce contexte les destinations de démonstration sont impératives pour l'objet de la géographie. Elles sont tout d'abord pratiques. C'est-à-dire que le savoir proposé est employable sans difficulté. La chorématique de R. Brunet³¹⁷ révèle ce type de destinations. Elle offre un support simple et fonctionnel, en un mot pratique, à tous les élèves en leur rendant perceptibles des phénomènes opaques. L'aspect pratique ne veut pas dire simpliste. Il nécessite que l'objet produit puisse être employé à tous les niveaux de la construction du savoir afin d'en faciliter la diffusion.

Cela implique que la production est dans sa démonstration un certain réalisme. La banane bleue a très souvent et est encore critiquée. Elle contribue pourtant à la perception d'une certaine réalité qui expose des espaces terrestres aux fortes densités urbaines et industrielles. Avec une simple représentation, porteuse d'une forme de réalisme, l'espace terrestre européen est accessible aux plus jeunes élèves. Cependant, le réalisme ou ce qui est donné comme étant du réalisme, a des aspects néfastes contre lesquels l'objet de la géographie doit se protéger en conservant son intégrité par la définition précise des espaces sur lesquels s'effectue l'observation.

Nous trouvant au cœur d'un Monde en perpétuels mouvements, les démonstrations doivent être adaptatives et cohérentes. En effet, l'adaptation et la cohérence participent à l'évolution de l'objet dans la progression du savoir. L'objet n'est plus figé. Il n'est pas une structure opportuniste qui répond à la pulsion d'un instant. Il est un support avec lequel le géographe démontre ses capacités à accompagner la progression du Monde et les modifications des espaces terrestres.

Le dernier aspect des destinations de démonstration réside dans la responsabilisation des acteurs et des observateurs. C'est-à-dire que la démonstration effectuée avec l'objet de la géographie ne peut pas souffrir de servir les intérêts de groupes de pression pour lesquels seuls les profits sont des vecteurs dynamiques. L'exemple déplorable que tout observateur à encore en mémoire est la Mer d'Aral. A un moindre niveau les aménagements effectués en France sur le littoral atlantique avec des barres de bétons démontrent la nécessité impérieuse de responsabilisation non frileuse. En prenant appui sur des démonstrations qui engagent

³¹⁷ Brunet R., 2001, *op. cit.*

l'objet de la géographie dans une dynamique d'action sociétale, le géographe contribue par son emploi à l'évolution du savoir.

7.1.2.3. L'évolution du savoir

L'évolution du savoir est une caractéristique propre à tous les objets de toutes les sciences. Cependant, nous mettons au chapitre des destinations, en direction desquelles doit tendre l'objet de la géographie, l'évolution du savoir. Un objet qui ne contribue que de manière ponctuelle à la construction d'un savoir impartial ne peut satisfaire un domaine scientifique. En revanche, un objet dont l'un des vecteurs est l'évolution du savoir s'impose plus facilement dans l'évolution du Monde. En effet, en spécifiant que l'objet a pour destination une évolution, celui-ci doit prendre appui sur les connaissances existantes afin d'engendrer une progression réelle. Nous précisons une progression réelle car à notre sens la géographie, comme toutes les sciences, ne peut pas tolérer des savoirs donnés pour novateurs alors qu'ils ne sont qu'une refonte. Lorsque nous observons les travaux de C. Ritter, E. Reclus ou C. Vallaux, nous trouvons des similitudes de démarches avec les développements géopolitiques contemporains. Cela signifie que ces travaux centenaires possèdent des qualités sans cesse remises au goût du jour sans pour cela reconnaître leurs influences sur les démarches contemporaines.

L'évolution du savoir est cette démarche qui vise à admettre les acquis et à les mettre à profit tout en exposant leur rôle. Tendre en direction de cette évolution s'effectue en premier lieu avec l'individu. Nous pouvons mettre en place toutes les règles de vie, de cursus ou d'obligations que vont respecter les structures, si l'individu n'agit pas dans le sens de celles-ci elles n'auront que peu de portée. L'individu et le niveau individuel constituent la phase d'étincelle. Cette lueur, que chacun de nous entretient consciemment ou inconsciemment au fond de lui, est le facteur déclenchant à l'évolution du savoir en direction de laquelle tend l'objet de la géographie.

Le second niveau, auquel est destiné l'évolution du savoir par l'emploi de l'objet de la géographie, est collectif. La destination collective implique d'œuvrer au-delà de sa seule spécialité. Elle nécessite la perception des mouvances connexes, des acteurs et des observateurs qui sont autant de partenaires pour la réalisation d'un projet. Développer un objet

aux destinations collectives atteste d'une volonté de relation, d'échange et de partage du savoir afin que celui-ci devienne performant.

La destination sociétale est alors sous-tendue par la phase précédente. L'évolution choisie ne l'est plus que pour une partie de la société. Elle est conçue comme étant un bien au bénéfice de l'ensemble de ceux qui souhaitent y accéder. L'action au niveau sociétal contribue à projeter l'objet dans un cadre fonctionnel au sein duquel il sera en mesure d'entamer une nouvelle phase d'évolution selon les potentialités de chaque acteur.

Les destinations de l'objet de la géographie dans leurs aspects contribuent à une meilleure perception du Monde, à l'élaboration de démonstrations performantes ainsi qu'à l'évolution du savoir sont malgré tout bornées par des limites.

7.1.3. Les limites de l'objet de la géographie

Un objet, c'est-à-dire une construction ou un phénomène défini comme étant un support d'observation, implique que ses contours soient déterminés avec précision afin d'être utilisable par tout observateur. En déterminant la forme de l'objet le constructeur propose simultanément les limites de celui-ci. Pour le cas de l'objet de la géographie nous trouvons trois types de limites : les limites du regard porté, les limites de la reconnaissance et celles du terme en lui-même.

7.1.3.1. Les limites du regard porté

Le regard porté est l'observation effectuée par tout individu sur un objet proposé à sa critique. Ce regard porté s'avère subjectif au premier abord. Cependant, lorsque l'analyse de l'objet se développe le regard devient de plus en plus objectif. L'observateur s'approprie temporairement l'objet afin de l'employer et de le mettre à l'épreuve. Néanmoins, cette observation, aussi large et ouverte soit-elle, demeure limitée par de nombreux facteurs contribuant à son élaboration.

Le premier de ces facteurs source de limites est la perception. Elle peut être involontaire, l'objet se trouve là face à l'observateur qui l'utilise sans objectif prédéterminé. Souvent la perception est volontaire, l'objet est saisi pour ce qu'il est, un support ou un outil

avec un emploi spécifique. Dans les deux situations l'objet est perçu et de ce fait l'observation en limite ses contours. La perception place l'objet comparativement aux objets existants, elle est une sélection en fonction du regard porté par l'observateur.

Cette perception subit la limitation produite par le phénomène de nouveauté. Lorsque un regard sceptique se pose sur un objet nouveau, immédiatement des limites sont dressées par l'observateur. En effet, la nouveauté implique un regard qui place l'objet en fonction de l'acceptation de cette nouveauté. Il peut exister une forme de crainte ou de rejet de l'objet dont la nature et les implications qui l'accompagnent sont perçues comme des modifications non souhaitées des équilibres existants.

Au regard porté sur une nouveauté ce greffe celui de la pertinence. L'observateur évalue la pertinence de l'objet dans ses emplois, ses destinations et ses implications. En quelque sorte il le teste afin de limiter ses destinations et de l'utiliser au sein de cadres restrictifs. La pertinence de l'objet se pose comme limite dans le cas où celui-ci ne pourrait servir de lien entre les différents domaines scientifiques en relations dans son fonctionnement. Cette pertinence est un jugement produit subjectivement ou objectivement au sujet de l'objet au sein de ses structures de réalisation.

Ces limites induites par le regard porté sur l'objet de la géographie sous-tendent que le géographe lui-même s'inscrit en tant que limite à cet objet. Le géographe en percevant l'objet peut ne pas vouloir l'employer. Il ne perçoit pas l'intérêt de l'utilisation d'un tel outil dans le concert des sciences et préfère poursuivre ses observations avec des objets habituels. L'action du géographe en fonction du regard qu'il pose sur l'objet proposé va en limiter son utilisation. En effet, si ce regard est plutôt négatif l'objet demeurera au stade de proposition et ne sera jamais employé. En revanche, un regard positif ouvrira des perspectives sans limites immédiates à l'objet. Le regard porté sur l'objet, par l'observateur ou le géographe, induit des limites dues à sa reconnaissance.

7.1.3.2. Les limites de la reconnaissance

La reconnaissance d'un objet, dans le but d'une mise en œuvre au sein d'un domaine scientifique, est porteuse de limites. Ces limites de la reconnaissance émanent des utilisateurs,

des structures institutionnelles voire des sciences connexes. Elles sont celles qui inscriront l'objet dans ses cadres d'emplois.

Les perspectives d'utilisations, de connexions et d'évolutions sont des projections à courte ou moyenne échéance pour lesquelles l'utilisateur entrevoit des potentialités. Ces perspectives, en fonction de leurs évaluations, feront que l'objet donné à la géographie sera admis comme outil fédérateur ou qu'il sera rejeté. La reconnaissance de l'objet est alors une limite pour le devenir de la proposition. A cette forme de reconnaissance se greffe celle induite par la mise en œuvre de l'objet.

Cette dernière est dépendante des structures, des écoles de pensée et de la volonté des géographes d'employer un nouvel objet pour la géographie, tout en reconnaissant qu'il n'est pas réellement une nouveauté puisque depuis C. Ritter sa forme générale était admise sans pour cela l'utiliser. En effet, l'idée de relation entre les domaines physiques et anthropiques est une réalité pour un grand nombre de géographes. La formulation et ses composants sont autant de barrières internes que chaque mouvance de la géographie peut ériger en limites à la reconnaissance de cet objet.

Admettre un nouvel objet, ou tout au moins une nouvelle formulation de l'objet de la géographie, limite celui-ci en fonction de la volonté des observateurs à effectuer cet acte. L'emploi de cet objet est alors limité en fonction de la reconnaissance publique qui lui sera attribuée. Cette limite est produite par le jugement porté par ces observateurs sur la proposition qui peut ne pas satisfaire les attentes des spécialités physiques.

L'inertie des structures, la volonté de préserver des références particulières ou encore le rejet sans discussion de la proposition, sont autant de limites à cet objet dans le cadre de sa reconnaissance. En effet, ces comportements propres aux observateurs et aux évaluateurs, limitent les perspectives d'emplois de ce concept en fonction du jugement exprimé à l'encontre de l'objet qui devra faire face aux limites du terme en lui-même.

7.1.3.3. Les limites du terme en lui-même

Notre proposition, d'interface humanité/espaces terrestres, pour dénomination de l'objet de la géographie, porte dans sa formulation les limites de la terminologie employée. Un

terme véhicule un imaginaire, une image perceptible ainsi que des références par l'intermédiaire desquelles chaque observateur se repère et construit son Monde.

Ce terme en prenant pour point de référence une interface apparaît lors de la première approche comme étant lourd. Celle-ci nécessite une définition, des points de repères et l'acceptation de ses potentialités en tant qu'outil géographique. La terminologie contemporaine, plus particulièrement chez R. Brunet³¹⁸, emploie fréquemment le terme d'interface ce qui inscrit notre proposition au sein des mouvances actuelles. Cependant, en liant l'interface à une association humanité/espaces terrestres il est probable qu'une répétition soit perçue.

En effet, la relation de l'humanité avec les espaces terrestres implique une interface dans laquelle se réalisent les échanges et les constructions anthropiques ainsi que les phénomènes naturels. L'emploi du terme interface, malgré la lourdeur du terme, donne un cadre virtuel d'observation dans lequel le géographe peut construire ses observations. De plus en précisant l'action sur une interface il a la possibilité de mettre en synergie des aspects exclusivement humains avec des supports physiques pour lesquels l'Homme n'est qu'un constituant.

Cette interface a une connotation très imagée qui laisse à la subjectivité une part conséquente dans son élaboration. Ce terme est beaucoup plus flou que la relation homme/habitant, il est plus restrictif que le concept d'homme/nature. Il subit les limites d'une image et de la perception d'un objet conceptualisé. La subjectivité induite par l'emploi du terme d'interface, qui laisse une grande souplesse de construction au concepteur, limite l'influence potentielle du terme.

A cet ensemble se greffent, au sujet du terme en lui-même, les habitudes de l'emploi de concepts plus facilement accessibles, qui ne nécessitent pas de précisions et sont utilisables sans aucune contrainte. Un terme nouveau, sous lequel des orientations humanistes sont perceptibles, rencontrera ces limites de l'habitude. Il est complexe, au sein de structures recherchant en permanence la démonstration scientifique, de faire admettre que la géographie peut percevoir le Monde et par cette interface le rendre plus accessible.

³¹⁸ Brunet R., 2001, *op. cit.*

En effet, il est plus simple de poursuivre le développement d'une géographie, dans laquelle des structures spatiales sont découpées au sein d'un espace dit géographique, que de vouloir tenter d'intégrer un regard différent de la/d'une réalité du Monde. Cette situation vis-à-vis de l'emploi du terme atteste d'une probable rugosité face à cette tentative de polissage de l'objet de la géographie. Cette rugosité posée comme limite atteste d'une forme d'inertie et probablement de craintes face à une démarche dans laquelle le devenir de l'Homme, par l'intermédiaire de la géographie, est pris en considération.

Le regard porté sur l'objet, la reconnaissance à laquelle il peut aspirer et le terme en lui-même, érigent des limites à l'objet que nous proposons pour une géographie vivante dont le facteur commun est l'humanisme géographique. Sachant que l'humanisme géographique n'est accessible que par la mise en œuvre de ce concept en relation avec la structure conceptuelle proposée auparavant. De telles implications de fonctionnement engendrent par inductions des attentes pour l'objet de la géographie.

7.2. Les attentes pour l'objet de la géographie

Si nous proposons un objet sur lequel nous tentons de fédérer la géographie, sans exposer les attentes légitimes sur ce thème, nous ne ferions que reproduire des schémas incomplets. En effet, au-delà de la prise en considération des limites perceptibles d'un objet pour la géographie, des destinations pour lesquelles il doit être conçu ainsi que des filtres qu'il subit. Il est vital de mettre en exergue les qualités attendues pour cet objet, ses obligations et de mettre en place cette interface humanité/espaces terrestres.

7.2.1. Les qualités de l'objet de la géographie

Concevoir un objet, créer une structure au potentiel fédérateur ou proposer un ensemble de réflexion sans exposer les qualités sur lesquelles tout utilisateur pourra prendre appui est un vide méthodologique et épistémologique pour lequel M. Foucault nous donne des indications afin de juguler cette difficulté :

Lorsque la figure épistémologique ainsi dessinée obéit à un certain nombre de critères formels, lorsque ses énoncés ne répondent pas seulement à des règles archéologiques de formation, mais en outre à certaines lois de construction des propositions, on dira qu'elle a franchi un seuil de scientificité. Enfin lorsque ce discours scientifique, à son tour, pourra définir les axiomes qui lui sont nécessaires, les éléments qu'il utilise, les structures propositionnelles qui sont pour lui légitimes et les transformations qu'il accepte, l'édifice formel qu'il constitue, on dira qu'il a franchi le seuil de la formalisation.³¹⁹

L'axiomatisation de nos propositions n'est pas l'objectif que nous poursuivons. En revanche, exposer les différentes phases, les articuler tout en montrant leurs potentialités en fonction des structures internes à l'objet proposé, contribue à ce que nos propositions franchissent les seuils auxquels elle doit répondre. M. Foucault montre une part des obligations pour une production scientifique en traçant en filigrane les qualités attendues. Pour notre approche de l'objet de la géographie ces qualités sont intrinsèques, structurelles et fonctionnelles.

7.2.1.1. Les qualités intrinsèques

En relation avec les développements de M. Foucault, nous voulons mettre en évidence les qualités intrinsèques de l'objet de la géographie. Cette démarche a pour objectif d'exposer le minimum que nous pouvons attendre d'un objet conceptuel du genre de l'interface humanité/espaces terrestres.

La première des qualités perceptibles au sein de cet objet est son ouverture qui s'effectue dans toutes les directions potentielles d'une mise en contact d'actions anthropiques et d'un support terrestres. L'ouverture signifie que les possibilités d'extensions internes de l'objet sont infinies tout en étant limitées par la définition de l'objet à son point origine. Cette ouverture est la faculté de se saisir des nouveautés, d'être à l'écoute du Monde et de ses éléments. Elle est aussi la capacité à créer des liens entre différents niveaux d'actions et niveaux de réceptions. Dans cette perspective, l'ouverture contribue à densifier les contacts ainsi que les échanges.

La communication est alors une qualité qui s'affirme en complément de l'ouverture. La communication apporte à l'objet les réseaux, les connexions et les acteurs vitaux à la

³¹⁹ Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, p. 244.

diffusion de l'objet au sein de son domaine scientifique. Elle permet d'engendrer un dialogue entre les partenaires pour la construction d'une réflexion. Elle facilite les liens entre les constituants internes et favorise l'intensification des échanges entre les niveaux propices à dynamiser les mécanismes internes.

Les fonctions de communications internes sont dépendantes des images internes propres à l'objet. Ces images reflètent la/une réalité que le concepteur souhaite rendre accessible. En prenant appui sur des images, l'observateur est en mesure de percevoir un phénomène au sein de mouvances diffuses. Ainsi l'image interne et l'image véhiculée par l'objet contribuent à la qualité de celui-ci.

Cette qualité est induite par les références internes source elles aussi d'aspects qualitatifs. En effet, l'objet tel qu'il est donné est référencé en fonction de l'humanité et des espaces terrestres dans lesquels l'humanité se développe. De ce fait chaque domaine est référencé sur ses éléments propres et comparativement aux éléments du domaine associé. Cette double référence interne pour l'objet qui émergera au sein de l'objet de la géographie facilite son positionnement en fonction d'objets préexistants.

Ces qualités intrinsèques se caractérisent alors par une simplicité de perception et une universalité de diffusion. La simplicité provient de l'affinement du regard initial porté sur un phénomène. L'universalité est le résultat de l'inscription simultanée de l'humanité en relation avec des espaces terrestres spécifiques pour lesquels des aspects similaires peuvent être déterminés. Les qualités intrinsèques, qui sont des préliminaires au fonctionnement interne d'un objet, sont les initiatrices des qualités structurelles et fonctionnelles propres à l'objet de la géographie.

7.2.1.2. Les qualités structurelles

Chaque objet est le résultat d'élaborations plus ou moins longues au sein desquelles sont associés des éléments afin de constituer une structure admissible par l'intermédiaire de laquelle l'objet prendra une forme diffusable. Afin de répondre à cette exigence de construction l'objet doit posséder des qualités structurelles.

Pour l'interface humanité/espaces terrestres celles-ci résident en premier lieu au sein des articulations internes et de connexions. Ces articulations et ces connexions mettent en

œuvre les concepts de moindre contrainte, de rupture/continuité et de réentrée. En effet, la production de l'objet de la géographie est une extension de la base conceptuelle avec laquelle nous avons mis en place les éléments indispensables à la vérification de l'existence d'un noyau commun à la géographie. En outre, l'objet ainsi construit ne peut pas produire des structures viables sans employer à ses différents niveaux d'élaboration des concepts source de sa réalisation.

Au sein de la structure ainsi constituée nous percevons des qualités d'adaptation et de souplesse. Celles-ci résultent de la présence de la base conceptuelle et de son utilisation à tous les niveaux de l'objet. La structure est alors modifiable, tout en conservant sa nature, et adaptable aux exigences du moment. Ainsi elle possède la faculté de répondre aux évolutions du savoir et aux contraintes de sa diffusion.

Enfin, les qualités structurelles de l'objet ainsi construit sont perceptibles dans la possibilité de l'objet d'agir au sein de réflexions prenant en considération le Tout et les parties sans que cela nuise à l'intégrité de l'objet. Cette potentialité structurelle implique l'existence de hiérarchies internes employées comme des supports au renforcement des structures de l'objet. Ces hiérarchies émanent des échanges effectués entre le Tout et les parties. Elles favorisent la structuration des connexions internes en renforçant les articulations tout en conservant une grande souplesse à l'édifice conceptuel produit. L'ensemble de ces éléments constitue avec les qualités intrinsèques un point de référence pour les qualités fonctionnelles de cet objet.

7.2.1.3. Les qualités fonctionnelles

Ce dernier aspect des qualités que doit posséder un objet, et plus particulièrement des qualités attendues pour l'objet de la géographie, résulte de l'association de l'ensemble des qualités présentées ci-dessus. Ces qualités fonctionnelles ne sont perceptibles que lors de la mise en œuvre de l'objet.

La première des qualités fonctionnelles que nous attribuons à l'objet de la géographie est sa nature intemporelle. Cette qualité provient de son lien avec la temporalité qui l'articule avec notre base conceptuelle. Cela signifie que l'objet n'est pas conçu pour une période, qu'il n'est pas dépendant de l'immédiateté dans laquelle trop fréquemment nos sociétés évoluent et

qu'il est en mesure de pouvoir être comparé en fonction de périodes espacées dans le temps. La capacité intemporelle donne une grande fonctionnalité à l'objet. Il devient réalisable de gommer le temps et ainsi de comparer les fonctions ou les structures géographiques d'une ville à la période romaine avec une ville contemporaine. En inscrivant la démarche dans une perspective intemporelle nous pouvons plus aisément mettre en évidence des aspects similaires. Que ceux-ci soient la violence urbaine, des constructions monumentales ou l'accessibilité du noyau urbain.

Ce lien au temps implique que l'objet possède une qualité de référence. Celle-ci a déjà été suggérée au sein des qualités intrinsèques. Dans le cas présent le cadre référencé devient un support de comparaison. C'est-à-dire que l'objet est construit comparativement aux objets existants et de ce fait est référencé dans cet objectif. En référençant l'objet il peut être positionné à tout instant en fonction des nécessités du moment, sa fonctionnalité s'en trouve renforcée puisqu'elle est extensible et connectable à tout autre objet sans que celui-ci soit dénaturé.

Cette perspective implique, au sein des qualités fonctionnelles, que l'objet et l'ensemble de ses constituants et acteurs soient reproductibles. Cette reproduction pour conserver toute sa fonctionnalité doit s'effectuer à tous les niveaux internes de l'objet et dans sa globalité. Il y a alors la création de fonctions annexes qui densifient la nature de l'objet initial en l'intégrant au sein d'objets connexes. L'objet en étant reproductible devient diffusable et évaluable dans toutes les conditions concevables afin de préserver sa nature d'objet scientifique.

Enfin, la dernière qualité fonctionnelle de l'objet ainsi élaboré est son caractère méthodique. Cet aspect est le résultat de l'association des différents concepts dans le cadre d'une géographie vivante pour laquelle l'une des inquiétude majeure, au-delà de la production de savoirs, est de contribuer à un Monde plus vivable pour l'humanité, la nature et les espaces terrestres. L'aspect méthodique est donné en dernière position car il regroupe l'ensemble des actions accomplies afin de parvenir à la construction d'un objet. La méthode développée permet la reconnaissance de l'ensemble de qualités attendues dans un objet support à la reconnaissance de l'existence d'un noyau commun à la géographie et qui pourrait fédérer

l'ensemble des géographes. Cependant, un tel objet malgré toutes les qualités qu'il peut posséder et mettre en œuvre doit répondre à de nombreuses obligations.

7.2.2. Les obligations de l'objet de la géographie

Produire un objet sans que celui-ci réponde à des obligations ne peut que desservir ce dernier. Afin de dépasser cet écueil, nous exposons les obligations minimales auxquelles doit satisfaire l'objet de la géographie pour être en mesure de tenir une place de référent. Ces obligations sont tout d'abord liées à sa nature, puis à son emploi et enfin elles sont spécifiques à sa mise en œuvre.

7.2.2.1. Les obligations liées à sa nature

La recherche de l'humanisme géographique structurée autour de notre base conceptuelle et de la proposition d'un objet de la géographie nous a conduit à déterminer les obligations dépendantes de la nature de cet objet. Cette nature est l'image de l'objet. Elle est l'ensemble des vecteurs qui l'animent et font que cet objet peut servir de concept de référence pour cette science.

La nature de cette interface est immédiatement perceptible dans sa définition. Cet objet est délimité. Ses bornes sont reconnaissables et admissibles par tout observateur. Sa définition donne un cadre général dans lequel chaque concepteur est en mesure de produire son propre objet tout en le rendant accessible à autrui et en conservant les structures de l'interface. La proposition d'un objet souple et borné, comme une interface, nécessite que ses origines, ses référents et ses constituants soient définis initialement dans le but de préserver le caractère scientifique des productions ultérieures.

Ces obligations contribuent à donner une nature vérifiable, mesurable et quantifiable à l'objet construit. Un objet qui ne respecte pas ces obligations ne peut pas être évalué ou reproduit par des observateurs. Il serait une coquille vide. L'interface humanité/espaces terrestres ne peut pas l'être puisqu'elle s'articule autour de l'humanité et emploie des supports référencés, qu'ils soient virtuels, cognitifs ou physiques.

L'objet doit être pratique dans son fonctionnement, son emploi et sa diffusion. Cela oblige le concepteur à rendre accessible son discours ainsi qu'à faire en sorte que son objet ne soit pas abstrait. L'aspect pratique rejoint la clarté recherchée dans toute production scientifique. L'objet ne doit pas pouvoir être confondu. Par exemple, une place lieu de violences urbaines où se côtoient des revendeurs de drogue et des prostituées est un objet défini pour étudier ces formes de violences urbaines. En revanche, cette même place peut être étudiée en tant que structure nodale de niveau local où se rencontrent des moyens de transports comme le métro, le bus, les vélos ou les automobiles. Nous employons un même espace terrestre : une place. Les caractères de l'humanité que nous sélectionnons pour créer l'interface, violences ou transports, donnent la nature de l'objet construit.

Ces précisions contribuent à affirmer la nature de l'objet en lui donnant une forme de réalisme et un équilibre. A nouveau le lien ténu avec la/une réalité émerge et donne à la perception que nous pouvons avoir de celle-ci une place déterminante pour la construction des objets de notre Monde. Cette forme de réalisme est l'image projetée par l'objet constitué. Cela signifie que l'objet propose une réalité, au sein de la/d'une réalité, tout en laissant une liberté d'interprétation à la perception de celle-ci. La forme donnée implique, dans son emploi, un équilibre entre le support sur lequel s'effectue la construction de l'objet et le domaine dans lequel il est conçu selon sa destination. Cette nature équilibrée facilite l'emploi de l'objet dans des spécialités proches sans altérer son intégrité. En effet, un objet construit dans cette perspective ne subit pas les mouvances des spécialités. Il demeure souple dans son emploi et peut en fonction des évolutions être modifié pour répondre aux nouvelles exigences sans perdre sa nature originelle. Ces obligations propres à la nature de l'objet sont associées dans leur mise en œuvre à des obligations dépendantes de son emploi.

7.2.2.2. Les obligations de son emploi

Le but d'un objet est au minimum de pouvoir être employé par le plus grand nombre d'utilisateurs sans que sa nature soit altérée lors de son utilisation. La proposition d'un objet, avec lequel nous avons la possibilité de fédérer l'ensemble des domaines de la géographie, sans qu'une spécialité soit délaissée, implique des obligations sans lesquelles il ne pourrait tenir sa fonction.

La première obligation de cet objet, qui rejoint notre positionnement développé au sein des préliminaires à notre démarche, est l'obligation de transdisciplinarité. Concevoir un objet d'une science qui ne possède pas cette qualité est le condamner à un emploi et à des destinations restrictives. La transdisciplinarité oblige le concepteur de l'objet à penser des connexions, des projections et des échanges entre les différents niveaux constituant l'objet proposé. En développant un objet au sein d'une dimension transdisciplinaire les limites d'une science deviennent des interfaces. L'objet de la science géographique, dans ce cas, est un outil relationnel entre les différentes sciences connexes. Une conception transdisciplinaire permet de densifier l'objet. Elle offre à ce dernier des potentialités de ramifications et d'extensions que le seul domaine scientifique d'origine ne peut pas lui donner.

Développer un objet dans un cadre transdisciplinaire impose que celui-ci soit communicable. Ce caractère communicable nécessite que l'objet soit ouvert. L'ouverture résulte de sa nature. Elle donne la possibilité de prendre en considération les évolutions, de donner une place à la perception, et de poursuivre le développement des connexions entre les différents composants d'un objet originel.

Ces obligations induisent un dernier ensemble au sein duquel nous associons les emplois de permanence, de dimension et d'universalité. En indiquant l'obligation d'une possibilité d'emploi permanent pour l'objet choisi nous orientons notre démarche en direction des liens intemporels précédemment présentés. La permanence d'un objet contribue à son emploi comparatif en fonction des périodes à l'intérieur desquelles le géographe effectue sa réflexion et extrait ses observations. En prenant une référence permanente dans ses aspects globaux l'objet conserve sa cohérence. En effet, l'obligation de permanence permet de jalonner une évolution avec des points de repères. Ceux-ci peuvent être replacés au cœur d'une période sans que l'objet soit dénaturé. Lorsque cette obligation est mise en œuvre le géographe est en mesure d'agir sur diverses dimensions simultanément. Cette capacité lui facilite les jeux d'échelles et de niveaux afin de produire un résultat exploitable universellement. L'emploi universel sous-tend que l'objet produit possède des qualités suffisantes afin que son utilisation soit réalisable par l'ensemble des domaines scientifiques qui le souhaitent. L'universalité de l'emploi s'inscrit comme une obligation afin d'éviter que les productions de la science géographique tournent en circuit fermé au détriment de celle-ci.

Cependant, ces obligations ne doivent pas produire un objet sans personnalité et vide d'intérêt. Afin de dépasser ce risque cet objet doit remplir des obligations spécifiques.

7.2.2.3. Les obligations spécifiques

Aux obligations générales, auxquelles un concepteur doit adapter son objet, se greffent des obligations spécifiques. Ces dernières renforcent le caractère géographique de la production. Elles précisent la nature et l'emploi de l'objet sans pour cela en limiter les destinations probables.

La première obligation spécifique est de répondre aux exigences du domaine d'origine de l'objet. C'est-à-dire que l'objet doit être en concordance avec les règles établies dans sa spécialité et non employer les particularités d'une autre branche. Les réflexions, qui accompagnent et qui permettent la constitution de l'objet, doivent rester dans le cadre de la spécificité de leur domaine. Cette structure de départ donne une légitimité et des points de référence à l'objet constitué. De plus, une fois les bases de la spécialité reconnues, il est plus aisé au concepteur d'effectuer une extension de son objet en fonction des domaines connexes dans lesquels la réalisation est employable.

Par exemple, la construction individuelle et collective de territoires au cœur du tissu urbain est un domaine que nous pouvons attribuer à la géographie sociale. L'observateur conservera les spécificités de la géographie sociale, et ensuite, il pourra inscrire sa production au sein d'une démarche sociologique par association des domaines de réflexion. L'objet produit sera géographique avec une consonance sociologique.

La préservation du domaine d'origine oblige le concepteur à concevoir son objet selon les fonctions dans lesquelles il est observé et pour lesquelles il est produit. La spécificité des fonctions tenues par l'objet résulte des domaines et des orientations données à l'objet. Ces fonctions d'alerte, de référence, de constat ou de découverte impliquent et positionnent l'objet selon les perspectives attendues. Elles favorisent l'intensification des connexions initialisées aux marges du domaine d'origine.

La dernière spécificité donnée comme obligation à l'objet proposé est la création. L'objet ne peut pas être une simple reproduction sans aucun progrès des solutions existantes. Il lui faut posséder un potentiel interne de création. C'est-à-dire que ses supports soient

vivants, que leurs relations ne soient pas figées et que celles-ci soient en mesure de répondre aux modifications en cours. L'objet ainsi conçu et développé possède suffisamment de qualités afin d'être employé par la totalité du corps scientifique.

Les obligations liées à la nature de l'objet, aux emplois qu'il peut tenir et aux spécificités auxquelles il doit répondre font de lui un point de référence utilisable par tous les géographes. Cependant, après avoir exposé les caractéristiques principales d'un objet, nous devons maintenant présenter ce que représente l'interface humanité/espaces terrestres au sein d'une géographie vivante pour laquelle nous suggérons l'existence d'un noyau commun : l'humanisme géographique.

7.2.3. L'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres

Nous avons élaboré l'interface humanité/espaces terrestres, comme objet de la géographie, en concordance avec notre postulat originel d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Cette construction est le résultat d'une longue structuration pour laquelle l'influence de J. Ullmo par l'intermédiaire de ses propositions fut prépondérante :

C'est un lieu commun que de dire que la Science porte sur la quantité et s'exerce au moyen de la mesure. Ce lieu commun, comme il arrive généralement, recouvre et dissimule en même temps une vérité profonde qu'il nous faut, tout d'abord mettre en lumière : la science recherche ses objets, elle les construit, elle les élabore ; elle ne les trouve pas « tout faits », tout donnés dans la perception ou l'expérience immédiate. Le monde de la science est une construction ; les méthodes de cette construction, constituent la première étape de la science ; ce n'en est pas la moins difficile.³²⁰

J. Ullmo démontre la nécessité de construire des objets et de dépasser la simple évidence dans le but que ceux-ci puissent servir de supports à une meilleure compréhension du Monde. La démarche que nous avons employée ci-dessus montre les étapes de la construction de cet objet pour la science géographique. Elle révèle des zones d'ombre, des perspectives attractives et des potentialités importantes.

Cependant, bien que nous ayons déjà cité l'interface humanité/espaces terrestres, il nous apparaît nécessaire de préciser l'emploi des éléments mis en relation dans cet objet, afin d'exposer la construction interne de notre objet de la géographie. Dans cette perspective nous

³²⁰ Ullmo J., 1969, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, p. 23.

caractérisons les trois points d'appuis de celui-ci : l'humanité, les espaces terrestres et l'interface elle-même.

7.2.3.1. L'humanité : premier point d'appui de la géographie

L'humanité est proposée comme premier point d'appui de la géographie dans l'objet que nous proposons pour cette science car, à notre sens, celle-ci ne peut pas être développée sans une relation à l'Homme. En effet, que nous souhaitons prendre pour référence l'écoumène, la relation homme/habitat, la relation homme/nature, ou l'étude des relations spatiales voire même la région, l'humanité est le point par lequel les références sont élaborées et par lequel le Monde est perçu³²¹.

Ce constat au premier abord simpliste replace l'Homme et la nature humaine au premier rang des inquiétudes du géographe. L'Homme a voulu mesurer le Monde afin de pouvoir se repérer à sa surface. L'Homme a développé des moyens de prospection afin de gérer au mieux les espaces terrestres qu'il s'appropriait. L'Homme s'est renseigné sur ses voisins dans le but de pouvoir les contrôler. L'Homme avance toujours plus loin dans le savoir afin de maîtriser, par l'intermédiaire de la géographie, les espaces terrestres sur lesquels il vit voire survit. Cette démarche est propre à l'Homme, dans sa perception de la surface terrestre et de ce Tout qu'il s'efforce de s'approprier par sa connaissance.

En plaçant ainsi l'humanité, par l'intermédiaire de l'Homme, l'objet de la géographie prend en considération la perception, la culture, les sociétés et les évolutions de l'humanité. L'humanité, est à la fois, celle qui vit à la surface terrestre avec la totalité des méfaits qu'elle engendre, celle qui observe des phénomènes dans lesquels sa présence est insignifiante, ainsi que, celle qui constate et expose les réalités du monde physique, biologique et végétal.

La référence à l'humanité, dans l'objet de la géographie, facilite la gestion des temporalités, des héritages indépendants de l'Homme et des perspectives des domaines d'études. L'humanité donne une dimension anthropique aux espaces terrestres, aux espaces cognitifs ou aux espaces virtuels sur lesquels le géographe peut effectuer des observations.

³²¹ Hartshorne R., 1959, *Perspective on the nature of Geography*, Chicago : AAG, 201 p. Pain R., 2001, *Introducing social geography*, Londres: Arnold, 305 p. Unwin T., 1992, *The place of geography*, New York: Longman Scientific & Technical, 273 p.

L'humanité permet d'intégrer des dimensions culturelles, sociétales, fonctionnelles, relationnelles ou psychologiques en leurs donnant des supports référencés, afin de rendre perceptibles des phénomènes se déroulant au sein d'espaces définis. Ainsi, la totalité des comportements, des développements ou des constructions humaines sont des éléments susceptibles d'être employés au sein de structures reproductibles et souples d'emploi. L'humanité est considérée comme le référent initial par lequel le géographe accède au second point d'appui de la géographie que sont les espaces terrestres.

7.2.3.2. Les espaces terrestres : second point d'appui de la géographie

Les espaces terrestres sont le second point d'appui de l'objet d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Le terme d'espaces terrestres est préféré à celui d'espace géographique car, la géographie à un domaine d'action universel et de ce fait elle ne peut pas accaparer l'espace sans faire la négation des autres sciences, qui œuvrent dans/sur les espaces terrestres.

Les espaces terrestres, intégrés dans l'objet de la géographie, indiquent que le géographe perçoit la multitude de formes, la diversité de nature et la pluralité de destinations que ces espaces peuvent posséder. L'emploi du pluriel laisse entendre à l'observateur qu'il existe un espace global, un Tout, dans lequel la réalité se réalise et qu'à l'intérieur de celle-ci une dimension accessible est constituée par des parties construites sur des espaces terrestres.

Les espaces terrestres offrent au géographe les domaines physiques, anthropiques, biologiques, maritimes et des végétaux comme supports d'actions et de réflexions. La faculté de se saisir de toutes les formes des espaces terrestres et de les intégrer au sein d'une perception à la fois globale et particulière facilite l'intégration du facteur humain dans chaque forme accessible.

La reconnaissance d'un lien à un support référencé, fixe, comparable et adaptable aux problématiques d'études contribue à donner aux développements géographiques une dimension humaine. Cette dernière est produite en fonction des dimensions, des types de constructions (physique, virtuel ou cognitif) et des destinations pour lesquelles un espaces terrestres à été constitué.

Cela signifie que l'élan créatif n'est pas enfermé dans des formes et des natures préétablies. Cela implique que les concepteurs, dès qu'ils ont défini l'espace terrestre sur lequel ils travaillent, sont en mesure de le reproduire et de le faire évoluer en fonction des exigences de la période. Les espaces terrestres ne sont pas un cadre figé avec une destination limitée. Les espaces terrestres sont la totalité du Tout terrestre renforcée par la multitude des espaces constructibles physiquement ou par la pensée. Ce référent n'attache pas le géographe à un type de dimensions, à une région voire à des échelles. Ce référent porte, par l'emploi du pluriel, par l'absence de formes et de dénomination prédéterminées et par la liberté de construction de ses structures, toute la diversité à laquelle peut s'attacher un géographe, qui conçoit la géographie comme la science des espaces terrestres des hommes.

7.2.3.3. L'interface humanité/espaces terrestres : troisième point d'appui de la géographie

L'interface humanité/espaces terrestres est à la fois l'objet de la géographie et le troisième point d'appui de cette science. Ce double emploi renforce les liens existants, pouvant exister et potentiels entre ces deux entités que sont l'humanité et les espaces terrestres. L'image de l'interface est indissoluble de ces liens. Elle est le cadre dans lequel la géographie se saisit du Monde. Cette interface, à la fois zone de contact, zone de réalisation, frontière de relations ou point de référence. Elle contribue au jeu de dimensions propres aux géographes.

Nous n'employons pas le jeu d'échelle car, à notre sens, le travail d'échelle est une spécificité de l'action géographique, qui vient après avoir perçu les dimensions du Monde, des sociétés et des espaces dans lesquels des relations peuvent exister. L'échelle réduit la perception. Elle implique une hiérarchisation alors que la dimension ou le niveau de perception, d'action et de réflexion donnent accès à des interfaces de nature différentes.

L'interface dépasse la simple relation ou l'idée de référent. Elle permet à l'observateur de conserver une part de subjectivité dans la construction de son savoir en l'adaptant à ses préoccupations. L'interface ne possède pas de limites fixées initialement. Elle est alors adaptable à tout objet. En associant dans sa construction deux entités non finies, l'interface augmente sa souplesse d'utilisation et ses potentialités. L'interface est un outil fonctionnel en mesure de répondre aux évolutions qu'elle rencontre.

L'interface n'enferme pas la géographie dans des orientations ne satisfaisant qu'une infime part de cette science. L'interface permet de se saisir de l'humanité seule, ou des espaces terrestres dans leur nature physique, ou des constructions effectuées dans/sur les espaces terrestres quelque soient leurs destinations.

L'humanité nous relie à la notion d'homme, à celle d'habitant ainsi qu'aux objets produits par l'Homme dans/sur le support que représente le Tout terrestre. Les espaces terrestres intègrent la nature, les dimensions de construction, les espaces, les territoires ainsi que tous les acteurs agissant en leur sein. L'interface est l'espace, le paysage ou le territoire dans lequel se déroule un phénomène et où est défini un objet satisfaisant à des développements géographiques et pouvant être mis en relation avec d'autres domaines scientifiques par l'intermédiaire de la transdisciplinarité.

L'objet de la géographie, l'interface humanité/espaces terrestres, en fonction des attentes que l'on peut formuler sur sa nature et ses capacités, en fonction de ses limites de destinations ou d'emploi, et en fonction de ce qu'il représente par l'association de l'humanité et des espaces terrestres, est à même de faire converger dans sa direction les démarches géographiques.

Cet objet est le résultat de la mise en œuvre des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité, de réentrée, le tout articulé sur la temporalité. Il trouve ses fondements dans un ensemble riche et complexe aux multiples influences épistémologiques. Il répond à notre démarche de détermination d'un noyau commun à la géographie car, sa construction donne un support utilisable par la totalité des spécialités de cette science. Cependant, cette structure conceptuelle et l'orientation que nous donnons à la géographie impliquent la détermination d'enjeux épistémologiques en concordance avec les développements proposés. Cette volonté de positionnement, au sein de perspectives épistémologiques, résulte de l'influence marquante de G. Bachelard :

L'épistémologue doit donc s'efforcer de saisir les concepts scientifiques dans des synthèses psychologiques effectives, c'est-à-dire dans des synthèses psychologiques progressives, en établissant, à propos de chaque notion, une échelle de concepts, en montrant comment un concept en a produit un autre, s'est lié avec un autre. Alors il aura quelque chance de mesurer

une efficacité épistémologique. Aussitôt, la pensée scientifique apparaîtra comme une difficulté vaincue, comme un obstacle surmonté.³²²

En effet, nous avons mis en évidence des supports conceptuels produits en fonction de certaines influences épistémologiques. Maintenant, cet ensemble, donné comme dynamique et adapté aux réalités de la géographie doit être projeté dans les perspectives d'emplois conçues en fonction de la reconnaissance de l'humanisme géographique.

³²² Bachelard B., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 18.

TROISIEME PARTIE

LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES

L'épistémologie entre dans la théorie de la connaissance. [...] Le réel ne s'impose pas à l'observateur selon des catégories qui feraient partie de l'ordre naturel : les divisions et les classifications mises en œuvre ont été construites par les hommes. [...] L'épistémologue est alors celui qui sait ce que le chercheur doit faire lorsqu'il est confronté à un problème nouveau. Il se trouve au sommet de la pyramide du savoir. Ce n'est pas lui qui explore le réel, mais c'est lui qui sait comment il convient d'opérer. [...] Elle analyse le travail des chercheurs, les suit pas à pas dans leur progressions, note leurs hésitations, leurs remords et la manière dont ils avancent dans la connaissance du monde. [...] Le but de l'épistémologie n'est pas d'imposer un moule unique à la recherche. C'est de faire naître une inquiétude sur la nature même de la démarche scientifique. Elle conduit ainsi les chercheurs à transformer et à affiner sans cesse leurs démarches.³²³

Ces quelques lignes de P. Claval ne dérogent en rien aux préceptes épistémologiques énoncés dans nos développements précédents. P. Claval adapte son discours aux domaines de la géographie. Il indique une ligne de conduite pour celui qui souhaite œuvrer dans cette direction tout en insistant sur les constructions produites par chaque acteur dans le but de percevoir et rendre intelligible le Monde qu'il côtoie. Placer l'épistémologue au sommet de la hiérarchie de l'élaboration du savoir semble probablement excessif, mais l'épistémologue construit des connaissances en fonction des savoirs connexes qu'il est capable de mettre en synergie pour parvenir à ses objectifs.

Ces mouvements permanents de construction du savoir sont en concordance avec un illustre prédécesseur en la personne de C. Ritter³²⁴ : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. La géographie n'est pas une chose immuable elle se fait, se refait tous les jours, à chaque instant elle se modifie par l'action de l'homme. » Les deux propos sont très proches ils attestent de l'œuvre permanente de l'Homme dans son approche de la réalité. Dans une mouvance similaire nous avons les réflexions de K. Jaspers³²⁵ : « Dans l'univers et dans l'histoire, nous faisons reculer sans cesse les limites de notre savoir. C'est comme si nous nous perdions dans l'infini des réalités cosmiques et historiques. En face des unes et des autres, nous prenons conscience du caractère dérisoire et passager de notre existence. » Ces propos incitent, tous les jours, à poser une nouvelle pierre à l'édifice du savoir. Tout en gardant un certain réalisme comme guide cognitif afin de pouvoir, en permanence, profiter du Monde.

³²³ Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, pp. 1-2.

³²⁴ Ritter C., 1974, (trad. G. Nicolas), *Introduction à la géographie comparée*, Besançon : CGB, 255 p.

³²⁵ Jaspers K., 1976, *Initiation à la méthode philosophique*, Paris : Payot, p. 29.

La recherche d'un noyau commun à la géographie fait, dans ce cas, partie de ces actions. Il propose une structure adaptative dont la nature même est de pouvoir être continuellement en accord avec les problématiques de la géographie. Afin d'avancer en permanence en direction de nouvelles perspectives du savoir il apparaît nécessaire de suivre les propositions de H. Barreau qui pose :

Le premier principe, c'est que les schémas de la connaissance commune ne cessent pas d'habiter l'esprit des scientifiques, non seulement dans leur vie privée, ce qui est bien évident, mais dans leur travail de recherche lui-même. [...] Le deuxième principe qui devrait guider une épistémologie philosophiquement défendable (une épistémologie doit être capable de se défendre elle-même, comme il en est de toute discipline philosophique, sinon on est renvoyé à une critique de cette épistémologie, à une critique de cette critique etc.... dans une régression sans fin), c'est qu'elle n'est jamais séparable de l'Histoire des sciences.³²⁶

En revanche :

Nous devons assumer pour l'honneur de l'humanité ou pour toute autre conviction respectable, l'éthique qui donne à la vie humaine le sens le plus universellement humain, compte tenu des leçons du passé, des exigences du présent et de nos responsabilités concernant l'avenir. Il serait attristant pour l'espèce humaine que la science qui, depuis plus de vingt siècles, a constitué pour l'esprit humain l'accès aux connaissances les plus difficiles, n'ait d'autre justification aujourd'hui que de rendre la vie la plus facile possible, c'est-à-dire, quand il s'agit de questions importantes, et dans la grande majorité des cas, la moins humaine, la moins digne d'être vécue.³²⁷

L'épistémologue se trouve alors en charge d'une mission universelle pour laquelle il ne peut se contenter de stéréotype. En outre, de tels principes directeurs laissent supposer que l'œuvre épistémologique a l'obligation de faire avancer le savoir, d'être accessible au plus grand nombre, tout en conservant sa spécificité et surtout de pérenniser la construction du savoir, afin que l'Homme poursuive sa quête de connaissances. Ces propositions sont teintées d'un certain idéalisme, nécessaire, à notre sens, dans le but d'entrevoir des évolutions plus en accord avec les enjeux du devenir de l'humanité. Ces mouvances et directives épistémologiques sont renforcées par les développements de J. Piaget :

Le propre de l'épistémologie génétique est ainsi de chercher à dégager les racines des diverses variétés de connaissance dès leurs formes les plus élémentaires et de suivre leur développement aux niveaux ultérieurs jusqu'à la pensée scientifique inclusivement. Mais si ce genre d'analyse comporte une part essentielle d'expérimentation psychologique, il ne se

³²⁶ Barreau H., 1990, *L'épistémologie*, Paris : PUF, pp. 12-13.

³²⁷ Barreau H., 1990, *L'épistémologie*, Paris : PUF, p. 124.

confond nullement pour autant avec un effort de pure psychologie. [...] La grande leçon que comporte l'étude de la ou des genèses est au contraire de montrer qu'il n'existe jamais de commencements absolus. En d'autres termes il faut dire soit que tout est genèse, y compris la construction d'une théorie nouvelle dans l'état le plus actuel des sciences, soit que la genèse recule indéfiniment, car les phases psychogénétiques les plus élémentaires sont elles-mêmes précédées par des phases en quelque sorte organogénétiques, etc. Affirmer la nécessité de remonter à la genèse ne signifie donc nullement accorder un privilège à telle ou telle phase considérée comme première, absolument parlant : c'est par contre rappeler l'existence d'une construction indéfinie et surtout insister sur le fait que, pour en comprendre les raisons et le mécanisme, il faut connaître toutes les phases ou du moins le maximum possible.³²⁸

Ce continuel retour sur les fondements, cette boucle réursive, ce que nous avons nommé la réentrée, appartient à la démarche génétique, de laquelle le géographe ne peut s'extraire et qu'il devra utiliser correctement. J. Piaget³²⁹ insiste sur le fait de construire en permanence pour s'assurer de la qualité de l'œuvre accomplie. En cela il est suivi par C. Hempel³³⁰ et J.-L. Le Moigne³³¹. Tous deux offrent des pistes afin d'enrichir les potentialités épistémologiques de nos démarches. Néanmoins, il demeure quelques écueils comme le remarque J.-B. Racine :

Malheureusement pour l'instant, les géographes phénoménologues ne nous ont donné que des descriptions de l'expérience plutôt que des explications. Ils n'ont guère posé d'autres critères de vérification que l'émotion ressentie, par eux et par ceux qu'ils ont étudiés. Nous donneront-ils un jour un critère objectif pour mesurer nos sens ou pour mesurer les valeurs ? Qu'est-ce qu'une valeur ? Comment la détermine-t-on ? Qui a le droit de l'utiliser ? Les néo-idéalistes partagent quant à eux la préoccupation des phénoménologues mais sur un plan intellectuel plutôt qu'émotionnel. Leur propos essentiel est d'établir un lien entre la pensée et l'action. Cette action, ils cherchent à l'expliquer en termes de raisons plutôt que de lois et de théories. Là encore les problèmes de vérification se posent. L'idéaliste conçoit cette dernière comme un jury d'assise plutôt que comme une expérience de laboratoire. Une explication idéaliste bien vérifiée est celle qui est la plus plausible étant donné l'ensemble de l'information disponible. Celle pour laquelle la configuration des comportements peut être montrée comme consistante avec un certain nombre d'idées sous-jacentes. Là où des données sont présentées qui ne sont pas en accord avec l'explication proposée, une nouvelle hypothèse sera requise. Reste que l'essentiel de l'approche idéaliste consiste à se reposer sur la capacité du chercheur

³²⁸ Piaget J., 1970, *L'épistémologie génétique*, Paris : PUF, pp. 6-7.

³²⁹ Piaget J., (dir.), 1967, *Logique et connaissance scientifique*, Paris : La Pléiade, 1345 p.

³³⁰ Hempel C., 2000, *Éléments d'épistémologie*, Paris : Armand Colin, 184 p, (1966). C. Hempel nous indique la nécessité d'hypothèse, le besoin de se livrer à l'expérience, d'avoir conscience que nous pouvons vérifier l'exactitude des solutions de différentes manières, et que, pour tout cela nous devons agir méthodologiquement en proposant des repères vérifiables susceptibles d'évoluer et surtout d'être reproductibles, que le domaine scientifique soit empirique ou non.

³³¹ Le Moigne J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris : PUF, 128 p.

à comprendre l'action des gens étudiés à partir de l'intelligence de leur pensée, celle-ci étant la réalité première.³³²

J.-B. Racine montre les sables mouvants sur lesquels le savoir géographique se développe, non que ce savoir ne soit pas solide et fondé sur des références performantes. Mais les mouvances qu'il l'élabore sont parfois si éloignées qu'elles peuvent être néfastes au devenir de la géographie. J.-B. Racine nous met en garde face aux excès d'idéalisme qui font oublier la/les réalité/s, tout en équilibrant ses propos par un jugement similaire envers ceux qui auraient le tort de ne percevoir le Monde que par l'intermédiaire des chiffres. Ce qui rejoint les propos de M. Foucault :

Mais à prendre l'établissement du discours mathématique comme prototype pour la naissance et le devenir de toutes les autres sciences, on risque d'homogénéiser toutes les formes singulières d'historicité, de ramener à l'instance d'une seule coupure tous les seuils différentes que peut franchir une pratique discursive, et reproduire indéfiniment à tous les moments du temps, la problématique de l'origine : ainsi se trouveraient reconduits les droits de l'analyse historico-transcendentale. Modèle, les mathématiques l'ont été à coup sûr pour la plupart des discours scientifiques dans leur effort vers la rigueur formelle et la démonstrativité ; mais pour l'historien qui interroge le devenir effectif des sciences, elles sont un mauvais exemple, — un exemple qu'on ne saurait en tout cas généraliser.³³³

Les chiffres et les mathématiques doivent pour cet auteur tenir une place adaptée aux réalités et aux orientations développées par le domaine scientifique concerné. Cela signifie que pour le domaine de l'épistémologie il est impératif de se donner la peine d'observer les opposés afin de saisir les phénomènes dans leur globalité.

L'épistémologie révèle, au regard des quelques aspects sélectionnés, de multiples visages, centres d'intérêts et orientations dans des domaines se trouvant en connexion du fait de l'approche et de la démarche épistémologique qu'ils emploient. Dans cette multitude il est complexe d'effectuer un choix entre les ouvrages à caractère purement épistémologique³³⁴,

³³² Racine J.-B., 1981, *Problématiques de la géographie*, Paris : PUF, pp. 129-130.

³³³ Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, pp. 246-247.

³³⁴ Berthelot J.-M., (dir.), 2001, *Epistémologie des sciences sociales*, Paris : PUF, 593 p. Bailly A., Ferras R., 1997, *Eléments d'épistémologie de la géographie*, Paris : Armand Colin, 192 p. Dagognet F., 1977, *Une épistémologie de l'espace concret*, Paris : Vrin, 242 p.

philosophique³³⁵ ou géographique³³⁶. Nous positionnons alors notre réflexion au sein de ce nuage en constantes mouvances et développements.

Les enjeux en direction desquels nous orientons notre réflexion s'imprègnent de ces influences. Ils mettent en connexion les différents facteurs permettant la construction du savoir géographique. Ils ont pour moteur interne une dynamique liée à la prise de conscience, à des degrés et des niveaux de perception fortement variables du coût humain ; ainsi que de notre soif de construire et d'exploiter le Monde, de notre besoin d'aménager et de gérer les espaces terrestres. Sans omettre la prise de conscience, parfois insignifiante, que des ressources sont non renouvelables, comme la Terre. Ou encore, de concevoir, de proposer et de mettre en œuvre des options alternatives aux maux perceptibles et non médiatisés que subit l'écorce terrestre (anthropisation anarchique, rupture d'équilibre, surexploitation).

Ces enjeux épistémologiques sont liés à la multiplication des acteurs intervenant dans/sur les espaces terrestres. Les contrecoups et les effets induits attestent de l'imbrication planétaire du devenir des différents intervenants ainsi que de leurs interdépendances. Les niveaux d'action et de perception individuels et collectifs sont alors eux aussi des enjeux épistémologiques.

A ces premiers thèmes qui mettent en évidence des formes d'enjeux épistémologiques s'ajoutent des aspects donnés ou considérés comme secondaires pour notre démarche. La place dominante et toute puissante que tiennent les domaines scientifiques comme les mathématiques, la physique ou encore tout ce qui est en relation avec la biologie et la chimie jusqu'au domaine spatial. Ces domaines sont source de reconnaissances, de revenus, de prestiges et leurs implications dans la vie quotidienne rendent leur perception vitale et dominante pour chaque citoyen. La géographie et ce qu'elle peut apporter semble souffrir d'une image de dépendance envers d'autres sciences. Elle ne peut pas être rentabilisée

³³⁵ Bachelard B., 1998, *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 215 p, (1957). Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 279 p. Heidegger M., 1977, *Etre et le Temps*, Paris : Gallimard, 591 p. Kuhn T.-S., 1990, *La tension essentielle*, Paris Gallimard, 482 p.

³³⁶ Bailly A., (ali.), 1998, *Les concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 333 p. Bavoux J.-J., 2002, *La géographie, objets, méthodes, débats*, Paris : Armand Colin, 239 p. Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde*, Paris : Belin, 402 p. Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, 266 p. Derruau M., (dir.), 1996, *Composantes et concepts de la géographie physique*, Paris : Armand Colin, 256 p. Marconis R., 1996, *Introduction à la géographie*, Paris : Armand Colin, 222 p. Hartshorne R., 1959, *Perspective on the Nature of Geography*, Chicago : AAG, 201 p.

immédiatement et les spécialités financièrement rentables glissent en direction de secteurs où la géographie n'a que peu de place.

Ce flottement nécessite pour la perception des enjeux épistémologiques de rappeler qu'avant de pouvoir étudier une cellule, nous vivons au sein d'un espace terrestre en relation avec une part de l'humanité et des composants de l'espace concerné. L'objet de la géographie, l'interface humanité/espaces terrestres, soutenu par la base conceptuelle articulée par la temporalité permet à la géographie – science des espaces terrestres des hommes – d'entrevoir une plus grande cohérence entre la/les réalité/s du Monde et les productions des géographes.

Pour cela le géographe doit mettre en relation les acteurs qu'il rencontre. Il doit dépasser l'intérêt uniquement mercantile et celui de sa seule spécialité en employant à bon escient ses sources, en surveillant l'évolution du Monde et en alertant ce Monde des problèmes qui le guettent. Il doit aussi rendre explicite le Monde et parfois proposer des alternatives. Cela lui impose de percevoir et d'avoir conscience d'une action multi scalaire servant à différents niveaux.

Déterminer les enjeux épistémologiques d'une prise en considération d'un noyau commun à la géographie – l'humanisme géographique – en nous positionnant sur de tels points de départ est en quelque sorte une réponse à cette phrase de G. Bachelard : « il vient un temps où l'esprit aime mieux ce qui confirme son savoir que ce qui le contredit, où il aime mieux les réponses que les questions. Alors l'instinct conservatif domine, la croissance spirituelle s'arrête.³³⁷ ». Dans cette perspective nous bousculons quelque peu les référents conventionnels. Nous nous trouvons en position d'équilibre afin d'éviter qu'une évolution soit unidimensionnelle et conservatrice en oubliant ainsi une part de la réalité. A nouveau par l'intermédiaire de l'emploi du concept de réentrée nous faisons référence à P. Claval :

L'effort de réflexion épistémologique que les géographes mènent à bien n'est pas dicté par l'urgence des problèmes auxquels les sociétés dans lesquelles ils vivent ont à faire face, mais il ne lui est pas indifférent. Un écart se creuse à certains moments entre les dispositifs de la science et les attentes de la société ; il est d'habitude assez vite comblé : c'est un des intérêts des travaux d'épistémologie des sciences que de souligner comment la volonté d'améliorer les procédures scientifiques et le désir de répondre aux attentes du public se combinent et se conjuguent dans le développement de la recherche.³³⁸

³³⁷ Bachelard G., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p.15, (1938).

³³⁸ Claval P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, p. 242.

Le géographe est associé à la construction du Monde en suivant les conseils d'une participation active afin que le vecteur géographique tienne une place réelle dans le devenir des sociétés. Dans ce contexte les thèmes des enjeux que nous allons aborder maintenant sont des domaines récurrents de la géographie. Ils semblent être les supports principaux par lesquels une géographie vivante employant le noyau commun – l'humanisme géographique – sera en mesure d'exprimer la totalité de leurs dimensions dans leurs emplois géographiques.

Afin de répondre à ces perspectives nous regroupons sous l'intitulé du dynamisme d'une géographie vivante deux domaines qui selon notre sensibilité sont déterminés comme étant des enjeux épistémologiques pour la géographie. Le premier affirme le rôle des trois outils fondamentaux du géographe : l'espace, le paysage et le territoire. Le second s'attache au but de la maîtrise des espaces terrestres par l'intermédiaire de références, de constructions et de perspectives partagées.

CHAPITRE VIII

Le dynamisme d'une géographie vivante

Le dynamisme d'une géographie vivante est l'intitulé donné aux enjeux épistémologiques d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Notre volonté de tendre en permanence en direction de cette forme de géographie, dont l'objectif est de bousculer une normalité source de léthargie, nous oblige à associer des orientations parfois divergentes afin de saisir la plus grande part de ce qui nous semble être des enjeux épistémologiques pour la géographie contemporaine.

Dans cette perspective, nous nous trouvons inscrit au sein d'une boucle récursive pour laquelle le concept de réentrée met en œuvre l'ensemble des thèmes sur lesquels nous avons pris appuis pour parvenir à ce point. Par ailleurs, ces enjeux épistémologiques n'auraient pas été atteints sans la reconnaissance de l'influence conséquente de nombreux géographes. La base conceptuelle au sein de laquelle nous construisons une géographie vivante est partiellement employée à divers niveaux de la géographie et selon des intensités extrêmement variables alors que pour notre part nous en faisons une structure indispensable à toute étude. L'attribution d'un objet à la géographie, l'interface humanité/espaces terrestres, en connexion permanente à l'articulation de la temporalité, favorise son accessibilité à tout observateur.

Cet ensemble met en exergue des orientations communes à tous les géographes ainsi que la mise en œuvre de techniques et de méthodes similaires pour des productions géographiques. Il nous facilite la perception d'ossatures géographiques dans lesquelles chaque

géographe peut se mouvoir. La proposition de telles structures permet, à notre sens, d'accéder plus simplement à ce que nous définissons comme étant le noyau commun à la géographie : l'humanisme géographique. En effet, en admettant que les aspects présentés sont partagés par les acteurs de la géographie nous montrons l'existence d'un embryon commun. Cependant, celui-ci au sein des mouvances contemporaines doit pouvoir répondre et même prévoir les inquiétudes des sociétés ainsi que l'évolution des espaces terrestres sur lesquels l'humanité vit.

Afin de répondre à cette exigence et pour poursuivre la reconnaissance d'un noyau commun, au sein du dynamisme d'une géographie vivante, nous caractérisons les enjeux épistémologiques de celle-ci par l'emploi des trois outils fondamentaux du géographe dans le but de maîtriser les espaces terrestres.

8.1. Les trois outils fondamentaux du géographe

Le premier des enjeux épistémologiques, d'une géographie vivante possédant un noyau commun, est de mettre en œuvre les trois outils fondamentaux du géographe. Ces trois outils sont l'espace, le paysage et le territoire. Nous mettons en exergue ces trois thèmes car, en fonction des orientations et des influences qui ont guidées notre réflexion jusqu'à ce point et en fonction des potentialités que nous offre notre ossature conceptuelle de référence, il apparaît que ces trois outils tiennent une place déterminante au sein des constructions géographiques.

Ces trois thèmes sont alors abordés par une courte approche qui permet de les positionner dans la géographie. Puis nous montrons qu'ils sont tous trois des points de convergence, enfin, nous exposons qu'ils sont des vecteurs de dynamismes. Ces thématiques favorisent la perception des enjeux épistémologiques que peuvent représenter ces trois objets puisqu'ils mettent en synergie l'Homme, ses perceptions, le monde physique, la multitude des acteurs en interaction dans/sur les espaces terrestres et surtout ils sont un support de compréhension et de connaissance du Monde.

8.1.1. L'espace

Le terme espace est employé pour de multiples destinations, imaginaires et perceptions. L'espace recouvre alors le domaine extraterrestre ainsi qu'une étendue de liberté, que celle-ci soit physique ou psychologique. L'espace est aussi une part de la surface terrestre que l'on s'approprie définitivement ou temporairement. C'est un lieu, un endroit, un point, une particularité de notre cadre sociétal, dans lequel nous pouvons évoluer sans trop de contraintes en opposition aux structures urbaines ou l'humain est écrasé par l'humanité.

L'espace, sous toutes ses formes, s'adapte à toutes les destinations : culture, sport, éducation, loisir, évasion, travail, activité ou relation. Il dépasse toutes les dimensions individuelles, collectives, sociétales ou universelles. Il se saisit de tous les objets le constituant et leur propose une structure conceptuelle : l'Homme, la terre, les bâtiments voire des structures cognitives.

Dans ce terme la Terre devient un espace et l'espace du géographe peut être la Terre. L'espace n'est pas un tout dans lequel des tous peuvent y être agglomérés. Il dépasse la multitude d'emplois et de destinations ou de rôles qui laisseraient penser une telle errance. En revanche, l'espace dans ces conditions est une enveloppe. Il globalise des acteurs et il est un support sur lequel se déroule des actions et des phénomènes. Cette caractéristique contribue à lui donner la place qu'il tient dans notre langage et notre volonté de percevoir les phénomènes qui se déroulent sur la Terre voire à proximité immédiate.

La géographie et le géographe ne peuvent que difficilement ne pas employer ce terme pour leurs perceptions, leurs analyses, leurs compréhensions et leurs explications des phénomènes et autres objets qu'ils souhaitent rendre accessibles. L'espace tient une place conséquente dans les descriptions ainsi produites. L'espace est adaptable à tous les domaines, les phénomènes et les constructions perceptibles. Néanmoins, ce terme polysémique mérite que nous précisions à nouveau la définition que nous retenons :

Espace : volume, étendue ou domaine immatériel, matériel, physique, cognitif, fonctionnel, sociétal, culturel, idéal ou virtuel ; constitué, évalué et déterminé en fonction d'un cadre de référence vécu, perçu, subi, d'une projection cognitive ou physique, d'une conception idéale, matérielle ou institutionnalisée selon sa nature sociale. Cet objet non borné, mesurable pour certaines spécificités qui le limitent à un cadre restrictif de la géométrie ou du quantitatif, est de par sa nature définissable sans pour cela imposer de limites franches. Il met ainsi en exergue une relation d'ambivalence entre les domaines subjectifs et objectifs. Ce caractère de précision

et de flou est dépendant de sa construction, de sa position, de sa formulation, des agencements internes, des jeux de dimensions et des supports par rapport auxquels il est défini. Il est à la fois rigide lorsqu'il est mesure ou terrain de déploiement, et, souple quand il est domaine d'expression construit selon sa destination élaborée par un individu, une collectivité ou une société. Il est alors le produit d'une phénoménologie dans laquelle la perception de sa nature est construite par l'emploi des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité et de réentrée, articulés autour/sur la temporalité, l'ensemble inscrit au sein de l'interface humanité/espaces terrestres.

Nous insistons fermement sur cette définition car elle nous permet de hiérarchiser les niveaux d'observation et les échelles de reproductions. L'espace conçu comme tel est séparé du paysage ainsi que du territoire, tout en restant lié à ces deux outils de la géographie. L'espace employé par et pour cette définition va au-delà des espaces terrestres, qui pour leur part sont des outils constitués pour percevoir, analyser, comprendre et expliquer le Monde.

Dans cette perspective, l'espace révèle de multiples dimensions et constitutions. Elles sont produites en fonction du lieu d'observation, de la destination de celle-ci et de la nature du volume analysé. Par ailleurs, l'espace défini comme tel s'adapte aux multiples spécialités de la géographie, des sciences humaines ou sociales, voire des sciences physiques. En prenant cette référence nous ne rejetons pas les définitions existantes. Nous avons simplement construit un outil dans un esprit transdisciplinaire afin que des sciences connexes puissent œuvrer dans des directions similaires. Nous mettons en œuvre une définition permettant une grande souplesse. En outre, elle est suffisamment directive pour éviter que des confusions simplistes et regrettables se perpétuent au sujet de l'emploi des termes de paysage et de territoire en lieu et place de celui d'espace.

La mise en perspective des enjeux épistémologiques de l'espace pour la géographie, dans notre détermination d'un noyau commun à la géographie – l'humanisme géographique –, n'était accessible que par une démarche phénoménologique. Malgré l'ensemble des aspects indiscutables que cette approche permet, il demeure une grande part de subjectivité, puisque nous fondons nos actions sur la perception de phénomènes.

Néanmoins, une certaine objectivité tempère et limite cette orientation par la mise en œuvre d'une dialectique adaptative afin de rendre explicite les propositions sur le thème de l'espace, de ce que nous pouvons en retenir et de ce qui nous a mené à proposer un autre regard. Par ailleurs, pour parvenir à nous approcher au plus près de ce que nous semble être

l'espace nous avons employé les termes de territorialité et de territorialisation³³⁹, eux-mêmes définis en fonction de notre perception de la/d'une réalité du Monde. Cette courte structure méthodologique dont l'articulation essentielle est basée sur les quatre actions : percevoir, analyser, comprendre et expliquer³⁴⁰, contribue à l'élaboration de notre réflexion sur l'espace en tant qu'enjeu épistémologique.

Celle-ci se constitue d'une approche de l'espace en géographie dont l'objectif est de montrer partiellement la place tenue et donnée à l'espace. Puis nous positionnerons l'espace en tant que point de convergence et nous montrerons qu'il est un vecteur de dynamisme.

8.1.1.1. Une approche de l'espace en géographie

L'espace est longuement défini par J. Lévy et M. Lussault³⁴¹. Ces deux auteurs dressent une représentation globale de ce que peut représenter l'espace pour une utilisation géographique. Cette proposition dépasse largement les solutions que nous pouvons trouver dans *Les mots de la géographie*³⁴², ou dans *L'encyclopédie de la géographie*³⁴³. Le premier ouvrage s'attache à une approche synthétique alors que le second propose une approche par la définition. L'espace est aussi le centre d'intérêt de C. -P. Péguy³⁴⁴, de H. Regnault³⁴⁵ de F. Dagognet³⁴⁶ ou de H. Isnard³⁴⁷. Ces approches beaucoup plus larges que les précédentes nous offrent des regards et des perceptions qui se rejoignent pour attester de la pertinence du concept d'espace pour toutes les destinations géographiques. Un grand nombre d'ouvrages prend en considération l'espace, sa position, sa perception et son emploi. La totalité de ces ouvrages nous donne une perception semblable de l'espace³⁴⁸.

³³⁹ Voir glossaire.

³⁴⁰ Bavoux J.-J., 2002, *La géographie*, Paris : Armand Colin, p. 76.

³⁴¹ Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, pp. 325-341.

³⁴² Brunet R., Ferras R., Théry H., 1992, *Les mots de la géographie*, Paris : RECLUS, pp. 193-195.

³⁴³ Bailly A., Ferras R., Pumain D., 1995, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, 1167 p.

³⁴⁴ Péguy C.-P., 2001, *Espace, Temps, Complexité*, Paris : Belin, 283 p.

³⁴⁵ Regnault H., 1998, *L'espace une vue de l'esprit*, Rennes : PUR, 124 p.

³⁴⁶ Dagognet F., 1977, *Une épistémologie de l'espace concret*, Paris : Vrin, 240 p.

³⁴⁷ Isnard H., 1978, *L'espace géographique*, Paris : PUF, 225 p.

³⁴⁸ Allmang C., 2001, *Petites leçons de géographie*, Paris : PUF, 255 p. Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 215 p. Bailly A., Ferras R., 1997, *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Paris : Armand Colin, 197 p. Bavoux J.-J., 2002, *La géographie*, Paris : Armand Colin, 239 p. Claval P., 2001, *Épistémologie de la géographie*, Paris : Nathan, 266 p. Marconis R., 1996, *Introduction à la géographie*, Paris : Armand Colin, 222 p.

Cependant, il est possible, au sein de cette multitude d'influences, d'orientations et d'utilisations, d'extraire quelques aspects qui nous facilitent l'intégration de l'espace en tant qu'outil donné comme un enjeu épistémologique, ce que C. Ritter, E. Reclus ou C. Vallaux avaient déjà mis en évidence par l'emploi de ce concept dans leurs développements.

L'espace est alors employé comme une structure malléable nous permettant de nous saisir des dynamiques se déroulant dans/sur une surface déterminée en fonction d'une destination spécifique :

La ville constitue donc un dispositif spatial qui configure les substances sociétales, cette configuration constituant à la fois un état qu'on peut analyser et un processus dont il importe de comprendre l'archéologie. Ce dispositif, on peut le qualifier à l'aide du couple densité/diversité : en effet, l'urbain est toujours plus dense que le non-urbain ou l'infra-urbain, si l'on conçoit la densité comme un indicateur de l'intensité de la coprésence d'objets sociétaux (matériels et immatériels) distincts ; en même temps que plus dense, l'urbain est toujours plus divers que le non-urbain, diversité qui exprime la relation entre la quantité d'objets coprésences et la somme des objets disponibles au même moment dans la société. Chaque espace peut être appréhendé en raison du couplage de la densité et de la diversité – l'intensité de l'une pouvant compenser à l'occasion la faiblesse de l'autre. Par assemblage et exploitation des observations empiriques, on a pu discriminer un nombre restreint de géotypes principaux. A chaque géotype principal correspond une organisation spatiale spécifique, plus ou moins complexe, qui constitue l'indice d'un état du fonctionnement de la société urbaine.³⁴⁹

L'espace est alors un support, sur lequel le géographe construit ses observations et propose des structures explicatives. L'emploi de l'espace selon cette destination permet une grande souplesse et la perception de l'ensemble des réalités qui se déroulent dans/sur sa surface. Cette forme de fonctionnalité donnée à l'espace en tant que structure globale dans/sur laquelle des systèmes se construisent et des dynamiques se créent est développée dans les propositions de G. Wackermann³⁵⁰ ou dans les travaux de D. Pumain et de T. Saint-Julien³⁵¹. L'espace dans ces perspectives permet l'émergence de structures spatiales à même de rendre les interactions de ses constituants accessibles.

Néanmoins, malgré la pluralité de solutions, d'emplois et une pertinence sans cesse accrue de ce concept dans la géographie il ressort que :

³⁴⁹ Lussault M., 2000, La ville des géographes, *La ville et l'urbain l'état des savoirs*, Paris : La Découverte, p. 32.

³⁵⁰ Wackermann G., 1996, *Nouveaux espaces et systèmes urbains*, Paris : SEDES, 489 p.

³⁵¹ Pumain D., Saint-Julien T., 1997, *L'analyse spatiale*, Paris : Armand Colin, 167 p. 2001, *Les interactions spatiales*, Paris : Armand Colin, 191 p.

En conséquence le seul intérêt théorique du terme espace est justement de prendre acte de son incomplétude et de rendre nécessaire la construction d'une démarche pluridisciplinaire sociale et physique (dans laquelle les problématiques sont complémentaires et non concurrentes), pour essayer de résoudre moins mal les questions que les géographes souhaitent, souverainement, se poser.³⁵²

Ainsi les qualités que tous ces auteurs mettent au premier plan de l'utilisation de l'espace comme un concept et un outil permettant d'accéder à une plus grande pertinence des observations, ne peut seul satisfaire aux domaines d'étude de la géographie. En revanche, la connaissance de ses limites, de ses qualités et de ses perspectives, permet à l'observateur et au concepteur d'utiliser l'espace comme un point de convergence sur lequel le savoir se construit.

8.1.1.2. L'espace comme point de convergence

Le regard que nous venons de porter sur l'espace dans la géographie montre une grande diversité d'approches et de destinations pour cet outil. Pour notre part, nous considérons l'espace comme un outil au même titre que le paysage ou le territoire. Cet emploi d'outil, au sein des enjeux épistémologiques, permet de faire converger des intérêts en oppositions et pour lesquels un support propice à donner une zone de réalisation est nécessaire. Ce point de convergence, bien que non définissable avec précision, contribue à la perception du phénomène ou de l'objet que l'on souhaite rendre accessible.

Pour l'espace ce point de convergence, qui est un enjeu épistémologique du seul fait qu'il est une zone de réflexion et de réalisation, est en premier lieu l'imaginaire. Cet imaginaire est celui du concepteur qui propose une étendue d'action, que celle-ci soit physique avec un terrain de jeu, ou virtuelle avec une délimitation floue d'un domaine dans lequel se déroule un phénomène sociétal ou physique. L'imaginaire permet de concevoir plusieurs dimensions de perception de la zone observée sans pour cela la dénaturer. L'espace apporte une forme d'évasion à l'esprit de l'observateur. Ce dernier saisit l'espace proposé et construit un imaginaire autour des significations qui peuvent en émerger. Un espace touristique est perçu par un observateur en fonction de ce qu'il peut espérer dans le cas où il

³⁵² Regnault H., 1998, *L'espace une vue de l'esprit*, Rennes : PUR, p. 116.

séjourne dans cet espace. L'imaginaire de l'observateur, qui souhaite se rendre dans ce lieu, rejoint celui de producteur qui œuvre pour attirer l'intérêt du client.

L'espace est un point de convergence et d'expression. Dans un espace, qui ne possède pas forcément de limites, mais pour lequel nous pouvons percevoir des délimitations voire des marges fluctuantes, chaque acteur est en mesure d'exprimer, par le dialogue ou en fonction d'une image qu'il va véhiculer, ses sentiments ou les valeurs attribuées à cet espace. Dans cette forme, à la fois souple et rigide, tout ce que l'esprit peut concevoir est en mesure de se réaliser en fonction de l'expression que les acteurs donneront à leur perception.

L'espace est porteur d'une troisième dimension de convergence. Cette dernière associe le support, le lieu physique et les activités se déroulant sur/dans cet espace. En effet, les observateurs, les concepteurs et les acteurs se trouvent associés dans cet espace. Toutes les volontés convergent en direction de ce support, qu'il soit physique, virtuel ou cognitif. Ce support contribue à focaliser les regards. En devenant une source d'observation il devient un lieu physique en fonction des activités le caractérisant. Dans l'espace défini comme point de convergence, le géographe est en mesure de mettre en exergue les phénomènes qu'il perçoit du seul fait que cet espace est référencé. Ces potentialités de ce point de convergence contribuent à faire de l'espace un vecteur de dynamisme pour une géographie vivante.

8.1.1.3. L'espace vecteur de dynamisme

L'espace est donné comme un outil vecteur de dynamisme au sein des enjeux épistémologiques de la reconnaissance de l'humanisme géographique en tant que noyau commun à une géographie science des espaces terrestres des hommes. Ce vecteur de dynamisme résulte du rôle donné à l'espace dans cette géographie. Il est un outil qui contribue à l'élaboration de concepts et de l'objet de la géographie. Il est alors une articulation nécessaire à cette science tout en n'étant pas indispensable.

Cependant, l'espace dans son rôle d'outil de prospective est un vecteur de dynamisme pour la pensée géographique. L'espace n'est pas clos. Ses liens avec les domaines physiques et cognitifs font de lui un support sur lequel il est possible de concevoir des projections sur le devenir de la zone considérée. L'espace permet de saisir simultanément plusieurs dimensions et niveaux constituant un phénomène. La prospective sur un espace rejoint les propositions

d'objet de la géographie de R. Brunet ou A. Frémont avec des études de cadres spatiaux. Néanmoins, l'espace dépasse ces stades d'approche de l'objet de la géographie. La prospective permet à un espace déterminé d'associer les outils que sont le paysage et le territoire au sein même de l'espace étudié.

Il devient possible avec de telles orientations de concevoir une appropriation de l'espace concerné. En outre, l'espace englobe, dans une nature de Tout, ce qui peut être considéré comme des parties, c'est-à-dire le paysage et le territoire. Dans ce contexte l'appropriation potentielle est réalisable au sein des domaines physiques ou cognitifs. Cette appropriation ponctuelle, différée ou permanente facilite les jeux de dimensions d'observation et de perception de l'objet étudié par l'intermédiaire d'un outil comme l'espace.

L'espace conçu, perçu et employé de ces différentes manières contribue à créer des dynamiques d'ouverture, de liberté et de conceptualisation. L'ouverture résulte du cadre souple dans lequel évolue et est orienté un espace. Cette ouverture se reflète par les potentialités de connexions, d'échanges ou d'équilibres pouvant se construire aux marges de l'espace donné comme référence. L'ouverture implique aussi que l'espace ne soit pas figé, que le géographe soit capable de faire évoluer son outil en fonction des réalités qu'il rencontre. Ces potentialités induisent une liberté de perception et de construction. Cette liberté n'est pas faire ce que l'on veut sans se soucier d'autrui. Elle est une attitude dans laquelle un objet est construit afin de répondre aux exigences du Monde en mouvement. La liberté, dynamique de l'espace, le façonne par l'intermédiaire de la conceptualisation. Cette dernière limite la création en répondant aux critères d'un domaine scientifique tout en permettant d'ouvrir de nouvelles perspectives produites par la mise en synergie de ces différentes actions aux bénéfices de l'espace.

L'espace montre dans la géographie une grande diversité de visages, d'approches et de destinations. Celles-ci contribuent à lui donner une dimension d'outil source d'enjeux épistémologiques pour une géographie vivante. L'espace devient alors un point de convergence et un vecteur de dynamisme indissociable d'un positionnement géographique qui associe l'Homme, la nature et les espaces terrestres, à l'image du paysage pour certaines de ses destinations.

8.1.2. Le paysage

Un paysage est fréquemment une partie de l'espace terrestre saisie, perçue ou pensée par un observateur. Il révèle une multitude de formes qui sont autant de supports employés pour décrire la/une réalité. Un paysage est accessible à toute personne concevant un assemblage ponctuel dont le résultat est une image à un instant donné d'un phénomène ou d'une part d'une observation. Il est alors complexe d'embrasser la totalité d'un paysage.

Pour s'en convaincre les trois situations suivantes donnent à percevoir différents paysages. Les déplacements en avion, en train, en véhicule ou à pied offrent des solutions d'observation d'une grande variété. Elles sont dues à la perspective, à l'altitude, à la vitesse et aux espaces terrestres observés ainsi qu'aux dimensions de la surface et du volume appropriés par le regard. Le déplacement contribue à la production d'images successives aux profondeurs variables : du mur de végétation au premier plan, illusion créée dans un train à grande vitesse, aux sommets immobiles au dernier plan, alors qu'au second plan les objets semblent être modifiés à chaque instant.

L'observation seule est l'image proposée par un observateur. Par exemple, un individu assis devant une fenêtre observe un groupe de canards sur la Nartuby³⁵³. Sur la rive droite les premiers boulistes s'activent sur le boulodrome. Sur la rive gauche le lavoir et les arbres centenaires accueillent quelques promeneurs. En contrebas des maisons enserment le pont romain, et tout au fond, là-bas au nord, sur la colline, ce qui fut une forêt et qui aujourd'hui devient un pavillonnaire. Cette observation est figée dans l'instant, dans le cas présent elle se déroule dans un petit village provençal. Elle serait du même genre avec des perspectives plus ou moins étendues dans un domaine urbain de béton, de verre et de goudron ; ou dans un domaine féérique à l'image de l'Ile de Pins en Nouvelle-Calédonie pour lequel les pins colonnaires se marient avec le bleu émeraude du lagon ; ou encore, les dunes de sable du désert où a été tracée la frontière du Tchad et de la Libye.

L'idée d'une construction ponctuelle d'une image se dégage alors des espaces terrestres observés. Cette construction dépasse la seule appropriation d'une parcelle terrestre par le regard, le dessin ou un appareil photographique. Elle se révèle essentiellement cognitive, par exemple, lorsque les médias emploient le terme de paysage politique,

médiatique ou sportif. Il y a dans ce cas la construction d'un ensemble « d'un espace » dans lequel l'individu peut observer des phénomènes sociétaux, voire les vivre, selon ses aspirations. Le paysage peut alors être considéré en fonction de cette définition :

Paysage : partie, d'une étendue, d'une zone, d'un volume, d'une construction physique ou virtuelle, ou d'un support produit, que la vue et les sens peuvent saisir en fonction du champ de vue et des facultés qu'ils possèdent ou qu'ils se donnent selon des critères individuels et collectifs dépendants de la mémoire, de la culture, des potentialités, des attentes et de la perception d'une/de la réalité donnée à observer, ressentir ou vivre. Cette réalité, produite par la phénoménologie, possède ses propres spécificités et sa propre diversité qui font que la parcelle, le phénomène ou le support saisi par un/des observateur/s fera émerger des sentiments liés à la perception : du beau, du laid, de profondeur, de formes, de spécificités, de similitudes ou de références. Cet ensemble produit une image physique de référence, cognitive de perception, ou virtuelle d'évasion, liée aux représentations individuelles, collectives et sociétales de la nature, des espaces terrestres, des structures d'une société ou des domaines d'évolution donnés à tout observateur de percevoir. La construction de ce référent perçu et imagé s'effectue par la mise en relation au sein de l'interface humanité/espaces terrestres, objet de la géographie, des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité, de réentrée et de temporalité, que la production donnée à percevoir soit physique (tableau, zone observable), cognitive (médiatique ou socioéconomique), ou virtuelle (jeux en ligne). L'objet proposé, construit ou à concevoir est alors variable, limité et illimité, selon sa nature, son observateur et son concepteur, pour lequel, seules les similitudes, ses structures, son emploi et sa destination lui offre une orientation scientifique pour laquelle la part de subjectivité est importante et non quantifiable, tout en permettant des comparaisons, des évaluations, des reproductions et la vérification de l'emploi et de la destination de l'objet donné à percevoir.

Nous avons élaboré cette définition afin de rendre dans un cadre géographique ce que représente, à notre sens, le/un paysage. Par ailleurs, en donnant cette référence, nous fixons un point de départ à notre réflexion sur les enjeux épistémologiques du paysage. En outre, nous évitons l'écueil d'une définition qui ne serait pas en accord avec nos orientations et surtout nous posons un objet de manière déterminée dans le but d'éviter tous errements à travers les différentes approches du paysage. Néanmoins, notre définition n'est qu'une proposition qui à l'image de toutes ces constructions définitoires évoluera avec les mouvances sociétales.

Notre approche du paysage et de ses enjeux épistémologiques pour la géographie sont abordés et construits selon une structure identique à celle employée pour l'espace. De ce fait après avoir exposé synthétiquement le paysage dans la géographie, nous montrerons ce qui

³⁵³ Rivière du département du Var qui arrose le petit village de Trans-en-Provence et se jettent dans l'Argens.

contribue à faire du paysage un point de convergence et en quoi il est un vecteur de dynamisme pour la géographie.

8.1.2.1. Une approche du paysage en géographie

Le paysage pose, dans sa perception, dans les solutions ou les options que l'utilisation de son intermédiaire permet, un grand nombre de questions comme le remarque M. Collot :

L'usage contemporain du mot paysage se caractérise par la multiplication de ses emplois figurés, qui touchent aux domaines les plus divers : on parle aujourd'hui couramment de paysage intérieur, de paysage politique, ou de paysage audiovisuel. On peut se demander si, ce que le mot gagne ainsi en extension, il ne le perd pas en compréhension. Ne risque-t-il pas de devenir un vocable vide de sens, où se perd de vue toute référence au paysage « proprement dit » ? Ou bien au contraire cette extension métaphorique révélerait-elle certaines propriétés inexploitées et inexplorées du paysage ?³⁵⁴

Cette perception de ce qu'est le paysage dans son emploi courant aujourd'hui laisse entendre de grandes potentialités pour sa préservation, mais aussi de probables égarements qui pourraient se révéler nuisibles au devenir du paysage donné comme outil d'une géographie dynamique.

Cependant, M. Collot nous laisse percevoir des options positives pour le devenir de l'emploi du paysage au sein de cette science ou pour tout autre utilisation :

Le recours au paysage n'a rien d'un retour en arrière ; s'il permet à l'homme de renouer les liens qui l'unissent à son environnement, ce ressourcement est aussi la chance d'un renouvellement. Car le paysage change à chaque regard, qui est pour nous l'occasion d'ouvrir un autre horizon, de nous découvrir et d'inventer des formes nouvelles.³⁵⁵

L'emploi du paysage selon ces directives en en concordance avec les propos de D. Hume qui nous offre une projection dans l'imaginaire par l'intermédiaire du paysage et des images que nous avons le potentiel de créer.

Rien n'est plus libre que l'imagination humaine : bien qu'elle ne puisse déborder le stock des idées primitives fournies par les sens externes et internes, elle a un pouvoir de mêler, composer, séparer et diviser ces idées dans toutes les variétés de la fiction et de la rêverie.³⁵⁶

³⁵⁴ Collot M., 1997, La notion de paysage dans la critique thématique, *Les enjeux du paysage*, Paris : Ousia, p. 191.

³⁵⁵ Collot M., 1997, *Ibid.*, p. 205.

³⁵⁶ Hume D., 1983, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris : Flammarion, p. 94, (1748).

Nous nous trouvons au cœur de l'imaginaire où le réel côtoie ce qui peut être perçu comme une forme de réalité, alors nous effectuons une :

Contemplation du monde

Le monde nous parvient par nos sens. La vue, quant à elle, nous fournit des images. Lorsqu'elle porte au loin, surgissant des paysages dont l'immensité, par contraste, indique notre petitesse. Se crée alors une tension psychologique qui appelle à la contemplation du spectacle du monde.³⁵⁷

Ainsi G. Mercier fait appel à nos sens pour nous saisir de la réalité qui nous entoure. Il prend appui sur le paysage et ce qu'il peut véhiculer afin que chacun de nous puisse s'imprégner du Monde que nous pouvons contempler. Cependant, il nous met en garde face à une possible tyrannie du paysage³⁵⁸ si celui-ci devient une valeur de référence exacerbée par une recherche du paysage pour un paysage. En faisant appel aux sentiments que nous sommes en mesure d'exprimer avec la perception du paysage et est en symbiose avec E. Dardel, pour lequel : « Le paysage est la géographie comprise comme ce qui est autour de l'homme, comme environnement terrestre. ³⁵⁹» Prendre conscience de ce qu'il y a autour de nous ne peut s'effectuer que si nous acceptons de contempler, c'est-à-dire de nous laisser pénétrer par le Monde que nous vivons.

Ces orientations et ces perceptions sont proches des propositions de A. Buttimer³⁶⁰ qui pour sa part, dans une démarche humaniste affirmée, relie la perception à la culture qui favorise son élaboration. Dans ce cadre elle rejoint les observations de J. Bonnemaïson :

L'empreinte dans un lieu d'une écriture chargée de mémoire. Peuvent être considérés comme de géosymboles tout lieu, site, espace, itinéraire, accident naturel, source ou construction humaine qui donne sens au paysage et par là exprime et conforte l'identité des peuples ou des ethnies. Ces géosymboles sont porteurs d'identité. Il n'y a pas d'identité sans espace porteur, sans un territoire identitaire marqué de géosymboles.³⁶¹

Pour J. Bonnemaïson la culture portée par une civilisation est le vecteur de construction des paysages que nous pouvons observer lorsque ceux-ci sont anthropisés. Le paysage est alors le reflet de l'humanité qui s'exprime par son intermédiaire, il fournit tout au

³⁵⁷ Mercier G., 2000, *Terrains vagues Unspecified*, Québec : J'ai vu, p. 66.

³⁵⁸ Mercier G., 2002, La norme paysagère, *Cahiers de géographie du Québec* n°129, p. 382.

³⁵⁹ Dardel E., 1990, *L'homme et la Terre*, Paris : CTHS, p. 41, (1952).

³⁶⁰ Buttimer A., 2000, Préface, *Milieu, colonisation et développement durable*, Paris : L'Harmattan, p. 10.

³⁶¹ Bonnemaïson J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : CTHS, p. 92.

moins partiellement une forme d'identité. Ces traits culturels accessibles par le paysage se retrouve dans le regard que porte J.-P. Ferrier en associant les territoires et les paysages :

La modernité est alors d'abord cette grande entreprise qui ne cesse de s'inscrire dans les territoires, tellement l'activité humaine continue d'y imposer sa marque. Les paysages et les lieux que nous habitons sont cette scène, ce Grand Livre où se rencontrent ces faits de « nature » et de « culture » qui agissent en nous, comme ils se déploient dans les territoires où s'observent tellement nos travaux et nos aménagements.³⁶²

L'homme modèle le support terrestre et ses lieux d'habitations. Ses marquages et son empreinte font qu'il offre à la perception des paysages reflets de la modernité qui accompagne son évolution. Le paysage devient dans cette perception un support d'une relation nature-culture et le paysage existe principalement par ce lien au sein de nos territoires. Ce paysage est celui produit par l'urbanisation dont les maux sont exprimés par J.-P. Frey³⁶³ tout en nous laissant entrevoir des solutions pour lesquelles l'homme aurait conscience de son rôle dans la construction des paysages urbains. Ces constructions s'effectuent dans le temps, elles inscrivent une durée³⁶⁴ d'action pour la production de l'image alors que celle-ci est perçue dans l'instant. Pour que ces paysages urbains puissent dépasser la situation dans laquelle ils se trouvent, c'est-à-dire d'image négative de laideur et de rugosité, il est impératif des suivre les quelques conseils de G. Mercier : « Mais en attendant, si on en croit l'urbanisme, il semble qu'il faille investir pour que la beauté et l'agrément du quartier deviennent plus évidents. Cette charge, du moins à cette étape-ci, incombe encore aux gouvernements dont la capacité de dépenser n'est pas illimitée.³⁶⁵ » Le paysage peut être modelé, il est le reflet de ce que l'humanité est capable de produire en fonction des volontés affirmées et de ses potentialités à agir sur son support.

Cependant, le paysage n'est pas que ces aspects de perceptions, du regard porté sur un ensemble terrestre ou de la production d'un espace urbanisé volontairement construit pour être rentabilisé avec une recherche du beau. Le paysage est aussi ce que G. Rougerie³⁶⁶ ou F. Burel³⁶⁷ exposent. Ces auteurs nous donnent à percevoir des espaces dits naturels sous forme de paysages en fonction des éléments naturels et de l'évolution des surfaces observées. Leurs

³⁶² Ferrier J.-P., 1998, *Antée* 2, Lausanne : Editions Payot Lausanne, p. 210.

³⁶³ Frey J.-P., 2000, La ville des architectes et des urbanistes, *La ville et l'urbain l'état des savoirs*, Paris : La Découverte, p. 106.

³⁶⁴ Poullaouec-Godinec P., (dir.), 2003, *Les temps du paysage*, Montréal : PUQ, 284 p.

³⁶⁵ Mercier G., (dir.), 1998, *La ville en quête de nature*, Québec : Septentrion, p. 149.

³⁶⁶ Rougerie G., Beroutchachvili N., 1991, *Géosystèmes et paysages*, Paris : Armand Colin, 302 p.

approches sont techniciennes et ne laissent que peu de place à la perception et au récit, ce qui est quasiment en opposition aux développements de J.-R. Pitte³⁶⁸ :

Le paysage est une réalité culturelle car il est non seulement le résultat du labeur humain, mais aussi objet d'observation, voire de consommation. La culture joue ici le rôle d'un filtre variable d'un individu à l'autre, d'un groupe social à l'autre. [...] Le paysage est donc l'expression observable par les sens à la surface de la terre de la combinaison entre la nature, les techniques et la culture des hommes. Il est essentiellement changeant et ne peut être appréhendé que dans sa dynamique, c'est-à-dire dans le cadre de l'histoire qui lui restitue sa quatrième dimension.

J.-R. Pitte est en concordance avec les propositions de A. Berque³⁶⁹ et de X. de Planhol³⁷⁰ qui tout deux font appel à l'évolution de l'œuvre de l'humanité dans sa production de paysage pour rendre perceptible une image du Monde, comme J. Cook³⁷¹ lors de ses récits de voyages. Pour ces auteurs la sensibilité du récit, la recherche des dimensions de perceptions et d'observations sont les constituants du paysage source d'un savoir diffusable dans lequel la subjectivité tient une place non négligeable sans nuire aux connaissances produites.

La globalité de ces options d'approches du paysage, qu'elles soient techniciennes ou totalement subjectives, permet de saisir les multiples dimensions portées par le paysage dans ses utilisations courantes, et atteste de sa position de point de convergence.

8.1.2.2. *Le paysage un point de convergence*

Le paysage au même titre que l'espace est donné, en tant qu'outil et enjeu épistémologique, comme étant un point de convergence dans une géographie science des espaces terrestres des hommes. Le paysage, dans ce qu'il représente au sein de notre approche et en fonction de la définition que nous lui avons attribué, est un outil sur lequel les regards, les emplois et les centres d'intérêts font converger les concepteurs, les observateurs et les acteurs en mesure de le percevoir ou de le concevoir.

³⁶⁷ Burel F., Baudry J., 1999, *Ecologie du paysage*, Paris : Editions Tec & Doc., 359 p.

³⁶⁸ Pitte J.-R., 2003, *Histoire du paysage français*, Paris : Tallandier, pp. 18-19.

³⁶⁹ Berque A., 2000, *Écoumène*, Paris : Belin, 271 p. Berque A., Conan M., Donadieu P., Lassus B., Roger A., 1999, *La Mouvance*, Paris : Editions La Villette, 100 p.

³⁷⁰ Planhol de X., 1988, *Géographie historique de la France*, Paris : Fayard, 635 p.

³⁷¹ Cook J., 1998, *Relations de voyages autour du monde*, Paris : La Découverte, 458 p.

La nature de point de convergence est acquise en premier lieu par l'appropriation induite de la seule perception d'un paysage. Dans l'instant d'observation, aussi rapide que soit la perception, l'observateur s'approprie virtuellement le paysage qu'il est en mesure de percevoir. Cette appropriation résulte de la mémorisation des différents éléments propres au paysage construit. Ces éléments sont de toute nature. Leur spectre s'étend des aspects physiques des formes du terrain, aux senteurs et aux couleurs des végétaux en passant par la situation psychologique dans laquelle se trouve l'observateur. Cette appropriation est une prise de possession cognitive d'un ensemble avec une destination précise de référence paysagère pour un espace donné. Chaque individu percevra d'une manière différente un paysage. Cependant, le paysage initial sera rendu dans ces grandes formes de manière similaire. Cela signifie qu'il y a une convergence liée à la prise de possession intuitive et cognitive d'un paysage donné.

Nous trouvons des schémas semblables pour la construction des paysages en fonction de référents sociétaux, culturels ou mercantiles. La construction proposée ou observée fait converger les regards selon les destinations auxquelles elle répond. L'orientation générale d'un paysage l'inscrit dans un domaine spécifique des types de paysages perceptibles, que ceux-ci soient urbains (structure du tissu urbain), de verdure (des forêts ou des jardins), conceptuels (économiques ou politiques) ou sociétaux (de violences ou d'échanges). Les observateurs perçoivent l'outil paysage et celui-ci devient un point de convergence en fonction de la destination attribuée par le concepteur et développée par l'observateur.

L'aspect de point de convergence est atteint par la mise en relation des intérêts, des idéologies et des références des différents acteurs associés dans la constitution de ce paysage. Parvenir à cet objectif est un enjeu. Les différents acteurs partagent un même outil. Ces aspects dépendants des intérêts, c'est-à-dire de la valeur sentimentale attribuée au paysage, des idéologies en fonction de la place que celui-ci peut ou doit avoir, et les références sur lesquelles il est élaboré, que ces références soient la recherche du beau par le béton, la pierre ou les végétaux, font du paysage un point de convergence épistémologique. Dans cette convergence s'affrontent, s'équilibrent et s'ignorent toutes les formes et les destinations des paysages concevables ce qui contribue à dynamiser ce domaine particulier ainsi que la géographie.

8.1.2.3. *Le paysage un vecteur de dynamisme*

Dès lors que des perceptions, des idéaux ou des valeurs entrent en conflit il y a une création d'équilibres, de relations voire de ruptures. Ces situations parfois négatives, pour l'outil concerné, contribuent à faire du paysage un vecteur de dynamisme. En outre, ces sources de tensions ou de dissensions permettent à de nombreuses mouvances de s'affirmer et de proposer des solutions alternatives aux propositions existantes.

La création de notre Monde par l'intermédiaire du paysage, qui est l'image d'un espace ou d'un territoire que nous portons dans notre mémoire, favorise l'inventivité des observateurs et de concepteurs. Le paysage en tant que support imagé, que l'on donne à percevoir ou que l'on perçoit, suscite une multitude de dynamiques aux objectifs parfois opposés. Ces élans créatifs visent à préserver, à améliorer ou à bouleverser les paysages existants. De telles actions font s'affronter des écoles de pensées et de développement du cadre de vie. Ces dynamiques créatives autour du paysage se vérifient pour les conflits existants entre les industriels, les habitants et les défenseurs de la nature lorsque un projet de grande ampleur doit considérablement modifier la situation du moment, par exemple lors d'implantation d'éoliennes, ou d'une ligne ferroviaire à grande vitesse ou d'une infrastructure portuaire.

Les images véhiculées par l'intermédiaire du paysage en fonction de références culturelles, sociétales ou individuelles sont des vecteurs propices à l'émergence d'orientations novatrices dans la gestion du devenir des paysages modelables par la main de l'Homme. En effet, les débats sur la valeur du moment ou la portée à venir des modifications que va subir un paysage font que les relations créées initialisent des options insoupçonnées à l'origine du projet.

L'évolution probable d'un paysage en tant qu'outil, la place que celui-ci peut tenir et les relations que ce dernier est à même de renforcer, du fait de la diversité de perception d'un paysage, constitue le dernier ensemble des dynamiques de cet enjeu. Ces aspects sous-tendent un regard de l'observateur, avec un jugement subjectif de l'outil employé, afin de permettre la perception d'une particularité physique remarquable employée comme image marquante (par exemple : les images de la Réunion avec des cirques aux parois verticales de plusieurs

centaines de mètres). Le paysage est alors une dynamique d'observation et de référence, l'espace terrestre d'observation pouvant être caractérisé par le paysage sélectionné. Il est vrai que cette démarche est restrictive mais elle frappe l'esprit de l'observateur, technique que les agences de tourisme appliquent à la perfection. En exposant les potentialités internes à un paysage celui-ci devient un objet malléable au sein duquel tout individu est en mesure de se déplacer en fonction de ses attentes. Le paysage dynamise l'imaginaire en rendant accessible par l'image des lieux inaccessibles par les moyens dont dispose un individu.

Le paysage révèle une grande diversité de perception et sa place dans la géographie fut très fluctuante. Cependant, le paysage est un outil constituant un point de convergence ainsi qu'un vecteur de dynamisme pour la géographie. Il permet de percevoir la/une réalité et de s'extraire de celle-ci par la pensée tout en demeurant dans cette réalité. Le paysage est alors un enjeu épistémologique pour une géographie évolutive pour laquelle le territoire demeure un outil privilégié.

8.1.3. Le territoire

Le territoire, dans ce qu'il représente de possessions, de maîtrises, de reconnaissances et de pouvoirs, est une source majeure d'affrontements, pour lequel l'exemple le plus flagrant est le conflit israélo-palestinien. A un niveau d'implication moindre, le contrôle et la domination, reconnus ou silencieux, des anciennes républiques soviétiques par la Russie est un conflit, larvé ou ouvert, dont le territoire est l'objet de convoitises. Ce territoire est aussi celui que nous côtoyons tous les jours dans les artères des grandes villes mondiales où la violence s'inscrit sur les murs, dans les comportements et par l'intermédiaire de marquages de présence³⁷². Ces territoires actuels et quasiment universels ne doivent pas dissimuler des territoires plus secrets, tels les chemins coutumiers en Nouvelle-Calédonie. Ceux-ci délimitent des itinéraires de relations, de traditions et d'obligations pour les Kanaks. Aujourd'hui les tracés et la mémoire de ces vestiges des premiers habitants de l'île sont pratiquement inconnus, voire ignorés par la majorité des observateurs, alors qu'ils ont régénérés en partie les équilibres territoriaux de cet espace terrestre.

Ce rapide constat met en exergue une multitude de nature de territoires, de dimensions, de destinations et de constructions. Ainsi que, le territoire est perçu, conçu, partagé ou vécu par un nombre d'individus variant de l'unité à l'humanité. Lorsque nous considérons la Terre comme territoire de cette humanité. Le territoire est alors une espèce particulière dont un auteur provençal nous donne une idée par l'intermédiaire de ce poème :

Pauro Prouvènço

O ! mis cars ami, vertadié Prouvençau
 Me digués pas qu'acò vous fague gau,
 Car vuei pèr un rèn vendon nosto Prouvènço.
 Noste terraire, brès de nosto jouvènço.
 Es tout matrassa aquèu bèu terraire
 E se boulegan pas, mi fraire,
 Veiren fugi la bèuta dis Aupiho,
 Coume a fugi la vido di famiho.
 An estrassa la plano de Crau,
 Pèr de quitran e milanto fruchau.
 En Camargo, fugisson lis aucèu.
 Rèsto qu'un pau de bèuta dóu cèu.
 De pertout coume de champignoun,
 Se drèsson bastisso e cabanoun.
 An fa de « glofe »subre nòsti bèlli colo,
 Autant crida que dins li court d'escolo.
 Au bord de mar, pèr un jour de joio,
 Soun esquicha coume un pot d'anchoio,
 E pèr se faire mascara la pèu,
 Tout nus se meton au soulèu.
 Pèr nautre, amourous de nosto terro,
 Jour après jour, vesèn veni la misèro.
 Li pèd-terrous comton pas pèr la Patriò,
 Pastre e pacan crebaran en famiho.
 Parèis qu'un jour, lou matin, uno pastiho
 Ramplaçara soussisso e lentiho.
 An atrouba' qui la bono maniero,
 Pèr nous leva lou pan de la paniero.
 Encuei, emé tóuuti li machino,
 I Prouvençau pourgisson la famino,
 E de Paris, li gròssi tèsto,
 Se garçon de nautre. Rèn lis arrèsto.
 L'avèn proun servi la maire Patriò

Pauvre Provence

Oh ! mes chers amis, véritables Provençaux
 Ne dites pas que cela vous fasse plaisir,
 Car aujourd'hui pour un rien ils vendent notre
 Provence. Notre territoire berceau de notre
 jeunesse. Ce beau territoire est meurtri.
 Et si nous ne bougeons pas, mes frères,
 Nous verrons fuir la beauté des Alpilles,
 Comme a fui la vie des familles.
 Ils ont défiguré la plaine de la Crau,
 Pour du goudron et des milliers d'arbres fruitiers.
 En Camargue, les oiseaux fuient.
 Il nous reste qu'un peu de beauté du ciel.
 De partout comme des champignons,
 Se dressent des maisons et des cabanons.
 Ils ont fait du golf sur notre prairie,
 Autant crier que dans les cours d'école.
 Au bord de la mer, pour un jour de joie,
 Ils sont serrés comme dans un pot d'anchois,
 Et pour se faire bronzer la peau,
 Tout nus ils se mettent au soleil.
 Pour nous autres, amoureux de la terre,
 Jour après jour, nous voyons venir la misère.
 Les culs-terreux ne comptent pour la Patrie
 Bergers et paysanx crèveront en famille.
 Il paraît qu'un jour, le matin, une pastille
 Remplacera les saussices et les lentilles.
 Ils ont trouvé ici la bonne manière,
 Pour nous lever le pain de la bouche.
 Aujourd'hui, avec toutes les machines,
 Aux Provençaux ils offrent la famine,
 Et de Paris, les grosses têtes,
 Se moquent de nous. Rien ne les arrête.
 Nous l'avons assez suivie la mère Patrie

³⁷² Brun-Picard Y., 2003, *Les territorialisations de la violence*, communication, colloque Les territoires partagés, Rimouski, Québec.

Voulèn travaia, nourri nòstri famiho.
 De gràci, sagatés plus nosto bello Prouvènço,
 L'aman tant lou brès de nosto jouvènço.
 Avèn l'amour de noste bèu terraire,
 Coume l'enfantoun aquèu de sa maire,
 E s'en Prouvènço avèn fa noste nis,
 Es qu'es un vertadié paradis.
 Sian fièr e se fasèn un ounour d'èstre
 Prouvençau,
 Es que nòstis us, coustumo, en tóuti fan gau.

Lou Pastre

Nous voulons travailler, nourrir nos familles.
 De grâce ne saccagez plus notre belle Provence
 Nous l'aimons tant le berceau de notre jeunesse.
 Nous avons l'amour de notre terroir,
 Comme le petit enfant celui de sa mère,
 Et si en Provence nous avons fait notre lit,
 C'est parce qu'elle est un véritable paradis.
 Nous sommes fiers et nous nous faisons un
 honneur d'être Provençaux
 Ce ne sont que nos us et coutumes qui font toute
 notre foi.

Adaptation française de Brigitte Brun-Picard

Nous retrouvons les traits de ce qui peut constituer l'ossature primaire de l'élaboration d'un territoire. Il est vrai que le vécu, le perçu et les sentiments, sans omettre des jugements de valeur, sont présents dans ce poème. Pour l'auteur, le territoire prend vie sous la plume de la description par l'intermédiaire d'un cri d'alerte au sujet des actes qui défigurent les paysages originels de la Provence au détriment des populations et pour le bénéfice de quelques spéculateurs et bétonneurs désignés comme aménageurs. Le territoire, la Provence, est une étendue, une surface, dans/sur laquelle les Provençaux se reconnaissent par le partage de valeurs, de mode de vie et surtout d'un lieu de résidence.

Ce territoire est celui de l'olivier, du soleil et de la lavande. Le progrès n'est pas rejeté, les maux et les excès sont dénoncés afin que chaque habitant puisse prendre conscience qu'en laissant envahir le territoire par les touristes la Provence est irrémédiablement défigurée pour le seul confort d'une minorité, laquelle n'a rien à faire du devenir de ce lieu puisqu'il n'est qu'un support à l'expression de sa domination. La volonté de l'auteur de réveiller les Provençaux au sujet de l'état de la Provence, par l'intermédiaire du territoire, met en exergue un référent terrestre dans/sur lequel un part de l'humanité trouve et s'efforce de défendre ses racines. Le territoire est alors le point de convergence, le noyau commun, en mesure de fédérer tous les habitants.

Cependant, dans cette imbrication de ce que représente un territoire nous percevons une grande diversité de destinations et de dimensions. Ces dernières sont personnelles, collectives, voire idéologiques. De plus, le territoire n'est pas défini dans sa totalité. Différents types de territoires sont associés. En effet, des territoires agricoles, commerciaux,

culturels ou sociétaux sont exprimés par l'emploi du terme Provence en tant que territoire. Dans ce cas le territoire révèle multiples types de territorialisations. Afin d'éviter tout antagonisme entre les différents types de territoires nous avons construit une définition de cet objet géographique, en concordance avec notre hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie – l'humanisme géographique –.

Territoire : partie d'une étendue, d'un volume (terrestre, maritime, atmosphérique, extraterrestre), ou d'une élaboration complexe de nature physique, cognitive ou virtuelle délimitée par des repères identifiables, perceptibles, admissibles ou institutionnalisés étant imposés, reconnus ou partagés. Ces repères sont objectifs ou subjectifs. Ils produisent des limites finies et perceptibles. Ils constituent ainsi une réalité résultant d'une territorialisation produite en fonction d'agents d'une territorialité propre à l'objet construit. L'objet constitué est alors « un » au sien de la globalité d'un « Tout ». Il est observable, évaluable, vérifiable, quantifiable voire reproductible par comparaison ou par opposition aux constructions et élaborations physiques, cognitives ou virtuelles existantes. Il prend corps par l'appropriation physique, cognitive ou virtuelle effectuée par son concepteur et ses acteurs.

Les statuts, les destinations, les emprises, les rôles, dépendent de la nature propre de l'objet constitué. Il peut être visible/invisible (stade, domaine féérique), légal/illégal (circonscription, trottoir), personnel/collectif (ma maison, notre université), vécu/perçu (ville, urbanité), nommé/sans nom (Paris, l'espace), vie/culture (domicile, musée), travail/sociétal (entreprise/bar). Il est inscrit dans une forme de géographicit   dépendante de sa construction. Ainsi objectiv  , poss  d  , reconnu ou d  clar  , il peut alors   tre convoit   pour ce qu'il est : un objet.

Les   l  ments de sa constitution la territorialisation et la territorialit   sont d  pendants de la mise en   uvre des concepts. De diff  renciation par le marquage, puis de r  entr  e du fait de l'action induite par le concepteur. Ensuite de la moindre contrainte car il satisfait au maximum des aspirations et des potentialit  s du constructeur et des espaces convoit  s. Du concept de rupture/continuit   car le territoire est d  limit   en fonction d'autres entit  s. De l'interface humanit  /espaces terrestres (objet de la g  ographie) par l'existence d'au moins un r  f  rent, l'Homme en fonction d'un support et, de la temporalit   car il est inscrit dans plusieurs phases de perception du Monde.

Cette parcelle fixe, par sa d  finition, une existence palpable ou non, d'un lieu dans lequel il est possible d'  voluer parfois aux limites de la marginalisation, avec la constitution de domaines exclusifs. L'objet rel  ve d'une r  gle de constitution,    quelque niveau que ce soit, que cette possession soit cognitive ou physique. Il est d  fini comparativement aux constructions similaires, afin de se pr  server avec elles et contre elles, pour affirmer ainsi son existence par l'interm  diaire de ses constructeurs et acteurs.

Le territoire dans ce qu'il peut repr  senter, ou en fonction de ce que chacun de nous peut construire, semble plus facilement accessible par l'interm  diaire des dimensions et des destinations donn  es par cette d  finition. En outre, comme pour nos autres propositions d  finitoires, cette d  finition est elle aussi   volutive et adaptable selon les mouvances qui

viendront l'alimenter. Elle n'est pas fondée sur l'exemple et elle ne se nourrit pas d'exemples pour expliciter ce qui selon notre positionnement, au sein de la géographie, constitue le territoire.

En donnant immédiatement une définition du territoire nous sommes en mesure de percevoir contradictoirement le territoire dans la géographie, puis de l'intégrer au sein de l'interface humanité/espaces terrestres et d'exposer en quoi il est un enjeu épistémologique pour la géographie en abordant l'acte de s'approprier le territoire.

8.1.3.1. Une approche du territoire en géographie

G. Di Méo nous met en garde face au concept de territoire : « le territoire se heurte également à ses limites, conceptuelles quand on l'enferme dans l'image de ces espaces domestiqués d'antan, locaux ou régionaux, quasiment clos, d'où ne sortaient guère des générations entières de paysans et d'artisans.³⁷³ » Ainsi le territoire semble être porteur d'un imaginaire perçu comme négatif, voire comme rétrograde, en fonction de son emploi et de la destination pour laquelle il sert de support à la perception d'une réalité. Afin de dépasser ces points de friction de nombreuses définitions³⁷⁴, plus ou moins denses ont été proposées ainsi que des techniques pour améliorer l'étude de ces espaces bornés³⁷⁵. Cependant, aucun de ces producteurs de références n'est allé aussi loin que J.-P. Ferrier.

J.-P. Ferrier, nous donne une indication sur sa conception de la géographie et la production du savoir en affirmant : *La géographie ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*³⁷⁶. Ce titre d'ouvrage nous plonge dans le savoir en construction. Pour pouvoir parler d'un objet nous devons l'avoir défini et posséder un minimum de connaissances sur sa nature afin de parvenir à l'étudier et de ce fait produire un savoir. Plus tard il poursuit son action sur le territoire en précisant :

³⁷³ Di Méo G., 2000, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, p. 279.

³⁷⁴ La totalité des dictionnaires de géographie donne des définitions du territoire, *Les mots de la géographie, Dictionnaire de la géographie, Encyclopédie de la géographie*. Chaque lecteur peut choisir celle qui convient à ses types de préoccupations, selon la perception qu'il a de ce que doit être la géographie.

³⁷⁵ Mérenne-Schoumaker B., 2002, *Analyser les territoires*, Rennes : PUR, 166 p.

³⁷⁶ Ferrier J.-P., 1984, *Antée 1, La géographie ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence : Edisud, 254 p.

Il est alors possible de mieux comprendre que le contrat géographique, justement, « recadre » ces deux attitudes : parce qu'il a pour objet de guider la meilleure poursuite possible de la double aventure de l'humanisation des hommes et de la territorialisation de la Terre. Une aventure, qui est « humaniste » : c'est dans le monde de la culture, des valeurs et des œuvres que les hommes doivent construire collectivement un présent acceptable ; une aventure, qui est « cosmiste » : c'est dans le monde de la nature que les hommes doivent découvrir les pratiques qui ne nuisent pas à la maison commune qu'ils habitent et doivent transmettre à leurs descendants. Avec le contrat géographique, le territoire ne relève donc pas de la seule nature : un autre mécanisme y est en œuvre, le processus d'anthropisation, dont la territorialisation est l'équivalent géographique, inséparable de l'aventure de l'humanisation. Si les hommes veulent tenter d'habiter dignement avec leurs proches et leurs contemporains, de nouvelles conceptions, encore difficiles à imaginer, sont à instaurer dans ce domaine.³⁷⁷

J.-P. Ferrier nous plonge dans la construction du territoire en fonction des moyens dont dispose l'humanité pour maîtriser la surface terrestre. Nous sommes alors en accord avec les orientations développées par J.-P. Ferrier et nous retenons ses propositions de mésoconcepts³⁷⁸ qu'il développe dans le même temps. Dans un autre genre, G. Di Méo³⁷⁹, pour sa part avant de nous orienter de la manière que nous avons retenue ci-dessus, nous propose une approche fonctionnelle et historique en s'attachant aux lieux, à leurs évolutions, leurs modifications ainsi qu'aux enseignements que nous pouvons extraire de cette observation. Ces orientations sont porteuses d'une image sociale du territoire, mais comme le note S. Laurin :

Par exemple, le concept de territoire, massivement utilisé par les géographes depuis une vingtaine d'années surtout, manque pourtant d'une construction théorique spécifique au regard que la géographie pose sur une réalité sociospatiale. La revue des écrits en témoigne. Bien qu'un certain flou conceptuel soit essentiel au mouvement de la pensée, il n'en demeure pas moins que cette pensée se trouve limitée si elle se contente de quelques définitions, constamment reprises sans beaucoup d'enrichissement. On se surprend à souhaiter que des géographes prennent l'initiative d'un colloque interdisciplinaire ayant pour objet une solide discussion sur les significations du concept de territoire en usage dans divers lieux (savoirs professionnels et techniques, savoir savant, savoir scolaire, sens commun, regard des différentes disciplines, etc.), leur contribution à l'avancée des connaissances et à la compréhension de l'action sociale.³⁸⁰

³⁷⁷ Ferrier J.-P., 1998, *Antée* 2, Lausanne : Payot, pp. 81-82.

³⁷⁸ Ferrier J.-P., *op.cit.*

³⁷⁹ Di Méo G., (dir.), 1996, *Les territoires du quotidien*, Paris : L'Harmattan, 207 p.

Di Méo G., 2001, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, 317 p.

³⁸⁰ Laurin S., 2001, *Géographie et société*, Québec : Presses Universitaires du Québec, p. 7.

La production de connaissances par rapport au territoire est indiquée en relevant les diversités de considérations de celui-ci en fonction du regard et de la perception que nous avons de sa nature ou de sa constitution. S. Laurin insiste sur le fait d'une nécessaire définition des outils employés par les géographes afin que ceux-ci parlent un même langage en fonction de règles similaires. L. Bureau, donne un visage tout aussi réaliste en montrant l'immense diversité de ce qui le constitue :

Or, voici notre présent lui donne des ailes. Tel le phénix qui renaît de ses cendres, le territoire, qu'on tentait naguère d'évincer en lui substituant un statut et une appellation plus lustrés, se retrouve partout au centre des débats. Lui qui était vide se remplit de mots ; on accole son nom aux choses les plus dépareillées. Il annexe l'Amérique aussi bien que les aires de reproduction du castor, les terrains d'enfouissement des ordures ménagères et le désert d'Australie, l'Arctique et les fédérations des éleveurs de porcs ; il est tout à la fois « aménagé », « imaginaire », « ennemi », « local », « désenchanté », « national », « réenchanté », « urbain », « rural », « linguistique », « culturel »... Un coup d'œil sur Internet permet de juger de la fécondité du terme : 632 000 mentions. C'est beaucoup mieux que le « paysage » qui ne génère que 147 000 mentions, que la « banlieue » qui n'en produit que 169 000. Ce qui ne prouve rien, sinon que le territoire est un polyèdre possédant une infinité de faces sur lesquelles chacun dessine ses rêves, ses idéologies, ses nostalgies.³⁸¹

L. Bureau nous propose une idée de la nature du territoire en montrant que ce qui se trouve dans l'ensemble qui le constitue le définit comme étant de telle forme et appartenant à tel domaine. F. Lasserre, pour sa part est plus pragmatique et nous montre un territoire support au pouvoir et à son affirmation par l'image qu'il transmet :

Le territoire est l'objet des politiques de l'Etat et constitue un élément central du discours identitaire, tant il est vrai que les sociétés humaines se définissent aussi dans le temps et dans l'espace, sur un territoire qu'elles s'approprient par le biais de ces constructions que l'on nomme représentations territoriales. Ainsi, le discours sur l'identité de la nation, dans le cas tunisien par exemple, implique une construction culturelle centrée sur le territoire. Le territoire est au cœur des discours identitaires, et la relation qui s'établit entre société et espace vécu, dans le processus de construction du territoire, oriente la construction de ces représentations, comme on le constate en Martinique ou dans l'Ouest américain. Enfin, le territoire peut être instrumentalisé dans un discours destiné à légitimer la construction d'autres images identitaires, comme le caractère prétendument intrinsèquement distinct de la culture japonaise par rapport à toutes les autres cultures du monde. Au reste, ces représentations demeurent dynamiques et non figées dans le temps, ainsi que le prouvent les changements dans les images territoriales parmi les populations des Petites Antilles, à la suite du développement de la culture commerciale des algues.³⁸²

³⁸¹ Bureau L., 2003, Préface, *Le territoire pensé*, Québec : Presses Universitaires du Québec, p. viii.

³⁸² Lasserre F., 2003, *Le territoire pensé*, Québec : Presses Universitaires du Québec, p. 9.

F. Lasserre met en évidence les différentes dimensions du territoire et des territoires. Il pose le territoire comme un référent de comparaison et de compréhension du Monde. Par l'intermédiaire du territoire l'observateur perçoit les parties du Tout terrestre et les structure en fonction de leurs origines, leurs destinations et de leurs potentialités. Il va au-delà de la seule habitation, ou de la construction. La culture comme vecteur de construction est reconnue et mise en avant. F. Lasserre est dans ce contexte proche des propositions de J. Bonnemaïson :

Le territoire en tant qu'espace politique est d'une autre nature. La frontière le borne, elle marque l'espace de survie ou de puissance, c'est-à-dire le cœur des enjeux géopolitiques. C'est l'espace défendu, négocié, convoité, perdu, rêvé où se jouent les rapports de domination entre les nations. On se bat pour un territoire, pour une ligne de crête – la ligne bleue des Vosges – ou pour les îles Malouines, bien qu'elles n'aient pas d'enjeux économiques réels.³⁸³

Aux dimensions de constructions et de perceptions, J. Bonnemaïson ajoute la dimension de la nature intrinsèque du territoire observé. Cela signifie qu'il produit une forme de synthèse des propositions auxquelles nous nous sommes référés en associant les différents supports à l'élaboration, à la reconnaissance et à la définition d'un territoire, quelle qu'en soit sa destination. Par extension J. Bonnemaïson fait déjà du territoire un point de convergence source d'enjeux épistémologiques.

8.1.3.2. Le territoire comme point de convergence

Le troisième outil que représente le territoire pour la géographie est aussi un point de convergence en direction duquel concepteurs, acteurs et observateurs s'orientent afin de percevoir, comprendre et expliquer le Monde dans les meilleures conditions. Le territoire considéré de cette manière, c'est-à-dire comme une source d'une maîtrise accrue du Monde, suffirait à justifier sa place d'enjeu épistémologique. Cependant, le territoire dépasse largement ce cadre d'emploi puisqu'il est simultanément origine, support et perspective dans notre construction individuelle de la connaissance du Monde.

Le territoire est un point de convergence épistémologique et de ce fait un enjeu car il repose sur des références, une reconnaissance et des règles de marquages. Les références initiales de la construction d'un espace territorialisé sont des points sur lesquels les différents intervenants doivent trouver un équilibre sous peine de vivre une situation similaire à celle

existante entre Israël et la Palestine. Le territoire en tant qu'objet physique fini, car délimité par un marquage, est soumis à des formes de possessions. Ces formes de possessions sont variées. Elles peuvent être légales avec un titre de propriété, institutionnelles par la reconnaissance de l'étendue territoriale d'un pays. D'une manière plus subtile la possession peut être une appropriation cognitive d'un espace défini, comme territoire d'expression, à l'image d'une salle de cours pour un professeur. Le territoire révèle une dernière facette, une possession virtuelle sans références physiques dans laquelle l'individu crée son territoire de vie et de réalisation.

Qui que nous soyons nous convergeons en direction de telles formes de possessions de territoires et nous faisons en sorte, le plus souvent inconsciemment, de jouer avec ces différentes formes de possessions. Le territoire est alors un support sur/dans lequel convergent les intérêts de chaque acteur en fonction de sa nature et de sa destination. La perception des différentes destinations ainsi que des orientations des acteurs, de chaque territoire, contribuent à faire émerger des axes de convergences et des aspects partagés. Ces derniers sont des référents employables afin de rendre explicite la construction d'un territoire.

Le territoire, dans ce qu'il représente au niveau des héritages de ses constituants, de sa construction ou de sa reconnaissance, fait converger les regards et les volontés qui souhaitent parvenir à la maîtrise de cet objet. En effet, le territoire, à l'inverse de l'espace et du paysage, est un objet et un outil qui peut être possédé de manière physique. Il appartient alors à un individu. Celui-ci va agir pour défendre sa propriété limitée par des frontières (barrières, limites ou frontières). Le territoire est un objet de focalisation des pulsions possessives.

Le territoire donné comme une source de convergence d'intérêts opposés et d'affirmation de possession est un enjeu pour les acteurs des différents territoires existants. Il contribue à faire converger les regards des géographes, pour lesquels le territoire est un outil d'une meilleure compréhension des dynamiques en action dans/sur les espaces terrestres par l'intermédiaire des structures territoriales perceptibles.

8.1.3.3. Le territoire comme vecteur de dynamisme

³⁸³ Bonnemaïson J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : CTHS, pp. 131-132.

La géographie ne peut pas se satisfaire des outils que sont l'espace et le paysage. Ceux-ci offrent au géographe des dimensions et des niveaux d'approches des objets perceptibles dans/sur les espaces terrestres sans pour cela permettre d'accéder à la possession ainsi qu'à l'accumulation et à la défense, parfois acharnée, d'un espace terrestre. En affirmant que le territoire est un vecteur de dynamisme, pour la géographie, dans sa position d'enjeu épistémologique, nous mettons en relation l'espace, le paysage et le territoire. En effet, le territoire englobe des espaces et des paysages. Mais un espace peut ne pas être constitué de territoires ni de paysages. En outre, un paysage est inscrit au sien d'un espace et il peut être perçu en dehors d'une dimension territoriale.

Ce constat expose la nécessité de prendre en considération le territoire, qu'elle que soit sa taille, sa nature ou sa destination. Une observation développée au niveau du territoire donne au géographe un support perceptible par l'intermédiaire d'une structure construite en fonction d'une destination. L'observateur est en mesure d'associer des territoires de dimensions extrêmement variables, de la niche écologique à l'étendue d'un continent, afin de rendre la/une réalité accessible. L'emploi d'un support pour lequel l'égalité des dimensions de l'objet n'est pas une obligation contribue au dynamisme général de l'observation puisque le référent est la construction territoriale. Le territoire est considéré comme un individu dans toute sa diversité. L'enveloppe, fondée sur sa territorialisation et ses éléments de territorialité, lui donne sa fonction de territoire par l'intermédiaire de l'image d'un objet aux limites établies.

Le territoire en tant qu'outil englobe un nombre considérable d'activités selon qu'il est un pays, l'étendue d'une ville ou une zone particulière dans laquelle des activités économiques sont implantées. Ces facteurs, source d'actions dans/sur les espaces terrestres constitués en territoires, sont des outils et des objets par l'intermédiaire desquels le géographe se saisit des dynamiques propres à chaque ensemble. L'articulation en espaces territorialisés facilite la compréhension des équilibres propres à une structure territoriale de taille plus importante que l'objet d'étude.

En effet, une zone commerciale n'est pas qu'un espace d'échanges économiques ni un simple paysage constitué de blocs de consommation. Une zone commerciale est un territoire délimité qui possède des points d'interface avec d'autres structures territoriales et qui engendre des flux entre des territoires aux destinations différentes. Le territoire constitué est

alimenté par des dynamiques qui façonnent ce territoire et contribuent par induction à façonner les territoires en relation avec lui. La zone industrielle considérée comme un territoire devient un objet du dynamisme des approches géographiques. Le géographe ne s'intéresse pas seulement aux déplacements pendulaires ou à l'impact économique local. Il prend en considération les interrelations entre les différents acteurs de la structure territoriale afin de mettre en exergue ces articulations, sa possible modularité et le résultat de l'action anthropique sur un espace terrestre devenu un territoire.

Ainsi le territoire, qui est une dimension de perception d'un niveau différent à l'espace et au paysage, est lui aussi un vecteur de dynamisme pour la géographie grâce aux types d'approches accessibles par son intermédiaire. L'enjeu épistémologique global pour la géographie, dans l'emploi du territoire en tant qu'outil à une meilleure compréhension du Monde, réside dans les potentialités offertes par les jeux de niveaux d'actions, de perceptions et de constructions propres au territoire.

L'espace, le paysage et le territoire sont trois outils d'une géographie dynamique et des enjeux épistémologiques d'importance au sein de cette science. Ils apportent la faculté d'associer sans difficulté des domaines particuliers comme la perception, la projection et la construction sans qu'aucun ne perde sa pertinence. Ces trois outils permettent d'accéder à différentes réalités du Monde en mouvements.

L'espace est un support aux démonstrations générales avec des limites floues. Le paysage donne à la perception et à la subjectivité le rôle de nous rendre accessibles les formes du Monde. Le territoire nous intègre dans la construction permanente du Monde avec ses référents, ses limites et ses acteurs.

Ces trois dimensions géographiques sont interdépendantes. Elles contribuent par leurs connexions et leur complémentarité à enrichir l'épistémologie de la géographie dont l'un des enjeux épistémologiques, dans le dynamisme d'une géographie vivante, est de maîtriser les espaces terrestres.

8.2. Dans le but de maîtriser les espaces terrestres

La maîtrise des espaces terrestres est un objectif probablement illusoire. Dans un Monde où l'Homme est le principal vecteur de destructions irréversibles, qui se réfugie sous des concepts de rentabilités voire de nécessités pour justifier ses attitudes, qui entraînent l'accélération de la dégradation des espaces terrestres.

Les enjeux épistémologiques d'une géographie dynamique et vivante ne sont pas de cet ordre. Dans un tel contexte le noyau commun, en direction duquel nous tendons, ne pourrait pas être l'humanisme géographique. La maîtrise recherchée est celle de la connaissance, de la perception des espaces terrestres. Ces derniers sont les seuls supports à l'existence égoïste de l'Homme, ainsi que de la prise en considération, par l'intermédiaire d'un domaine scientifique, du devenir du Tout terrestre.

Cette maîtrise des espaces terrestres est accessible, au moins partiellement pour un géographe, en employant les concepts que nous avons proposés comme supports à la perception du Monde. Cet ensemble conceptuel, au sein d'une orientation épistémologique dont l'un des objectifs est l'évolution du savoir, s'appuie sur des références, en fonction de constructions, pour œuvrer au final en direction de perspectives communes.

8.2.1. Par des références

La maîtrise des espaces terrestres est accessible, à notre sens, par l'emploi de références pour lesquelles tout acteur ou tout concepteur est en mesure de les mettre en œuvre. Celles-ci se regroupent au sein de références structurelles, fonctionnelles et conjoncturelles.

8.2.1.1. Des références structurelles

Dans notre recherche du noyau commun à la géographie nous avons proposé d'employer une structure organisée autour d'une base conceptuelle constituée de la différenciation, de la moindre contrainte, de la rupture/continuité et de la réentrée. Cette base est renforcée par la mise en place d'une articulation, la temporalité. Elle nous permet d'accéder à l'objet de la géographie : l'interface humanité espaces/terrestres. Une telle

structure est totalement intégrée au cœur des enjeux épistémologiques d'une géographie vivante. Cependant, elle n'offre qu'une structure originelle avec une fonction de point d'origine pour l'ensemble des démarches géographiques. En outre, cet aspect initial nécessite d'être complété afin que les références structurelles soient porteuses d'un essor suffisant au sein du savoir en construction.

Pour répondre à cette nécessité des références méthodologiques doivent être développées. Celles-ci sont un enjeu de taille. Elles mettent en évidence les fondements sur lesquels peuvent se bâtir une recherche. Elles induisent un déroulement particulier à chaque action en fonction du domaine dans lequel une observation est effectuée. Elles imposent une qualité de progression afin que la production ne puisse pas être mise en doute sur le plan méthodologique. En quelque sorte, les enjeux épistémologiques sont de mettre en œuvre méthodiquement les propositions conceptuelles que nous avons effectuées. Elles donnent un cadre général de réalisation pour toute observation, pour tout objet et pour toute destination en relation avec une démarche géographique.

Cependant, cette référence méthodologique doit être complétée par des références favorisant l'articulation des différents acteurs mis en synergie. Ces articulations sont accessibles par le développement de liens entre les différentes dimensions d'observations et de réalisations. La multiplication des connexions, entre les domaines du perçu et du vécu, des contraintes de réalisation et de la volonté de construction, ou encore des limites existantes et du refus de les prendre en considération, est un enjeu pour la géographie. En effet, cette science en étant capable, par l'intermédiaire de ces concepteurs, de gérer des attentes et des capacités en opposition favorisera une plus grande maîtrise des espaces terrestres grâce aux articulations qu'elle aura développées entre les différents intervenants.

Une telle structure basée sur une action méthodique et des articulations renforçant sa structure initiale doit proposer des domaines d'action en concordance avec ses orientations. Les domaines d'action résultent des phases initiales de la structure proposée. Ils sont liés aux équilibres perceptibles ou souhaitables pour les espaces terrestres et les constituants de ceux-ci. Ils sont induits par les interdépendances et les relations nouées aux différents niveaux d'élaboration des objets en fonction de leur destination initiale. La structure proposée possède alors trois étages, le premier méthodologique, le second d'articulation et le troisième de

projection au sein de domaines d'actions. L'indication de ce cheminement est perceptible dans la mise en œuvre des concepts retenus dans notre base conceptuelle. Néanmoins, la reconnaissance de ce type d'enjeux inscrit la démarche géographique au sein des mouvances contemporaines dépendantes elles aussi de références fonctionnelles.

8.2.1.2. Des références fonctionnelles

Une structure de nature épistémologique donne un cadre de réalisation très général à une démarche ou à une réflexion. Afin d'être en mesure de percevoir le Monde, tel qu'il semble être, il est impératif de proposer des références fonctionnelles à l'action géographique. Ces références sont de dimension, de positionnement et de référence.

Les premières références fonctionnelles sources d'enjeux épistémologiques pour la géographie sont liées aux dimensions dans lesquelles se déroulent les perceptions et les réflexions géographiques. Les dimensions fonctionnelles sont déjà employées sous des formes simples au sein de notre base conceptuelle. Pour le cas présent les dimensions s'articulent autour des aspects physiques, humains et biologiques. Elles hiérarchisent les éléments et les objets en les positionnant au sein du Tout et des parties donnant une représentation de la réalité. En jouant sur la taille d'un objet géographique, de la parcelle, à une région ou à un continent, le géographe œuvre en fonction des matériels disponibles dans un espace déterminé pour une observation donnée. La dimension est perceptible en fonction de la structure sur laquelle porte la réflexion. Elle peut s'attacher à l'individu, au groupe ou à une société. Cette dimension collective et cette dimension sociétale appartiennent au domaine de la géographie sociale, qui parfois néglige le support dans/sur lequel s'effectuent ses observations. La dernière dimension fonctionnelle, source d'enjeux épistémologiques dans leur possible intégration au sein des problématiques de la géographie, associe les domaines biologiques, des végétaux et des animaux, que ceux-ci soient terrestres, maritimes ou aériens. Les dimensions rapportées à ces domaines relativisent les approches anthropiques et contribuent à mettre en exergue l'incompétence de l'Homme, au regard des fléaux qu'il subit ou des destructions qu'il engendre et accélère, dans son utilisation des espaces terrestres.

Ces références induisent des références de positionnement. En effet, l'observateur se positionne pour produire le savoir qu'il va rendre accessible. Cette position est parfois

imbriquée dans des attentes mercantiles. Celles-ci occultent des pans entiers de la réalité perceptible. Le positionnement source d'enjeu est, dans le but de dépasser cet écueil, de se détacher des objets sans pour cela se trouver en dehors des structures. Cela signifie que les références de positionnement doivent être participatives et évolutives. Dans cette perspective elles développent les potentialités de partenariat et favorisent la prise en considération de l'importance d'action scientifique de défense et d'alerte au sujet des espaces terrestres. C'est-à-dire que le positionnement géographique n'est plus anthropocentrique. Il développe et affirme la nécessité de percevoir l'interface humanité/espaces terrestres. Cette position, d'enjeu épistémologique, est une forme de réentrée sur notre approche de l'objet de la géographie.

En positionnant ainsi les références fonctionnelles en directions desquelles, à notre sens, les enjeux épistémologiques de la géographie tendent, nous initialisons le rôle de référent que celles-ci peuvent tenir. Ce rôle est tenu par les liens créés en fonction de la culture ou de mémoire de chaque participant. Des références sont retenues pour construire un savoir ou elles-mêmes servir de références à d'autres élaborations. Celles-ci sont extraites des différents supports sur lesquels œuvre le géographe. Elles sont physiques, humaines ou naturelles. La reconnaissance universelle des potentialités de ces références, au sein des démarches géographiques, ouvre des perspectives de transdisciplinarité encore au stade des balbutiements. En proposant des références fonctionnelles, c'est-à-dire adaptatives, le géographe répond aux enjeux des exigences contemporaines en démontrant qu'il est en mesure de percevoir, d'analyser et d'expliquer les évolutions du moment tout en conservant ses aptitudes pour les phases antérieures. Dans cette perspective d'adaptation permanente aux enjeux de l'évolution la géographie se trouve face à la nécessité d'employer des références conjoncturelles.

8.2.1.3. Des références conjoncturelles

Les références conjoncturelles, avec lesquelles la géographie progresse, dépassent l'adaptation proposée par les références fonctionnelles. En effet, l'intégration de la conjoncture au sein des démarches développées permet d'apporter une réponse, de mettre en exergue des valeurs ainsi que de répondre aux évolutions.

Apporter une réponse en fonction de la conjoncture de l'instant n'est pas répondre dans l'immédiateté. La réponse à une situation devient une référence conjoncturelle que si elle propose des alternatives pertinentes tout en répondant aux obligations rencontrées. Cela implique que la conjoncture soit en permanence évaluée et analysée afin que le géographe modifie plus ou moins intensément la réponse qu'il élabore. La prise en considération d'une conjoncture, par la réponse donnée, apporte aux observateurs des solutions référencées en fonction d'une réalité. Cette dernière pourra servir de base de comparaison et d'extrapolation à courte échéance. Il y a une forme de gestion de la conjoncture par la construction de réponses satisfaisantes. Néanmoins, le concepteur devra se garder de ne pas glisser en direction de l'opportunisme, car dans ce cas sa réponse perdra toute pertinence puisqu'elle ne fera que conforter un système dans ses choix.

Cette perspective négative sous-tend la nécessité de références conjoncturelles attachées aux valeurs défendues, rencontrées et partagées par les acteurs et les observateurs. Les valeurs de références, en fonction des conjonctures rencontrées, sont de natures individuelles, collectives ou sociétales. Sans faire la négation des dimensions voisines le géographe emploie des valeurs pouvant fédérer l'ensemble des populations concernées par sa démarche. Ces valeurs étant conjoncturelles ont une durée limitée. Elles sont adaptées à des inquiétudes ponctuelles ou à des référents disponibles voire à des nécessités propres à des conjonctures vécues. L'enjeu épistémologique pour la géographie est alors de prendre en compte les valeurs que les sociétés défendent ou que les individus souhaitent protéger tout en les reliant en permanence aux valeurs institutionnalisées afin de demeurer en concordance avec ses orientations scientifiques.

Les références conjoncturelles se saisissent des évolutions pour répondre à celles-ci. Elles doivent être en mesure de proposer des références évolutives. La capacité d'évolution d'un domaine scientifique se reflète dans ses potentialités, à ne pas rester figé sur un objet obsolète, à ne pas rester soudé sur des concepts inadaptés aux réalités du Monde contemporain, ou encore à ne pas être verrouillé sur des cheminements ne répondant que partiellement aux exigences des évolutions en cours. Afin de préserver la géographie de tels écueils les références sur lesquelles cette science s'affirme doivent être évolutives. Cela signifie que ces références doivent être souples, adaptables, projetables et partageables pour

répondre aux demandes de prospectives. De telles références conjoncturelles sont des enjeux épistémologiques permanents. Elles s'inscrivent dans la période de construction, tout en conservant la faculté d'être associées aux phases futures.

L'ensemble constitué de références fonctionnelles, structurelles et conjoncturelles s'impose comme un enjeu permanent de la construction géographique qui construit simultanément à l'événement. Cependant, ces références propices à la maîtrise des espaces terrestres doivent être mise en relation avec les constructions développées.

8.2.2. En fonction des constructions développées

La maîtrise des espaces terrestres par la géographie est accessible en fonction des constructions que cette science va développer. Ces constructions sont des enjeux épistémologiques de première importance car elles attestent des capacités d'une science à accompagner le Monde en évolution. Afin de répondre à cette exigence les enjeux sur ce thème sont les représentations présentées, les productions élaborées et les solutions proposées.

8.2.2.1. Selon des représentations

Les représentations présentées par les géographes sont la source de vives tensions au sein des domaines géographiques. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler l'accueil fait à la chorématique par une part non négligeable des géographes qui trouvaient cette technique de représentation irréaliste. Cependant, une grande part de ceux-ci avait cautionné les modèles de Hoyt, Ullman, Von Thünen ou encore de Christaller³⁸⁴. Ces modèles, avec le recul nécessaire à leur production, sont en réalité des structures de base que l'on retrouve sous une forme différente dans les représentations utilisant la chorématique.

L'image produite en tant que représentation d'une réalité par le géographe est, dans un tel contexte, un enjeu épistémologique lié à la production du savoir. Cette représentation doit attirer l'œil de l'observateur et du critique. Elle reflète un certain réalisme des phénomènes

³⁸⁴ Bailly A., Ferras R., Pumain D., 1995, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, 1167 p. Marconis R., 1996, *Introduction à la géographie*, Paris : Armand Colin, 222 p. Pinchemel G. et P., 1995, *La face de la Terre*, Paris : Armand Colin, 517 p. Scheibling J., 1994, *Qu'est ce que la géographie ?*, Paris : Hachette, 200 p.

perceptibles dans/sur les espaces terrestres étudiés. Ce réalisme n'est accessible qu'en fonction d'une pertinence non dissimulée qui implique la définition des objets et des phénomènes ainsi retranscrits par l'intermédiaire d'une image. L'image est un enjeu en elle-même puisqu'elle est le support à la communication. Sans elle aucun lien n'est perceptible. Elle possède une portée immédiate et différée liée à sa diffusion. L'image proposée est alors un référent physique que l'on peut comparer, évaluer et reproduire. Ces qualités scientifiques de l'image donne une force conséquente à sa diffusion. Elle marque l'esprit et focalise l'attention. Par l'image le géographe met le Monde et sa complexité à la portée du regard de l'observateur. Cette image peut être proposée en tant qu'objet fini ou suggéré en tant qu'objet virtuel résultat d'une lecture. L'observateur se projette dans le monde géographique par l'intermédiaire de ses productions pour lesquelles l'image est un vecteur marquant comme en témoigne les ouvrages scolaires qui multiplient les supports photographiques.

La représentation par l'image est complétée par les représentations résultant de leur perception. En effet, si nous ne percevons pas les images qui nous sont proposées, ou si nous ne percevons ces images qu'en fonction de nos préjugés, il nous est impossible de percevoir la/une réalité du Monde. La perception de ce que nous côtoyons, quelque soit l'objet, la situation ou la production, est dépendante des acteurs mis en relations dans l'ensemble qu'elle constitue. La perception que nous avons des représentations contribue à construire nos références comparativement aux images existantes et probables.

Les représentations, que nous élaborons, permettent d'entrevoir les conséquences d'un phénomène dans/sur des espaces terrestres. Ces possibilités données par les représentations s'inscrivent au sein de temporalités variables selon la fonction à laquelle elles sont destinées. Les temporalités positionnent les représentations en fonction de leur durée et de leur succession dans l'évolution de la perception. Il devient plus aisé de maîtriser les espaces terrestres par l'intermédiaire de ces actions qui contribuent à l'élaboration de productions.

8.2.2.2. Selon des productions

La géographie pour répondre aux attentes des observateurs doit produire du savoir et des savoirs accessibles au plus grand nombre en fonction des niveaux auxquels elle s'adresse. Ces productions sont des enjeux épistémologiques de la maîtrise des espaces terrestres

puisque par leur intermédiaire les acteurs ont à leur disposition des outils en mesure de soutenir leurs démarches. Les productions sont, dans cette perspective, liées à la connaissance et au fait que l'action doit être permanente tout en proposant des constructions en concordance avec les orientations définies par les partenaires.

Les enjeux épistémologiques des connaissances à produire ne sont pas forcément dépendants d'un noyau commun à la géographie à l'inverse de la prise en considération des différentes dimensions de l'espace, du paysage et du territoire. La connaissance, quelque soit sa source initiatrice, est construite de manière à être diffusable. Cependant, la maîtrise des espaces terrestres réclame un ensemble de connaissances dans lequel le Tout d'une géographie globale et les parties d'une multitude de spécialités se connectent en permanence. Cette implication, d'actions à tous les niveaux de création, permet de prendre en considération les contraintes propres à chaque aspect, de s'attacher aux spécificités d'un phénomène et de s'approcher au plus près de la réalité que nous souhaitons expliciter. La connaissance est alors un élément de conquête des espaces terrestres. Pour conserver cette perspective elle doit être conçue en accord avec la structure conceptuelle que nous employons au sein de notre démarche. En effet, en agissant ainsi le concepteur s'oriente en direction d'objets construits autour de l'interface humanité/espaces terrestres. Il peut ainsi mettre en évidence les imbrications des différents constituants.

Cette démarche, en direction d'une connaissance accrue de l'interface humanité/espaces terrestres, implique qu'elle soit appliquée d'une manière permanente. L'inscription dans la durée est réalisable pour les productions du géographe par l'implication qu'elles réclament. En effet, l'action entreprise ne peut pas se satisfaire d'un simple coup d'éclat puis d'un long silence. Par ailleurs, une conception durable des productions favorise leurs évolutions et ultérieurement une position de références, qu'elles soient positives ou négatives. En outre, le producteur ne peut pas agir d'une manière isolée. Il s'inscrit au sein d'une mouvance de partenariat qui dynamisera ses propositions. La permanence de la production géographique est alors un support propice à renforcer la connaissance du Monde et par réaction la maîtrise des espaces terrestres.

Néanmoins, la production de connaissances et leur permanence d'emploi ne sont accessibles que si les différentes constructions, qui en résultent, révèlent des qualités et des

potentialités. Ces qualités sont la clarté, l'attraction et la fonctionnalité. Ces trois aspects donnent à un observateur un objet épuré qu'il peut employer selon ses règles d'utilisation. Ces dernières sont dépendantes des potentialités de la construction produite. Elles doivent associer la simplicité, la créativité et un caractère évolutif. Ainsi cette construction est réutilisable et adaptable aux différents espaces terrestres observables. L'association de constructions, en fonction de connaissances inscrites dans une certaine permanence, donne des productions susceptibles de contribuer à la maîtrise des espaces terrestres, en fonction des solutions élaborées par le concepteur.

8.2.2.3. *Selon les solutions*

Les solutions conçues, dans le but de parvenir à une meilleure connaissance des espaces terrestres, mettent en œuvre les concepts de moindre contrainte et de rupture/continuité, ainsi que dans une moindre mesure ceux de temporalité et de réentrée. Elles ne sont pas que des réponses à une question. Elles sont des moyens développés pour saisir les réalités qui se déroulent dans/sur les espaces terrestres. Ces formes de solutions sont déjà perceptibles dans les propos de M. Foucher :

La géopolitique est une méthode globale d'analyse géographique de situations sociopolitiques concrètes envisagées en tant qu'elles sont localisées, et des représentations habituelles qui les décrivent. Elle procède à la détermination de coordonnées géographiques d'une situation et d'un processus socio-politique et au décryptage des discours et des images cartographiques qui les accompagnent.³⁸⁵

L'auteur nous expose ce que représente la géopolitique et nous indique par ses productions les solutions envisageables. La méthodologie ainsi décrite met en exergue l'ensemble des acteurs au sein d'un phénomène. Le discours que pourra tenir le géographe, qui aura employé ces moyens pour parvenir à son élaboration, offrira des solutions d'observations dans un cadre spécifique. Il est alors concevable de produire des objets de connaissance équilibrés. Ceux-ci sont concrets du fait de leurs liens avec la/une réalité et ils sont porteurs d'une certaine durée. Ces formes de solutions, propres à une démarche méthodique, favorisent la gestion et l'anticipation de phénomènes.

³⁸⁵ Foucher M., 1991, *Fronts et frontières*, Paris : Fayard, p. 35.

La gestion d'un phénomène est la prise en considération dans son observation de l'ensemble de ses dimensions. Cette gestion n'est pas l'action à mener pour contrôler ses répercussions. Cette gestion générale d'un phénomène ou d'un objet s'attache à son expression, ses contrecoups ou encore à son image. Elle prend en considération un résultat envisageable en fonction de constats dressés sur des situations similaires. Elle facilite l'observation dynamique des faits en cours de réalisation et contribue à positionner les observateurs dans les meilleures conditions.

Pour parvenir à ce positionnement il est nécessaire de prévoir et d'anticiper les évolutions perceptibles des phénomènes se déroulant dans/sur les espaces terrestres. La prévision et l'anticipation sont réalisables en déterminant les risques d'une zones et de ses occupants, en concevant des ruptures fondées sur une certaine continuité historique et en utilisant l'outil dangereux que représente la spéculation. En effet, cet outil est dangereux car les prévisions se trouvent entachées de pessimisme, de catastrophisme ou plus rarement d'euphorie selon les domaines dans lesquels elles sont développées. Cependant, ces actions de propositions d'options alternatives, qui utilisent des solutions produites dans le but d'une maîtrise accrue des espaces terrestres, doivent être manipulées avec précaution.

Les constructions développées par les géographes, en fonction de représentations, de productions et de solutions dans une perspective de maîtrise des espaces terrestres sont des enjeux épistémologiques pour une géographie dynamique. Elles sont la source de l'image que véhiculera cette science par leur intermédiaire. Celles-ci prise en considération le concepteur peut œuvrer au sein de perspectives communes.

8.2.3. Pour œuvrer en direction de perspectives communes

Œuvrer au sein de perspectives communes, afin de parvenir à une plus grande maîtrise des espaces terrestres, est un double enjeu épistémologique. Le premier aspect de celui-ci est de tendre en direction d'une maîtrise accrue par le vecteur de la connaissance mise en évidence plus haut. Le second aspect, constitué des perspectives communes, sous-tend que l'ensemble des géographes est orienté dans des directions similaires et que de ce fait ils peuvent agir au bénéfice d'objectifs communs.

Espérer de telles perspectives est le reflet d'un idéalisme à l'encontre duquel nous nous sommes préservés. Néanmoins, nous souhaitons voir les géographes agir ainsi. Cependant, nous ne définirons pas ces perspectives car notre objet est le noyau commun de la géographie et que celui-ci est fermement liée aux actions à entreprendre afin d'œuvrer dans cette direction. En outre, notre attention se porte exclusivement sur les actions à accomplir et sur le cadre dans lequel elles sont réalisables. Ces actions au sein de perspectives communes s'effectuent en fonction de la géographicité, par l'intermédiaire d'un vecteur d'humanisme, au sein d'une géographie dynamique.

8.2.3.1. *En fonction de la géographicité*

E. Dardel³⁸⁶ nous a montré ce que représente la géographicité, cette nature de la réalité géographique et le rapport de l'homme au monde. Nous ne revenons pas sur la géographicité en elle-même. Nous portons notre attention sur sa mise en œuvre, au sein d'une production scientifique, pour laquelle nous déterminons l'existence de l'humanisme géographique. Ce noyau commun pourrait être donné comme synonyme à la géographicité du fait de leurs ressemblances et de leurs structures similaires.

 uvrer au sein de perspectives communes implique que l'Homme soit intégré dans la totalité des approches développées par la géographie. Cela signifie, par exemple, que l'action de l'érosion n'est pas seulement étudiée pour ce qu'elle engendre sur la surface terrestres, mais simultanément avec les contraintes induites pour l'Homme. Ce type d'approches a été propos ³⁸⁷, cependant le phénomène d'érosion est étudié pour lui-même. Un sentiment de détachement est perceptible entre les actions de la nature et ce que l'Homme va observer. L'Homme semble être extrait des espaces terrestres et tenir un rôle exogène. La géographicité associe l'Homme avec les phénomènes qu'il peut côtoyer sans pour cela faire de l'anthropocentrisme. Elle favorise les relations entre les actions anthropiques et les phénomènes propres aux espaces terrestres. Pour un développement de ce genre, l'étude effectuée au sein des domaines physiques est associée aux domaines humains. Et inversement lorsque l'étude porte sur des aspects humains ceux-ci sont mis en relation avec leurs supports

³⁸⁶ Dardel E., 1990, *op. cit.*

³⁸⁷ Neboit R. 1991, *L'homme et l'érosion*, Clermont Ferrand : APFLC, 269 p.

physiques. Notre démarche est en concordance avec E. Reclus³⁸⁸, comme nous l'avons précédemment exprimé et pour lequel : « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. » Cette phrase décrit ce que représente la géographicité avant même d'être réellement définie, elle intègre l'Homme dans/sur les espaces terrestres.

Les perspectives communes sont une perpétuelle réentrée sur les acquis de la géographie et les orientations qui prennent leur essor en son sein. Celles-ci sont dépendantes des actions internes à sa mise en œuvre. En effet, nous accédons à la géographicité par l'association de la perception de la/d'une réalité, des implications dans lesquelles s'intègre le géographe et l'acceptation de la diversité qu'il peut observer. Le géographe utilise une dimension subjective avec laquelle il parvient à construire des développements objectifs tout en conservant un lien d'humanité avec les objets sur lesquels il effectue ses observations.

La géographicité, une forme de notre perception du Monde, contribue à rendre les productions géographiques plus accessibles du simple fait des liens que chaque observateur peut percevoir. Le savoir géographique n'est pas désincarné il conserve sa dimension humaine. La géographicité est dans ce contexte l'étincelle initiale au vecteur d'humanisme impliqué par ses perspectives communes.

8.2.3.2. *Par l'intermédiaire d'un vecteur d'humanisme*

Le vecteur d'humanisme, par l'intermédiaire duquel nous tendons en direction de perspectives communes afin de maîtriser les espaces terrestres, est un prolongement des formes d'humanismes que nous avons présentées précédemment, dans notre introduction et nos préliminaires. Ce vecteur est constitué dans son élaboration de l'ensemble des mouvances, des influences et des restrictions exposées sur ce thème. Il n'est pas un axe de défense acharnée de l'humanisme en géographie. Il est une attitude conciliante propice à la mise en synergie des différents acteurs de l'évolution de la géographie, sans en rejeter les extrêmes, dans le but de conserver leurs acquis et de les faire évoluer.

Ce vecteur d'humanisme est un axe général porteur d'une conscience des réalités du Monde. Il n'est pas réfugié derrière des tableaux de chiffres et de probabilités. Il n'est pas dépendant des progrès scientifiques des sciences connexes pour justifier le principe de

³⁸⁸ Reclus E., 1998, *L'homme et la Terre*, Paris : La Découverte, 398 p.

précaution ou une action en direction du développement durable. Il n'est pas un axe médiatique sur lequel des opportunistes peuvent surfer.

Ce vecteur d'humanisme est une attitude dont l'objectif est de faire prendre conscience à l'Homme par l'intermédiaire de la géographie qu'il est impératif que ce dernier accepte de regarder le Monde tel qu'il est et non tel qu'il semble être. Ce vecteur est la reconnaissance de la faiblesse de la nature face à la voracité anthropique sans pour cela basculer dans l'écologisme. Il est un partage du Monde dans lequel le concept de moindre contrainte est une source d'équilibre. Il est un axe de prise en considération des risques que nous encouons si nous demeurons au sein des orientations prises. Il est aussi une attitude pour laquelle le devenir de l'interface humanité/espaces terrestres est une inquiétude majeure.

Ce vecteur d'humanisme est alors un regard fondé sur la subjectivité de l'observateur qui va rendre perceptible en toute objectivité le Monde dans ces aspects les plus funestes et les plus enchanteurs. Parvenir à la préservation d'un tel vecteur, porteur de sentiments et d'implications, nécessite qu'il ne sombre pas dans l'idéalisme. Il deviendrait alors nuisible à la géographie au même titre que le catastrophisme. Ce vecteur d'humanisme peut être représenté partiellement par la présentation de la géographie sociale donnée par R. Pain :

Social geography is concerned with the ways in which social relations, social identities and social inequalities are produced, their spatial variation, and the role of space in constructing them. It places particular emphasis on the welfare issues which affect people's lives, and aims to expose the forms of power which lead to social and spatial inequality and oppression.³⁸⁹

L'auteur associe des comportements sociétaux, des individualités et les problèmes perceptibles dans les relations humaines se déroulant dans/sur des espaces terrestres déterminés. Il met en relation une perception sociale porteuse d'une certaine subjectivité avec l'objectivité des constats mesurables dans les espaces étudiés. Il y a alors un regard sans trop de concessions sur les réalités rencontrées par les acteurs. Le vecteur d'humanisme est présent par la prise en considération de difficultés et leurs répercussions pour les individus et les espaces terrestres étudiés.

Ce vecteur d'humanisme n'est pas palpable. Il peut se lire dans les propositions des auteurs qui s'efforcent de rendre l'anthropisation des espaces terrestres plus humaines en exposant les conséquences des actions de l'Homme dans/sur les espaces terrestres. Ce vecteur

³⁸⁹ Pain R., 2001, *Introducing Social Geographies*, Londres : Arnold, p. 1.

existe et est employé fréquemment, selon des intensités variables, par la géopolitique ou plus efficacement par la géographie sociale. Cependant, le développement de perspectives communes par son intermédiaire nécessite une géographie dynamique.

8.2.3.3. *Au sein d'une géographie dynamique*

Vouloir œuvrer dans des perspectives communes au sein d'une géographie dynamique n'est pas dire que la géographie sous sa forme actuelle n'est pas dynamique. La géographie que nous vivons est porteuse de ses propres dynamiques. Ces dernières la façonnent et l'orientent, selon des directives satisfaisant les mouvances contemporaines, tout en préservant les références sur lesquelles elle se construit et se renforce. Cette action dynamique constituée de perpétuels mouvements et d'une volonté de constructions continues est un emploi contemporain des propositions de C. Ritter pour lequel le travail géographique est de :

Retenir l'attention de tous ceux qui travaillent à faire de la géographie une science [...] dans le but de stimuler l'évolution de la pensée géographique [...] La géographie est une science en devenir qui n'a pas touché à son terme et doit, avant d'y parvenir, accomplir encore de grands progrès.³⁹⁰

C. Ritter indique l'effort permanent à réaliser afin de faire évoluer la géographie dans les perspectives que le géographe rencontre au cours de son évolution. Pour notre part, tout en conservant le constat de C. Ritter, nous souhaitons une géographie dont le dynamisme est initié par la géographicité en fonction d'un vecteur d'humanisme. Ce positionnement signifie que le dynamisme espéré pour la géographie préserve ces deux aspects au sein de ses développements.

Ce dynamisme est l'acceptation de la différence, le travail et la recherche sur la différence ainsi que la mise en évidence des différences. Cela signifie que le dynamisme engendré est orienté en direction d'une géographie pour laquelle la différenciation est un concept et non un simple outil utilisé pour construire des objets. Ce dynamisme est la faculté à sélectionner dans les connaissances disponibles les éléments pertinents pour se projeter en direction de perspectives élaborées pour la préservation des espaces terrestres et de l'humanité. Ce dynamisme est la capacité à créer des ruptures avec la continuité de la

³⁹⁰ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie générale comparée*, Besançon : CGB, p. 37.

construction du savoir afin que ce dernier puisse proposer des productions en concordance avec la réalité. Ce dynamisme, par l'intermédiaire de ces directives, est la mise en œuvre pratique de l'ensemble de notre base conceptuelle. Il modifie légèrement ce qui existe de nos jours tout en affirmant des liens indissolubles avec les productions antérieures.

Les enjeux épistémologiques de la géographie pour laquelle un noyau commun est l'humanisme géographique, regroupés sous l'intitulé du dynamisme d'une géographie vivante, associent l'emploi des trois outils fondamentaux que sont l'espace, le paysage et le territoire. Ceux-ci sont renforcés par une action développée afin de maîtriser les espaces terrestres en fonction de références et de constructions au sein d'une géographie dynamique.

Ces enjeux ne sont pas une mise en cause de la géographie et de la manière dont elle est produite par les géographes actuellement. Ces enjeux sont une mise en perspectives d'attitudes, d'attentes et d'options qui semblent être bénéfiques à une géographie qui s'impliquerait de manière concrète dans la/les réalité/s du Monde. Les perspectives mises en exergue sont déjà employées dans de nombreuses spécialités de la géographie. Ces dernières ne sont pas associées à une origine commune alors que notre proposition repose sur une base conceptuelle et la supposition de l'existence d'un noyau commun à la géographie.

Une démarche géographique développée en fonction des enjeux d'emplois, d'orientations et d'attitudes, exposés ci-dessus, contribue à admettre l'existence d'un fondement commun à l'ensemble des actions géographiques.

CONCLUSION

La géographie, à l'image de tout domaine scientifique, tend en direction d'une évolution permanente du savoir, d'une accumulation des connaissances et d'une amélioration de la maîtrise du Monde. Cette science frappe l'imagination par la multitude de branches, de spécialités, de mouvances et de méthodologies ou de sources mises en connexion et en synergie pour parvenir à percevoir, analyser, comprendre et expliquer le Monde donné à percevoir par l'intermédiaire de la/d'une réalité proposée pour référence à une période spécifique.

La géographie, du fait de l'extrême diversité des objets qu'elle peut aborder, problématiser, construire et dépeindre, implique la possession intrinsèque d'une zone, ou plus justement, d'un noyau commun à l'ensemble de ses domaines. Ce point de rencontre permet de se préserver de l'éclatement en spécialités et surtout de conserver une unité géographique aux savoirs en construction, malgré les disparités des approches développées, sources de richesses scientifiques et de progrès épistémologiques.

La construction des connaissances sur les espaces terrestres, sur les phénomènes qui s'y déroulent et les activités humaines est attestée depuis la période des Sumériens puis des Egyptiens³⁹¹, soit 3000 ans avant notre ère. La tablette de Nippur³⁹² montre la volonté de l'homme de rendre plus accessible le territoire qui lui appartient ou qu'il s'est approprié. Les moyens employés et mis à la disposition de ce domaine scientifique ont évolué de concert

³⁹¹ Erman A., Runke H., 1994, *La civilisation égyptienne*, Paris : Payot, p.627.

³⁹² Kramer S.-N., *L'histoire commence à Sumer*, Paris : Arthaud, p. 292.

avec les progrès du savoir de l'humanité. P. Vidal de la Blache, dans cette orientation, nous laisse en héritage des directives et un constat, duquel nous ne nous sommes pas éloignés :

La géographie a donc devant elle un beau et difficile problème, celui de saisir dans l'ensemble des caractères qui composent la physionomie d'une contrée, l'enchaînement qui les relie, et dans cet enchaînement une expression des lois générales de l'organisme terrestre. Problème dont chaque jour, il faut en convenir, accroît la complexité ; et parce que nous apportons des exigences d'analyse plus exacte, et parce que nous apercevons de plus en plus l'intervention de causes à un lointain passé dans l'état présent de la Terre.³⁹³

Aujourd'hui le géographe et l'observateur du Monde emploient des supports informatiques produits par l'imagerie satellitaire, recoupés avec des modèles mathématiques et agrémentés de prospectives. Tous deux, par l'intermédiaire de la géographie, suivent les directives de P. Vidal de la Blache et ne dérogent en rien aux propos de C. Ritter³⁹⁴ : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. La géographie n'est pas une chose immuable elle se fait, se refait tous les jours, à chaque instant elle se modifie par l'action de l'homme. » Ils se saisissent du Monde dans toutes ses diversités tout en le construisant continuellement.

Néanmoins, les sociétés dans lesquelles nous évoluons sont friandes des déploiements à profusion d'équations mathématiques et de technologie de pointe. Elles oublient trop fréquemment que la nature est un jeu d'équilibre pour lequel nous ne pouvons que dresser des prévisions, donc spéculer en conservant une part d'incertitude. Et surtout, elles omettent l'Homme dans toute sa diversité, sa complexité, son individualité, ses pulsions et sa nature ; qui trop souvent lui font quitter la normalité pour s'enfoncer consciemment dans les excès les plus arrogants en négligeant le temps, la mémoire et les réalités d'un Monde vivant.

La géographie, dans le rôle qu'elle s'est donnée, que ses acteurs lui ont construit depuis 5000 ans, est devenue la science des espaces terrestres des hommes dont l'objet est l'interface humanité/espaces terrestres, influencée en cela par la géographicit³⁹⁵. En proposant une géographie de ce type, la perception phénoménologique du Monde est placée au premier rang des démarches et des objectifs de cette science, à la fois au sujet de thématiques propres à l'écorce terrestre, à l'épiderme terrestre, aux activités qui modèlent ces supports et aux réalisations physiques, sociétales ou cognitives qui s'y déroulent. Cette prise

³⁹³ Vidal de la Blache P., 1908, *Atlas général*, préface, Paris : Armand Colin, p. 1, (1894).

³⁹⁴ Ritter C., 1974, *Introduction à la géographie comparée*, Besançon : CGB, 255 p.

³⁹⁵ Dardel E., 1990, *L'homme et la terre*, Paris : CTHS, 201 p.

de position induit l'existence d'un noyau commun à une géographie oeuvrant dans de telles directions.

Nous avons émis l'hypothèse que ce noyau commun, s'il existe, se dénomme l'humanisme géographique. Ce choix terminologique n'est pas anodin puisqu'il implique l'acceptation d'une part de subjectivité au cœur de nos démarches les plus rigoureuses et techniques (cartographie, géomorphologie ou granulométrie). Par ailleurs, ce noyau n'est accessible que si nous concevons impartialement la diversité et l'immense largeur du spectre de la science géographique. Cette réalité est démontrée lors de notre mise en relation des géographes d'influence avec E. Dardel et avec J.-P. Ferrier, tout en insistant sur la complexité dans laquelle nous évoluons. La perception et la mise en œuvre de ce noyau n'est concevable que si une structure conceptuelle employable par l'ensemble des domaines de la géographie est proposée et construite autour de concepts simples et fonctionnels.

La différenciation, la moindre contrainte, la rupture continuité et la réentrée articulées sur la temporalité permettent la constitution de l'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres. Nous prenons appui sur ce support conceptuel afin d'attester de l'existence d'un point commun à toutes les spécialités de la géographie. Il permet la reconnaissance d'un noyau commun à la géographie, dont la pertinence et la raison d'exister résident dans les enjeux épistémologiques envisageables. Que notre spécialité soit physique, humaine, appliquée ou sociale ; nous percevons, analysons, comprenons et expliquons le Monde en fonction des trois outils principaux que sont l'espace, le paysage et le territoire en nous efforçant de parvenir à une plus grande maîtrise des espaces terrestres.

Ces trois outils, dont l'emploi multiscalaire aux destinations physiques, cognitives et virtuelles nous facilitent la perception et la saisie de la/d'une réalité du Monde, sont des enjeux épistémologiques de la reconnaissance et de l'admission d'un noyau commun – l'humanisme géographique – aux domaines de la géographie, car ils nous permettent de se mouvoir librement au cœur des constructions selon les observateurs, les problématiques et les attentes de chaque acteurs. Ils sont le reflet, au niveau de différents plans de perception, articulés en fonction de leur destination, des facultés de l'humanité à agencer le Monde qui lui est donné de vivre, de subir et de percevoir. Tous ces éléments, ces positions et ces perspectives, se regroupent en mettant en œuvre un noyau similaire. Il est élaboré en fonction

du postulat initial d'une géographie science des espaces terrestres des hommes, produit d'une longue et chaotique évolution, pour laquelle la structure conceptuelle retenue rend perceptible l'immensité des potentialités de l'objet qu'est l'interface humanité/espaces terrestres.

Cette démarche aux premiers abords semble tautologique. Cependant, il n'en est rien. A l'identique de toutes les démarches scientifiques, après des égarements, des constructions et des modifications, il nous est apparu que la géographie ne pouvait rester en l'état et qu'il fallait dans une conception humaniste, au sein de laquelle nous nous sommes inscrits, produire une rupture dans la continuité de la progression du savoir de la science géographique.

Pour ce faire, l'emploi permanent du concept de réentrée, cette sélection du savoir existant, était incontournable. Par ailleurs, l'interaction de la différenciation et de la moindre contrainte dans nos choix de références et notre positionnement ne furent réalisables qu'en articulant notre réflexion sur diverses temporalités au cœur d'une interface humanité/espaces terrestres malléable. Un noyau de la géographie est alors perceptible. Il est constitué, pour le moins, de ces concepts mis en synergie afin de rendre le Monde explicite.

La présence de ce noyau semble indubitable. Néanmoins, cette seule existence ne peut suffire à satisfaire tout observateur. En outre, cette reconnaissance même du bout des lèvres, serait incomplète sans exposer les implications induites par la vérification de notre hypothèse. Par ailleurs, comme nous l'avons montré, en exposant l'écartèlement, constitué par les préliminaires dans lesquels les initiateurs, les révélateurs et les orienteurs sont associés à E. Dardel et J.-P. Ferrier ainsi qu'à la complexité de la géographie, nous avons positionné notre démarche comme une étape initiale en direction d'approfondissements ultérieurs. Les objectifs de celle-ci seraient une théorisation, une axiomatisation, une humanisation et le développement d'approches sociétales, c'est-à-dire une extension de nos propositions en les mettant en œuvre au cœur des domaines de la géographie.

Pour cela, nous devons, maintenant, préciser les implications qui en quelque sorte sont la finalité de l'humanisme géographique. Elles ne sont en aucune manière des inventions ou le reflet d'un individualisme méthodologique. Elles sont employées selon diverses intensités et densités au sein de l'ensemble des domaines de la géographie, suivant en cela les propos de K. Jaspers³⁹⁶ : « Dans l'univers et dans l'histoire, nous faisons reculer sans cesse les limites de notre

³⁹⁶ Jaspers K., 1976, *Initiation à la méthode philosophique*, Paris : Payot, p. 29.

savoir. C'est comme si nous nous perdions dans l'infini des réalités cosmiques et historiques. En face des unes et des autres, nous prenons conscience du caractère dérisoire et passager de notre existence. »

Ce passage, aussi court soit-il, nous donne l'opportunité de poser notre participation à une évolution du savoir géographique dans laquelle nous proposons un noyau commun à cette science. Ce noyau commun se situe aux carrefours des multiples domaines de la géographie ainsi qu'aux interfaces de rupture/continuité des différentes mouvances qui animent la géographie. Ce noyau commun est en perpétuel mouvement. Il s'enrichit par accumulation et sélection des savoirs, employant dans toutes ses dimensions le concept de réentrée. L'équilibre qu'il constitue entre les attentes, les perspectives et les propositions des concepteurs du savoir géographique est le résultat du concept de moindre contrainte dans lequel toute mouvance est considérée du seul fait de son apport.

Indubitablement ce noyau commun est le fruit d'une différenciation des acteurs, des mouvances, des domaines et des techniques employés et développés depuis les origines de la constitution du savoir géographique. Cela implique que la temporalité et les temporalités soient prises en considération pour être en mesure de percevoir la diversité des objets. Cette perception, cette acceptation d'une part de notre humanité dans l'évolution des connaissances scientifiques, s'exprime dans l'objet d'une géographie, science des espaces terrestres des hommes, avec l'interface humanité/espaces terrestres. Ce lieu de rencontre et d'échange facilite l'emploi et la destination des termes principaux de la géographie que sont l'espace, le paysage et le territoire. Ces trois outils, ces trois termes et ces trois objets facilitent l'explication du Monde. Ceci nous permet de tendre en direction d'une forme de vérité pour laquelle cependant :

Il convient de rappeler tout d'abord que le concept de vérité s'applique exclusivement aux jugements, et jamais aux faits ou phénomènes qui ressortissent uniquement du concept de réalité. La vérité concerne seulement les idées que nous nous formons sur ces faits, idées parmi lesquelles figure la simple affirmation de l'existence du fait. Une telle affirmation peut être vraie ou fausse. [...] Ainsi le problème de la Vérité objective s'est-il dissocié en deux : la véricité historique, qui reste dans le domaine des témoignages et des consensus humains — la validité scientifique, qui porte sur toute expérience actuelle. Cette validité est prouvée par la puissance de prévoir et d'agir qu'elle nous confère : le vrai est donc le vérifié. [...] Qu'une vérité nouvelle soit une invention, qu'elle nous procure un moyen d'action nouveau sur le monde, c'est bien redire en d'autres termes que la vérité, c'est la vérification. Une idée est vraie lorsque

nous pouvons l'agir ; elle doit être énoncée en termes opératoires pour avoir un sens ; les opérations qu'elle implique doivent réussir.³⁹⁷

La vérité n'est qu'une forme de la réalité qu'il nous est possible de percevoir. Il y a une part de subjectivité avec laquelle nous devons trouver des équilibres afin de parvenir à construire un savoir objectif, reproductible et diffusable. Cette boucle récursive, sur les concepts donnés comme base de notre proposition d'un noyau commun à la géographie et au sujet d'une perception de la vérité, nous permet de nous orienter en direction des implications de ce noyau commun dénommé l'humanisme géographique. Nous gardons à l'esprit dans nos développements que : « Le jugement est à l'esprit ce que les yeux sont au corps ; de part et d'autre, l'on ne voit, soit les objets, soit les choses, que par ces moyens ; tout apparaît donc réellement tel qu'on l'aperçoit »³⁹⁸, et surtout comme l'a démontré G. Bachelard³⁹⁹ : « Rien ne va de soit. Rien n'est donné. Tout est construit. »

Notre proposition est une construction fondée sur un jugement, ou tout au moins une évaluation du Monde. De ce fait, comme toute construction cognitive, quelle que soit la rigueur scientifique avec laquelle elle est élaborée, elle ne rendra qu'une réalité et non la réalité inaccessible d'un Monde dans lequel nous sommes à la fois observateur et acteur. Dans ces perspectives les implications de l'acceptation d'un noyau commun dénommé l'humanisme géographique sont perceptibles dans six domaines : les attentes, les acteurs, les lieux, la perception, une attitude et le géographe.

1. Les attentes

Les attentes au sujet des implications de la reconnaissance et de l'admission de l'humanisme géographique, en tant que facteur commun à la géographie et à l'ensemble de ses domaines, pourraient être teintées d'une orientation moralisatrice. Il est vrai que la tentation est grande de tendre dans cette direction. Vouloir employer un concept comme référent à une science, pour étendard à des revendications égalitaires ou écologistes, ferait perdre toute force de conviction à celui-ci.

³⁹⁷ Ullmo J., 1969, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, p. 200, p.202 ; p.203.

³⁹⁸ Lamarck de J.B., 1988, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris : PUF, p. 337.

³⁹⁹ Bachelard G., 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, p. 14, (1938).

Néanmoins, l'écueil moralisateur est toujours sous-jacent aux implications que nous allons exposer. En positionnant les actions et les observateurs des hommes comme nous l'avons fait, la frontière entre les propos moralisateurs et bien-pensants avec une conduite générale est des plus poreuses. Avoir conscience de ce travers s'avère positif puisque nous devons rester objectif face à la mise en œuvre de notre proposition.

Les attentes dans ce cadre sous surveillance sont en premier lieu liées aux performances. Sans perspectives d'éclat ou de rentabilité pour la géographie nos propos n'auraient pas lieu d'exister. La performance est celle de mettre en synergie les espaces, quels qu'ils soient, les hommes avec leurs inquiétudes, leurs aspirations et les réalités du Monde. Agissant ainsi, les savoirs sur la Terre, les territoires construits, les paysages proposés ou les espaces de liberté, accèdent à une dimension utilitaire. Le savoir est déchargé de son armure hermétique de spécialiste pour devenir accessible et clair pour le plus grand nombre. La performance est alors d'induire une touche d'humanisme au cœur des constructions scientifiques. La géographie guidée de cette manière n'en sera que plus attrayante et les étudiants cesseront probablement de la regarder comme une auxiliaire de l'histoire ou de la géopolitique. La performance est aussi accessible par l'association des techniques et des technologies avec l'évolution de la pensée géographique. C'est-à-dire que l'humanisme géographique implique un équilibre entre les tenants des équations et les adeptes du verbe. Ces derniers sont en mesure de se saisir du Monde qui est accessible seulement par cette acceptation d'une observation du monde vécu et du monde mesuré rendu sous une forme d'algorithme.

A cette implication de performance est associée dans un second temps l'idée de préservation. La perception au sein des attentes de l'humanisme géographique, d'une action de préservation, atteste des inquiétudes qui tous les jours inondent les médias. Cette préservation n'est pas du conservatisme. Bien que, si être conservateur, est de souhaiter la survie dans des sanctuaires des espèces animales menacées par la bêtise humaine, alors l'humanisme géographique est teinté de conservatisme. La préservation est celle de la Terre. Celle-ci est accessible par l'intermédiaire de la connaissance des espaces terrestres exploités et des richesses minérales, végétales et animales qui se trouvent. Cette préservation n'est pas que le flou du développement durable, pour lequel nous ne savons pas réellement ce vers quoi

ces concepteurs veulent tendre. Cela vient du fait que malgré les constats dressés sur la détérioration accélérée des espaces terrestres seules quelques actions de bonne conscience sont entreprises, au lieu de créer de réelles ruptures. L'humanisme géographique orienté en direction de la préservation de la nature implique dans ses attentes une reconnaissance de la nécessité de réagir face à l'inertie des systèmes politiques, économiques et sociaux existants. L'attente est alors reflétée par un refus de frilosité face aux conflits d'intérêts. Dans ce cas nous sommes aux marges de l'action morale dont nous avons donné des limites précédemment.

Cette ambivalence des attentes contribue aux progrès que chaque acteur et observateur peut/doit effectuer par le regard qu'il pose sur le Monde, les réalités et les phénomènes. Ce progrès attendu implique une action adaptée aux méandres de nos structures sociétales, ainsi qu'une action participative tout en affirmant la place de la géographie. Les attentes impliquées par la reconnaissance de l'humanisme géographique couvrent un large spectre et sont en perpétuelles reconstructions et recherches d'équilibres. Cette situation est pour sa part due à l'implication d'acteurs.

2. Les acteurs

Une typologie des acteurs impliqués dans la mise en œuvre de l'humanisme géographique en tant que noyau commun à la géographie ne peut pas être dressée. En revanche, nous pouvons articuler ce que nous considérons comme des acteurs de la géographie, en fonction de leur géographicité, c'est-à-dire des grands ensembles dans lesquels la totalité des particularités des acteurs et des phénomènes observables et perceptibles peuvent être regroupés.

Trois ensembles sont ainsi constitués : l'humanité, la nature sans l'homme et l'interface dans laquelle ces acteurs deviennent de nouveaux acteurs en fonction des réalisations entreprises. L'humanisme géographique implique l'action, la considération et la reconnaissance de l'humanité dans l'ensemble des niveaux qui la constituent. L'individu est le premier de ces niveaux. Il observe, critique et construit son savoir en fonction de ce que les domaines scientifiques lui proposent. Il est dépendant en très grande partie de la qualité du savoir accessible et communiqué. L'individu en tant qu'acteur est impliqué dans l'humanisme

géographique puisqu'il apporte sa part de subjectivité objective à l'élaboration du savoir en proposant des perspectives d'observation et de projection utilisables par autrui. L'individu est aussi l'unité de référence, que cet individu soit un homme, une femme, un groupe social ou un Etat. A partir du moment où il devient une entité il est comptabilisé en tant qu'unité. Cet objet peut alors être comparé à des constructions similaires. La prise en considération des groupes similaires dans leurs diversités ou des sociétés avec leurs spécificités positionne l'humanité comme un facteur fondamental des observations effectuées dans/sur les espaces terrestres. Mettre l'humanité en position d'implication impose au constructeur du savoir de percevoir et de s'efforcer de rendre explicite la part du non quantifiable qui existe au sein du comportement humain.

La nature implique les mêmes types de positionnements et d'observations. Ce monde minéral et végétal dans lequel nous évoluons en oubliant, trop fréquemment, que demain les générations à venir auront à gérer notre cupidité, notre inconscience en un mot notre bêtise. La nature en tant qu'acteur au sein de l'humanisme géographique est celle sur laquelle nous ne semblons avoir aucune prise. Elle est celle qui nous semble rester immuable tout en se modifiant discrètement pour répondre aux excès anthropiques. Cette nature est celle qu'il nous est donné de percevoir, à laquelle nous attribuons une beauté en fonction des paysages ou des phénomènes qu'elle produit sur le sol, dans le sous-sol et au-dessus du sol. L'humanisme géographique implique de prendre en considération les multiples dimensions de la nature afin que nous ayons conscience de nos actes. Cela implique pour les acteurs de s'inscrire dans des temporalités relativement longues et non au sein d'une immédiateté médiatique.

L'interface qui est la/les zone/s de relations entre l'humanité et la nature est un acteur à part entière qui implique en tout premier lieu d'accepter l'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres. Dans ce contexte les équilibres, les dysfonctionnements et les enjeux deviennent plus cohérents. En impliquant dans l'humanisme géographique une interface, nous mettons en exergue que les agissements principaux ne peuvent être dissociés. L'interface en tant que zone de relations, d'échanges et d'équilibres est un acteur du seul fait qu'elle relie des antagonistes en un lieu. L'humanisme géographique implique une prise en considération des lieux qui dépasse et complète celle pratiquée jusqu'à présent.

3. *Les lieux*

Les lieux sont des constructions humaines, qu'elles soient précises ou beaucoup plus floues voire indéfinies dans leurs limites de perception et de réalisation. L'implication du/des lieu/x nous met en connexion avec différentes approches dans lesquelles l'humanisme géographique, selon le principe de réentrée, sélectionne les aspects en concordance avec les orientations propres à sa nature, influencé en cela par la géographicité.

Par l'intermédiaire des influences humanistes, structurelles ou postmodernes nous pouvons percevoir les lieux dans plusieurs dimensions pour lesquelles l'humanisme géographique s'attache essentiellement à une destination fonctionnelle. Notre implication se situe aux marges de l'espace, du paysage et du territoire dont nous avons montré les enjeux. Cependant, nous employons le terme de lieux afin de conserver une certaine souplesse en ne définissant pas précisément l'objet d'étude. Le lieu est alors un point, une zone, un espace, un paysage ou un territoire donné à percevoir de manière subjective et objective. Il est en quelque sorte l'étape précédente à l'étude d'un objet spécifique qui nous permet de nous imprégner de l'hétérogénéité de la surface terrestre par l'intermédiaire des lieux urbanisés, ruraux ou ayant encore un statut de lieux naturels.

Le lieu, quelque soit sa dimension, est le point où/sur lequel s'effectue l'observation ou le déroulement d'une action ou d'un phénomène. Ce lieu une fois défini devient un objet, un référent, qu'il nous est possible de déterminer par les termes d'espace, de paysage ou de territoire. Il y a ambivalence, puisque le lieu précède la définition de l'objet et est l'objet défini. Pour cette raison l'humanisme géographique implique la perception du/des lieu/x.

Les lieux urbains sont indissociables d'un noyau commun aux démarches géographiques. Ils sont les réalisations physiques de l'action humaine dans/sur les espaces terrestres. Ils sont en grande partie le reflet des potentialités, des orientations et de la démesure dont peuvent faire preuve les sociétés humaines pour lesquelles le mercantilisme semble être la ligne de conduite. Ces lieux urbains aux fortes densités humaines, à l'absence quasi totale d'espaces verts sont un miroir de notre humanité dans laquelle la surenchère et la conquête du plus haut sommet révèlent à la fois nos compétences et notre inconscience. Les lieux urbains, quelles que soient leurs dimensions ou leurs destinations, étudiés et perçus par le filtre de

l'humanisme géographique, ne sont plus magnifiés ni critiqués. Ils sont pris en considération pour ce qu'ils sont : des lieux dans lesquels la gestion, les qualités, l'habitat, les aménagements et le cadre de vie sont associés dans le but d'un emploi optimal d'une parcelle d'espace terrestre. L'urbain implique toutes les dimensions de l'humanité avec ses découpages fonctionnels, ses sélections politiciennes de clientélisme. Cela met en exergue des gestions étriquées ne satisfaisant qu'une petite part des acteurs concernés. Il suffit pour s'en convaincre de prêter attention aux aéroports en France, ou aux dessertes ferroviaires, ou encore aux transports en commun, ces derniers étant à l'état de balbutiements dans de nombreuses régions.

Le glissement de l'urbain au rural par l'intermédiaire des moyens de transport s'effectue sans aucune difficulté. La gestion capétienne du territoire français le démontre chaque jour. Lors d'une observation de la France nous pouvons croire que le lieu de vie des Français est la région parisienne où se concentre un cinquième de la population de cette nation et plus du quart de la richesse nationale sur quelques pourcents du territoire national. Les lieux ruraux, tout ce qui n'est pas de l'urbain, du béton et de forte densité de population, du moins pour les pays occidentaux, sont eux aussi impliqués par l'humanisme géographique. Cette évidence est liée au fait que, comme pour l'urbain, les lieux ruraux sont eux aussi une interface dans laquelle humanité et espaces terrestres réalisent des échanges. Les lieux ruraux sont un intermédiaire entre l'urbain et les lieux naturels ou dits naturels. Ils sont une forme d'équilibre d'exploitation, d'habitat et d'attentions dans laquelle l'Homme tente consciemment ou inconsciemment de préserver une part des lieux originels. Leur devenir, leur gestion et leur mise en valeur, du fait d'une population sans cesse croissante, autant d'aspects qui posent des problèmes récurrents. De ce fait, l'articulation d'une réflexion fondée sur un noyau commun, mettant un équilibre l'humanité et les espaces terrestres concernés, est vitale afin de reproduire les schémas existants. La reproduction de modèles sans corriger les erreurs perçues ou constatées dans/sur les espaces ruraux atteste des limites des solutions existantes jusqu'à ce jour. Nous constatons des phénomènes de rurbanisation, de périurbanisation ou de mitage urbain dans les lieux ruraux. Ceux-ci sont peu à peu conquis par l'urbain sans que nous réagissions face à ces maux.

Néanmoins, il demeure une part de nature dans des lieux où l'humanité n'a que peu modifié leur apparence ou semble n'être que légèrement intervenue, bien que le spectacle offert d'une végétation luxuriante ne soit que le produit de la main de l'Homme, comme le laisse observer les forêts d'exploitations ou les jardins d'agrément. Les lieux naturels sont impliqués dans et par l'humanisme géographique ne serait-ce que par la réalité du support qu'ils donnent aux activités humaines. Tous les lieux avant de devenir ruraux ou urbains sont avant tout naturels. Ils sont des espaces terrestres dans lesquels l'Homme peut s'exprimer, sur lesquels il peut se développer et par lesquels il pourra se réaliser. L'implication des lieux en tant que support aux constructions et aux réalisations humaines est indissociable d'une géographie qui associe l'humanité et les espaces terrestres qu'elle exploite, convoite ou observe. Se saisir et impliquer les lieux de cette manière est accessible par la perception que tout observateur à du Monde.

4. La perception

La perception, avec le simple emploi du concept de réentrée, nous plonge à nouveau au cœur de la géographicité et de la phénoménologie. Cette phénoménologie qui implique l'acceptation d'observer ce que nous refusons de concevoir tels des phénomènes de société comme l'hyper-territorialisation⁴⁰⁰ des internautes ou la production et la reproduction de territoires sociétaux au sein de sociétés autres que leurs structures originelles.

L'humanisme géographique implique la perception à plusieurs niveaux par l'intermédiaire de zones qui sont aussi des espaces, des paysages ou des territoires. Ces objets, dont l'espace, le paysage et le territoire sont des enjeux épistémologiques pour l'humanisme géographique, facilitent l'observation de dimensions, de relations, de silences et de similitudes dans/sur les espaces terrestres. Pour cela, il suffit de percevoir et de s'efforcer de rendre explicites les phénomènes déterminés. Par ailleurs, il est nécessaire de garder à l'esprit qu'une part de subjectivité est toujours présente, ne serait-ce que par le filtre que constitue

⁴⁰⁰ L'hyper-territorialisation est un objet d'étude sur lequel nous portons une attention accrue. Les développements des réseaux Internet, des jeux en réseaux ou des discussions en ligne, contribuent à enfermer l'internaute dans un territoire individuel face à son écran. L'individu, tout en étant relié à une toile mondiale, est en réalité enchaîné à un moyen de communication derrière lequel il se construit un territoire virtuel traduit par le terme hyper-territorialisation.

l'observateur. La perception d'une zone physique, virtuelle ou cognitive (d'où l'influence du lieu), implique que l'humanité soit positionnée par rapport à elle. Que cette position soit extérieure pour une zone aux seuls aspects physiques, qu'elle soit imbriquée lorsque l'humanité est liée à la surface considérée, ou qu'elle soit intérieure lorsqu'elle est une construction cognitive produite dans le but de percevoir une/la réalité. Percevoir une zone implique que nous acceptions temporairement l'absence de limites afin de faciliter la construction d'objets plus fins et plus adaptés aux préoccupations de l'observateur. La zone ainsi perçue est alors floue et malléable. Elle peut ne pas être considérée comme un objet en soi, mais seulement comme une phase de transition au sein d'une perception impliquée par l'humanisme géographique. L'aspect de phase de transition au sein de ces implications se retrouve aussi dans la perception des interactions.

Les interactions sont déjà induites par l'interface mise en exergue précédemment. Cependant, leurs perceptions sont indissociables de l'humanisme géographique du seul fait qu'elles engendrent des constructions ou des phénomènes donnés à percevoir. Les interactions sont liées aux activités se déroulant au sein du domaine perçu et aux acteurs agissants dans leurs réalisations, que celles-ci soient volontaires ou non. Les interactions sont des résultats évaluables, des phénomènes ponctuels pouvant être reproductibles car identifiés et perçus comme phase d'évolution. Cela nécessite la mise en œuvre de l'ensemble des concepts de notre base conceptuelle afin de s'attacher au seul phénomène né de la mise en relation de deux objets. La prise d'une référence sur une interaction intègre l'acteur et son support au sein d'un objet. Il devient ainsi plus aisé d'embrasser la diversité tout en conservant un discours général adapté à la géographie. Les interactions dans ce qu'elles impliquent sur le plan de la perception ont déjà été le fruit de productions géographiques, ne serait-ce que par l'étude des territoires, des flux, des aménagements ou des marquages sociaux dans les lieux urbanisés.

En associant la zone de perception avec les interactions identifiables, les dépendances qui en découlent deviennent accessibles. Elles impliquent, par l'intermédiaire de l'humanisme géographique, non seulement de percevoir et d'analyser, mais aussi de s'efforcer d'explicitier et de se projeter par la pensée ou par une construction, dans les perspectives d'une situation constatée. Il est vrai que ces projections existent et que de nombreuses spéculations sont produites. Celles-ci desservent la géographie, les sciences humaines et les sciences sociales,

par le simple oubli de l'humanité dans sa/ses réalité/s, ainsi que de la complexité de la nature et des espaces terrestres.

Les dépendances des acteurs, des potentialités et du devenir des espèces ou de la Terre sont mises en évidence et les médias nous alertent, de manière orientée, sur les problèmes qui nous guettent. Par ailleurs, la perception des dépendances impliquées par l'humanisme géographique dépasse ces démarches, car par l'intermédiaire de celui-ci il n'est plus dressé de constat alarmiste pour nous mettre en garde. Mais il est mis, ou il sera mis en exergue, que l'humanité qui agit et qui se joue des équilibres avec la nature est la responsable des situations catastrophiques qu'elle a initié.

Le déterminisme déguisé, dissimulé sous une crue centenaire oubliée, ou sous une vague de chaleur déjà observée, n'aura plus sa place. Percevoir les dépendances par l'intermédiaire de l'humanisme géographique semble teinté d'un certain idéalisme, au sujet des démarches, des constructions et des solutions prises par l'humanité pour répondre aux réalités du Monde. Cependant, avoir conscience des mouvements et des phénomènes dans l'ensemble de leurs dimensions engendrant des dépendances ne peut être séparé de la perception impliquée du Monde que nous vivons. Néanmoins, la perception de zones d'interactions et de dépendances implique des attitudes à rechercher et à développer.

5. Des attitudes

Les attitudes impliquées par l'humanisme géographique et la géographicité induite, nous mènent à nouveau aux marges de l'écueil moralisateur. Nous nous préservons de celui-ci en nous référant à la démarche que nous avons développée, pour laquelle les propositions existaient déjà depuis de nombreuses années et que nous avons mis en synergie afin de faire émerger un noyau commun : l'humanisme géographique. Les attitudes impliquées par ce point de rencontre sont tout d'abord une volonté d'écoute.

L'écoute est une forme d'extension de la perception. Lorsque nous écoutons un objet d'étude (société, acteur, individu voire phénomène) nous acceptons de le percevoir dans toutes ses dimensions. Cela signifie que nous dépassons notre seul centre d'intérêt restrictif d'une spécialité, afin de rendre la nature la plus complète de cet objet. Cette écoute n'est pas celle des plaintes ou des discussions orientées. L'écoute impliquée par l'humanisme

géographique est celle qui cherche les mouvements, les vibrations et les silences d'un phénomène. L'écoute est la perception des mouvements intérieurs d'un phénomène sociétal, qui ne peut apparaître par une étude désincarnée, à laquelle est attribuée le statut d'étude scientifique, simplement parce qu'elle est froide et distante, ou parce qu'elle se focalise sur les seuls aspects sociaux oubliant ainsi le contexte de l'objet d'étude et les dynamiques d'équilibres. L'écoute impliquée l'est à plusieurs niveaux. Celui des acteurs pour lesquels nous devons isoler les propos. Celui de la nature en faisant émerger ses soubresauts. Et aussi, au niveau de l'humanité et des développements qui marquent les espaces terrestres.

Par ailleurs, en percevant et en écoutant les objets, il devient possible de dialoguer. Un dialogue ouvert dont les objectifs sont des objets et non des problématiques. Cela signifie que la problématique, qui révèle la question de la problématique dans les cursus scolaire⁴⁰¹, oriente la discussion. Ainsi, son concepteur doit posséder suffisamment d'intelligence et de science pour adapter une problématique réaliste à un objet ou à un phénomène. Il ne doit pas la manipuler pour satisfaire à une problématique non évolutive qui perdrait toute teneur.

En outre, le dialogue implique un équilibre dans les résultats. Le dialogue qui n'a pour objectifs que de satisfaire son rapporteur n'a que peu de valeur. En revanche, le dialogue qui associera l'avancée des connaissances scientifiques avec les attentes des acteurs, sans sombrer dans les démarches partisans, contribuera à la maîtrise scientifique d'un objet, non perçu initialement du fait d'un aveuglement méthodologique, idéologique, médiatique ou fonctionnel. L'humanisme géographique implique que le dialogue évite les errements politiques et technocratiques qui sont autant de nuisances aux attentes d'évolution.

L'évolution de la science géographique est un fait attesté et qui nous a partiellement servi de support afin de vérifier notre hypothèse de l'existence d'un noyau commun à la géographie. La volonté d'associer au sein d'une démarche scientifique l'humanité et les espaces terrestres implique une attitude évolutive, ne pouvant se satisfaire d'outils ne lui permettant plus d'expliquer le Monde. L'évolution est à la fois impliquée et implique des attitudes qui tendent en direction de dynamiques performantes du fait des perspectives

⁴⁰¹ Nous posons le problème de la problématique, car à notre sens, avant de concevoir une question il est impératif de savoir répondre à une question. De plus, il nous semble aberrant de voir problématiser une question alors que les savoirs pour concevoir de telles démarches ne peuvent pas être acquis avant de longues années. Cette situation met en évidence le problème de la reproduction d'un savoir prédigéré et orienté en direction d'une forme de reproduction sociale qui implique un moule à la pensée.

qu'elles apportent aux différents acteurs concernés. L'évolution est aussi une attitude dans laquelle les individus acceptent de bousculer leurs croyances, leur allégeance ou leur spécificité, non pas pour répondre à un effet de mode médiatique, mais pour démontrer les dynamiques qui animent la science concernée. Cela signifie que nous acceptons les fondements des courants de pensée des écoles tout en nous efforçant de les faire progresser. Dans ce cadre d'action nous gardons comme limites les erreurs, les surenchères et les redondances dont la géographie, comme tout domaine scientifique qui refuse, par l'attitude sclérosée de ses défenseurs, d'accepter une part d'humanité dans leurs réflexions.

L'évolution n'est par une attitude qui consiste à faire du neuf pour produire une nouveauté vide de sens. L'évolution n'est pas une remise en cause critique et rétrograde des acquis par laquelle ce qui a été fait est moins intéressant que ce qui est proposé. L'évolution est une perception construite en fonction de ce qui existe et qui a pour destination une efficacité accrue dans la compréhension et l'explication du Monde par l'intermédiaire du filtre géographique. L'écoute, le dialogue et la volonté d'évolution sont autant d'attitudes qui dynamisent le noyau commun de la géographie tout en agissant sur le géographe.

6. *Le géographe*

L'humanisme géographique, en tant que noyau commun à la géographie, implique pour le géographe au moins trois types de démarches, porteuses de géographicité. Le géographe explique, construit et conçoit des réponses ainsi que des projections sur une/des réalité/s qu'il perçoit du Monde. Cette implication constituée de ces trois axes est en quelque sorte une reformulation des propositions de J.-P. Ferrier, qui a exposé ce qu'est selon lui le métier de g ographe⁴⁰². A nouveau les concepts de réentrée et de moindre contrainte sont mis en œuvre au sein de notre réflexion. En effet, nous avons initié notre vérification d'hypothèse avec des aspects des propositions de J.-P. Ferrier et nous clôturons celle-ci en montrant l'attachement à une ligne de conduite pour le géographe.

Cependant, les implications de la reconnaissance de l'humanisme géographique ne sont pas une reprise des propositions de J.-P. Ferrier. Elles sont une adaptation à nos

⁴⁰² Ferrier J.-P., 1984, *Antée 1, la géographie ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence : Edisud, 254 p.

orientations et à nos attentes inscrites dans une géographie science des espaces terrestres des hommes. Cela implique une démarche explicative et non totalement démonstrative. L'explication impose au géographe de percevoir la/les réalité/s des phénomènes qu'il souhaite rendre explicite. L'explication nécessite que le géographe ne se dissimule pas derrière une forêt de tableaux, une multitude de chiffres ou un déballage indigeste d'une profusion inefficace de cartes⁴⁰³ et autres schémas. L'explication doit être simple, accessible, lavée de tout intellectualisme à la terminologie incompréhensible au plus grand nombre. L'explication ne signifie pas simplisme, mais simplicité. Les évolutions du savoir et des connaissances, dans leurs travers, favorisent l'emploi de termes et de concepts toujours plus compliqués et hermétiques. La volonté explicative ne remet pas en cause les choix effectués par les auteurs.

Néanmoins, le géographe, dans une perspective de partage et de diffusion, a l'obligation d'expliquer le Monde avec une terminologie, des objets et des concepts qui facilitent la perception de ce Monde. Une telle démarche est celle employée par R. Brunet⁴⁰⁴ avec la chorématique. Il propose un outil fonctionnel, apte à montrer les dynamiques existantes dans/sur un territoire. A l'image de notre démarche, l'explication doit, pour conserver sa valeur, demeurer humble et éviter les excès nuisibles à ses productions. Pour cela, le géographe qui propose une explication implique un équilibre entre les techniques existantes afin de couvrir le champ exploratoire le plus complet. L'explication conçue selon ces directives facilitera les constructions impliquées par l'humanisme géographique.

Construire semble être une action relativement simple et accessible à tout un chacun. En effet, chaque individu se construit tout au long de son existence avec plus ou moins de réussite, de volonté et de conscience des actions entreprises. Cependant, construire un savoir au sein duquel une science conserve une potentialité de rayonnement et de référence sur les autres domaines scientifiques s'avère compliqué. Le géographe et le pratiquant de la géographie construisent des référents personnels et collectifs.

Ces référents sont autant de repères et de supports sur lesquels l'individu s'appuie pour s'orienter et que le géographe emploie dans le but d'expliquer le Monde. La construction de référents réclame au producteur de percevoir les attentes et les besoins des observateurs et des utilisateurs du savoir proposé. La construction, dans le domaine géographique, implique que

⁴⁰³ Monmonnier M., 1993, *Comment faire mentir les cartes*, Paris : Flammarion, 233 p.

l'humanité et les espaces terrestres sur/dans lesquels elle évolue soient associés afin de rendre la/une réalité accessible.

Ces constructions ont aussi pour objectifs la démonstration. Reprenons l'exemple de la chorématique qui en tant que construction s'efforce de démontrer les dynamiques dans/sur les espaces terrestres. La démonstration est alors imagée. L'activité humaine est étroitement liée et mise en corrélation avec le territoire étudié⁴⁰⁵. La démonstration quelle que soit sa destination facilite l'alerte sur des thèmes inclus aux domaines de la géographie. L'alerte sur les risques encourus par les populations, des ressources naturelles ou des espaces terrestres implique elle aussi l'imbrication des espaces terrestres et de l'humanité. Dans cette perspective, l'humanisme géographique, par la mise en œuvre d'une boucle récursive, implique la construction permanente de moyens d'alerte, une fois ceux existant étant devenus obsolètes du fait d'une médiatisation spéculative et déformante liée à l'immédiateté.

L'ensemble de ces actions impliquées pour le géographe n'aurait aucune portée sans l'implication de l'action de concevoir. Ainsi impliquée, la conception de réponses, de ripostes, de mise en cause ou de réalisme est l'une des finalités du géographe. Concevoir nécessite d'avoir conscience des attentes des systèmes auxquels nous appartenons, de considérer les acteurs agissants à tous les niveaux d'observation et d'interaction en fonction des lieux où se déroulent les phénomènes. La perception de la/d'une réalité est sous-tendue par les attitudes et les actions du géographe. La conception est alors une perpétuelle réentrée de connaissances en fonction de différenciations produites par l'influence de la moindre contrainte, en ayant conscience de rupture/continuité, le tout inscrit au sein de la temporalité afin d'être en mesure de rendre explicite l'interface humanité/espaces terrestres, en fonction de la géographicité présente au sein de l'ensemble des démarches géographiques.

Ces six domaines d'implication, de l'acceptation et de la reconnaissance de l'humanisme géographique, en tant que noyau commun à la géographie, sont dépendants de ce que chaque observateur attend de la géographie. Le regard porté par chaque personne sur un objet ou un phénomène filtre la réalité géographique qu'il peut rendre explicite. Il demeure

⁴⁰⁴ Brunet R., 2001, *Le déchiffrement du monde*, Paris : Belin, 402 p.

⁴⁰⁵ Collins J.-M., 1998, *Military geography*, Londres : Brassey's, 438 p.

une part de découvertes et d'approfondissements à effectuer, sans pour cela atteindre une totale maîtrise de la géographie.

En outre, la vérification de notre hypothèse d'un noyau commun à la géographie – l'humanisme géographique – nous inscrit dans une position particulière. En effet, à l'inverse des mouvances dominantes, nous individualisons la géographie en la faisant « une » et non des sciences géographiques. Le pluriel nous laisse entendre qu'il existe plusieurs géographies, alors que ce ne sont que des domaines de spécialité.

Que nous fassions de la géographie politique, appliquée, de la santé, ou de la géographie physique, démographique ou sociale, nos observations sont effectuées au sein d'objets que nous construisons. Ils ne sont pas l'espace géographique, car cela signifierait que tout ce qui est dans l'espace, quelque soit sa nature, est géographique. La géographie se saisit d'une part de la réalité. Elle ne peut dans ce contexte que prendre en considération une partie des espaces terrestres. En voulant créer des géographies nous appauvrissons la géographie du seul fait des fractures que nous créons en son sein.

Notre regard considère une géographie dans laquelle des spécialités, des branches et des mouvances s'équilibrent et s'alimentent, parfois en luttant, pour construire un savoir toujours plus performant.

La géographie moderne vise à la comparaison et à la classification des phénomènes, et elle prétend en être une explication dans le sens le plus large du mot. L'ancienne géographie se définissait comme la « description de la Terre », la nouvelle géographie est vraiment la « Science de la Terre ». Elle ne se contente pas de décrire les phénomènes elle les explique.⁴⁰⁶

Ces quelques mots de J. Brunhes, bien que relativement anciens, nous donnent une géographie unifiée qui met en œuvre simultanément l'ensemble de ces domaines afin de parvenir à une explication. De ce fait, J. Brunhes fait de la géographie une entité soudée. En prenant cette référence et en disant que la géographie est « une » nous nous trouvons, malgré tout, aux marges des tendances contemporaines, qui toutes oeuvrent pour leur parcelle du savoir, sans considérer la géographie comme un ensemble de connaissances.

Cependant, il est dangereux de vouloir fédérer une science sur des objets, des concepts, une pensée et une destination que tout géographe exerce au minimum

⁴⁰⁶ Brunhes J., 1912, *La géographie humaine*, Paris : Gallimard, pp. 35-36.

inconsciemment. En effet, cette proposition de noyau commun à la géographie range les spécialités de la géographie, les écoles et les courants au niveau de simples constituants, qui devraient avoir pour finalité de servir la géographie et non leur seul domaine. Dans ce Monde où l'individualisme et la course aux honneurs et aux financements sont exacerbés, notre proposition peut sembler être un anachronisme.

Par ailleurs, nos propos s'inscrivent dans une réalité individuelle journalière vécue par chacun de nous. Tout le monde différencie, fait appel à ses souvenirs, engendre des ruptures dans la continuité de son existence et équilibre ses aspirations en fonction de ses potentialités. Tout le monde exerce une activité dans une durée et une période qui produisent des temporalités. Tout le monde vit sur terre, quelque part, en fonction de son humanité et de ce qui l'entoure. Autant d'évidences nous mènent à construire des objets adaptés aux mondes que nous côtoyons.

Lorsque nous voulons rendre ce Monde plus explicite nous passons, pour le géographe, par l'intermédiaire de l'espace, du paysage et du territoire en fonction de la dimension dans laquelle s'effectue l'observation. L'action est ainsi inscrite dans une géographie dynamique qui ne fait qu'un et qui tend en direction d'une maîtrise accrue des espaces terrestres. Il n'y a pas de ségrégation entre les domaines. Les tenants du tout informatique et de l'imagerie satellitaire, ou du tout quantitativiste, voire de la seule approche sociale ou politique, œuvrent dans leur spécialité et pour la géographie. Une telle perspective bouscule les choix des écoles actuelles du seul fait que nous admettons de construire des objets en fonction de ce que nous recherchons et de ce fait de rendre le Monde plus accessible et plus explicite.

Cet objectif n'est réalisable, à notre sens, qu'en rangeant les spécialités à leur place, c'est-à-dire au rang d'outils élaborés pour faciliter la perception de la/d'une réalité. Nous évitons ainsi les découpages et les barrières. Nous dépassons par notre action les méthodes existantes de description, de hiérarchisation et parfois d'hermétisme. La géographie, science des espaces terrestres des hommes, donnée comme étant « une », et dont l'objet est l'interface humanité/espaces terrestres, est viable par l'intermédiaire de son noyau commun : l'humanisme géographique.

La géographie avec la richesse de ses domaines est en mesure d'observer, d'analyser, de comprendre et d'expliquer à la fois l'écorce terrestre, les phénomènes qui s'y déroulent et les actions anthropiques tout en s'attachant à l'espace dans lequel la perception s'effectue. Cette géographie n'est pas une « méga science » qui vampiriserait toutes les sciences connexes. En possédant et en reconnaissant son objet – l'interface humanité/espaces terrestres – elle tient une place d'interface entre les sciences et leurs constructions de la/d'une réalité, sans pour cela être une science carrefour.

Cette science est conçue comme une perpétuelle construction dans laquelle l'humanité observe et agit sur/dans les espaces terrestres afin d'en saisir toute la complexité par l'intermédiaire de la géographicité. La conception d'une géographie porteuse de cette orientation est une forme de continuation du constat de E. Reclus⁴⁰⁷ : « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. » Ainsi, le noyau commun de la géographie, dans le rôle et la destination qui lui sont donnés et en fonction de la géographie dans laquelle nous évoluons, est l'humanisme géographique.

⁴⁰⁷ Reclus E., 1998, *L'homme et la Terre*, Paris : La Découverte, 398 p. Ces propos étaient déjà employés par C. Ritter. Cependant, E. Reclus ne fait pas référence à cet auteur lorsqu'il écrit ces mots, d'où cette référence aux deux auteurs.

La culture

Dans la friche on sème des mots
 on y sème aussi des phonèmes
 des morphèmes des sémantèmes
 roses roseaux aux bords de l'eau
 bruns grains fichés dans les labours
 verts coquelicots des prairies
 noirs lys au fond des forêts
 dans la friche on sème des mots
 pour qu'ils repoussent bien plus beaux.

R. Queneau.

GLOSSAIRE⁴⁰⁸

Acte géographique : action inscrite au sein de l'interface humanité/espaces terrestres, objet d'une géographie science des espaces terrestres des hommes. Cette action est à la fois résultat et résultante. Elle est observable, évaluable, mémorisable, repérable, référencée et reproductible. Elle met en relation un espace terrestre avec les acteurs qui s'expriment dans/sur celui-ci. Cette action perceptible source d'une réalité évolutive contribue à modeler les espaces terrestres des hommes par un marquage, une détermination et une mémorisation dont les effets sont déterminables sur des espaces reconnus.

⁴⁰⁸ Ce glossaire est établi à partir d'une réflexion personnelle et de définitions collectées dans plusieurs ouvrages, dictionnaires, encyclopédies, qui ont été modelées et modifiées afin d'exprimer au plus près la pensée générale de ce travail. Les principales sources sont : le *Littre*, le *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, l'*Encyclopédie Universalis*, le *Petit Robert*, *Les Mots de la Géographie* : Brunet R., *op.cit.*, *Dictionnaire de Philosophie* : Durozoi G., *op.cit.*, *Dictionnaire de la géographie* : Lévy J., Lussault M., *op.cit.*, ou, George P., Viers G., *op.cit.*, *The dictionary of human geography* : Johnston R.J., *op. cit.*

Acteur géographique : personne, élément, objet ou/et phénomènes agissant et ayant un impact au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. L'intervenant agit, vit et/ou équilibre le domaine considéré. L'action est alors perceptible, évaluable, reproductible et comparable en fonction des références mémorisées. Il est un vecteur de dynamiques régressives ou progressives de l'espace dans/sur lequel il évolue et pouvant induire des évolutions à multiples niveaux d'interactions.

Archétype mental : schéma organisateur combinant des algorithmes procéduraux ou des opérations mentales (prototype), maîtrisé dans une situation donnée et sur un objet déterminé et pouvant être mis en oeuvre dans une situation nouvelle ou en face d'un objet nouveau dont l'analyse aura montré qu'ils se prêtaient à un traitement identique.

Artefact : phénomène d'origine humaine, artificielle, résultat de l'intervention humaine sur un fait naturel pour par exemple le rendre visible. Par extension, objet naturel ayant subi une transformation par la main de l'homme, à l'extrême, objet créé par l'homme et non par la nature.

Autocentré : développement d'un espace, d'une zone, orienté sur une seule ressource. Pour une ville, quelle que soit sa taille, c'est un terme spécifiant que celle-ci n'a que peu de relations économiques ou d'échanges avec les espaces voisins, fermant ainsi son aire de rayonnement. Ce dit aussi d'une ville orientée à une seule activité dominante (le plus souvent administrative) qui la subordonne aux villes de tailles égales et supérieures par l'absence de services, d'entreprises, de secteurs, ne pouvant ainsi lui offrir une ouverture vers l'extérieur de son territoire.

Axiomatique : ensemble des axiomes admis et posés au début d'un système hypothético-déductif en vue d'une recherche. Forme achevée d'une théorie déductive construite à partir d'axiomes et développée au moyen de règles d'inférence.

Axiomatisation : action d'axiomatiser ; état de ce qui a été axiomatisé, acte mental qui aboutit à la création du schéma abstrait. Procédé par lequel sont posés en principes indémontrables les propositions primitives dont sont déduits les théorèmes d'une théorie déductive.

Axiome : principe premier indispensable, vérité évidente en soi, proposition indémontrable parce que évidente et admise comme point de départ d'un raisonnement, qui échappe à toute démonstration (indémontrable). Toute proposition qui ne se déduit pas d'une autre, en quelque sorte le noyau dur et insécable de départ. Il fonde l'axiomatique en légitimant la recherche. Sert de fondement à une science, un raisonnement, un principe posé hypothétiquement à la base d'une théorie.

Béhaviorisme : conception de l'activité intellectuelle qui s'attache aux corrélations entre les stimuli extérieurs et les comportements. Cette conception a inspiré les premiers travaux de la « pédagogie par objectif » qui s'efforçaient de traduire systématiquement les contenus de programme en comportements attendus de l'apprenant. Elle est aujourd'hui largement remplacée par le mentalisme.

Causalité : pour Platon la causalité est : « Tout ce qui naît nécessairement par l'action d'une cause » et précise : « car il est impossible que quoi que ce soit puisse naître sans cause. » (*Timée*, 28 a). Les penseurs de la causalité postulent que la Nature est régie par des lois constantes, que toutes les réalités obéissent à un ordre : il y a donc une raison à tout phénomène se déroulant à la surface de la Terre.

Cercle de Vienne : association fondée en 1929 (publication du manifeste : Conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne) et réunissant autour de M. Schlick (1882-1936) des scientifiques, philosophes et logiciens allemands et autrichiens, parmi lesquels Carnap, Reichenbach et, à ses débuts Wittgenstein. On s'y efforce d'opérer des distinctions rigoureuses entre les énoncés empiriques (synthétiques et a posteriori) et les propositions logiques de la science (qui sont considérées comme strictement formelles, donc analytiques et

tautologiques) ou énoncés protocolaires. Par là-même sont évacués comme non pertinents les concepts «vide de sens» et les pseudo-problèmes» (en fait toutes les questions métaphysiques) dus à l'introduction, dans le raisonnement, d'éléments incontrôlables parce qu'a priori. L'objectif du Cercle de Vienne est de constituer un langage scientifique unifié grâce à une logique symbolique, véritable langue commune à toutes les sciences. Il aboutit à ce qui est nommé le néopositivisme ou philosophie analytique, qui, en délaissant le réel physique au profit d'une combinatoire de signes, conçoit le progrès scientifique comme la philosophie à la seule analyse de l'expression scientifique ou logique, et se heurte finalement au problème des relations pouvant et devant exister entre les signes et les faits ou choses auxquels ils renvoient. Il sera dissout assez rapidement.

Complexité : état des relations entre éléments dans des systèmes particulièrement riches et liés, comme la plupart des systèmes sociaux, et comme on le découvre peu à peu pour les systèmes naturels. On y parle de « complexité » en présence d'un ensemble d'interactions plus ou moins ordonnées, et donc quand il y a trop d'information, trop d'agents et le libre arbitre. Edgar Morin désigne, à travers la notion de complexité plusieurs défis auxquels est soumise la pensée contemporaine. Problématique concernant les interactions des phénomènes naturels, sociaux, humains, des visions de la réalité avec leurs liaisons aux savoirs, sans omettre l'introduction du désordre (bruit), de l'incertain, du hasard, de la subjectivité, tout en conservant une rigueur d'analyse. Cette pensée forme un nouveau paradigme, utilisant les notions de feed-back, boucle récursive, auto-organisation, émergence et dialogique. Pour cela il est nécessaire de marier les regards objectif et subjectif, la compréhension et l'explication, la démarche rigoureuse de la démonstration et l'art du diagnostic.

Concept : outil qui permet d'atteindre le réel au travers de déterminants à caractère abstrait. Cet outil est une forme de médiation par laquelle opère l'intentionnalité cognitive lorsqu'elle vise le réel à travers l'élément de la généralité. Il met en évidence un aspect de la réalité, qui est considéré à part, comme s'il constituait un objet de connaissance pour son propre compte.

Conscience : suggère l'idée de connaissance, définit d'abord la présence vécue du sujet à lui-même et son rapport au monde, sentiment de soi-même ou mode de la sensibilité générale qui nous permet de juger de notre existence. Descartes identifie la pensée à la conscience, le sujet transparent à lui-même.

Déconstruction : introduite en philosophie par Heidegger, elle correspond à son projet d'ébranler les fondements de la métaphysique occidentale. Reprise et réinvestie par J. Derrida, la stratégie de déconstruction vise à déstabiliser un système théorique en révélant les soubassements, en ébranlant ses bases. Elle vise notamment à mettre au jour des couples d'oppositions, du type « esprit-matière », dont chaque notion n'a de sens que par rapport à l'autre.

Décontextualisation : opération par laquelle un sujet utilise une acquisition dans un autre contexte que celui qui en a permis l'apprentissage. Elle est ainsi la première phase de l'identification d'un acquis, qui doit se prolonger par la mentalisation. Il faut préférer la notion de décontextualisation à celle de transfert, dans la mesure où cette dernière suppose une antériorité de l'acquisition, alors que c'est au terme du processus de décontextualisation et de mentalisation que l'acquisition est véritablement stabilisée.

Déterminisme : très lié à la causalité, ce principe est celui suivant lequel les conditions d'existence d'un phénomène sont déterminées, fixées absolument de telle façon que, ces conditions étant posées, le phénomène ne peut pas ne pas se produire. Pour les comportements humains doctrine selon laquelle les actions humaines sont déterminées par une chaîne d'événements antérieurs.

Dialectique : du grec *dia-legô*, qui signifie parler ensemble, converser, et de plus précisément faire valoir une argumentation. La dialectique, art de discuter par demandes et réponses, illustrée par Socrate, a pris un sens particulier dans la philosophie hégélienne ; il ne s'agit plus d'une rhétorique, mais d'un mouvement à la fois réel et rationnel qui, posant les contraires, tend à les surmonter dans une troisième phase de dépassement. Marx et le marxisme en ont

tiré le matérialisme dialectique qui prétend remplacer par des forces réelles les entités qui entrent en jeu dans la dialectique hégélienne.

Différenciation : acte de séparer les éléments appartenant au Tout terrestres en leur attribuant une dénomination, en les repérant vis-à-vis de soi, vis-à-vis des autres constructions cognitives ou physiques voire phénoménologiques. Sa réalisation permet le repérage de tout déplacement ou évolution dans un cadre connu ou inconnu avec la production de références perceptibles pour l'ensemble des acteurs souhaitant agir dans un espace donné au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Cette action s'effectue par la mise en œuvre des concepts de réentrée (par évaluation des objets), de rupture/continuité (on perçoit et/ou exprime un perçu), et enfin par la moindre contrainte (choix fonctionnel).

Domaine : partie de l'espace terrestre, délimité par ses spécificités. Il peut être une propriété, un territoire d'expression, mais aussi un espace dans lequel se trouvent des éléments particuliers le différenciant ainsi du Tout terrestre. Dans une délimitation spatiale précise un facteur est mis en évidence et sert de support à la dénomination du nouveau territoire. En fonction des constituants les domaines sont en relation, appartiennent, sont inclus à un phénomène. Le domaine permet de faire la liaison entre le support terrestre et l'activité qui se déroule sur l'écorce terrestre.

Dualisme : doctrine qui admet dans l'univers deux principes premiers irréductibles, ou qui admet la coexistence de deux principes essentiellement irréductibles. L'emploi dans un but démonstratif de deux méthodologies peut engendrer un affrontement, il admet une opposition entre le monde de l'esprit et celui de la matière. Il s'oppose au monisme qui rend compte de la réalité à partir d'un seul élément.

Ecoumène : nom masculin du 19^{ème} siècle. Emprunté au latin ecclésiastique oecumene, du grec oikoumenê, « la terre habitée » (DAF). Employé très fréquemment par A. Berque pour définir les espaces humanisés et leur prise de possession.

Empirisme : une connaissance est dite empirique si elle se rapporte à l'expérience. Théorie par laquelle toutes nos connaissances sont des acquisitions de l'expérience. Locke (1632-1704) et Hume (1711-1776) s'opposent au rationalisme de Descartes (1596-1650). L'empirisme contemporain est représenté par le cercle de Vienne « positivisme logique ».

Epistémé : terme d'origine grecque (le savoir, la connaissance rationnelle) utilisé par Michel Foucault dans *Les mots et les choses* pour désigner la façon particulière dont s'articule le savoir d'une époque : l'épistémé est extérieur à la science elle-même, elle la conditionne et en constitue le « sol », conférant aux diverses disciplines d'une période leur unité sous-jacente. Lorsqu'on passe d'une épistémé à la suivante, il y a un phénomène de rupture (l'histoire de chaque science n'aurait dès lors plus grand sens), mais on observe, en revanche, de la cohérence à l'intérieur de chaque épistémé. Ainsi, celle de la Renaissance était caractérisée par le concept de ressemblance (pour construire le savoir, on déchiffre les analogies entre les choses), celle de l'âge classique valorise les identités et les différences, puis c'est l'historicité qui devient fondatrice de la connaissance avec la formation des sciences humaines. L'épistémé constitue ainsi une structure, impensée par ceux mêmes qu'elle détermine.

Epistémologie : du grec *épistémé-logia*, discours sur les connaissances. Signifie littéralement « théorie de la science ». Au sens large, l'épistémologie est une réflexion sur les sciences. C'est une méta-science, au sens où l'on dit « méta-langage », « métamathématique ». Intermédiaire entre science et philosophie, elle s'interroge sur les fondements, les structures, le développement et les conditions de validité des sciences. Piaget a proposé de la définir comme l'étude du passage des états de moindre connaissance à des états de connaissance plus avancés. Etude critique des sciences exactes et humaines, et de la formation des conditions de la connaissance scientifique. Etude critique des sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée. Synonyme, en français, de philosophie des sciences ; en anglais, le terme désigne plus généralement toute théorie et la philosophie de la connaissance. Concept apparu pour la première fois dans l'encyclopédie Britannica en 1905 et dans le Larousse en 1906. Deux courants peuvent être distingués ; l'anglais, avec Popper, Kuhn, Lakatos, Quine, tourné vers la démarche de la science, et le français, avec Koyré, Bachelard,

Canguilhem, Foucault, Dagognet, orienté vers l'histoire des idées scientifiques et leur évolution.

Espace : volume, étendue ou domaine immatériel, matériel, physique, cognitif, fonctionnel, sociétal, culturel, idéal ou virtuel ; constitué, évalué et déterminé en fonction d'un cadre de référence vécu, perçu, subi, d'une projection cognitive ou physique, d'une conception idéale, matérielle ou institutionnalisée selon sa nature sociale. Cet objet non borné, mesurable pour certaines spécificités qui le limitent à un cadre restrictif de la géométrie ou du quantitatif, est par sa nature définissable sans pour cela imposer de limites franches, mettant en relation une ambivalence entre les domaines subjectifs et objectifs. Ce caractère de précision et de flou est dépendant de sa construction, de sa position, de sa formulation, des agencements internes, des jeux de dimensions et des supports par rapport auxquels il est défini. Il est à la fois rigide lorsqu'il est mesure ou terrain de déploiement, et, souple quand il est domaine d'expression construit selon sa destination élaborée par un individu, une collectivité ou une société. Il est alors le produit d'une phénoménologie dans laquelle la perception de sa nature est construite par l'emploi des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité et de réentrée, articulés autour/sur la temporalité, l'ensemble inscrit au sein de l'interface humanité/espaces terrestres.

Fait géographique : réalité perçue, vécue, subie et/ou construite dans/sur des espaces terrestres référencés. Il est le résultat d'actions combinées ou opposées mises en contact volontairement ou involontairement par des acteurs agissant au sein du phénomène constaté. Objet reproductible, vérifiable, quantifiable et comparable, il est l'un des outils d'une meilleure compréhension du Monde.

Falsifiable : que l'on peut modifier, altérer, montrer le caractère modifiable. Objet, théorie, concept, doctrine, résultat, qui par une expérience vont perdre la nature de justesse, de précision, de référence qu'ils avaient auparavant.

Finalités : représentations de l'homme, de la culture et de l'éducation qui président au choix des contenus didactiques (objets d'apprentissage) et des modèles pédagogiques (méthodes d'apprentissage). Les finalités sont, en ce sens, plus révélées par les pratiques mises en oeuvre que par les déclarations d'intention. Les décisions sur ce qu'il convient d'apprendre et la manière de s'y prendre réfractent toujours les finalités de l'éducateur, c'est-à-dire ses conceptions de « l'homme cultivé », du sujet apprenant, des rapports entre formateur et formés ; elles sont donc porteuses - fût-ce à son insu - d'un projet éthique et politique.

Géographie : science des espaces terrestres des hommes, dont le domaine d'étude est en perpétuelle extension ayant pour objet principal l'interface humanité/espaces terrestres. En indiquant cette orientation les études portent sur l'ensemble des domaines pour lesquels l'Homme (la société, le consommateur, le citoyen, le modelleur) et les espaces terrestres (les constructions humaines, les destinations d'emplois des espaces) sont en relation à quelques niveaux que se soit.

Herméneutique : du grec *ermeneuô*. A l'origine, l'herméneutique est la science de l'interprétation des textes sacrés. Très peu de théologiens lisent aujourd'hui au premier degré le récit de la Genèse comme l'histoire réelle de la création du monde. Même les croyants s'accordent à penser qu'il s'agit d'un mythe, d'une métaphore dont il s'agit d'interpréter le sens caché : la toute-puissance de Dieu. A lumière ne représente pas la lumière physique. Elle peut être le symbole de la Vie, de la connaissance divine, de la foi. Paul Ricœur définit l'herméneutique comme une « science des interprétations ». L'herméneutique considère la réalité apparente et ses manifestations comme un ensemble de signes qui renvoient à un sens latent qu'il s'agit de décrypter. L'herméneutique s'est étendue aujourd'hui à d'autres disciplines comme la psychanalyse ou la sémiotique. L'interprétation consiste à décrypter les phénomènes observables de la réalité comme des signes d'une réalité cachée. Un même ensemble de faits est susceptible d'être soumis à une pluralité d'interprétations toutes cohérentes. Se pose alors la question de la validité et du contrôle des interprétations. Elle pose le problème de la multiplicité de sens que peut contenir un texte et que peuvent lui attribuer des interprétations successives. Elle s'est développée dans la mesure où les textes perdaient

leur valeur dogmatique. Elle pose aux sciences humaines le problème difficile de leur relativité : il n'existe plus de vérité stable, mais des points de vue relatifs à différents états de culture.

Holisme : du grec *olos*, qui forme un tout, qui est entier. Désigne une structuration globale. Les théories holistes mettent l'accent sur un dynamisme unitaire. L'ethnologue Louis Dumont a appliqué le mot à certaines sociétés qui parviennent à intégrer dans un ensemble hiérarchique et stable des éléments divers et parfois contradictoires.

Humanité/espaces terrestres : interface, donnée comme étant l'objet d'une géographie science des espaces terrestres des hommes, met en relation des spatialités, des comportements, des phénomènes produits, induits ou indépendants au sein de relations verticales et horizontales qui produisent un modelé et une/la réalité que chaque observateur peut vivre ou percevoir. Elle est le produit de l'interaction des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de réentrée et de rupture/continuité articulés autour/sur le concept de temporalité. Cet objet dépasse, sans en faire la négation, les relations Homme/Nature ou Homme/Habitat. Sa construction n'est concevable qu'au sein de démarches phénoménologiques et transdisciplinaires pour lesquelles l'humanité, c'est-à-dire l'homme dans toute sa diversité, sa complexité et sa subjectivité, peut être séparé ou rattaché à volonté ou par obligation aux espaces terrestres de dimensions, de natures, de constructions et d'héritages ou de perspectives d'une grande diversité. Cet objet est produit selon les problématiques et les orientations sociales, économiques, politiques, géopolitiques, physiques ou humaines que l'observateur propose. Cette diversité contribue aux comparaisons, évaluations, vérifications, quantifications, falsifications et reproductions des savoirs élaborés. Dans cette orientation d'une géographie scientifique s'ouvrant largement à la reconnaissance de l'existence d'un noyau commun à l'ensemble de ses domaines et spécialités, dénommé l'humanisme géographique, produit et induit par la mise en œuvre de cette interface.

Humanisme : très vague dans sa définition il englobe tous les comportements visant à la préservation de l'interface humanité/espaces terrestres. Le principe de moindre contrainte est

une limite comportementale afin que les éléments intervenants dans une évolution ne disparaissent pas au profit du plus fort mais que chaque partie contribuant à la diversité terrestre soit préservée. Les excès de préservation de la nature nous entraînent en direction de l'écologisme et à l'opposé les abus du bien-être des hommes engendrent la dégradation accélérée et irréversible de notre source de vie. L'humanisme est la position médiane dans laquelle l'homme peut poursuivre son évolution vers le toujours plus, mais en préservant ce qui risque de disparaître à tout jamais et qui est vital pour lui : le Tout terrestre.

Lieu : un point d'une étendue. Là où nous nous trouvons. Partie de l'espace terrestre différenciée par rapport à une autre par l'attribution d'une dénomination précise qui donne une existence propre à l'endroit où se déroule, où est défini une potentialité. Il répond à la question « où ? ». Il est unique, ce qui est là ne peut être ailleurs. Si c'est le cas la position dans l'espace n'étant plus la même le point ne possède plus la caractéristique du lieu : son unicité.

Logique : qui est conforme à la raison, qui se construit avec une démarche rationnelle et cohérente permet la construction de systèmes qui mettent en évidence l'évolution stade par stade de progression d'une situation en évitant l'écueil d'une forme de déterminisme.

Médiance : le caractère propre d'un milieu, l'ensemble des prises du milieu, au confluent des médiations qui en instaurent le sens : proposé par Augustin Berque comme la traduction du japonais *fudosei* de *Watsuji*. Le point de vue de la médiance, selon Berque, permet de fonder une mésologie ou science des relations d'un groupe social à son environnement. Il inclut les qualités du milieu, mais à travers les représentations que s'en fait le groupe. Cette trajection, ou médiation, n'est pas surajoutée : elle est partie intrinsèque de la médiance, et finalement de la notion même de milieu. Il n'y a pas de milieu-en-soi, il n'y a de milieu que représenté, agi et vécu ; s'il peut y avoir des biotopes, des écosystèmes, susceptibles d'être appréhendés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, objectivables, et ainsi objets d'études scientifiques spécialisées, ce ne sont pas pour autant des milieux ; ils ne le deviennent que vus et vécus par des personnes ou des groupes.

Médiocratie : (néologisme), situation, système, société, mode de fonctionnement dans lequel il n'est pas demandé aux personnels agissant d'être efficaces. La seule exigence étant qu'ils satisfassent aux attentes des chefs ainsi qu'aux règles de fonctionnement de leur institution, au détriment de l'efficacité, en se réfugiant derrière les imperfections de toute organisation et en rejetant toute personne dépassant les compétences de celles en place du seul fait de leur non-appartenance au système, ou réseau, de cooptation, de copinage et de clientélisme qui mine sournoisement les administrations et autres structures pour lesquelles les responsabilités sont noyées dans la multitude.

Mentalisme : conception qui considère que l'activité mentale de l'apprenant ne peut être « traduite » en comportements observables. La pédagogie par objectifs d'inspiration mentaliste affirme donc l'existence d'une rupture entre, d'une part, les objectifs généraux (formulés en termes de compétence ou de capacité) qui sont analysés pour identifier les opérations mentales requises et permettre la construction de dispositifs, et, d'autre part, les objectifs opérationnels qui perdent leur caractère de « traduction » des objectifs généraux pour devenir de simples indicateurs d'évaluation.

Métalogique : étude des propriétés des systèmes logiques. Un formalisme construit comme système peut devenir un objet d'étude, avec un ensemble de formules constructibles dans le système parfois non démontrables (système contradictoire ou cohérent). Le système est nommé décidable ou résoluble s'il existe un procédé effectif possédant un nombre fini d'étapes.

Métropolisation : cadre du développement urbain prenant en compte le taux de croissance de la population, le rôle d'aimant joué par la ville, le tout est dépassé pour prendre en compte l'extension du territoire dominé par une entité urbaine. Les structures des réseaux de communications centralisées, le rayonnement au niveau international d'une conurbation dont le seuil minimum de population pour intégrer ce concept n'est pas fixé ou vaguement les très grandes villes à partir de deux millions d'habitants. Ce phénomène focalise les regards sur une

zone donne un rôle dominant à une zone urbaine sur l'ensemble des entités urbaines de niveau inférieur, en la positionnant comme repère, voire interlocutrice au sein des centres d'intérêts mondiaux et internationaux. La possibilité d'emploi de ce terme au sein d'une Nation afin de caractériser une ville dominante peut-être effectué comparativement au rayonnement de celle-ci ainsi qu'à l'attraction qu'elle produit sur ses voisines.

Milieu : ce qui est entre deux points, à mi-distance. Il dépasse l'ancienne signification de médiocre (moyen) pour s'orienter avec un glissement sémantique vers l'alentour du lieu, ce qui est à l'extérieur mais dans quoi il est plongé. En quelque sorte ce qui sert de lien avec les autres constituants, il devient alors synonyme d'environnement. Il est défini par rapport au lieu, à une activité, à une société ou à un individu. Il est donc inscrit au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Il est le reflet d'une phase de rupture/continuité entre les différents acteurs qui interagissent dans sa constitution en fonction du principe de moindre contrainte, par l'utilisation du concept de réentrée après avoir effectué une différenciation originelle. Il dépasse le seul objet géographique en lui-même par la mise en relation d'éléments d'ordre naturel, d'artefacts et d'activités s'y déroulant. Il est alors objectif par délimitation et subjectif par sa conception. Au même titre que les espaces dans lesquels il est englobé, il révèle de multiples tailles selon leur destination, leur nature et leur portée pour la compréhension des phénomènes se déroulant dans les espaces terrestres ou extraterrestres.

Modèle : représentation simplifiée d'une réalité perçue que l'on souhaite rendre intelligible et perceptible en simplifiant le phénomène ; une image de la réalité donnée à la perception par abstraction. Aujourd'hui les moyens technologiques permettent de fournir des représentations numériques d'espaces donnés afin de saisir leurs particularités et leurs spécificités.

Moindre contrainte : concept et/ou principe par lequel les intérêts de l'Homme, pour le développement de son emprise des espaces terrestres, sont limités par la préservation, non exclusive, des domaines naturels qui pourraient disparaître, suite aux abus anthropiques non contrôlés et surtout non évalués dans leurs retombées tant positives que négatives dans le territoire de destination. L'application de ce concept et/ou de ce principe impose à l'Homme

de considérer la Terre comme dépendante des plus-values envisageables à très longue échéance en œuvrant pour les générations à venir. Cette orientation est inscrite au sien de l'humanisme géographique par la préservation des intérêts des acteurs passifs et/ou actifs en dépassant le simple développement durable au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Il implique une évaluation impartiale des aspects positifs et négatifs selon diverses temporalités en fonction de différents critères d'évaluation dépendants de la destination de l'action entreprise. L'ensemble de ces actions de projection, dans un futur plus ou moins proche, est empreint de géographicité du seul fait des répercussions perceptibles au sien de l'interface humanité/espaces terrestres des engagements pris.

Mondialisation : Phénomène considéré comme actuel, mettant en évidence l'interconnexion croissante et continuelle des êtres humains au sein de l'espace terrestre. Celui-ci est renforcé par la suppression des contraintes espace-temps. Mais au cours de l'évolution de l'humanité la mondialisation a toujours été présente aux différents niveaux de maîtrise de l'espace terrestre (chaque phase ayant sa propre mondialisation), puisqu'elle révèle l'état de possession du globe terrestre et la faculté des hommes à le dominer, ou tout au moins à en prendre la mesure en vue de le mettre en valeur.

Objet : tout ce qui est présent à la vue, qui affecte les sens, une chose dans un sens indéterminée, ce qui est présent à l'esprit et ce qui l'occupe, ce qui sert de matière à la science et aux arts. Ce qui est la cause, un but, une fin que l'on se propose d'atteindre. Construit cognitif qui permet d'appréhender un phénomène spatial. Il est alors perceptible, vérifiable, accessible, délimité (même de manière floue), référencé, en quelque sorte le résultat d'un programme pour atteindre une valeur objective. Il est un construit physique, cognitif ou virtuel que l'on peut partager.

Ontologie : signifie doctrine ou théorie de l'être. Science de l'être en tant qu'être qui précise le statut de cette science par rapport aux sciences philosophiques malgré de fortes liaisons avec la métaphysique. En géographie, elle permet d'identifier un lieu en liaison avec les

hommes et de les intégrer dans les réflexions sur les connexions possibles et envisageables dans l'interface humanité/espaces terrestres.

Palimpseste : Manuscrit sur parchemin d'auteurs anciens que les copistes du moyen âge ont effacé (le plus souvent par grattage), puis recouvert d'une seconde écriture, sous laquelle l'art des modernes est parvenu à faire reparaître en partie les premiers caractères, rendant ainsi les écrits anciens déchiffrables (Littre).

Paradigme : l'idée platonicienne est un paradigme de la réalité, c'est-à-dire un type exemplaire, immuable et parfait dont participe la chose sensible d'une manière imparfaite. Réciproquement, le paradigme constitue dans les *Dialogues* un exercice destiné à entraîner l'esprit à la méthode qu'il devra suivre pour l'analyse des concepts fondamentaux : il s'agit, à partir d'un objet assez simple, de découvrir une structure qui se retrouvera dans un objet plus élevé. Modèle, exemple, schéma de développement vers lequel tendent, au moins consciemment, les constructions intellectuelles dans des domaines divers. En épistémologie, le mot a été utilisé par Th. Kuhn pour désigner une théorie dominante dans une science à un certain moment.

Paysage : partie, d'une étendue, d'une zone, d'un volume, d'une construction physique ou virtuelle, ou d'un support produit, que la vue et les sens peuvent saisir en fonction du champ de perception et des facultés qu'ils possèdent ou qu'ils se donnent selon des critères individuels et collectifs dépendants de la mémoire, de la culture, des potentialités, des attentes et de la perception d'une/de la réalité donnée à observer, ressentir ou vivre. Cette réalité, produite par la phénoménologie, possède ses propres spécificités et sa propre diversité qui font que la parcelle, le phénomène ou le support saisi par un/des observateur/s fera émerger des sentiments liés à la perception : du beau, du laid, de profondeur, de formes, de spécificités, de similitudes ou de références. Cet ensemble produit une image physique de référence, cognitive de perception, ou virtuelle d'évasion, liée aux représentations individuelles, collectives et sociétales de la nature, des espaces terrestres, des structures d'une société ou des domaines d'évolution donnés à tout observateur de percevoir. La construction

de ce référent perçu et imagé s'effectue par la mise en relation au sein de l'interface humanité/espaces terrestres, objet de la géographie, des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité, de réentrée et de temporalité, que la production donnée à percevoir soit physique (tableau, zone observable), cognitive (médiatique ou socioéconomique), ou virtuelle (jeux en ligne). L'objet proposé, construit ou à concevoir est alors variable, limité et illimité, selon sa nature, son observateur et son concepteur, pour lequel, seules les similitudes, ses structures, son emploi et sa destination lui offrent une orientation scientifique pour laquelle la part de subjectivité est importante et non quantifiable, tout en permettant des comparaisons, des évaluations, des reproductions et la vérification de l'emploi et de la destination de l'objet donné à percevoir.

Phénoménologie : courant de la philosophie européenne dont E. Husserl (1859-1938) est le fondateur. Pour lui, la phénoménologie propose une nouvelle voie pour la connaissance philosophique qui se démarque explicitement de la science et des sciences humaines. La science prétend connaître le monde objectivement : les planètes, les roches, les plantes, les nuages et les oiseaux. La psychologie voudrait comprendre les phénomènes subjectifs : la perception, les désirs, l'intelligence. Or, pour E. Husserl, des « phénomènes » comme les nombres, le temps, l'espace, ne sont ni des « choses » objectives, ni des impressions subjectives (et donc variable d'un individu à l'autre). Ces phénomènes existent dans les relations que l'homme noue avec le monde. L'approche phénoménologique récuse donc le clivage sujet/objet et s'intéresse aux expériences vécues du sujet en tant qu'elles sont orientées vers le monde. E. Husserl parlera d'intentionnalité pour exprimer ce rapport finalisé que l'homme entretient avec les choses. Une statue, un air de musique ne valent pas comme objets « en soi » ; ils ne prennent sens que parce qu'on est là pour les apprécier. Et, pour accéder à la signification profonde de ces choses, il faut inventer une démarche de pensée nouvelle : la phénoménologie. La philosophie de Heidegger, celle de Hans-Georg Gadamer sont issues de l'héritage phénoménologique (avec un cheminement différent). En France, la phénoménologie a directement inspiré des auteurs aussi éminents que M. Merleau-Ponty, J.-P. Sartre, E. Levinas, P. Ricœur, J.-T. Desanti.

Positivisme : philosophie de la science apparue au 19^{ème} siècle qui rejette la métaphysique comme exercice purement « spéculatif » ne pouvant rien nous apprendre de solide. Proclame le savoir vrai. Seule la science peut nous apporter des connaissances valides parce que fondées sur l'observation des faits, leur mise en relation et des résultats d'expériences. A. Comte fut le premier à employer le terme « positivisme » pour désigner sa doctrine. Par la suite, le « positivisme logique » du Cercle de Vienne désignera un groupe de logiciens et philosophes installés à Vienne dans les années 30. Le Cercle affirmera également vouloir reconstruire une science unifiée, rejetant la métaphysique, et qui s'appuie sur deux types de connaissances : celles fondées sur les vérités logiques ainsi que la précision et les démonstrations rigoureuses d'où le positivisme logique, par le rejet du discours philosophique s'appuyant sur la validation empirique des hypothèses.

Pragmatique : adapté à l'action sur le réel, qui s'intègre dans la réalité à la fois perçue et vécue. Qui fait en sorte de placer l'action dans les options réalisables, dépasse l'action dans le probable, s'attache au vécu et à sa production.

Praxis : mot grec signifiant l'action, la réalisation. Doit son emploi à K. Marx qui a fait de la praxis la condition d'existence et la preuve de l'idée, qui n'a de valeur que si elle s'incarne dans une action.

Réentrée : il y a réentrée dans les systèmes sélectifs unissant de multiples voies au sein desquelles les informations ne sont pas spécifiées au préalable. Elle permet discernement, constructions nouvelles, résout les conflits, évolue en fonction de la situation. Elle est une liaison permanente avec les événements passés et ceux qui se déroulent. Elle engrame le savoir et le restitue lorsque cela est nécessaire. Elle agit en boucle rétroactive à la fois horizontalement et verticalement, ses connexions sont multiples et adaptatives aux situations vécues. Elle est propre à chaque personne et à chaque objet construit. Elle est le fruit d'une maturation et d'une expérience. Son action est consciente et inconsciente à l'intérieur de tous les domaines du savoir et des connaissances. Elle agit dans la temporalité dont-elle est la base de départ pour le futur entrepris dans l'instant qui s'écoule. Cette action, imprégnées de

géographicité (pour la géographie) et qui subit des filtres propres à ses concepteurs, implique une sélection, une hiérarchisation et une articulation des éléments mis en synergie dans l'objectif d'une réalisation.

Risque : potentiel paroxysmique d'un phénomène, d'un événement, d'un comportement et/ou de l'imbrication cumulative de ces acteurs. Il engendrerait une rupture des équilibres existants au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Il peut être évalué, déterminé ou défini selon des référents mnémoniques ou une grille de lecture, une acceptation des dangers voire de la mise en danger des personnes, des biens, des moyens, de l'écorce terrestre et de l'ensemble des mouvements naturels atmosphériques. Cette éventualité est variable en intensité et en densité en fonction des aléas susceptibles de se réaliser ainsi que de la vulnérabilité des acteurs et/ou des objets appartenant à un espace terrestre spécifique. Les comparaisons, les prises en considération, les gestions et les préservations entreprises face aux potentialités déterminées scientifiquement, ou suggérées subjectivement, voire mémorisées et extrapolées, contribuent à la perception et à la mise en garde envers de probables phénomènes induits aux conséquences se révélant le plus souvent désastreuses, voire catastrophiques, pour les populations, les biens et les infrastructures, ainsi que, pour les espaces terrestres, les paysages et les territoires.

Rupture/continuité : ce concept accepte une césure au sein d'une évolution tout en affirmant qu'il n'y a aucune cassure entre ce qui existait avant le bond effectué et l'état du domaine scientifique suite à la reconnaissance et à l'emploi de ce progrès. L'évolution est intégrée au sein de l'évolution générale du Monde et plus largement de l'univers en encrant toute découverte dans une situation passée, propice à l'émergence d'une révolution qui donne le sentiment que tout progrès aussi différent de ce qui existait auparavant ne peut-être ce qu'il est, sans les connaissances qui ont contribué à son émergence. Il y a détermination et définition de l'objet de rupture, une faille, un talweg ou une autoroute au sein d'une approche phénoménologique, attachée à une géographicité affirmée, dans laquelle l'objet proposé est étudié pour ce qu'il est : un composant des espaces terrestres au sein de l'interface humanité/espaces terrestres. Les simples discontinuités sont dépassées afin de s'attacher à une

structure où chaque objet est considéré comme un acteur de la réalité perçue en considérant les filtres sociétaux, culturels et scientifiques que chaque concepteur emploie en fonction de ses problématiques.

Science : domaine du savoir formalisé, vérifiable, communicable, évolutif. Construit par les hommes et pour les hommes il regroupe les connaissances en structures cohérentes en fixant des règles d'acquisition et de diffusion afin que chaque participant à l'évolution. Oeuvre pour le bien du domaine dans lequel il développe des potentialités.

Stoïcisme : doctrine morale qui a eu une très grande influence dans l'Antiquité. Ce courant de pensée ne correspond pas un seul auteur ou une seule doctrine mais à un vaste mouvement de pensée qui s'est déployé sur cinq siècles et comporte des auteurs grecs (Zénon de Cittium, Antipater de Tarse) et romains (Sénèque, Epictète et l'empereur Marc-Aurèle). Sur le plan théorique, le stoïcisme est une forme de naturalisme. Le monde est uniquement matériel, gouverné par des lois. En matière morale, la doctrine stoïcienne prône les vertus d'une « vie simple et naturelle ». Bien vivre, c'est vivre en harmonie avec la nature, et pour cela maîtriser ses passions, repousser les fantasmes et produits de l'imagination qui nous égarent.

Structuralisme : emprunté à la linguistique de Ferdinand de Saussure (1857-1913), la notion de structure formelle s'est appliquée à l'ensemble des sciences humaines à partir des années 40 et 50. Claude Lévi-Strauss en anthropologie, Roland Barthes en théorie littéraire, et Jean Piaget en psychologie en ont, chacun à leur manière, fait l'outil principal de leurs analyses. Philosophiquement, l'idée structurale, telle qu'elle s'est développée dans ces années-là, implique que le sens des mots, des actes et des idées se constitue sur la base de règles de compositions formelles qui s'exercent en amont de la conscience du sujet. Le sens est donc le produit d'un ordre caché, sans rapport, ni avec les intentions humaines, ni avec le ressenti. Le structuralisme est parfois décrit comme un antihumanisme en raison de la faible importance qu'il accorde à l'individu et à ses capacités de connaître et de juger. L'influence du structuralisme a commencé à décroître dès 1975.

Système : ensemble d'interactions le plus souvent organisées qui visent à l'efficacité. Peut être considéré comme une forme de cheminement que suit un élément de sa position origine à celle qu'il parviendra lorsqu'il sera entré dans une dynamique qui le transformera après un certain temps. Les composantes de temps, de modifications, de progressivité et de niveau constituent les structures de fonctionnement d'une chaîne évolutive.

Temporalité : caractère de ce qui est dans le temps, base conceptuelle de ce concept. L'action inscrite dans ce terme se situe à la fois dans l'instant présent, dans l'immédiateté et est en mesure d'être projeté dans le futur immédiat. Elle se fonde sur des acteurs, des actions, des références, un passé plus ou moins récent, avec en action des superpositions et successions d'événements tout en demeurant dans une certaine continuité. Ce qui permet par la mise en œuvre du concept de réentrée d'agir sur des données variables, d'accéder à la mémorisation par l'engramme, sur une flèche de l'évolution irréversible dans son avancée générale (non dans ces acquis) ce qui permet de constituer une nouvelle réalité selon le principe de rupture continuité, le tout se déroulant dans le temps incompressible, mesurable et surtout indépassable.

Territoire : partie d'une étendue, d'un volume (terrestre, maritime, atmosphérique, extraterrestre), ou d'une élaboration complexe de nature physique, cognitive ou virtuelle délimitée par des repères identifiables, perceptibles, admissibles ou institutionnalisés étant imposés, reconnus ou partagés. Ces repères sont objectifs ou subjectifs. Ils produisent des limites finies et perceptibles. Ils constituent ainsi une réalité résultant d'une territorialisation produite en fonction d'agents d'une territorialité propre à l'objet construit. L'objet constitué est alors « un » au sien de la globalité d'un « Tout ». Il est observable, évaluable, vérifiable, quantifiable voire reproductible par comparaison ou par opposition aux constructions et élaborations physiques, cognitives ou virtuelles existantes. Il prend corps par l'appropriation physique, cognitive ou virtuelle effectuée par son concepteur et ses acteurs.

Les statuts, les destinations, les emprises, les rôles, dépendent de la nature propre de l'objet constitué. Il peut-être visible/invisible (stade, domaine féérique), légal/illégal (circonscription, trottoir), personnel/collectif (ma maison, notre université), vécu/perçu (ville,

urbanité), nommé/sans nom (Paris, l'espace), vie/culture (domicile, musée), travail/sociétal (entreprise/bar). Il est inscrit dans une forme de géographicité dépendante de sa construction. Ainsi objectivé, possédé, reconnu ou déclaré ; il peut alors, être convoité pour ce qu'il est : un objet.

Les éléments de sa constitution, la territorialisation et la territorialité sont dépendants de la mise en œuvre des concepts de différenciation par le marquage ; de réentrée du fait de l'action induite par le concepteur ; de la moindre contrainte car il satisfait au maximum des aspirations et des potentialités du constructeur et des espaces convoités ; du concept de rupture/continuité car le territoire est délimité en fonction d'autres entités ; de l'interface humanité/espaces terrestres (objet de la géographie) par l'existence d'au moins un référent, l'Homme en fonction d'un support ; et de la temporalité car il est inscrit dans plusieurs phases de perception du Monde.

Cette parcelle fixe par sa définition une existence palpable ou non, un/des lieux dans lesquels il est possible d'évoluer parfois aux limites de la marginalisation, avec la constitution de domaines exclusifs. L'objet relève d'une règle de constitution, à quelque niveau que ce soit, que cette possession soit cognitive ou physique. Il est défini comparativement aux constructions similaires, afin de se préserver avec elles et contre elles, pour affirmer ainsi son existence par l'intermédiaire de ses constructeurs et acteurs.

Territorialisation : action de marquage, de définition, et d'institutionnalisation d'un territoire réalisée par la mise en œuvre de la différenciation qui permet sa constitution, par l'emploi du concept de réentrée en spécifiant les nouveaux caractères en fonction du passé pour constituer le futur, par l'utilisation du concept de rupture/continuité qui territorialise en fonction des données extérieures aux territoires ainsi constitués. Le tout est inscrit au sein de l'interface humanité/espaces terrestres, du fait de l'imposition de règles propres aux hommes sur les espaces. Elle est donc une étape menant au territoire, par la volonté de mise en forme de démonstrations et d'appropriations qui découlent de cette action. Elle est une action naturelle (griffure pour l'ours, barrière pour l'homme) à la fois consciente et/ou inconsciente en plantant des piquets dans le sol pour créer une délimitation et/ou en montrant de l'agressivité

lorsqu'une personne pénètre dans un espace (territoire) cognitif qui nous sert mentalement de tampon avec les agressions de la réalité.

Territorialité : ensemble non fini d'éléments, de caractères, de valeurs, de composants, de référents, de rapports, de nature propre et de fonctionnalités constituant une structure et un corps à une construction territoriale physique, cognitive ou virtuelle lui donnant son identité politique, économique ou sociale. Cette structure perceptible, déterminable et reproductible est soumise à l'ambivalence de l'objectivité de ses acteurs et de la subjectivité de tout observateur. Cette structure associe, au sein d'une mouvance phénoménologique, des constituants subjectifs et objectifs dépendants de la géographicité de chaque individu et collectivité qui s'exprime dans/sur les espaces terrestres ou virtuels. La détermination de ces spécificités se réalise par l'emploi des concepts de différenciation, de moindre contrainte, de rupture/continuité, de réentrée et de temporalité, regroupé au cœur de l'interface humanité/espaces terrestres, objet de la géographie.

Trajection : déplacement physique ou non (s'emploie en rhétorique dans Eschyle), représenté dans toutes ses dimensions : son mouvement, ses symboliques, ses effets écologiques ; c'est un processus, le trajet mésologique, vu avec ses milieux. Combinaison médiale et historique du subjectif et de l'objectif, du physique et du phénoménal, de l'écologique et du symbolique, produisant une médiance.

Urbanisation : Action d'urbaniser. Transformation d'une zone du territoire en une agglomération urbaine, d'un territoire rural en un territoire urbain. Adaptation de plus en plus grande d'une espèce vivante à la vie en milieu urbain (DEQ). Concentration croissante de la population dans les agglomérations urbaines (P.R.). Plus concrètement développement des espaces, zones, territoires, domaines construits qu'ils soient orientés vers l'habitation, le commerce, l'industrie, voire le développement des réseaux routiers et autoroutiers qui contribuent à faire disparaître la Terre sous une chape de béton ou d'asphalte pour satisfaire aux exigences - fondées ou non - des hommes.

Ville : groupement d'édifices construits dans lesquels les hommes vivent, travaillent et évoluent. Inscrite dans un territoire délimité, elle est une entité territoriale urbaine de par la présence de cadre bâtis qui permettent le regroupement d'hommes en donnant un support aux élaborations sociales ainsi qu'aux développements sociétaux. Les outils et attributs du pouvoir (politique, administratif, éducatif, militaire, économique) se trouvent dans son périmètre. La concentration de l'ensemble de ces moyens et d'une population nombreuse la différencie des espaces à faible densité d'activités et à faible présence humaine.

Weltstellung : position mondiale d'un fait. D'après Carl Ritter (1779-1859), fondateur, avec Humboldt, de la géographie moderne, la position mondiale est toujours le premier fait à envisager par le géographe. C'est plus qu'une simple localisation et on pourrait résumer le concept en disant : cet objet a telle nature parce qu'il est là. Ou encore : ce qu'est une chose et où elle est ne sont qu'une seule et même question. L'idée conserve aujourd'hui une certaine valeur (surtout en ce qui concerne la climatologie). Néanmoins, la crise de la géographie contemporaine pourrait se ramener à la question de savoir si, dans les explications géographiques, la position mondiale occupe la première place ou la seconde (Allix J-P, *L'espace humain*, p.419).

Zone : vient du latin *zona* : ceinture, du grec *dzônê*. Espace compris entre deux parallèles : zone intertropicale, zones subtropicales, tempérées, polaires. Parallèle pris dans le sens : cercle résultant de l'intersection de la surface de la sphère et d'un plan perpendiculaire à l'axe des pôles. A partir du sens étymologique du mot zone et par extension, on a désigné un espace en forme de ruban (zone frontalière) puis n'importe quel espace (zone urbaine, zone d'activités). Ces emplois - fautifs il y a un siècle - sont aujourd'hui consacrés par l'usage. La signification précise, liée aux climats, est perdue. Dans ce travail le mot est employé en tant qu'espace aux limites floues et évolutives, et aussi en tant qu'espace géométrique visant à positionner une étude ou à regrouper des territoires de quelques tailles qu'ils soient en vue d'une étude voire d'une démonstration. Etendue à géométrie variable, de taille non fixée, dépassant les territoires et les ensembles physiques existants, utilisée dans le but de faciliter une visualisation lors d'une étude géographique.

Ceux qui apprennent dans les livres
doivent aussi apprendre dans la vie,
mais celle-ci ne les instruira que s'ils ont lu d'abord,
ou en même temps, les livres qu'il fallait.

J.-M. Domenach., *Ce qu'il faut enseigner.*

BIBLIOGRAPHIE

- ABLER R., MARCUS M. G., OLSON J.M., (édit.), 1992, *Geography's inner worlds*, New Jersey : Rutgers University Press New Brunswick, 412 p.
- ACOT P., 1999, *L'histoire des sciences*, Paris : PUF, 128 p.
- AGNEW J., LIVINGSTONE D-N., ROGERS A., édit., 1996, *Human geography*, Oxford : Blackwell, 696 p.
- ALLARD P. E., 1989, *Triumphes et défaillances de notre temps*, Montréal : Editions Pauline, 169 p.
- ALLEGRE C., 2000, *Toute vérité est bonne à dire*, Paris : Fayard/Robert Laffont, 310 p.
- ALLEMAND S., 1999, Géographie le poids de l'espace, *Sciences Humaines*, n°100, pp. 30-31.
- ALLEMAND S., 2000, La géographie ça sert aussi à dialoguer, *Sciences Humaines*, n°108, p. 8.
- ALLIX J.-P., 1996, *L'espace humain, une invitation à la géographie*, Paris : Seuil, 425 p.
- ALQUIER F., 1988, Empirisme, *Encyclopédie Universalis*, tome n°6, pp. 995-997.
- ANDERSON S.H., BEISWENGER R.E., PURDON P.W., 1993, *Environmental Science*, Toronto : Maxwell Macmillan, 488 p.
- ANDLER D., (dir.), 1992, *Introduction aux science cognitives*, Paris : Gallimard, 524 p.
- ANDLER D., FAGOT-LARGEAULT A., SAINT-SERNIN B., 2002, *Philosophie des sciences*, Paris: Gallimard, tome n°1, 673 p, tome n°2, pp. 674-1333.
- ANDRE J.-M., BASLEZ M.F., 1993, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris : Fayard, 594 p.

- ANDRE Y., 1995, Didactique de la géographie, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, pp. 327-346.
- AMPHOUX P., PILLET G., 1985, *Fragment d'écologie humaine*, Bruxelles : Editions Université Bruxelles, 385 p.
- ARDOINO J., de PERETTI A., 1998, *Penser l'hétérogène*, Paris : Desclée de Brouwer, 255 p.
- ARNAUD A. -J., 1998, *Entre modernité et mondialisation, cinq leçons d'histoire de la philosophie du droit et de l'Etat*, Paris : L.G.D.J., 185 p.
- ASCHER F., 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris : Odile Jacob, 347 p.
- ASCHER F., 2000, *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, Paris : Editions de l'Aube, 301 p.
- ASCHER F., 2000, L'urbanisme face à la nouvelle révolution urbaine, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 169-180.
- ATKINS P., SIMMONS I., ROBERTS B., 1998, *People, Land & Time*, Londres : Arnold, 286 p.
- ATLAND H., 1999, *Les étincelles de hasard, connaissance spermatique*, Paris : Seuil, 398 p.
- ATTALI J., 2000, *Blaise Pascal ou le génie français*, Paris : Fayard, 510 p.
- AUJAC G., LASSERRE F., 1969, *Strabon géographie*, Paris : Les belles lettres, Tome n°1, 219 p.
- AUJAC G., 1993, *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe, connaissance et représentation du monde habité*, Paris : Editions CTHS, 426 p.
- BACHELARD G., 1999, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : PUF, 183 p, (1934).
- BACHELARD G., 1999, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, 257 p, (1938).
- BACHELARD G., 1998, *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 215 p, (1957).
- BACHELARD G., 1932, *L'intuition de l'instant, étude sur la Siloë de G. Roupnel*, Paris : Stock, p. 15.
- BACHELARD G., 2001, *Le droit de rêver*, Paris : PUF, 250 p.
- BACHMANN C., LE GUENNEC N., 1998, *Violences Urbaines, ascension et chute des classes moyennes à travers cinquante ans de politique de la ville*, Paris : Albin Michel, 557 p.
- BADDELEY A., 1993, *La mémoire humaine, théories et pratiques*, Paris : PUG, 547 p.

- BAKER J.N.L., 1949, *Histoire des découvertes géographiques et des explorations*, (traduction, PLANIOL M.), Paris : Payot, 455 p.
- BAILLY A., FERRAS R., PUMAIN D., 1995, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, 1167 p.
- BAILLY A., 1996, (dir.), *Risques naturels, risques de sociétés*, Paris : Economica, 103 p.
- BAILLY A., FERRAS R., 1997, *Eléments d'épistémologie de la géographie*, Paris : Armand Colin, 191 p.
- BAILLY A., (et al.), 1998, *Concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 333 p.
- BAILLY A., SCARIATI R., 1999, *Voyage en géographie*, Paris : Anthropos, 104 p.
- BAILLY A., 2000, *Développement social et durable des villes*, Paris : Anthropos, 170 p.
- BARNES T., GREGORY D., (édit.), 1997, *Reading human geography, the poetries and politics of inquiry*, New York : Arnold, 520 p.
- BARREAU H., 1995, *L'épistémologie*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- BARSACQ S., 2000, Modeler l'environnement dès aujourd'hui, *Le Figaro*, vendredi 10 novembre, p. 62.
- BATAILLON C., 1999, *Pour la géographie*, Paris : Flammarion, 161 p.
- BAUDAOIN J., 1995, *Karl Popper*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- BAUER A., RAUFER X., 1999, *Violences et insécurité urbaines*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- BAULIG H., 1950, *Essai de géomorphologie*, Paris : Les Belles Lettres, 161 p.
- BAUTZMANN A., 2001, « *Exogéographie politique des autoroutes de l'information. Globalisation de la communication et mutation du système monde.* », thèse de doctorat, université de Provence, sous la direction de J.-P. Ferrier.
- BAVOUX J.- J., 2002, *La géographie, objets, méthodes, débats*, Paris : Armand Colin, 239 p.
- BEAUCHAMP A., 1997, *Environnement et consensus social*, Montréal : Editions L'Essentiel, 141 p.
- BEAUD M., 2001, *L'art de la thèse*, Paris : La Découverte, 201 p.
- BEAUJEU-GARNIER J., 1971, *La géographie méthodes et perspectives*, Paris : Masson, 143 p.

- BEDARD M., 2000, Etre géographe par-delà la modernité, plaidoyer pour un renouveau paradigmatique, *Cahiers de géographie du Québec*, volume 44, n°122, Québec : Presses Université Laval, pp. 211-227.
- BENNESSAR B., JACQUART J., 1990, *Le XVIème siècle*, Paris : Armand Colin, 360 p.
- BERBAUM J., 1999, *Apprentissage et formation*, Paris : ESF, 457 p.
- BERDOULAY V., 1995, *La formation de l'école française de géographie*, Paris : Editions CTHS, 253 p.
- BERDOULAY V., SOUBEYRAN O., 2000, *Milieu, colonisation et développement durable. Perspectives géographiques sur l'aménagement*, Paris : L'Harmattan, 262 p.
- BERGEVIN J., 1992, *Déterminisme et géographie*, Sainte-Foy : Presses de l'université Laval, 204 p.
- BERGSON H., 1997, *Essais sur les données immédiates de la conscience*, Paris : PUF, 181 p, (1927).
- BERGSON H., 1996, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris : PUF, 340 p. (1932)
- BERGSON H., 1996, *Matière et mémoire*, Paris : PUF, 280 p, (1939).
- BERGSON H., 1996, *L'évolution créatrice*, Paris : PUF, 371 p, (1936).
- BERQUE A., (dir.), 1994, *La maîtrise de la ville*, Paris : éditions EHESS, 595 p.
- BERQUE A., 1995, Espace, milieu, paysage, environnement, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, pp. 349-368.
- BERQUE A., 1996, *Etre humains sur la terre*, Paris, Gallimard, 212 p.
- BERQUE A., NYS P., (dir.), 1997, *Logique du lieu et oeuvre humaine*, Paris : Vrin Ousia, 277 p.
- BERQUE A., (dir.), 1999, *Mouvance cinquante mots pour le paysage*, Paris : Editions de la Villette, 100 p.
- BERQUE A., 2000, *Ecoumène introduction à l'étude des milieux humains*, Paris : Belin, 271 p.
- BERQUE A., (dir.), 2000, *Logique du lieu et dépassement de la modernité*, Bruxelles : Editions OUSIA, tome n°1 ; Nishida : La mouvance philosophique, 390 p, tome n°2 ; Du lieu nishidien vers d'autres mondes, 294 p.

- BERTRAND M.-J., FREMONT A., GALLAIS J., METTON A., dir., 1979, *L'espace vécu*, Paris : CNRS, 275 p.
- BERIOT L., 1996, *Médiocratie française*, Paris : Plon, 188 p.
- BESSE J.-M., 1992, Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature, *Du milieu à l'environnement*, Paris : L'Harmattan, pp. 89-124.
- BENNETT J.W., 1993, *Human Ecology as Human Behavior*, Londres : Transaction Publishers, 357 p.
- BENTOLILA A., 1996, *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*, Paris : Plon, 218 p.
- BENKO G-B., STROHMAYER U., 1995, *Geography, history and social sciences*, Londres : Kluwer academic publishers, 268 p.
- BIRD J., 1993, *The changing worlds of geography*, Oxford : Clarendon Press, 307 p.
- BIRRE A., 1976, *Une autre révolution*, Paris: Delage, 392 p.
- BITBOL M., 1998, *L'aveuglante proximité du réel*, Paris : Flammarion, 379 p.
- BLADEN W.-A., KARAN P.-P., 1983, *The evolution of geographic thought in America*, Dubuque : University of Kentucky, 149 p.
- BLANCHE R., 1999, *L'axiomatique*, Paris : PUF, 108 p, (1955).
- BLANC-PAMARD C., 1977, *Recension des diverses approches « écologiques » des systèmes géographiques et des sociétés*, Paris : MSH, 100 p.
- BLAY M., 2000, La science classique en chantier, *Sciences Humaines*, hors série n°31, pp.14-19.
- BODEI R., 1999, *La philosophie au 20^{ème} siècle*, Paris : Flammarion, 264 p.
- BODY-GENDROT S., 1998, *Les villes face à l'insécurité, des ghettos américains aux banlieues françaises*, Paris : Bayard, 367 p.
- BOGDAN H., 1990, *Histoire des pays de l'Est des origines à nos jours*, Paris : Perrin, 622 p.
- BOISTARD P., 2000, Expertise scientifique et débat démocratique, *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 223-235.
- BONNAFE A., DELCOURT J.-C., HELLY B., (édit.), 2000, *L'espace est ses représentations*, Lyon : Maison de l'Orient Méditerranéen, 138 p.
- BONNEMAISON J., 1986, *La dernière île*, Paris : Arléa, 406 p.

- BONNEMAISON J., CAMBREZY L., BOURGEOIS-QUINTIN L., 1997, *Géographie et culture*, numéro spécial territoire, Paris : L'Harmattan, 143 p.
- BONNEMAISON J., CAMBREZY L., QUINTY-BOURGEOIS L., (dir.), 1999, *Le territoire et l'identité*, Paris : L'harmattan, Tome n°1, 315 p., Tome n°2, 266 p.
- BONNEMAISON J., 2001, *La géographie culturelle*, Paris : Editions CTHS, 152 p.
- BOUDON R., 1988, Structure dans les sciences humaines, *Encyclopédie Universalis*, tome n°17, pp. 285-287.
- BOUDON P., (dir.), 1991, *De l'architecture à l'épistémologie. La question de l'échelle*, Paris : PUF, 364 p.
- BOURDE M., MARTIN H., 1997, *Les écoles historiques*, Paris : Seuil, 422 p.
- BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris : Editions Raisons d'agir, 239 p.
- BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris : Raison d'agir, 239 p.
- BOURG D., SCHLEGEL J.-L., 2001, *Parer aux risques de demain*, Paris : Seuil, 188 p.
- BOUVERESSE J., 1998, *Le philosophe et le réel*, Paris : Hachette, 263 p.
- BOYER M., 2000, *Histoire de l'invention du tourisme, XVIème - XIXème siècles*, Paris : L'Aube, 233 p.
- BRAUDEL F., 1998, *Les mémoires de la Méditerranée*, Paris : Editions Fallois, 399 p.
- BRETON R., 1995, *L'ethnopolitique*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- BROC N., 1980, *La géographie de la renaissance (1420-1620)*, Paris : Bibliothèque Nationale, 261 p.
- BROC N., 1994, *Regard sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, Perpignan : Presses Universitaire de Perpignan, tome n°1, 323 p.
- BRUNET R., 1967, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, Paris : CNRS, 117 p.
- BRUNET R., FERRAS. R, THERY H., 1997, *Les mots de la géographie dictionnaire critique*, Paris : la Documentation Française, 518 p.
- BRUNET R., 2001, *Le déchiffrement du Monde, théorie et pratique de la géographie*, Paris : Belin, 402 p.
- BRUNHES J., 1912, *La géographie humaine*, Paris : Gallimard, 802 p.

- BRUN-PICARD Y., 2003, *Les territorialisations de la violence*, communication, colloque, Les territoires partagés, Rimouski.
- BRUN-PICARD Y., 2004, *L'engagement des jeunes dans l'armée : un exutoire*, communication, colloque, Les jeunes en difficultés, Paris : CNAM.
- BRZEZINSKI Z., 1997, *Le grand échiquier, l'Amérique et le reste du monde*, Paris : Bayard Editions, 275 p.
- BUREAU L., 1991, *La Terre et moi*, Montréal : Boréal, 275 p.
- BUREAU L., 2003, Préface, *Le territoire pensé*, Québec : Presses Universitaires du Québec, pp. vii-ix.
- BUREL F., BAUDRY J., 2003, *Ecologie du paysage, concepts, méthodes et applications*, Paris : TEC & DOC, 359 p, (1999).
- BUTTNER A., 1983, *The practice of geography*, Londres : Longman, 298 p.
- BUTTNER A., 1993, *Geography and the Human Spirit*, Baltimore (USA) : The John Hopkins University Press, 287 p.
- BUTTNER A., 2000, Préface, *Milieu, colonisation et développement durable, perspectives géographiques sur l'aménagement*, Paris : L'Harmattan, pp. 9-11.
- Cahiers de la géographie*, 1991, Géographie et culture, espace, existence, expression, Colloque de Nîmes octobre 1991, Nîmes : Edition ZOÉ, 95 p.
- CALLICOTT J.B., ROCHA da F.J.R., (édit.), 1996, *Earth Summit Ethics*, New York : State University of New York Press, 247 p.
- CALLICOTT J.B., 1999, *Beyond the land Ethic, more essays in environment philosophy*, New York : State University of New York Press, 427 p.
- CARROUE L., CLAVAL P., 2002, *Les discontinuités en géographie*, Paris : SEDES, 159 p.
- CAZENEUVE J., 1988, Evolutionnisme, *Encyclopédie Universalis*, tome n°7, pp. 641-642.
- CHABAUC G., COHEN E., COQUERY N., PENEZ J., 2000, *Les guides imprimés du XVIème au XXème siècle, villes, paysages, voyages*, Paris : Belin, 703 p.
- CHARPAK G., GARWIN G.-L., 1996, *Feux follets et champignons nucléaires*, Paris : Odile Jacob, 384 p.
- CHASSANDE P., 2002, *Développement durable pourquoi ? comment ?*, Aix-en-Provence : Edisud, 189 p.

- CHAUPRADE A., 2001, *Géopolitique, Constantes et changements dans l'histoire*, Paris : Ellipses, 911 p.
- CHESNEAUX J., 1987, *Transpacifiques, observations et considérations diverse sur les Terres et Archipels du Grand Océan*, Paris : la Découverte, 234 p.
- CIVAM, 2000, *Pour un développement durable et solidaire*, Paris : FNCIVAM, 109 p.
- CLAVAL P., 1976, *Essais sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris : Les Belles Lettres, 201 p.
- CLAVAL P., 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris : PUF, 257 p.
- CLAVAL P., 1984, *Géographie humaine et économie contemporaine*, Paris : PUF, 442 p.
- CLAVAL P., 1994, *Géopolitique et géostratégie, la pensée politique, l'espace et le territoire au 20^{ème} siècle*, Paris : Nathan, 198 p.
- CLAVAL P., 1995, Le rôle du document dans l'élaboration du savoir géographique, *L'information géographique*, n° 59, Paris : Armand Colin, pp. 35-41.
- CLAVAL P., 1996, *Histoire de la géographie*, Paris : QSJ, 128 p.
- CLAVAL P., 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris : Nathan université, 544 p.
- CLAVAL P., SINGARAVELOU, 1995, *Ethnogéographie*, Paris : L'Harmattan, 372 p.
- CLIFF A-D., HAGGETT P., 1988, *Atlas of disease distribution*, Oxford : Blackwell, 420 p.
- CLOSETS de F., 1992, *Tant et plus, comment se gaspille notre argent*, Paris : Seuil, 413 p.
- COELHO P., 1988, *L'Alchimiste*, Paris : J'ai lu, 221 p.
- COELHO P., 1998, *La cinquième montagne*, Paris : Carrière, 191 p.
- Collectif., 1973, *Humanist Manifestos I and II*, Buffalo : Prometheus Books, 31 p.
- COHEN D., 1997, *Richesse du monde pauvretés des Nations*, Paris : Flammarion, 164 p.
- COHEN C., 2000, De l'homme (et de la femme) préhistorique, *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 137-148.
- COLLIGNON B., 2000, Les savoirs géographiques vernaculaires ont-ils une valeur ?, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 111-120.
- COLLINS J-M., 1998, *Military geography for professionals and the public*, Washington, D.C. : National Defense University, 438 p.
- COLLOT M., dir., 1997, *Les enjeux du paysage*, Paris : Vrin Ousia, 368 p.

- COMMISSARIAT GENERAL DU PLAN, 2000, *Rapport sur la perspectives de la France*, Paris : la Documentation Française, 327 p.
- COMTE A., 1917, *La méthode positive en seize leçons* (condensée par J.E. Rigolage), Paris : Vigot Frères, 333 p.
- CONCHE M., 1993, *Le fondement de la morale*, Paris : PUF, 149 p.
- COSTE R., RIBAUT J.-P., 1993, *Les nouveaux horizons de l'écologie*, Paris : Editions Centurion, 210 p.
- CONTE A., 1992, *L'épopée coloniale de la France*, Paris : Plon, 546 p.
- COOK J., 1998, *Relations de voyages autour du monde*, Paris : la Découverte, 458 p.
- COPPENS Y., 2000, *Le Genou de Lucy*, Paris : Odile Jacob, 221 p.
- COQUERY-VIDROVITCH C., 1993, *Histoire des villes d'Afrique Noire, les origines de la colonisation*, Paris : Albin Michel, 413 p.
- COQUERY-VIDROVITCH C., MONIOT H., 1964, *L'Afrique Noire de 1800 à nos jours*, Paris : Nouvelle Clio, 500 p.
- CORDELLIER S., dir., 2001, *La mondialisation au-delà des mythes*, Paris : La Découverte, 177 p.
- CORNUAULT J., 1999, *Élisée Reclus étonnant géographe*, Périgueux : Editions Fanlac, 157 p.
- COURVILLE S., 1995, *Introduction à la géographie historique*, Sainte-Foy : Presses Université Laval, 235 p.
- COX K.-R., 1972, *An introduction to human geography*, Londres: Wiley, 399 p.
- CREPON M., 1996, *Les géographies de l'esprit*, Paris : Payot, 425 p.
- DA COSTA GOMES P.-C., 2000, Milieu et métaphysique : une interprétation de la pensée vidalienne, *Milieu, colonisation et développement durable*, Paris : L'Harmattan, pp. 55-72.
- DAGONET F., 1977, *Une épistémologie de l'espace concret, néo-géographie*, Paris : Vrin, 223 p.
- DAGORNE A., DARS R., 1999, *Les risques naturels*, Paris : PUF, QSJ, 128 p.
- DALIMIER C., PELLEGRIN P., 1992, *Aristote, les grands livres d'éthique (la grande morale)*, Evreux : Arléa, 222 p.
- DAMETTE F., 1994, *La France en villes*, Chartres : la Documentation française, 271 p.

- DAMETTE F., SCHEIBLING J., 2003, *Le territoire français, permanences et mutations*, Paris : Hachette, 256 p.
- DARDEL E., 1990, *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique*, Paris : CTHS, 201 p, (1952).
- DARWIN C., 1985, *Les origines des espèces*, Paris : la Découverte, 656 p.
- DATAR, 2000, *Aménager la France de 2020, mettre les territoires en mouvements*, Paris : la Documentation Française, 87 p.
- DAUDEL C., 1990, *Les fondements de la recherche en didactique de la géographie*, Berne : Peter Lang, 246 p.
- DAUMAS M., 1996, *Histoire générale des techniques*, Paris : PUF, 5 tomes, 3623 p.
- DAUPHINE A., 1998, Espace terrestre et espace géographique, *Les concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, pp. 51-62.
- DAUPHINE A., 2003, Risques et catastrophes, Paris : Armand Colin, 288 p.
- DAUSSY H., GILLI P., NASSIET M., 2003, *La Renaissance*, Paris : Belin, 336 p.
- DECKKER de P., 1995, *Coutume autochtone et évolution du droit dans le Pacifique Sud*, Paris : L'Harmattan, 303 p.
- DE DAINVILLE F., 1940, *La géographie des humanistes*, Paris : Beauchesne et fils éditeurs, 550 p.
- DELPECH C., BELLAICHE F., 1987, *Hier les Nouvelles-Hébrides*, Arles : Perrin, 287 p.
- DEPRAZ N., 1999, *Husserl*, Paris : Armand Colin, 96 p.
- DERRUAU M., 1991, *Géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 466 p.
- DERRUAU M., (dir.), 1996, *Composantes et concepts de la géographie physique*, Paris : Armand Colin, 256 p.
- DESANTI J.- T., 1994, *Introduction à la phénoménologie*, Paris : Gallimard, 173 p, (1976).
- DESCARTES R., 1991, *La dioptrique, discours sixième*, Paris : Pléiade, p. 221, p. 224. (1637)
- DESCARTES R., 1979, *Méditations métaphysiques*, Paris : Flammarion, 502 p.
- DESCARTES R., 1991, *Règles pour la direction de l'esprit*, Paris : Pléiade, 115 p.
- DESJARDINS T., 1999, *Le scandale de l'éducation nationale*, Paris, R. Laffont, 255 p.

- DESMARAIS G., RITCHOT G., 2000, *La géographie structurale*, Paris : L'Harmattan, 147 p.
- DETIENNE M., 2000, *Comparer l'incomparable*, Paris : Seuil, 136 p.
- DEVELAY M., 1999, *De l'apprentissage à l'enseignement*, Paris : ESF, 163 p.
- DEWEY J., 1994, *How we think*, Londres: Prometheus Book, 224 p.
- DICKENS P., 1996, *Reconstructing Nature*, Londres : Routledge, 224 p.
- DICKINSON R-E., 1960, *Some problems of human geography*, Cambridge : Leeds University Press, 36 p.
- Dictionnaire de l'Académie Française*, A-Enz, collectif, 1994, Paris : Imprimerie Nationale Juillard, 1857 p.
- DIDEROT D., 1951, *Le neveu de Rameau*, Paris : Pléiade, p. 469. (1762)
- DIEUDONNE J., 1987, *Pour l'honneur de l'esprit humain*, Paris : Hachette, 298 p.
- DI MEO G., 1991, *L'homme, la société, l'espace*, Paris : Economica, 319 p.
- DI MEO G., (dir.), 1996, *Les territoires du quotidien*, Paris : L'Harmattan, 207 p.
- DI MEO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, 320 p.
- DI MEO G., 1999, Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales, *Cahiers de géographie du Québec*, volume 43, n°118, Québec : Presses Université Laval, pp. 74-93.
- DI MEO G., 2001, *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, 317 p, (1998).
- DI RUZZA R., 1988, *Eléments d'épistémologie pour économistes, la dernière instance et son ombre*, Grenoble : PUG, 156 p.
- DOEL M., 1999, *Poststructuralist Geographies, The Diabolical Art of Spatial Science*, Boston : Rowman & Littlefield Publishers, INC., 229 p.
- DOLLFUS O., 1980, *L'espace géographique*, Paris : PUF, 128 p.
- DOLLFUS O., 1996, *La nouvelle carte du monde*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- DOLLFUS O., 1997, *La mondialisation*, Paris : Presses de science PO, 167 p.
- DOMENACH J.-M., 1995, *Approches de la modernité*, Paris : Ellipses, 320 p.
- DORTIER J.-F., (dir.), 1997, *Les sciences humaines, panorama des connaissances*, Dijon : Editions Sciences Humaines, 489 p.

- DORTIER J.-F., 1999, A quoi servent les sciences humaines ?, *Sciences humaines*, hors série n°3 juin-juillet 1999, pp. 4-7.
- DORTIER J.-F., 1999, *Philosophies de notre temps*, Paris : Editions Sciences Humaines, 357 p.
- DOSSE F., 1997, *L'empire du sens*, Paris : La Découverte, 432 p.
- DRESCH J., GEORGE P., 1988, Géographie, *Encyclopédie Universalis*, tome n°8, pp. 441-450.
- DUBY G., (dir.), 1985, *Histoire de la France urbaine*, Paris : Seuil, tome n°5, 675 p.
- DUBY G., (dir.), 2000, *Atlas historique mondial*, Paris : Larousse, 350 p.
- DUFOUR J., KLEIN J.-L., PROULX M.-U., RADA-DONATH A., (dir.), 1995, *L'éthique du développement entre l'éphémère et le durable*, Chicoutimi : Université de Québec à Chicoutimi, 404 p.
- DUMAS J.-L., 1990, *Histoire de la pensée, Renaissance et siècle des lumières*, Paris : Tallandier, 503 p.
- DUMAS J.-L., 1990, *Histoire de la pensée, Temps modernes*, Paris : Tallandier, 590 p.
- DUPONT P., OSSANDON M., 1994, *La pédagogie universitaire*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- DURAND M.-F., LEVY J., RETAILLE D., 1993, *Le monde espaces et systèmes*, Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 597 p.
- DUROZOI G., ROUSSEL A., 1990, *Dictionnaire de philosophie*, Paris : Nathan, 367 p.
- DURRY M., trad., 1972, *Pline le Jeune, Lettres (livre X) Panégyrique de Trajan*, Paris : Les Belles Lettres, 200 p.
- DRON D., 1995, *Environnement et choix politiques*, Paris : Flammarion, 128 p.
- DOSSE F., 1997, *L'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines*, Paris : la Découverte, 432 p.
- DUMOLARD P., 1981, *L'espace différencié*, Paris : Economica, 208 p.
- DURET A., 1996, *La nouvelle menace nucléaire*, Paris : le Monde, 251 p.
- EARLES C., MATHEWSON K., KENZER M.-S., 1996, *Concepts in human geography*, Londres : Rowman, 486 p.
- ECCLES J., 1989, *Evolution du cerveau et création de la conscience*, Paris : Flammarion, 368 p.

- EDDE A.-M., MICHEAU F., 2002, *L'orient au temps des croisades*, Paris : Flammarion, 397 p.
- EDELMAN G. -M., 2000, *Biologie de la conscience*, Paris : Odile Jacob, 428 p.
- EDELMAN G. -M., TONONI G., 2000, *Comment la matière devient conscience*, Paris : Odile Jacob, 316 p.
- EDSON E., 1999, *Mapping Time and Space : how medieval mapmakers viewed their world*, Londres : The British Library, 210 p.
- ENGEL J.R., ENGEL J.G., (édit.), 1992, *Ethics of Environmental and Development*, Londres : Belhaven Press, 264 p.
- ERMAN A., 1994, *La civilisation égyptienne*, Paris : Payot, 756 p.
- ENTRIKIN J.N., 1990, *The betweenness of place*, Baltimore : The John's Hopkins University Press, 196 p.
- ETCHEVERRY A., 1995, *Le conflit actuel des humanismes*, Paris : PUF, 290 p.
- EUVERTE P., 1980, *Plaidoyer pour la géographie*, Paris : La Pensée Universelle, 226 p.
- Géographie et cultures*, 1999, Le territoire au cœur de la géographie culturelle, Paris : L'Harmattan, 143 p.
- FARRACHI A., 1999, *Les ennemis de la Terre*, Paris : Exils Editeurs, 232 p.
- FAVIER J., 1991, *Les grandes découvertes d'Alexandre à Magellan*, Paris : Fayard, 619 p.
- FEBVRE L., 1909, Régions naturelles et noms de pays, *Revue de Synthèse Historique*, Paris, p. 271.
- FERRIER J.-P., 1984, *Antée 1, La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier des géographes*, Gap : Edisud, 254 p.
- FERRIER J.-P., 1998, *Antée 2, Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Dijon : Editions Payot, 251 p.
- FERRIER J.-P., 2000, De l'urbain au post-urbain, *Les très grandes villes dans le monde*, Paris : SEDES, pp. 165-213.
- FEYERABEND P., 1988, *Contre la méthode, esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris : Seuil, 350 p.
- FINLEY M.-J., BAILEY C., 1992, *L'héritage de la Grèce et de Rome*, Paris : Robert Laffont, 905 p. (1923).

- FINLEY M.-J., 1969, *Le monde d'Ulysse*, Paris : Seuil, 245 p.
- FOUCAULT M., 1999, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 279 p, (1969).
- FOUCHER M., 1994, *Fronts et frontières, un tour du monde géopolitique*, Paris : Fayard, 691 p.
- FOUCHER M., dir. 1993, *Fragments d'Europe*, Paris : Fayard, 327 p.
- FORESMAN T-W., 1998, *The history of geographic information systems : perspectives from the pioneers*, Baltimore : University of Maryland, 397 p.
- FRANCASTEL P., 1980, *La figure et le lieu*, Paris, Gallimard, 285 p, (1967).
- FREMONT A., 1984, *Géographie sociale*, Paris : Masson, 387 p.
- FREMONT A., 2000, *La région, espace vécu*, Paris : Flammarion, 305 p.
- FREUD S., 1968, *Métapsychologie*, Paris : Folio, 187 p.
- FREY J.-P., 2000, La ville des l'architectes et des urbanistes, *La ville et l'urbain l'état des savoirs*, Paris : La Découverte, pp. 106-114.
- GALLAIS J., 1994, *Les tropiques terres de risques et de violences*, Paris : Armand Colin, 271 p.
- GANDERTON P., 1999, *Mastering Geography*, Hampshire : Macmillan distribution, 359 p.
- GAMBLIN A., 1994, *La France dans ces régions*, Paris : SEDES, tome n°1, 367 p, et tome n° 2, 328 p.
- GAUCHON P., 2000, *Mondialistes et français toujours ?*, Paris : PUF, 305 p.
- GAUTHIER D., 1986, *Morale et contrat, recherche sur les fondements de la morale*, Sprimont : P. Mardaga éditeur, 430 p.
- GAUTHIER A., 2002, *L'économie mondiale de 1880 aux années 2000*, Paris : Bréal, 440 p.
- GAY J.-C., 1995, *Les discontinuités spatiales*, Paris : Economica, 112 p.
- GAYON J., 2000, La théorie de l'évolution : que signifie « darwinisme » aujourd'hui ?, *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 204-214.
- GALLIEN C.-L., 2002, *Homo Histoire plurielle d'un genre singulier*, Paris : PUF, 466 p.
- GEORGE P., VIERS G., (dir.), 1970, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : PUF, 451 p.
- GEORGE P., 1978, *Les méthodes de la géographie*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- GEORGE P., 1984, *Géopolitique des minorités*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.
- GEORGE P., 1992, *La géographie à la poursuite de l'histoire*, Paris : Armand Colin, 128 p.

- GEORGE P., 1995, La géographie à l'heure du temps, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, pp. 1061-1074.
- GIRAULT R., 1996, *Peuples et nations d'Europe au 19^{ème} siècle*, Paris : Hachette, 272 p.
- GIRARD R., 1999, *La violence et le sacré*, Paris : Hachette, 486 p. (1972)
- GLACKEN C.-J., 2000, *Histoire de la pensée géographique*, Paris : Editions du C.H.T.S., 297 p.
- GLACKEN C.-J., 2002, *Histoire de la pensée géographique, Conception du monde au Moyen Age*, Paris : Editions du C.T.H.S., 319 p.
- GLAESSER B., 1997, *Environnement et agriculture, l'écologie humaine pour un développement durable*, Paris : L'Harmattan, 218 p.
- GODLEWSKA A.M.C., 1999, *Geography Unbound French Geographic Science from Cassini to Humboldt*, Chicago : The University of Chicago Press, 444 p.
- GOFFMAN E., 1973, *Les relations en public*, Paris: Minit, 230 p.
- GOMBROWICZ W., 1995, *Cours de philosophie en six heures un quart*, Paris : Rivages poche, 150 p.
- GORDON S., 1991, *The history and philosophy of social science*, Londres : Routledge, 690 p.
- GOULD P., WHITE R., 1984, *Cartes mentales*, Fribourg : Editions Universitaires de Fribourg, 187 p.
- GOUROU P., 1973, *Pour une géographie humaine*, Paris : Flammarion, 388 p.
- GRANGE D.-J., 2002, *L'espace alpin et la modernité*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 504 p.
- GRANGER G.-G., 1988, Epistémologie, *Encyclopédie Universalis*, tome n°7, pp. 61-68.
- GRANGER G.-G., 1999, *La pensée de l'espace*, Paris : Odile Jacob, 238 p.
- GRANGER G.-G., 2000, Rationalité et raisonnement, *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 215-222.
- GRANIER J., 1987, *L'intelligence métaphysique*, Paris : Editions du Cerf, 233 p.
- GRASSE P.-P., PETIT C., 1988, Evolution, *Encyclopédie Universalis*, tome n°7, pp. 631-641.
- GRAWITZ M., 1993, 11^{ème} édition, *Méthodes des sciences sociales*, Paris : Dalloz, 1019 p.
- GREGORY D., 1994, *Geographical imaginations*, Oxford : Blackwell, 442 p.

- GRET M., SINTOMER Y., 2002, *Porto Alègre, l'espoir d'une autre démocratie*, Paris : La Découverte, 139 p.
- GRUEN L., JAMIESON D., 1994, *Reflecting on Nature*, Oxford : Oxford University Press, 362 p.
- GUERIT F., TESSON F., 1996, Discours politique ou renouveau territorial : le réseau de villes Pau-Tarbes-Lourdes, Paris : L'Harmattan, pp. 163-183.
- GUERMOND Y., 2000, La carte sort des tiroirs, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 121-131.
- GUIGO M., 1991, *Gestion de l'environnement et études d'impact*, Paris : Masson, 231 p.
- GUIRAND F., SCHMIDT J., 1996, *Mythes et mythologie*, Paris : Larousse, 894 p.
- GUITTON J., BOGDANOV G., BOGDANOV I., 1991, *Dieu et la science*, Paris : Grasset, 196 p.
- GUIRAND F., SCHMIDT J., *Mythes et mythologies*, Paris : Larousse, 894 p.
- GUITTON J., BOGDANOV G., BOGDANOV I., 1991, *Dieu et la science*, Paris : Grasset, 196 p.
- GUGLIELMO R., 1991, *Géographie et contestations*, Paris : CREV, 214 p.
- GUNTERN G., 2001, *La médiocratie démasquée : pour un leadership créatif*, Paris : Village Mondial, 237 p, (1939).
- GURVITCH G., 1953, L'hyperempirisme dialectique, ses applications en sociologie, *Cahiers internationaux de sociologie*, Volume XV, pp. 3-33.
- GUYOT G., 1997, *Climatologie de l'environnement, de la plante aux écosystèmes*, Paris : Masson, 505 p.
- HABERMAS J., 1974, *Profils philosophiques et politiques*, Paris : Gallimard, 293 p.
- HABERMAS J., 1978, *L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constructive de la société bourgeoise*, Paris : Payot, 324 p, (1962).
- HABERMAS J., 1987, *Logique des sciences sociales*, Paris : PUF, 459 p, (1982).
- HABERMAS J., 2003, *L'éthique de la discussion et la question de vérité*, Paris : Grasset, 81 p.
- HACQUARD G., 1990, *Guide romain antique*, Paris : Hachette, 224 p, (1952).
- HALL E.T., 1971, *La dimension cachée*, Paris : Seuil, 254 p.

- HANNA P., SABAROFF R., DAVIES G., FARRAR C., 1966, *Geography in the Teaching of Social Studies*, Boston : Houghton Mifflin Company, 511 p.
- HANCOCK C., (textes réunis par), 2001, *Géographie anglo-saxonnes tendances contemporaines*, Paris : Belin, 314 p.
- HANSON S., édit. 1997, *Ten geographic ideas that changed the world*, New Brunswick, Rutgers University Press, 238 p.
- HARTSHORNE R., 1939, *The nature of geography*, Pennsylvanie : Lancaster, 495 p.
- HARTSHORNE R., 1959, *Perspective on the Nature of Geography*, Chicago : Rand McNally & compagnie 201 p.
- HARTSHORNE R., 1959, *Perspective on the nature of geography*, Chicago : The Association of Américans Geographers, 201 p.
- HARVEY D., 1969, *Explanation in geography*, Londres : Arnold, 521 p.
- HAWKING S., 1988, *Une brève histoire de temps*, Paris : Flammarion, 237 p.
- HAWING S., 2000, *Trous noirs et bébés univers*, Paris : Odile Jacob, 208 p.
- HEERS J., 1992, *La ville au Moyen Age*, Paris : Pluriel, 550 p.
- HEGEL G.W.F., 2002, *Phénoménologie de l'esprit I et II*, Paris : Gallimard, tome n°1, 808 p, tome n°2, pp. 809-1346.
- HEIDEGGER M., 1959, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris : PUF, Quadrige, 263 p.
- HEIDEGGER M., 1999, *Etre et Temps*, Paris : Gallimard, 591 p. (1927)
- HEISENBERG W., 1995, *La partie et le tout, le monde de la physique atomique*, Paris : Flammarion, 338 p, (1969).
- HERIN R., 1990, *Lire l'espace comprendre les sociétés*, Caen : Centre de Publication de l'Université de Caen, 190 p.
- HERAN F., 2000, *Qu'est-ce que la démographie ? Voyage historique et critique au pied des pyramides, Qu'est-ce que l'humain ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 171-187.
- HIZY V., 1998, *L'espace Baltique : laboratoire de l'intégration européenne ?*, *Nouveaux espaces et systèmes urbains*, Paris : SEDES, pp. 217-237.
- HOTT-JENSEN A., 1988, *Geography history and concepts*, Londres : Chapman Publishing, 186 p.
- HEMPEL C., 2000, *Eléments d'épistémologie*, Paris : Armand Colin, 184 p, (1966).

- HOBBS T., 1997, *De la nature humaine*, Arles : Actes Sud, 154 p.
- HOERNER M., 1994, *Je philosophe donc je géographe*, Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, 162 p.
- HOTTOIS G., 1993, *Aux fondements d'une éthique contemporaine*, Paris : Vrin, 250 p.
- HOTTOIS G., 2002, 3^{ème} édition, *De la Renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles : De Boeck, 559 p.
- HOLT-JENSEN A., 1999, *Geography history & concepts*, Londres : Sage, 228 p.
- HOYAUX A.-F., 2000, *Habiter la ville et la montagne : Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire*, Thèse, Grenoble, sous la direction de B. Debarbieux, 766 p.
- HUBERT J.-P., 1993, *La discontinuité critique*, Paris : Publications de la Sorbonne, 221 p.
- HUET S., 2000, *Quel climat pour demain ?*, Paris : Calman-Lévy, 237 p.
- HULOT N., BARBAULT R., BOURG D., 1999, *Pour que la terre reste humaine*, Paris : Seuil, 173 p.
- HUYGHE F.-B., 1991, *La langue de coton*, Paris : Robert Laffont, 187 p.
- HUMBOLDT A., 1980, *Voyages dans l'Amérique équinoxiale*, Paris : Maspero, 2 tomes.
- HUNTINGTON E., 1940, *Principles of Human Geography*, New York : Wiley & Sons, 594 p.
- HUME D., 1983, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris : Flammarion, 252 p, (1947).
- HUSSERL E., 1970, *L'idée de la phénoménologie*, Paris : PUF, 136 p.
- HUXLEY A., 1977, *Le meilleur des mondes*, Paris : Plon, 285 p, (1932).
- IFRAH G., 1994, *Histoire universelle des chiffres*, Paris : Laffont, tome n°1 : 1010 p, tome n°2 : 1042 p.
- ISNARD H., 1978, *L'espace géographique*, Paris : PUF, 219 p.
- ISNARD H., RACINE J.-B., REYMOND H., 1981, *Problématiques de la géographie*, Paris : PUF, 262 p.
- JALBERT G., 1971, *Problématique de l'humanisme contemporain*, Paris : Desclée & Cie, 139 p.
- JASPERS K., 1976, *Initiation à la méthode philosophique*, Paris : Payot, 157 p.
- JAUSSAUME S., 1999, *Climat d'hier à demain*, Paris : CNRS, Editions/CEA, 333 p.

- JERPHAGNON L., 1990, *Histoire de la pensée, Antiquité et Moyen Age*, Paris : Tallandier, 591 p.
- JOHNSON D-L., LEWIS L-A., 1995, *Land degradation creation and destruction*, Oxford : Blackwell, 335 p.
- JOHNSTON R-J., 1981, *The dictionary of Human Geography*, Oxford : Blackwell, 724 p.
- JOHNSTON R.-J., édité., 1985, *The future of geography*, New York : Methuen, 342 p.
- JOHNSTON R. J., 1986, *Philosophy and Human Geography*, Baltimore : Edward Arnold, 178 p.
- JOUSSAUME S., 2000, Climats et paysages de l'ère préhistorique, *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 163-176.
- JURDANT M., 1988, *Le défis écologiste*, Montréal : Boréal, 432 p.
- KANDEL R., 1998, *L'incertitude des climats*, Paris : Hachette, 257 p.
- KANT E., 1951, Géographie physique, *Studies in rural-urban interaction*, Lund : Département de géographie de l'université de Lund, 36 p, (1749).
- KANT E., 1986, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris : Delagrave, 211 p.
- KANT E., 1986, *Critique de la raison pure*, Paris : Delagrave, 215 p.
- KANT E., 1995, *Critique de la faculté de juger*, Paris : Flammarion, 535 p, (1793).
- KASPERSON J-X., KASTERSON R-E., TURNER B-L., édité., 1995, *Regions at risk comparisons of threaterred envirenment*, New York, United Nations University Press, 588 p.
- KIMBLE G.H.T., 1938, *Geography in the middle ages*, Londres : Methuen & CO.CTD., 272 p.
- KLEIN E., 2003, *Les tactiques de Chronos*, Paris : Flammarion, 220 p.
- KORINMAN M., CARACCILO L., dir. 1994, *Les fractures de l'Occident, éléments de géopolitique*, Paris : la Découverte, 240 p.
- KOBAYASHI A., MACKENZIE S., 1989, *Remaking Human Geography*, Boston : Unwin Hyman, 273 p.
- KOUCHNER B., 1992, *Le malheur des autres*, Paris : Odile Jacob, 342 p.
- KNAFOU R., dir., 1997, *L'état de la géographie, autoscopie d'une science*, Paris : Belin, 438 p.

- KUENEN P.-H., 1961, *L'histoire de Terre, des origines jusqu'à l'homme*, Verviers : Marabout, 219 p.
- KHUN T.-S., 1973, *La révolution copernicienne*, Paris : Livre de poche, 380 p.
- KUHN T.-S., 1990, *La tension essentielle, tradition et changement dans les sciences*, Paris : Gallimard, 482 p, (1977).
- KUHN T.-S., 1998, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 285 p, (1962).
- KRAMER S.-N., 1957, *L'histoire commence à Sumer*, Paris : Arthaud, 313 p.
- KREMER-MARIETTI A., 1983, *Le concept de science positive*, Paris : Klincksieck, 202 p.
- KURTZ P., (édit.), 1973, *Moral problems in contemporary society, essays in humanistic ethics*, Buffalo : Prometheus Books, 301 p.
- LACAM G., 1990, *Souvenirs des Nouvelles-Hébrides*, Nouméa : Société des études historiques de Nouvelle-Calédonie, 370 p.
- LACOSTE Y., 1976, *La géographie ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris : Maspero, 214 p.
- LACOSTE Y., 1996, *Périls géopolitiques en France*, Paris : Hérodote, 205 p.
- LACOSTE Y., dir. 1997, *Dictionnaire géopolitique des Etats 1998*, Paris : Flammarion, 677 p.
- LAFAY G., HERZOG C., 1989, *La fin des avantages acquis*, Paris : Economica, 407 p.
- LA FOLLETTE H., (édit.), 2000, *The Blackwell Guide to Ethical Theory*, Oxford : Blackwell, 446 p.
- LA FONTAINE J., 1972, *Fables*, Paris : Livre de Poche, 545 p.
- LAMARCK de J.B., 1988, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris : PUF, 364 p.
- LAPY M., 1993, *Les enveloppes écologiques de l'homme*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 272 p.
- LARGEAULT J., 1993, *La logique*, Paris : PUF, 128 p.
- LASSERRE F., LECHAUME A., (dir.), 2003, *Le territoire pensé*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 328 p.
- LASZLO P., 1999, *La découverte scientifique*, Paris : PUF, 128 p.
- LATOURETTE B., 1995, *La science en action*, Paris : Folio, 635 p.

- LATOUR B., 2001, *L'espoir de Pandore, pour une version réaliste de l'activité scientifique*, traduit de l'anglais par D. Gille, Paris : La Découverte, 347 p.
- LARRERE G., LARRERE R., 1997, *Du bon usage de la Nature*, Paris : Aubier, 355 p.
- LAURIN S., (dir.), 1999, *L'éducation géographique. Formation du citoyen et conscience territoriale*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 315 p.
- LAURIN S., KLEIN J.-L., TARDIF C., 2001, *Géographie et société*, Québec : PUQ, 320 p.
- LAVILLE B., LEENHARDT J., 1996, *Villette-Amazone, manifeste pour l'environnement au XXIème siècle*, Arles : Actes Sud, 318 p.
- LAWRENCE T.-E., 1992, *Les sept piliers de la sagesse*, Paris : Payot, 777 p.
- LE BERRE M., 1995, Territoires, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, pp. 601-622.
- LE BRETON D., 2003, *Des visages, essai d'anthropologie*, Paris : Editions Métailié, 328 p.
- LECENE P., 1931, *Fragments philosophiques sur l'homme et la connaissance*, Paris : Vrin, 71 p.
- LECOURT D., 1972, *Pour une critique de l'épistémologie*, Paris : Maspero, 134 p.
- LECOURT D., 1978, *Epistémologie historique de Gaston Bachelard*, Paris : Vrin, 112 p.
- LECOURT D., 1988, Expérience, *Encyclopédie Universalis*, tome n°7, pp. 668-670.
- LECUYER B.-P., 1988, Sciences Sociales, *Encyclopédie Universalis*, tome n°16, pp. 570-579.
- LEFEBVRE H., 1969, *Logique formelle, logique dialectique*, Paris : Anthropos, 291 p.
- LEFEBVRE H., 1986, *La production de l'espace*, Paris : Anthropos, 487 p.
- LE GATES R.-T., STOUT F., (édit.) 2001, *The City Reader*, Londres : Routledge, 608 p.
- Le géographe acteur politique, 1999, *Acta geographica*, Société de géographie, Paris : 151 p.
- LEIBNIZ G.-W., 1971, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris : Garnier-Flammarion, 157 p, (1703).
- LEISS W., 1972, *The domination of nature*, New York, George Braziller, 242 p.
- LE LANNOU M., 1949, *La géographie humaine*, Paris : Flammarion, 252 p.
- LELEWELL J., 1852, *Géographie du Moyen Age*, Bruxelles : Pilliet, tome n°1, 218 p, tome n°2, 243 p.
- LE MOIGNE J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris : PUF, QSJ, 127 p.

- LE MOIGNE J.-L., 1995, *Le constructivisme, tome 1, des fondements*, Paris : ESF, 252 p.
- LE MOIGNE J.-L., 1995, *Le constructivisme, tome 2, des épistémologies*, Paris : ESF, 315 p.
- Léonard de Vinci, Carnets*, 1987, Paris : Gallimard, 3 tomes.
- LE ROUX A., 1997, *Didactique de la géographie*, Caen : Presse Universitaires de Caen, 263 p.
- LESGARDS R., (dir.), 2000, *Vers un humanisme du III^{ème} millénaire*, Paris : Le cherche midi, 210 p.
- LETOURNEAU A., 1999, *L'herméneutique de Maurice Blondel*, Montréal : Bellarmin, 308 p.
- LEVEQUE P., 1990, *L'aventure Grecque*, Paris : Armand Colin, 638 p.
- LEVINAS E., 1972, *Humanisme de l'autre homme*, Montpellier : Fata Morgana, 113 p.
- LEVY F.-P., SEGAUD M., 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris : Centre Pompidou, 345 p.
- LEVY J., 1999, *Le tournant géographique, penser l'espace pour lire le monde*, Paris : Belin, 400 p.
- LEVY J., LUSSAULT M., (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, 1034 p.
- LEVY M.-L., 2000, Migrations et tensions migratoires, *Qu'est-ce que l'humain ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 218-228.
- LEVY-LEBLOND J.-M., 1997, *La pierre de touche, la science à l'épreuve*, Paris : Folio, 357 p.
- LEVY-LEBLOND J.-M., 2001, La connaissance physique a-t-elle des limites ?, *Qu'est ce que l'Univers*, Paris : Odile Jacob, pp. 515-519.
- LEY D., SAMUELS M.-S., 1978, *Humanistic geography prospects and problems*, Chicago : Maaroufa Press, 337 p.
- LLOYD G.-E.R., 1993, *Une histoire de la science grecque*, Paris : Seuil, 432 p.
- LOCKE J., 1984, *Traité du gouvernement civil*, Paris : Flammarion, 408 p.
- LORBLANCHET M., 1999, *La naissance de l'art. Genèse de l'art préhistorique*, Paris : Errance, 357 p.
- LORENZ K., 1973, *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, Paris : Flammarion, 168 p.

- LITTRE E., 1998, *Le Littré, dictionnaire de la langue française*, Paris : Encyclopaedia Britannica, 7 volumes, 7370 p.
- LIVINGSTONE D.N., 1993, *The geographical tradition*, Oxford, Blackwell, 434 p.
- LIVINGSTONE D.N., WITHERS C.W.S., 1999, *Geography and Enlightenment*, Chicago : The University Press, 455 p.
- LUGINBUHL Y., 1992, Nature, paysage, environnement, obscurs objets du désir de totalité, *Du milieu à l'environnement*, Paris : L'Harmattan, pp. 11-56.
- LUSSAUTL M., 2000, La ville du géographe, *La ville et l'urbain l'état des savoirs*, Paris : La Découverte, pp. 21-35.
- LYOTARD J.-F., 1999, *La phénoménologie*, Paris : PUF, QSJ, 128 p, (1954).
- MACKINDER H., 1904, The Geographical Pivot of History, *Geographical Journal*, 23, pp. 421-437.
- MAC LUHAN M., 1993, *Pour comprendre les médias, les prolongements techniques de l'homme*, Paris : éditions HMH, 390 p.
- MAGNARD P., 2000, *Questions à l'humanisme*, Paris : PUF, 235 p.
- MANDRIN J., 1969, *Socialisme ou social-médiocratie*, Paris : Seuil, 185 p.
- MANUAUD S., 1979, *Futuna, ethnologie et actualité*, Nouméa : Publication de la Société d'études historiques, 424 p.
- MAMOY Y., 2000, L'économie est-elle dissoute dans les mathématiques ?, *Le Monde Economie*, mardi 3 octobre, pp. 1-2.
- MARCONIS R., 1997, *Introduction à la géographie*, Paris : Armand Colin, 222 p.
- MARCUSE H., 1968, *La fin de l'utopie*, Paris : Seuil, 140 p.
- MARK D.M., FRANCK A.U., 1990, *Cognitive and Linguistic Aspects of Geographic Space*, Boston : Kluwer Academic Publishers, 519 p.
- MARROU H.-I., 1975, *De la connaissance historique*, Paris : Seuil, 321 p.
- MAROIS C., GUMUCHIAN H., 2000, *Initiation à la recherche en géographie*, Paris : Economica, Anthropos, 425 p.
- MASSON M., 1994, L'espace vécu, représentation géographique et milieu culturel, *L'information géographique*, n° 58, Paris : Armand Colin, pp. 162-169.
- MARTIN W., 1985, *Categorization and differentiation*, New York, Spinger-Verlag, 87 p.

- MAZURKIEWICZ L., 1992, *Human Geography Eastern Europe and the former Soviet Union*, Londres : Belhaven Press, 163 p.
- McKENZIE-MOHR D., 1997, *Promouvoir un avenir viable*, Ottawa : TRNEE, 44 p.
- MERCIER G., 1994, La conquête de l'Amérique : de l'Utopie à la gestion du bonheur, *Cahiers de géographie du Québec*, volume n°38, n°105, décembre 1994, Québec : Laval, pp. 445-451.
- MERCIER G., RITCHOT G., 1994, La dimension morale de la géographie humaine, *Diogène*, n°166, Paris, pp. 43-54.
- MERCIER G., RITCHOT G., 1997, Géographie et mythologie, les fondements épistémologiques d'une théorie géographique de la mythologie, *Les espaces de l'identité*, Québec : Presses Université Laval, pp. 3-22.
- MERCIER G., 1998, Patrimoine urbain et signifiante, *Cahiers de géographie du Québec*, volume 42, n°116, Québec : Presses Université Laval, pp. 269-273.
- MERCIER G., BETHEMEONT J., 1998, *La ville en quête de nature*, Québec : Septentrion, 256 p.
- MERCIER G., BETHEMONT J., (dir.), 2002, *Le paysage par-delà la norme*, Québec : Cahiers de géographie du Québec, volume 46, numéro 129, pp. 271-441.
- MERENNE-SCHOUMAKER B., 2002, *Analyser les territoires savoirs et outils*, Rennes : PUR, 166 p.
- MERLEAU-PONTY M., 2002, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 531 p, (1945).
- MERLEAU-PONTY M., 2002, *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, 361 p, (1948).
- MEYER J., 1996, *L'Europe et la conquête du monde*, Paris : Armand Colin, 368 p.
- MEYNIER A., 1969, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris : PUF, 224 p.
- MEIRIEU P., 1999, *Apprendre oui, mais comment*, Paris : ESF, 193 p.
- MENDRAS H., 1989, *Éléments de sociologie*, Paris : Armand Colin, 248 p.
- MOREL G., TUAL-LOIZEAU D., 1999, *L'horreur pédagogique, paroles de profs et vérité des copies*, Paris, Ramsay, 249 p.
- MICHEL F., dir., 1998, *Tourismes touristes sociétés*, Clamecy : l'Harmattan, 376 p.

- MILL J.-S., 2003, *La Nature*, Paris : La Découverte, 165 p, (1874).
- MISSENARD A., 1940, *A la recherche du temps et du rythme*, Paris : Plon, 256 p.
- MITCHELL D., 2000, *Cultural Geography, a critical introduction*, Oxford : Blackwell, 325 p.
- MOLLAT M., 1992, *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris : Editions CTHS, 258 p.
- MONNET J., 2000, La mégapolisation : le défi de la ville - monde -, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 155-168.
- MONMONIER M., 1993, *Comment faire mentir les cartes*, Paris : Flammarion, 233 p.
- MOREL B., 1999, *Marseille naissance d'une métropole*, Paris : L'Harmattan, 221 p.
- MORGENSTERN O., 1977, *L'illusion statistique, précision et incertitude des données économiques*, Paris : Dunod, 287 p.
- MORICONI-EBRARD F., 1993, *L'urbanisation du monde depuis 1950*, Paris : Anthropos, 372 p.
- MORIN E., 1977, *La méthode, la nature de la nature*, Paris : Seuil, 411 p.
- MORIN E., 1980, *La méthode, la vie de la vie*, Paris : Seuil, 482 p.
- MORIN E., 1986, *La méthode, la connaissance de la connaissance*, Paris : Seuil, 251 p.
- MORIN E., 1991, *La méthode, les idées, leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation*, Paris : Seuil, 264 p.
- MORIN E., 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris : ESF, 158 p.
- MORIN E., 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan, 332 p.
- MORIN E., dir., 1999, *Relier les connaissances, le défi du 21^{ème} siècle*, Paris : Seuil, 478 p.
- MORIN E., 2001, *La méthode, l'humanité de l'humanité*, Paris : Seuil, 295 p.
- MORVILLE M.-R., 1998, *Les grandes questions de la philosophie, anthologie de textes de l'antiquité à nos jours*, Paris : Maisonneuve, Larosse, 435 p.
- MOULOU N., 1988, Modèle perspective épistémologique, *Encyclopédie Universalis*, tome n°12, pp. 412-415.
- MIRABEL P., 1993, Les changements climatiques et la convention-cadre, *Les nouveaux horizons de l'écologie*, Paris : Editions Centurion, pp. 128-144.

- MURRAY M., 1993, *The development of Pierce's philosophy*, Londres : Hackett Publishing, 438 p.
- NEBOIT R., 1991, *L'homme et l'érosion*, Clermont-Ferrand : Association des publications de la faculté des lettres et des sciences humaines de Clermont-Ferrand, 269 p.
- NERLICH G., 1976, *The shape of space*, Cambridge : Cambridge University Press, 280 p.
- NICOLAS G., 1984, *L'espace originel*, Berne : Peter Lang, 313 p.
- NICOLESCU B., 1996, *La transdisciplinarité*, Monaco : Editions du Rocher, 232 p.
- NIETZSCHE F., 1872, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignements*, Paris : Gallimard, 155 p.
- NIETZSCHE F., 1996, *Généalogie de la morale*, Paris : Flammarion, 279 p.
- NORTON W., 1995, *Human geography*, Oxford : University Press, 336 p.
- NORTON W., 1992, *Human Geography*, Oxford : University Press, 370 p.
- NORTON W., 2000, *Cultural Geography, themes, concepts, analyses*, Oxford : University Press, 379 p.
- NORWINE J., ANDERSON T.D., 1980, *Geography as human ecology ?*, Lanham, University Press of America, 60 p.
- OELSCHLAEGER M., (édit.), 1995, *Postmodern Environmental Ethics*, New York : State University of New York Press, 341 p.
- OUAKNIN M.-A., 1997, *Les mystères de l'alphabet*, Paris : Editions Assouline, 380 p.
- PACIONE M., (édit.), 1987, *Social Geography : Progress and Prospect*, Londres : Croom Helm, 328 p.
- PAIN R., BARKE M., FULLER D., 2001, *Introducing social geographies*, Londres: Arnold, 308 p.
- PAPON P., 1996, *Le sixième continent géopolitique des océans*, Paris : Odile Jacob, 335 p.
- PARAZELLI M., 2002, *La rue attractive*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 358 p.
- PARROCHIA D., 2000, L'expérience dans les sciences : modèles et simulation, *Qu'est-ce que la vie ?*, Odile Jacob, pp. 193-203.
- PASCAL B., 1985, *De l'esprit géométrique, écrits sur la Grâce et autres textes*, Paris : Flammarion, 250 p.

- PAULET J.-P., 2000, *La mondialisation*, Paris : Armand Colin, 96 p.
- PAULET J.-P., 2000, dir., *Les très grandes villes du monde*, Paris : SEDES, 240 p.
- PÉGUY C.-P., 2001, *Espace, temps, complexité vers une métagéographie*, Paris : Belin, Reclus, 283 p.
- PEGUY C.-P., 1996, *L'horizontal et le vertical*, Montpellier : Géographiques RECLUS, 176 p.
- PENA O., 1986, *Concepts et méthodes de la géographie*, Montréal : Guérin, 177 p.
- PEYRAUBE A., 1999, L'origine des langues et du langage, *Sciences Humaines*, n°27, décembre 1999/janvier 2000, pp. 6-10.
- PHIPPS M., 2000, Du local au global : une syntaxe de l'espace, *Milieu, colonisation et développement durable*, Paris : L'Harmattan, pp. 85-98.
Bulletin de la section de géographie, 233 p.
- PIAGET J., dir., 1967, *Logique et connaissance scientifique*, Paris : La Pléiade, 1345 p.
- PIAGET J., 1996, *L'épistémologie génétique*, PUF, QSJ, 128 p, (1970).
- PICKLES J., 1985, *Phenomenology, science and geography, spatiality and the human sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 202 p.
- PICKLES J., 1988, *Geography and humanism*, Norwick : Geo Books, 64 p.
- PICQ P., COPPENS Y., 2001, *Aux origines de l'humanité*, Paris : Fayard, tome 1, 569 p, tome 2, 650 p.
- PIERCY P., 2000, *La France le fait régional*, Paris : Hachette, 288 p.
- PINCHEMEL P., 1981, *Histoire et épistémologie de la géographie*, Paris : Bibliothèque Nationale, PINCHEMEL P., et G., 1988, *La face de la terre, éléments de géographie*, Paris : Armand Colin, 517 p.
- PLANHOL de X., 1994, *Géographie historique de la France*, Poitiers : Fayard, 635 p.
Pour la science, Du signe à l'écriture, Dossier hors-série octobre/janvier 2002, 120 p.
- PITTE J.-R., 1997, *Apologie pour la géographie*, Créteil : Société de géographie, 231 p.
- PITTE J.-R., 2003, *Histoire du paysage français*, Paris : Tallandier, 444 p, (1983).
- PITTE J.-R., SANGUIN A.-L., 1999, *Géographie et liberté*, Paris : L'Harmattan, 758 p.
- PLACE F., 1996, *Du pays des Amazonnes au îles indigo*, Paris : Casterman/Gallimard, 141 p.

- POIRIER J., dir. 1972, *Ethnologie régionale*, Paris : Encyclopédie de la Pléiade, tome 1, 1608 p, tome 2, 2076 p..
- POLO M., 1998, *Le devisement du monde, le livre des merveilles*, Paris : la Découverte, tome 1, pp. 1-276, tome 2, pp. 277-557.
- POPPER K.-R., 1989, *La quête inachevée*, Paris : Calmant Lévy, 350 p.
- POPPER K.-R., 1992, *La leçon de ce siècle*, Paris : Editions 10/18, 146 p.
- POPPER K.-R., 1995, *La logique de la découverte scientifique*, Paris : Payot, 480 p.
- POULLAOUEC-GONIDEC P., PAQUETTE S., DOMON G., (dir.), 2003, *Les temps du paysage*, Montréal : Presses Universitaires de Montréal, 284 p.
- Pour la Science*, 2001, Du signe à l'écriture, Dossier hors-série, octobre/janvier 2002, 120 p.
- PRADES J.A., TESSIER R., VAILLANCOURT J.G., (dir.), 1994, *Instituer le développement durable*, Montréal : FIDES, 310 p.
- PRATT V., HOWARTH J., BRADY E., 1996, *Environment and Philosophy*, Londres : Routledge, 175 p.
- PREVELAKIS G., 1997, La notion du territoire dans la pensée de J. Gottmann, *Géographie et culture*, numéro spécial territoire, L'Harmattan, 143 p.
- PRIGOGINE I., STENGERS I., 1988, *Entre le temps et l'éternité*, Paris : Flammarion, 223 p.
- PRIGOGINE I., 1994, *Les lois du chaos*, Paris : Flammarion, 127 p.
- PUMAIN D., 1998, Les modèles d'auto-organisation et le changement urbain, *Cahiers de géographie du Québec*, volume 42, n°117, Québec : Presses Université Laval, pp. 349-366.
- PUMAIN D., 2000, Le devenir des villes et la modélisation, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 181-192.
- PUMAIN D., SAINT-JULIEN T., 2001, *Les interactions spatiales*, Paris : Armand Colin, 191 p.
- RAGAZ C., 1988, *Geography and the conceptual world*, Zürich : Zentralstelle der Studentenschaft, 438 p.
- RATZEL F., 1988, *Géographie politique*, Genève : Editions régionales européennes.
- RAYNAUD A., 1981, *Société, espace et justice*, Paris : PUF, 253 p.
- RECLUS E., 1869, *La Terre description des phénomènes de la vie du globe*, Paris : 2 tomes.
- RECLUS E., 1873-1895, *Nouvelle géographie universelle*, Paris : 19 tomes.

- RAMONET I., 1997, *Géopolitique du chaos*, Paris : Galilée, 163 p.
- RECLUS E., 1998, *L'homme et la Terre*, Paris : la Découverte, 398 p.
- REEVES H., 1994, *Poussières d'étoiles*, Paris : Seuil, 254 p. (1984)
- REDON O., dir., 1996, *Savoirs des lieux, géographie en histoire*, Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 123 p.
- REGNAULD H., 1998, *L'espace une vue de l'esprit ?*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 124 p.
- REISS T.-J., 1982, *The Discourse of Modernism*, Londres : Cornell University Press, 410 p.
- RENOUARD Y., 1969, *Les villes d'Italie de la fin du 10^{ème} siècle au début du 14^{ème} siècle*, Paris : SEDES, tome n°1 et 2, 573 p.
- RETAILE D., 1997, *Le monde du géographe*, Paris : Presses de Science Po, 285 p.
- REVOL N., 1999, *Sale Prof*, Paris : Fixot, 225 p.
- REVAULT D'ALLONES M., 1995, *Ce que fait l'homme à l'homme*, Paris : Flammarion, 169 p.
- REYSSET P., WIDEMANN T., 1997, *La pensée stratégique*, Paris : PUF, QSJ, 128 p.
- RICHET P., 1999, *L'âge du monde*, Paris : Seuil, 383 p.
- RICOEUR P., 1995, *De l'interprétation, essai sur Freud*, Paris : Seuil, 581 p. (1965)
- RIEUNIER A., 2000, *Préparer un cours*, Paris : ESF, 325 p.
- RITCHOT G., MERCIER G., 1992, La géographie structurale, une innovation théorique au coin de la tradition, *Cahiers de géographie du Québec*, pp. 167-171.
- RITTER C., 1852, traduction de NICOLAS-OBADIA D., introduction et notes de NICOLAS-OBADIA G., 1974, *Introduction à la géographie générale comparée*, Besançon : Cahiers de Géographie de Besançon, 255 p.
- ROBIC M.-C., 1992, *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris : Economica, 343 p.
- ROBIC M.-C., dir., 1995, Epistémologie de la géographie, *Encyclopédie de la géographie*, Paris : Economica, pp. 37-56.
- ROBIC M.-C., dir., 1996, *Géographes face au monde*, Paris : L'Harmattan, 464 p.
- ROBIN M., 1995, *La télédétection*, Paris : Nathan, 318 p.

- ROGER A., GUERY F., (dir.), 1991, *Maîtres & protecteurs de la nature*, Paris : Champ Vallon, 332 p.
- ROUMEGOUS M., 2002, *Didactique de la géographie*, Rennes : PUR, 262 p.
- RIBA D., 1984, *Dolmens et menhirs de Provence*, Nice : Editions Serre, 141 p.
- RICHARD C., 1934, *Le mouvement humaniste en Amérique et les courants de pensées similaires en France*, Paris : Librairie Nizet et Bastard, 171 p.
- ROBERT C., 1974, *L'humanisme essais de définition*, Paris : Les belles lettres, 164 p.
- RONCAYOLO M., 2000, Géographie : nature et société ?, *Qu'est-ce que la société ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 89-94.
- ROUSSEAU J.-J., 1971, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, discours sur les sciences et les arts*, Paris : Flammarion, 251 p.
- RUANO-BORBALAN J.-C., 1997, *Eduquer et former, les connaissances et les débats en éducation et en formation*, Dijon : Editions Sciences Humaines, 540 p.
- RUELLE D., 2001, Chaos, imprédictibilité et hasard, *Qu'est ce que l'Univers ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 647-656.
- RUNDSTROM R.-A., 1994, *Introducing Cultural Geography*, Downsview : University of Toronto Press, collection cartographia monographie n°44, 119 p.
- RUSS J., 2000, *Panorama des idées philosophiques, de Platon aux contemporains*, Paris : Armand Colin, 252 p.
- RUWEN O., 1999, *Le réalisme moral*, Paris : PUF, 571 p.
- SACAREUA I., 2003, *La montagne une approche géographique*, Paris : Belin, 288 p.
- SALLANTIN J., SZCZECINIARZ J.-J., 1999, *Le concept de preuve à la lumière de l'intelligence artificielle*, Paris : PUF, 371 p.
- SANGUIN A.-L., 1993, *Vidal de la Blache. Un génie de la géographie*, Paris : Belin, 384 p.
- SANTOS M., 1997, *La nature de l'espace*, Paris : L'Harmattan, 275 p.
- SARTRE J.-P., 1943, *L'être et le néant*, Paris : Gallimard, 687 p.
- SARTRE J.-P., 1996, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris : Gallimard, 113 p.
- SAUERS C.O., (LEIGHLY J., édit.) 1963, *Land and life*, Berkeley : University of California Press, 435 p.
- SAUGIER B., 1996, *Végétation et atmosphère*, Paris : Flammarion, 128 p.

- SAUVEZ M., 2001, *La ville et l'enjeu du développement durable*, Paris : La Documentation Française, 436 p.
- SCEMLA J.-J., 1994, *Le voyage en Polynésie, anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, Paris : Robert Laffont, 1264 p.
- Science et pratique de la complexité*, 1986, collectif, IDATE, Université des Nations Unies, Paris : La Documentation Française, 435 p.
- Sciences Humaines*, 2001, Quels savoirs enseigner ? , n°121 novembre 2001, pp. 23-39.
- SCHATCTER D.-L., 1999, *A la recherche de la mémoire*, Paris : Ce Boeck université, 408 p.
- SCHEIBLING J., 1996, *Qu'est ce que la géographie ?* , Paris : Hachette, 200 p.
- SCHELLING F.W.J., 1988, *La liberté humaine*, Paris : Vrin, 272 p.
- SCHERER R., 1998, *Regards sur Deleuze*, Paris : Editions Kime, 128 p.
- SEMPLE E-C., 1947, *Influences of geographic environment*, New York : Herry Holt, 688p.
- SERRES M., 1991, *Le Tiers-Instruit*, Paris : Editions BOURIN, 249 p.
- SERVIER J., 1991, *Histoire de l'utopie*, Paris : Gallimard, 396 p, (1967).
- SINAGOGLU S., 1960, *L'humanisme à venir*, Ankara : Dil ve Tarih-Cografya Fakültesi, 258 p.
- SOJA E.-W., 1989, *Postmodern geographies*, Londres : Verso, 266 p.
- SORMAN G., 1989, *Les vrais penseurs de notre temps*, Paris : Fayard, 416 p.
- SORRE M., 1943, *Les fondements biologiques de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 520 p.
- SORRE M., 1961, *L'homme sur la Terre*, Paris : Hachette, 365 p.
- SOUBEYRAN O., 1997, *Imaginaire, science et discipline*, Paris : L'Harmattan, 482 p.
- SOUTHWICK C.H., 1996, *Global Ecology in Human Perspective*, Oxford : Oxford University Press, 392 p.
- SPEAEMANN R., 1999, *Notions fondamentales de morale*, Paris : Flammarion, 147 p.
- STASZAK J.-F., 1995, *La géographie d'avant la géographie, le climat chez Aristote et Hippocrate*, Paris : L'Harmattan, 252 p.
- STASZAK J.-F., COLLIGNON B., CHIVALLON C., DEBARDIEUX B., GENEAU DE LAMARLIERE I., (dir.),1997, *Les discours du géographe*, Paris : L'Harmattan, 281 p.
- SUN TZU., 1996, *L'art de la guerre*, (trad. Père Amiot), Paris : Mille et une nuits, 127 p.

- STENGERS I., 1995, *L'invention des sciences modernes*, Paris : Flammarion, 211 p.
- STENGERS I., SCHLANGER J., 1991, *Les concepts scientifiques*, Paris : Gallimard, 190 p.
- STIGLITZ M., 2003, *Principes d'économie moderne*, Bruxelles : De Boeck, 939 p.
- STROLL A., 1994, (édit.), *Epistemology, new essays in the theory of knowledge*, Brookfield : Gregg Revivals, 252 p, (1967).
- TAINE H., 1996, *Les origines de la France contemporaine*, Paris : Robert Laffont, 839 p.
- TANASE A., 1974, *Culture Civilisation Humanisme*, Paris : Editions Méridiane, 303 p.
- THIBEAUDAUD V., 1997, *Logique et expression de la pensée*, Montréal : G. Morin éditeur, 558 p.
- THOM R., 1991, *Prédire n'est pas expliquer*, Paris : Flammarion, 175 p.
- THROWER N.J.W., 1996, *Maps & Civilization*, Chicago : The University of Chicago Press, 326 p.
- TIRY G., 1997, *L'apprentissage du réel en éducation*, Paris : L'Harmattan, 217 p.
- TISSIER J-L., 1992, *La géographie dans le prisme de l'environnement, Du milieu à l'environnement*, Paris : L'Harmattan, pp. 201-236.
- TIZON P., 1996, *Qu'est-ce que le territoire ?*, *Les territoires du quotidien*, Paris : L'Harmattan, pp. 17-34.
- TODOROV T., 1989, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Tours : Seuil, 455 p.
- TODOROV T., 2000, *Mémoire du mal Tentation du bien Enquête sur le siècle*, Paris : Robert Laffont, 356 p.
- TOURAINÉ M., 1995, *Le bouleversement du monde, géopolitique du 20^{ème} siècle*, Paris : Seuil, 450 p.
- TOYNBEE A., 1994, *La grande aventure de l'humanité*, Paris : Payot, 583 p. (1976)
- TREMBLAY R., 1989, *Vers une écologie humaine*, Montréal : McGraw-Hill, 172 p.
- TRICART J., ROCHEFORT M., RIMBERT S., 1994, *Initiation aux travaux pratiques de géographie*, Paris : SEDES, 257 p.
- TUAN Yi-Fu., 1977, *Space and place, the perspective of experience*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 235 p.

- TUFAYL I., (traduction GAUTHIER L.), 1999, *Le philosophe autodidacte*, Paris : Mille et une nuits, 159 p.
- TUZET H., 1988, *Le cosmos et l'imagination*, Paris : José Corti, 539 p.
- ULLMO J., 1996, *La pensée scientifique moderne*, Paris : Flammarion, 315 p.
- UNWIN T., 1992, *The place of geography*, New York : Longman Scientific & Technical, 273 p.
- VADÉE M., 1975, *Gaston Bachelard ou le nouvel idéalisme épistémologique*, Paris : Editions Sociales, 304 p.
- VAILLANCOURT J.-G., 1982, *Essais d'écosociologie*, Montréal : Albert Saint Martin, 262 p.
- VALIN J., 2000, La fin de la transition démographique, soulagement ou inquiétude ?, *Qu'est-ce que l'humain ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 202-217.
- VALLAUX C., 1929, *Les sciences géographiques*, Paris : Félix Alcan, 413 p.
- VERGE-FRANCESCHI M., 2000, *Un prince portugais au 15^{ème} siècle Henri le Navigateur*, Paris : Kiron, 254 p.
- VERON J., 2000, L'homme dénombré : arithmétique des populations, *Qu'est-ce que l'humain ?*, Paris : Odile Jacob, pp. 188-201.
- VERVLIET F., 1992, *Marc-Aurèle, pensées pour moi-même*, Evreux : Arléa, 251 p.
- VEYRET Y., PECH P., 1995, Démarche géographique et environnement, *L'information géographique*, n° 59, Paris : Armand Colin, pp. 89-96.
- VICTOR P.-E., 1995, *La voie lactée*, Paris : Proverbe, 158 p.
- VIDAL DE LA BLACHE P., MARTONNE de E., 1955, *Principes de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 327 p. (1921)
- VIGNAUX G., 1999, Des régimes de preuves en langues et discours, *Le concept de la preuve à la lumière de l'intelligence artificielle*, Paris : PUF, pp. 299-332.
- VILLECHAISE-DUPONT A., 2000, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Paris : Grasset, 332 p.
- WACKERMANN G., dir., 1996, *L'aménagement du territoire français*, Paris : SEDES, 467 p.

- WACKERMANN G., dir., 1998, *Nouveaux espaces et systèmes urbains*, Paris : SEDES, 489 p.
- WACKERMANN G., 2000, *Géographie Humaine*, Paris : Ellipses, 352 p.
- WAGNER P., dir., 2002, *Les philosophes et la science*, Paris : Gallimard, 1124 p.
- WALTER H., 2001, *Honni soit qui mal y pense*, Paris : Robert Laffont, 364 p.
- WARD B., DUBOS R., (trad. dir. ALEXANDRE P.), 1974, *Nous n'avons qu'une Terre*, Paris : J'ai lu, 435 p.
- WEINBERG A., 2000, L'apport du monde arabe, *Sciences Humaines*, hors série n°31, pp. 10-13.
- WERLEN B., 1993, *Society, action and space*, New York : Routledge, 249 p.
- WHITBECK R.H., THOMAS O.J., 1970, *The geographic factor*, Londres : Kennikat Press, 422 p.
- WOLTON D., 1997, *Penser la communication*, Paris : Flammarion, 402 p.
- XENOPHON , 1995, trad. E. Talbot, *Les mémorables*, Paris : Les trésors de la littérature, 184 p.
- YABUUTI K., 2000, *Une histoire des mathématiques chinoises*, Paris : Belin, 192 p.
- ZIMMERMAN M.E., CALLICOT J.B., SESSIONS G., WARREN K.J., CLARK J., (édit.), 1993, *Environmental Philosophy, from animal rights to radical ecology*, Toronto : Prentice-Hall, 437 p.
- ZORGBIDE C., 1981, *Vanuatu, naissance d'un Etat*, Paris : Economica, 122 p.
- ZUBER R., 1999, Règles, déductions, grammaire et langage, *Le concept de preuve à la lumière de l'intelligence artificielle*, Paris : PUF, pp. 279-298.

INDEX GENERAL

A

Allix 206, 323
 Allmang..... 251
 anthropologie 33, 64, 320, 337, *Voir*
 Antiquité 320, 335
Aristote 329, 343
 Aujac 101, 104, 156
 axiome..... 310

B

Bachelard 32, 36, 80, 156, 159, 160, 177,
 185, 239, 244, 246, 251, 294, 313, 337,
 344
 Bailly 25, 34, 58, 82, 99, 244, 251, 279
 Baker 20
 Barke 216
 Barnes 24
 Barreau 242
 Baslez 104
 Baudry 260
 Bavoux 25, 99, 244, 251
 Benko 58, 210
 Bennassar 12, 13, 14, 15
 Berdoulay 34
 Bergevin 120
 Bergson 41, 120, 177, 180, 198
 Beroutchachvili 104, 260
 Berque 23, 26, 39, 47, 54, 56, 57, 128, 260,
 312, 315
 Berthelot..... 244
 Bethemont 130
 Bonnemaison 23, 209, 214, 215, 259, 270
 Bourdé..... 177
 Braudel 183
 Broc 14, 17, 20, 21

Brunet 36, 47, 49, 54, 56, 57, 103, 104,
 123, 137, 138, 139, 142, 152, 212, 220,
 225, 244, 251, 254, 305

Brunhes..... 35, 209, 307
 Brun-Picard 144, 264
 Bureau 23, 47, 54, 56, 57, 269
 Burel 260
 Buttimer..... 23, 24, 25, 210, 259

C

Callicott 28
 Canguilhem 313
 Chassande..... 82, 127
 Claval 16, 23, 30, 34, 86, 87, 99, 115, 212,
 241, 244, 246, 251
 Collins 306
 Collot..... 257, 258
 complexité 311, 339, 340, 343
 Comte 319
 Conan..... 260
 constructivisme..... 337
 Cook 261, 343
 Cornault 55

D

Dagognet..... 244, 251, 313
 Dardel .. 47, 52, 53, 60, 61, 62, 63, 64, 65,
 66, 67, 68, 69, 72, 75, 89, 91, 95, 98,
 153, 214, 215, 259, 283, 291, 292
 darwinisme 332
Dasein..... 24, 39, 40, 178
 Dauphiné 74, 75, 88
 De Dainville 16, 17, 18, 19, 21, 22, 30
 Depraz 38
 Derruau 34, 99, 244
 Desanti..... 38, 42, 319
 Descartes 180, 182, 311, 313

développement durable 326, 328, 329, 333, 340
 Dewey 42
 Di Méo 47, 54, 58, 59, 120, 121, 138, 267, 268
 dialectique 312
 didactique 314, 329
 différenciation ii, 13, 48, 53, 57, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 121, 135, 143, 146, 148, 155, 172, 174, 178, 207, 212, 238, 250, 257, 266, 274, 287, 291, 292, 293, 313, 315, 318, 321, 322
 Domenach 74, 324
 Donadieu 260
 Dosse ... 30, 31, 32, 33, 81, 82, 84, 85, 87, 177
 Dubois 19
 DUPONT 331, 344

E

Earles 210
 école française 326
 écosystèmes 316, 334
 Edelman 158
 empirie 175
 empirisme 313
 en-soi 182
 Entrikin 23
 épistémologie ii, iv, 12, 30, 31, 32, 58, 73, 75, 175, 210, 241, 242, 243, 244, 246, 251, 273, 313, 318, 325, 327, 329, 330, 334, 337, 340
 épistémologie génétique 175, 242, 243
 Erman 206, 289
 espace ii, 20, 25, 26, 30, 32, 34, 35, 36, 44, 48, 55, 56, 58, 61, 62, 63, 64, 67, 85, 88, 89, 100, 103, 106, 112, 114, 125, 128, 134, 139, 140, 142, 143, 144, 149, 151, 157, 176, 183, 201, 205, 206, 212, 213, 218, 220, 225, 231, 236, 237, 238, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 266, 269, 270, 271, 272, 273, 276, 280, 287, 291, 293, 298, 300, 306,

307, 308, 309, 310, 312, 315, 317, 318, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 340, 341, 342
 espace terrestre 36, 79, 144, 145, 176, 272, 273, 317
 espaces terrestres 20, 26, 34, 35, 36, 44, 67, 209, 218, 222, 266, 314, 315, 316, 317, 321
 espace-temps 317
 Etcheverry 29

F

Favier 104
 Febvre 206
 Ferras 34, 49, 139, 244, 251, 279
 Ferrieri, iii, 25, 26, 34, 47, 52, 53, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 95, 98, 101, 144, 259, 267, 268, 291, 292, 304, 325
 Foucault 33, 34, 44, 226, 227, 244, 313
 Foucher 282
 Frémont 212, 213, 254
 Freud 103, 342
 Frey 260

G

Galilée 341
 Ganguilhem 32
 Gauthier 121
 géographicité ii, 47, 55, 61, 63, 64, 65, 106, 163, 179, 186, 266, 283, 284, 287, 290, 296, 297, 300, 302, 304, 306, 308, 317, 319, 320, 321, 322
 George 27, 49, 205, 206, 309, 337
 girardienne 101
 Glacken 34, 153
 Gonord 177, 178, 179
 Gottmann 103, 341
 Grawitz 43
 Gregory 24, 34, 58
 Gurvitch 43

H

Hall 345
 Hartshorne 102, 103, 235, 244
 Harvey 102

Hegel..... 38, 40
 Heidegger.. 24, 38, 39, 40, 175, 177, 178,
 244, 311, 319
 Hempel..... 74, 243
 herméneutique..... 314
 Hérodote..... 336
 Hippocrate..... 343
 Hobbes 25
 Homme 24, 25, 26, 28, 34, 36, 37, 45, 46,
 50, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 78, 89, 90,
 91, 92, 105, 122, 124, 125, 127, 138,
 172, 176, 177, 208, 225, 226, 235, 236,
 238, 241, 242, 248, 249, 255, 263, 266,
 273, 274, 276, 284, 285, 286, 290, 299,
 314, 315, 317, 321
 Hottois..... 39, 40, 42, 43, 44
 humanisme ii, 315, 317, 321, 335, 337,
 338, 342, 343
 Humanisme 12, 315
 humanisme géographiqueii, 11, 12, 22, 23,
 25, 38, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 95,
 100, 121, 141, 143, 155, 163, 174, 180,
 205, 226, 230, 234, 239, 246, 248, 250,
 254, 266, 274, 283, 287, 291, 292, 294,
 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302,
 303, 304, 305, 306, 308, 315
 humanité..... 317, 344
 humanité/espaces terrestres. ii, 47, 48, 50,
 88, 172, 204, 207, 208, 213, 224, 225,
 226, 227, 228, 231, 234, 235, 237, 238,
 245, 247, 250, 257, 266, 267, 276, 281,
 285, 290, 291, 292, 293, 297, 306, 308,
 309, 312, 313, 314, 315, 317, 318, 319,
 320, 321, 322
 Humboldt 35, 104, 323, 333
 Hume..... 103, 258, 313
 Husserl 38, 40, 42, 318, 330
 hypothético-déductif 310

I

idéalisme 344
 immédiateté161, 184, 185, 192, 212, 229,
 277, 297, 321
 Isnard..... 58, 104, 143, 251

J

Jacquart..... 12, 13, 14, 15
 Jaspers 64, 241, 242, 293
 Jésuites 16, 17, 18, 19, 20, 21, 45, 104
 Johnston..... 23, 24, 27, 44, 49
 Jurdant 92

K

Kant 36, 39, 137, 138
 Kimble 20
 Koyré 313
 Kramer..... 104, 206, 289
 Kuhn 15, 138, 153, 167, 244, 313, 318
 Kurtz 28

L

l'homme-habitant 25, 26, 34
 Lakatos 313
 Lamarck..... 203, 294
 Lasserre..... 101, 128, 269, 270
 Lassus 260
 Latour 33
 Laurin 47, 54, 58, 59, 268, 269
 Le Lannou..... 209, 210
 Le Moigne74, 75, 76, 77, 80, 94, 95, 157,
 175, 243
 Lechaume 128
 Lefebvre..... 43, 44
 Lelewell 20
 Levinas 30, 319
 Lévy...23, 32, 44, 49, 61, 86, 87, 99, 104,
 139, 208, 251, 309, 335, 341
 Lorenz..... 92
 Lussault .23, 32, 44, 49, 61, 99, 139, 208,
 251, 252
 Lyotard..... 38, 42, 44

M

Mackinder..... 35
 Mac-Luhan 185
 Magnard..... 28, 29
 Marc-Aurèle 320, 344
 Marco Polo 13
 Marconis 244, 252, 279
 Martin 24, 177, 344
 marxisme 312

- médiance 315, 322
 médiocratie..... 333, 338
 Mercieri, iii, 13, 22, 23, 47, 54, 58, 59,
 130, 258, 260
 Mérenne-Schoumaker 104, 267
 Merleau-Ponty..... 38, 40, 41, 42, 319
 mésoconcepts 268
 métagéographie 340
Métapolis..... 324
 Michel 313, 325, 329
 moindre contrainte ..ii, 48, 100, 119, 121,
 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129,
 130, 131, 132, 133, 134, 135, 169, 172,
 174, 207, 212, 228, 238, 250, 257, 266,
 274, 281, 285, 291, 292, 293, 304, 306,
 312, 313, 315, 316, 318, 321, 322
 Mollat..... 104, 156
 Monde . 13, 24, 25, 26, 28, 30, 37, 38, 39,
 40, 45, 46, 48, 50, 55, 57, 62, 63, 64, 67,
 68, 69, 70, 71, 75, 76, 77, 78, 81, 82, 83,
 85, 86, 87, 88, 89, 94, 95, 102, 103, 104,
 105, 106, 108, 109, 115, 116, 120, 121,
 124, 125, 133, 140, 149, 157, 166, 172,
 174, 177, 179, 181, 186, 189, 191, 194,
 196, 200, 204, 206, 208, 209, 210, 211,
 212, 216, 218, 219, 220, 221, 222, 224,
 225, 227, 230, 231, 235, 237, 241, 244,
 245, 246, 248, 250, 255, 258, 261, 262,
 266, 270, 273, 274, 275, 278, 279, 280,
 281, 284, 285, 287, 289, 290, 291, 292,
 293, 294, 295, 296, 299, 301, 303, 304,
 305, 307, 314, 320, 321, 327, 331, 338
 Monmonnier..... 304
 Montréal99, 102, 103, 324, 325, 327, 335,
 337, 340, 341, 343, 344
 Morin. 74, 75, 76, 77, 80, 94, 95, 99, 102,
 103, 311, 343
 Murray..... 42
- N**
- Neboit..... 89, 284
 New York..... 335, 343, 344, 345
 Nicolas 58, 100, 157, 241
 Nicolescu..... 83, 84, 85
 Nietzsche..... 185
 Nippur 206, 289
- Nubie206
- O**
- Ockham 13
- P**
- Pain.....58, 235, 285, 286
 paysage ii, 48, 56, 64, 103, 106, 129, 141,
 177, 210, 215, 238, 246, 248, 250, 253,
 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261,
 262, 263, 269, 271, 272, 273, 280, 287,
 291, 293, 298, 300, 307, 326, 328, 329,
 338, 339, 341
 Péguy75, 177, 251
 phénoménologie23, 27, 31, 38, 39, 40, 41,
 42, 45, 74, 100, 175, 178, 207, 208, 249,
 256, 300, 313, 318, 330, 335, 338
 Phlipponneau81
 Piaget 175, 242, 243, 313, 320
 Pickles 23, 24, 27
 Pinchemel34, 61, 210, 279
 Pitte.....260
 Planhol de261
 Platon.....310, 342
 Pline le Jeune.....176, 331
 Popper.....31, 98, 167, 313, 325
 Poullaouec-Godinec260
 Poullaouec-Gonidec177
 pour-soi.....184
 pragmatisme38, 42, 43, 45, 100, 175, 208
 Prevelakis 103
 Prost.....183
 Ptolémée325
 Pumain.....34, 251, 252, 279
- Q**
- Queneau.....309
 Quine313
- R**
- Racine243, 244
 Ratzel.....35
 Raynaud.....212
 réalisme342
 réalités-humaines.....182

Reclus.. 47, 54, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 91,
102, 153, 215, 221, 251, 284, 285, 308,
340
réentrée.... ii, 48, 100, 146, 155, 156, 157,
158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166,
167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 191,
199, 207, 212, 228, 238, 243, 246, 247,
250, 257, 266, 274, 276, 281, 284, 291,
292, 293, 297, 300, 304, 306, 312, 313,
315, 316, 318, 319, 321, 322
Regnauld 35, 85
Regnault 251, 252
Renaissance12, 14, 15, 17, 18, 20, 33, 34,
39, 40, 42, 153, 313, 327, 330, 331, 334,
342
Richard..... 29, 128
Ritter . 11, 47, 54, 55, 56, 62, 91, 99, 102,
104, 112, 183, 218, 221, 224, 241, 251,
286, 287, 290, 323
Robert12, 28, 309, 324, 332, 335, 343, 345
Roger..... 260
Rougerie 104, 260
Runke 206, 289
rupture/continuité.... ii, 48, 100, 135, 136,
137, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 147,
148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155,
172, 174, 207, 228, 238, 250, 257, 266,
274, 281, 293, 306, 312, 313, 315, 316,
318, 321, 322
S
Saint-Julien 252
Sarrazin 153
Sartre42, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 319
Sauvez 82
Schacter..... 99
Scheibling 34, 279
Semple..... 210
Sinanoglu 29
Sorre..... 210
Spaemann..... 122
Staszak 34, 44, 45
Stengers..... 31, 81, 87
Stiglitz..... 128
Strabon 101, 102, 325

T

Tanase.....29, 30
télédétection.....342
temporalitéii, 24, 43, 48, 56, 172, 175, 177,
178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185,
186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193,
194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201,
202, 203, 204, 207, 208, 229, 238, 245,
247, 250, 257, 266, 274, 281, 291, 293,
306, 313, 315, 318, 319, 321, 322
territoireii, 25, 48, 55, 56, 71, 72, 101, 103,
106, 120, 128, 134, 144, 149, 238, 246,
248, 250, 253, 254, 259, 262, 263, 264,
265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272,
273, 280, 287, 289, 291, 293, 298, 299,
300, 304, 305, 307, 310, 312, 316, 317,
321, 322, 323, 327, 328, 329, 330, 331,
332, 335, 336, 341, 344
territorialisation ...93, 250, 266, 268, 272,
300, 321
territorialité.....250, 266, 272, 321
Thibaudeau99, 102, 103, 104
Thom87
Tononi158
Toynbee104
trajection.....315
transdisciplinarité ..80, 81, 82, 83, 84, 85,
86, 87, 201, 232, 238, 277, 340
Tuan.....23, 24

U

Ullmo..158, 209, 213, 214, 234, 235, 294
Unwin20, 27, 58, 235, 336
urbanisation339

V

Vallaux35, 102
Veyret89
Vidal de la Blache35, 104, 290, 342

W

Wackermann.....252
Weltstellung.....323
Whitbeck210
Wittgenstein.....311

